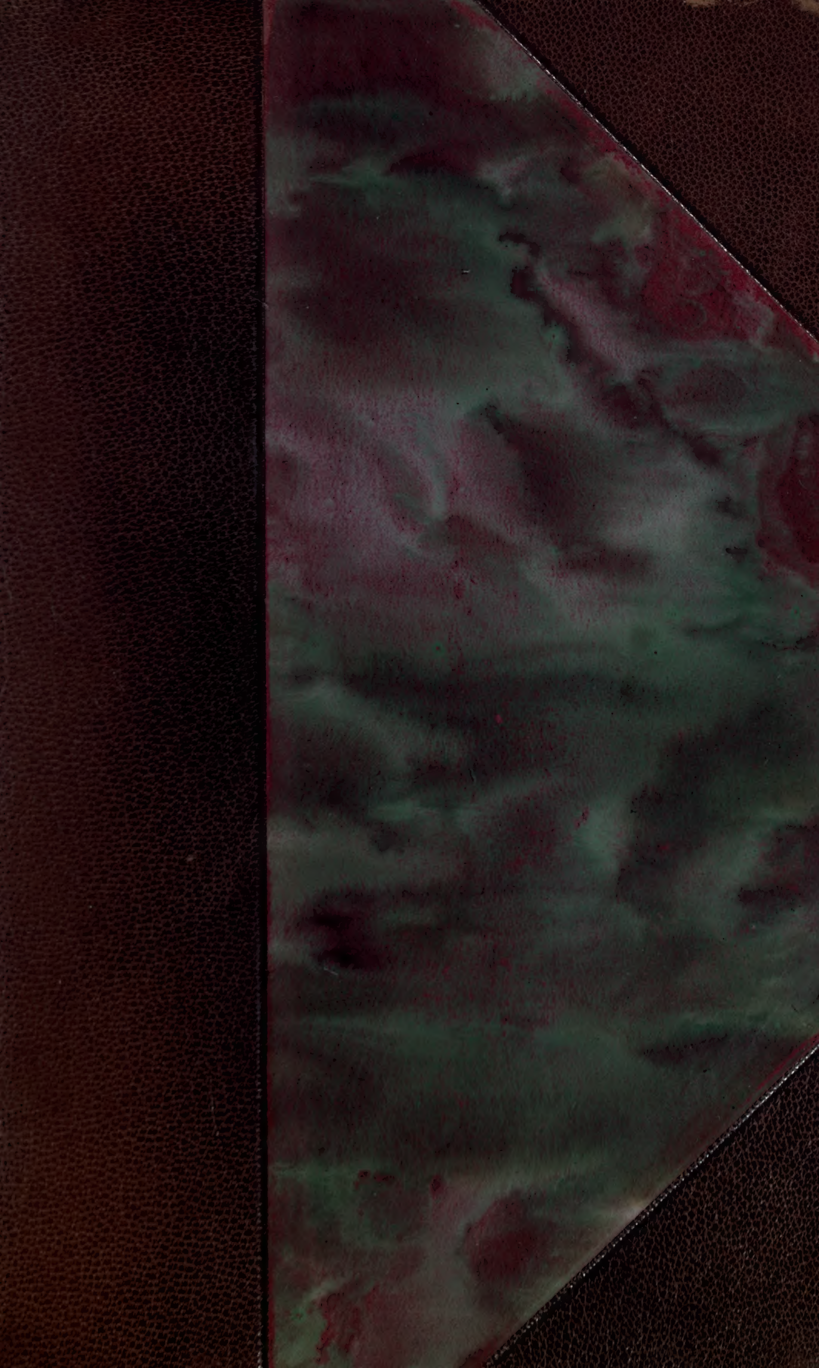
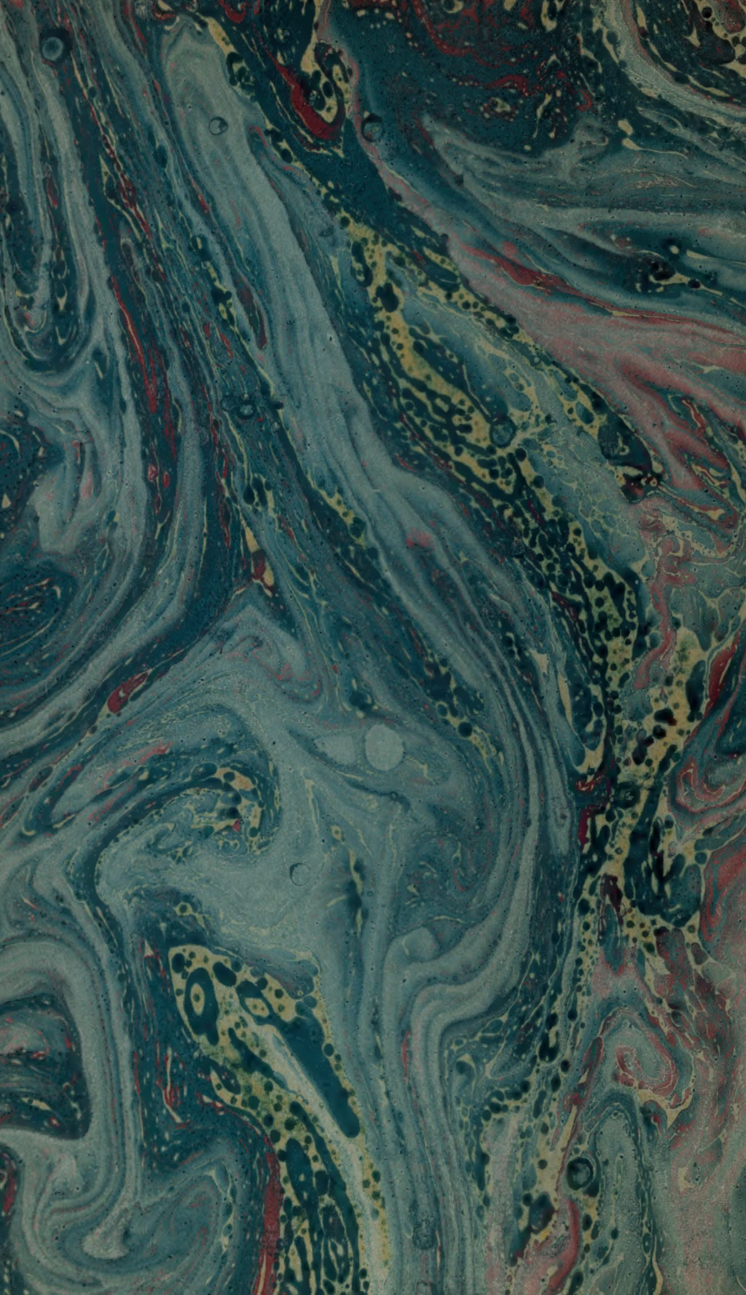






EDMOND COURBAUD
Professeur adjoint à la Sorbonne.

HORACE

SA VIE ET SA PENSÉE A L'ÉPOQUE DES ÉPITRES

ÉTUDE SUR LE PREMIER LIVRE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1914

HORACE

SA VIE ET SA PENSÉE A L'ÉPOQUE DES ÉPITRES

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

EDMOND COURBAUD
Professeur adjoint à la Sorbonne.

HORACE

SA VIE ET SA PENSÉE A L'ÉPOQUE DES ÉPITRES

ÉTUDE SUR LE PREMIER LIVRE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1914

PRÉFACE

Après tous les travaux publiés sur Horace, en France ou à l'étranger, on trouvera peut-être téméraire que je me sois proposé de parler encore de l'auteur des *Épîtres*. Le sujet semble épuisé : pourquoi y revenir? Alléguer que j'ai cédé, comme tant d'autres, à l'attrait du plus charmant esprit que Rome ait connu, ce serait aux yeux des philologues une excuse insuffisante. Si réellement tout est dit, si le public savant n'a plus rien à apprendre, mieux vaut se taire. Mais dans cet ordre de recherches, peut-on jamais avoir tout dit? Les choses littéraires contiennent une part d'interprétation, qui fait que les questions se renouvellent avec l'esprit qui les envisage. C'est justement une interprétation de la pensée d'Horace, telle qu'elle m'apparaît à travers les *Épîtres*, que je voudrais présenter aujourd'hui.

J'aborde une tâche restreinte et bien délimitée. Il s'agit, non pas d'Horace tout entier, mais de ses *Épîtres* ; non pas même de toutes les *Épîtres*, mais des vingt petites pièces du premier livre. Elles ont été publiées à part, en un recueil ; elles ont paru à

une époque décisive dans la carrière de l'auteur, après la quarantième année, à un moment où l'on est tout ce qu'on doit être, où Horace, en particulier, avait obtenu de la vie tout ce qu'il en attendait. Les prendre une à une, les analyser d'aussi près que possible pour en saisir le sens et la portée exacte, démêler les intentions vraies qui les ont dictées au poète et marquer la place qui revient à chacune d'elles dans l'histoire de son œuvre, voilà l'objet et la méthode du présent travail.

Ce travail s'efforcera avant tout d'être précis. S'il doit avoir quelque mérite, ce sera celui-là. Dans les questions littéraires il faut éviter, avec tout le soin dont on est capable, la littérature au mauvais sens du mot, les considérations vagues qui se tiennent au-dessus et loin des textes. J'espère qu'on ne trouvera rien ici qui ne s'appuie sur un témoignage. Tout sortira d'une lecture attentive des *Épîtres*.

J'ai dit que les publications sur Horace sont innombrables. Il est impossible de n'en point négliger; je tâcherai de n'en point négliger d'importantes. Mais, quel que soit l'intérêt de ce qu'ont écrit mes devanciers, c'est au texte lui-même que je reviendrai toujours en fin de compte, pour le méditer patiemment et en tirer les lumières nécessaires. J'ajoute que trop de soin, donné à la discussion des travaux antérieurs et aux jugements déjà formulés, serait plus nuisible qu'utile. Quelques guides bien choisis peuvent aider à l'observation, en la concentrant sur certains points déterminés;

un trop grand nombre ne fait que gêner et troubler le regard, qu'ils détournent et dispersent en tous sens. Si j'ose me servir de cette comparaison, ce ne sont plus alors les quelques signaux placés sur le terrain, de distance en distance, pour empêcher l'œil de s'égarer hors de la ligne de mire ; c'est une série d'écrans interposés, qui cachent de toutes parts la vue de l'objet. Pour comprendre ce qu'un auteur a voulu dire, le mieux est encore de le lui demander à lui-même, sans intermédiaire. Rien ne vaut, avec un maître qui a su s'exprimer, l'étude directe, immédiate, de l'œuvre où il a traduit sa pensée.

Qu'on ne cherche point dans les pages qui suivent un commentaire détaillé, s'arrêtant sur chaque phrase, chaque tournure, chaque mot remarquable. Bien entendu, j'essaie de résoudre pour moi-même les difficultés partielles ; mais je ne me crois pas obligé d'en entretenir le lecteur. Noter et expliquer toutes les particularités d'un texte à mesure qu'elles se présentent, signaler tous les problèmes que ce texte soulève, c'est le travail de l'éditeur ; et je ne fais pas une édition. Je conçois ma tâche autrement ; je m'attache seulement au sens général, je veux dire au sens profond, intime, de chacune des *Épîtres*. Il m'a semblé qu'il n'avait pas toujours été bien saisi et qu'il restait sur ce point quelque chose encore à tenter. Question de nuances souvent ; mais les nuances importent. La vérité est faite d'approximations successives. Je m'estimerais heureux, si, du but idéal, qu'on n'atteindra donc jamais

complètement, je pouvais m'approcher un peu plus que mes prédécesseurs [1].

1. On trouvera dans les notes, au bas des pages, l'indication de ce que je leur emprunte. Mais je m'en voudrais de ne pas citer, dès maintenant, le nom de deux savants français qui font autorité dans les études horatiennes et dont les ouvrages m'ont beaucoup servi : M. Cartault avec son *Etude sur les Satires d'Horace* (Biblioth. de la Faculté des Lettres, IX, Paris, Alcan, 1899) et M. Lejay avec son édition in-8 des *Satires* (Paris, Hachette, 1911), et son édition petit in-16 des *Epîtres* (Paris, Hachette, 1903). — Quant à l'*Histoire de la vie et des poésies d'Horace* par Walckenaer (Paris, Michaud, 1840) et à l'*Etude morale et littéraire sur les Epîtres d'Horace* de J. A. Estienne (Paris, Hachette, 1851), je n'en dirai qu'une chose : productions déjà anciennes, traitées à un tout autre point de vue que celui auquel je me suis placé, elles ne m'ont pas découragé de revenir sur le même sujet.

HORACE

CHAPITRE I

COMMENT HORACE EST ARRIVÉ A L'ÉPITRE

I

Horace avant l'Épitre.

Les *Épitres* d'Horace sont-elles, pour parler à la Montaigne, « le plus accomply ouvrage de sa poésie »? Il se pourrait, si aucun genre n'était plus en accord avec sa vraie nature. Il y est venu tard cependant, vers la quarantaine. Il a commencé par écrire des satires; mais ce n'était point chez lui le fait d'une impulsion irrésistible, une de ces vocations qui vous emportent malgré les obstacles. Il ne les eût peut-être pas écrites, si les circonstances n'avaient été ce qu'elles furent : on conçoit très bien Horace, moraliste aimable, exprimant sous une autre forme sa critique générale de l'humanité. Peu de poètes ont aimé plus que lui, je ne dis pas à se mettre en scène — le mot est trop gros et la chose lui déplaisait[1], — du moins à entrer en confidence avec leur lecteur. Or, dans

1. Il faut excepter cependant les satires dialoguées II, 1, 3, 7. Mais deux fois au moins (Sat. 3 et 7), s'il figure dans le dialogue, c'est pour se faire dire de dures vérités par l'interlocuteur. Voilà une originale façon de « se mettre en scène ».

tout ce qu'il nous livre de ses goûts, de ses penchants, de ses habitudes, il est difficile de découvrir les caractères qui constituent en propre le génie satirique. On objectera que certaines de ces confidences, postérieures à l'époque des *Satires*, datent d'un temps où la vie l'avait modifié; il déclare en effet qu'il est devenu plus doux et meilleur, à l'approche de la vieillesse (*lenior et melior... accedente senecta* [1]). Mettons qu'il faille, pour leur rendre le relief voulu, accuser à nouveau ces traits que l'âge et la prospérité ont adoucis : entre un Lucilius ou un Juvénal et lui, la différence encore reste grande.



Le vrai satirique, celui qui l'est de naissance, par tempérament, est chagrin, amer, pessimiste. Il trouve le monde mal fait et mauvaise, en particulier, la société où il vit. Mécontent de ce qu'il voit, il se rejette vers le passé comme vers un âge d'or, dont il oppose les vertus à la corruption qui l'entoure. Horace, au contraire, a l'âme bienveillante; il est porté à prendre tout du bon biais. Il demande qu'on ait pour ses amis les yeux d'un père pour son fils ou d'un amant pour sa maîtresse, et qu'on juge leurs défauts avec la même indulgence, c'est-à-dire avec une indulgence aveugle [2]. Comment aurait-il été très dur pour son siècle? S'il lui est arrivé un jour de s'écrier : « Nos pères valaient moins que nos aïeux, nous valons moins que nos pères,

1. Ep. II, 2, 211.

2. Sat. I, 3, 38 sqq. — Pour M. Cartault (*Étude sur les Satires d'Horace*, p. 351), pour M. Lejay (*Satires d'Horace*, éd. in-8, p. 62), le poète a « des motifs particuliers, alors, de se montrer tendre pour ses amis »; c'est « une attitude » dictée par les circonstances (voir p. 50 et n. 4 en quoi peut avoir consisté, à mon sens, la part des influences extérieures). Mais, tout de même, aucun motif particulier ni aucune circonstance spéciale ne mettraient dans la bouche d'un satirique-né cette théorie, qu'on doit entre amis « pousser l'indulgence jusqu'à la flatterie, jusqu'à l'erreur volontaire » : *vellem in amicitia sic erraremus* (v. 41).

nos descendants vaudront moins que nous[1] », c'est un lieu commun qu'il répète ou, comme cette déclaration est faite dans une ode, ce n'est qu'une opinion de circonstance. Car ses odes ne sont pas toujours l'expression vraie de sa pensée; il y est souvent poète officiel, et son rôle public l'amène à vanter un passé auquel il ne tient guère, comme à célébrer la vieille religion à laquelle il ne croit plus. Mais qu'on le lise d'ensemble; on ne voit pas, quand il parle en son nom, qu'il ait l'admiration, encore moins la superstition, de ce qui fut autrefois, ni qu'il regrette d'appartenir au temps où il est né. Il s'accommode sans trop de peine aux choses; il accepte le présent, avec les imperfections inévitables des hommes. Loin d'être de ces esprits toujours aigres, que rien ne satisfait, après qu'il a reçu de Mécène la petite terre de Sabine, il déborde de joie : *Hoc erat in votis... Bene est. Nil amplius oro* [2]. Il est pleinement heureux, et il le dit [3]. Cette disposition à se contenter, à jouir de ce qu'on a, les événements qui tournent en votre faveur peuvent bien la développer, l'épanouir : ils ne la créent pas. Elle n'incline guère, on l'avouera, vers la satire.

Ajoutez que le satirique, devant le spectacle contemporain qui l'attriste, ne garde pas une attitude mélancoliquement résignée. Il se résigne si peu, que la vue des vices ou des ridicules ou des simples travers échauffe sa bile; l'indignation le saisit, lui monte à la gorge; il éclate en violences : *facit indignatio versum.* C'est une nature fougueuse, passionnée, impuissante à se maîtriser, incapable de mesure, bref, tout le contraire d'Horace. Et, sans doute, Horace était prompt aussi à se mettre en colère; il a été à ses débuts vif, hardi,

1. Carm. III, 6, 46 sqq. — 2. Sat. II, 6, 1-4.
3. Cf. encore Sat. II, 6, 3-4 : *auctius atque Di melius fecere*; Epod. 1, 31-33 : *Satis superque me benignitas tua Ditavit*; Carm. II, 18, 14 : *Satis beatus unicis Sabinis.*

même provocant. Il se dit *irasci celerem* [1]; mais il ajoute immédiatement *tamen ut placabilis essem*. Voilà le point; sa colère ne durait pas. Il n'avait pas l'emportement soutenu, le parti pris tenace, la verve agressive qui s'excite et se nourrit de sa fureur même. La réflexion arrêtait vite le premier élan. Sa devise *est modus in rebus* [2], variante du *ne quid nimis*, comportait évidemment comme conséquence pratique de *ne pas trop s'irriter*. De bonne heure il a cherché cet équilibre de l'âme, que tout excès eût dérangé.

Et quelle raison aurait pu le jeter hors de lui, l'enflammer? L'amour de la vertu? Certes, la vertu lui paraissait bonne, même au temps de sa jeunesse; il lui rendait hommage; mais il n'allait point, surtout à cette époque, jusqu'à se passionner pour elle et se constituer son champion. — La haine d'un sot livre, qui animera Boileau? Son goût, quoique très classique, était tout de même moins exigeant. — Une préférence pour un système, dont il fût tenté de combattre les ennemis? Il n'avait pas de système. — La vanité blessée? Quoiqu'il ne fût pas insensible aux piqûres, il les ressentait avec moins de vivacité que beaucoup d'auteurs, ses confrères, *genus irritabile*. Bien souvent il semble ne pas tenir à la gloire littéraire; il en fait bon marché. Il rabaisse son mérite et ne se donne pas pour poète. Ses satires sont de la prose rythmée, rien de plus : une conversation mise en vers. Il produit peu et s'en félicite. Quand par hasard il écrit, ce n'est pas pour la foule; quelques lecteurs lui suffisent; il ne se soucie ni du bruit ni du public [3]. Même si l'on retranche ce qu'il y a d'exagéré dans ces déclarations et d'un peu feint dans cette indifférence, il reste que son amour-propre n'était pas très chatouilleux.

1. Ep. I, 20, 25. — 2. Sat. I, 1, 106.
3. Sat. I 4, 17-18, 22-23, 39-42, 71-74; — I, 10, 73-74.

Il n'avait donc rien, semble-t-il, de ce qui pousse un poète à se faire justicier et à s'armer d'un fouet vengeur, pour défendre la conscience publique outragée ou son propre talent méconnu. Dans ces conditions, que pouvaient être, et que sont effectivement ses satires? Des écrits dirigés contre les vices bien plus que contre les vicieux, des pièces à tendance morale et philosophique, c'est-à-dire où les idées générales dominent, où la partie proprement satirique, l'attaque personnelle, passe d'ordinaire au second plan. Car si l'on y relève encore des personnalités — et comment non? à moins que l'œuvre n'ait plus aucune espèce de droit au titre qu'elle porte [1], — presque toujours ces personnalités, remarquons-le d'abord, n'arrivent qu'à propos et à l'appui d'une vérité morale. C'est cette vérité qu'il s'agit avant tout d'établir. L'essentiel, c'est la leçon. Le nom propre sert à la rendre plus vivante et à la mieux graver dans l'esprit [2] : vieille habitude qu'Horace doit à son père et dont il s'est bien trouvé pour son compte. Ce père, excellent homme plein de sens, pour détourner son fils de mal agir, ne se perdait pas en considérations théoriques; il lui montrait, dans la personne de tel ou tel individu corrompu, les conséquences de la mauvaise conduite [3]. Horace reprend le procédé à l'usage d'autrui. Il n'attaque donc

1. Quel titre Horace avait-il lui-même donné à ses satires? Il est impossible de le savoir (cf. Lejay, *ouv. cit.*, p. CIII-CV). *Eclogae* est une tradition d'école. *Sermones* s'applique aux Epitres comme aux Satires (Ep. II, 1, 250) ; le mot a le sens général d'œuvres voisines de la prose, de conversations familières. *Satura*, *saturae* n'était peut-être pas non plus le titre du recueil; mais il nous suffit que tantôt Horace désigne ainsi le genre (Sat. II, 1, 1) et tantôt ses diverses satires particulières (Sat. II, 6, 17).

2. Que ces noms ne soient point fictifs, mais représentent pour la plupart des personnages bien réels, c'est ce qui n'est pas douteux d'après Sat. I, 4, 92. (Cf. Cartault, *ouv. cit.*, p. 288 et tout le chapitre VII, où la question de l'emploi des noms propres est traitée à fond.)

3. Sat. I, 4, 105 sqq. — Franke remarque (*Fasti Horat.*, p. 8, n. 7) que c'est aussi la méthode du vieux Demea dans les *Adelphes* de Térence, III, 3, 59 sqq.

pas, quoi qu'aient prétendu ses ennemis[1], pour le plaisir de nuire, ni par goût de la médisance et méchanceté pure; ce n'est pas non plus pour lui, ce n'est presque jamais, occasion de satisfaire quelque colère ou rancune; c'est surtout un moyen un peu rude, mais salutaire, d'instruction. Il accomplit « une besogne morale[2] »; en démasquant les coquins, il veut faire « œuvre de salubrité publique ». Par là, c'est un moraliste, avant d'être un satirique. Même dans la satire I, 2, une de celles qui contiennent le plus de noms propres, celle qui est la plus vive en tout cas, et dont les coups portent le plus haut (l'auteur les dirige jusque contre Cupiennius Libo et Sallustius, grands personnages, amis d'Auguste), la morale fait le fond de la pièce, et les attaques ont pour but d'illustrer l'enseignement. Du spectacle de la folie des hommes en toutes choses, en amour comme dans le reste, se tirent des conseils de modération et de prudence : fuir les excès quels qu'ils soient, éviter les plaisirs défendus, s'en tenir aux indications de la nature, distinguer les besoins vrais des besoins factices, le nécessaire du superflu, la réalité de l'illusion[3].

Il y a plus. Cette liberté même que prend Horace de citer les vicieux, liberté rendue légitime et louable par le but poursuivi, avec quelle modération relative il en use! Combien d'avares, de prodigues, de débauchés n'avait-il pas dans l'esprit, qu'il pouvait désigner en toutes lettres, qu'il s'est abstenu de nommer? Très souvent il laisse le vice ou le travers anonymes. Non point, certes, par crainte de l'édit du préteur qui visait les propos satiriques[4]. En ce cas, il se fût

1. Sat. I. 4. 78 : *laedere gaudes.... hoc studio pravus facis*; et déjà *ibid.* 34 : *faenum habet in cornu, longe fuge...*

2. Cartault, *ouv. cit.*, p. 286. — 3. Sat. I, 2, 73-76, 111-114.

4. Sat. II, 1, 82-83 : *Si mala condiderit in quem quis carmina, ius est Iudiciumque.* Il ne s'agit pas dans ce passage, comme on le croit d'ordinaire, de la loi des XII Tables, mais d'un édit du préteur (cf. Lejay,

interdit avec soin toute personnalité. Mais l'édit punissait seulement la diffamation, la dénonciation calomnieuse. Et lui, Horace, diffamait-il? Il se contente, selon son expression, d'aboyer aux pervers; les individus qu'il a en vue sont notoirement décriés [1], désignés à ses attaques par la réprobation et le mépris unanimes. Qu'a-t-il à redouter du magistrat? S'il aime mieux taire les noms propres, il faut chercher à cette préférence une autre raison.

Dira-t-on que c'était, de sa part, scrupule littéraire, souci d'introduire de la variété dans son œuvre, parce que le procédé de citation directe, appliqué constamment, eût provoqué la fatigue et l'ennui [2]? Il ne s'agit pas assurément de tomber dans l'excès. Mais Horace, tout de même, est bien réservé; il abuse de la discrétion; il pouvait impunément augmenter la dose satirique, sans que le lecteur s'en plaignît, et grossir son défilé de noms propres, sans craindre qu'on le trouvât monotone. Pourquoi, par exemple, dans la satire I, 2, qui roule sur la manière de se conduire en amour et le choix à faire d'une maîtresse, ne rend-il pas plus particulières, en mentionnant quelques victimes, les infortunes qui attendent les adeptes de l'adultère [3]? Il n'a pas inventé les aventures dont il parle; il en connaissait les tristes héros; il s'est gardé de les livrer à la curio-

ouv. cit., p. 285 et suiv.). La loi des XII Tables condamnait bien les *carmina*; le coupable était même mis à mort *more maiorum*, c'est-à-dire battu de verges avant l'exécution. Seulement à cette époque le mot *carmina* signifiait les *incantations* et non les écrits diffamatoires. Les *mala carmina* étaient donc « les attaques de caractère magique ». Il est vrai qu'Horace s'est trompé sur le sens du mot *carmen* dans l'Épître II, 1, 153, et avant lui déjà Cicéron dans le *De re publica* IV, 12. Mais dans la Satire II, 1, Horace ne paraît pas faire allusion à la loi des XII Tables. Les expressions très précises dont il se sert, *ius iudiciumque*, indiquent qu'il songe à un procès civil et non pas criminel. C'est en effet devant le préteur d'abord (1re phrase du procès *ius*), devant le juge ensuite (2e phase *iudicium*), que pouvait le poursuivre toute personne nommée qui avait à se plaindre (voir les textes cités dans Lejay, p. 286).

1. Sat. II, 1, 85 : *opprobriis digni*. — 2. Cartault, *ouv. cit.*, p. 289. — 3. Sat. I, 2, 37-46.

sité de la foule. Pourquoi dans la satire I, 4, quand il énumère les principaux vices qui tombent sous les coups du genre, le seul Albius est-il désigné [1] ? Anonymes encore, ces liseurs infatigables de leurs propres vers, poètes affamés de réclame, fous de vanité [2], ou l'envieux à l'âme noire qui distille son venin sur l'ami absent [3]. Anonyme le stoïcien de la satire I, 3, qui est pourtant l'objet d'une assez longue apostrophe [4]. Anonyme même l'importun bavard de la satire I, 9, bien qu'il joue dans la pièce le rôle principal.

Ici le silence gardé sur le personnage réel est d'autant plus singulier que l'attaque, après tout, n'était guère méchante. Il ne s'explique que par une intention arrêtée de l'auteur, qui est de généraliser en une certaine mesure l'anecdote et de l'élever jusqu'à lui donner une valeur typique. Il ne manquait pas, dans les rues de Rome, de fâcheux de cette espèce. L'aventure arrivée à Horace avait dû arriver à bien d'autres. S'il ne l'a point particularisée, c'est pour laisser chacun libre de mettre, sous l'amusant récit qui lui est proposé, le nom que sa mémoire lui rappelle.

Déjà dans l'emploi des noms propres, j'indiquais tout à l'heure cette tendance au général ; l'individu était cité non seulement pour lui, mais pour toute la série de ses pareils : il était un représentant, un exemple-type. La tendance s'accommode bien mieux, on le comprend, de la suppression du nom propre. Elle s'accommodera mieux encore, procédé tout voisin, de l'introduction d'un anonyme imaginaire ou de la substitution du pluriel au singulier. L'interlocuteur fictif surtout, cet adversaire que le poète se suscite, interpelle, avec lequel il discute, reviendra fréquemment dans ses œuvres [5] ; il a l'avantage de leur laisser

1. Sat. I, 4, 24-38. — 2. Sat. I, 4, 71 sqq. — 3. Sat. I, 1, 79 sqq. — 4. Sat. I, 3, 124-142.

5. Cartault, *ouv. cit.*, p. 142-153. — M. Lejay a essayé de restreindre

un tour vif, animé, dramatique. Mais singulier collectif ou collectivité exprimée par le pluriel, peu importe. C'est à des catégories sociales que, de proche en proche, par la pente même de sa nature, Horace est ainsi conduit à s'en prendre. Son observation demeure toujours précise; elle part de la réalité concrète, d'individus déterminés — car il faut bien étudier l'homme quelque part, et sur tel ou tel de ses contemporains, dès qu'on ne l'étudie pas sur soi-même; — mais la traduction de ces observations est générale et s'étend à tous les hommes d'un groupe ou d'une classe. Et cela encore est la tournure d'esprit d'un moraliste plus que d'un satirique. Le satirique ne quitte pas le particulier, le nom propre, l'allusion personnelle, la désignation directe; le moraliste généralise.

Telles sont, ou peu s'en faut, les dix pièces du premier livre, que j'ai seules envisagées jusqu'ici. Celles du second achèvent de nous montrer le peu de goût qu'Horace avait pour la satire violente, autant dire pour la satire tout court. Il y est plus sobre encore de personnalités[1]. Les noms propres qui subsistent, sont souvent ceux de gens, ou déjà morts quand il les cite[2], ou appartenant à des générations elles-mêmes disparues[3]; il va reprendre certains d'entre eux jusque chez Lucilius, pour en faire comme des types traditionnels[4]. D'autres enfin sont tirés de plus loin et remontent à

la part de l'interlocuteur fictif (*ouv. cit.*, p. XXIII-XXVI, 69, 107, 326, 362, 455), mais pour faire plus grande celle de la deuxième personne didactique. C'est dire, dans un cas comme dans l'autre, que nous retrouvons toujours cet emploi du général, de l'indéterminé, familier aux moralistes, caractéristique d'Horace en particulier.

1. Voir le calcul dans Cartault, *ouv. cit.*, p. 303-304. — 2. Cf. Sat. II, 3, Stabérius (v. 84 et 89), Opimius (v. 142), Arrius (v. 243), Marius (v. 277), Menenius (v. 287).

3. Fait curieux : la Satire II, 1 est, d'après M. Cartault (p. 304), celle du second livre où il y a le plus de noms propres (1 pour un peu plus de 12 vers); or beaucoup de ces victimes appartiennent à la génération précédente.

4. Gallonius, Sat. II, 2, 47; Pacideianus, II, 7, 97; peut-être le Nomentanus de la Sat. II, 8 (Cartault, p. 288, n. 3).

l'épopée ou à la tragédie grecques : la leçon aux vivants est présentée sous le couvert de noms mythologiques [1]. Que ces emprunts à la fable soient un procédé d'école et une tradition stoïcienne, rien ne prouve mieux, que l'adoption du procédé, les préférences d'Horace pour la critique indirecte et générale.

Au total, ce qui finit par l'emporter dans son œuvre, c'est l'emploi de ce qui garde aux railleries un caractère anonyme et collectif. Éviter de désigner ses victimes [2], user de quelque dénomination vague (*hic*, *ille*, *quidam*, *si quis* [3]) et mettre dans le personnage indéterminé ce qui vaut pour un grand nombre, attaquer en masse les vicieux de son temps, disons les vicieux de tous les temps [4], les fous de ce monde, les éternels malades de l'âme ou des sens, voilà de plus en plus son système ; faire la satire des défauts, non celle des individus, voilà de plus en plus son objet. C'est maintenant surtout qu'il réalise sa conception du genre, telle qu'il l'exprimait dès la fin du premier livre : se retenir dans l'offensive, ne pas donner toutes ses forces, en sacrifier une partie, remplacer la violence brutale par un ton de fine plaisanterie. Or quel meilleur moyen de modérer ses attaques que de les tourner contre tous les hommes ? On s'irrite contre une personne ; on est plus calme, quand il s'agit de l'humanité entière.

Le résultat de la méthode, nous le trouvons dans la satire II, 6, une des plus charmantes du recueil [5]. Cette

1. Sat. II, 3, Oreste, v. 133 sqq., Agamemnon, v. 187 sqq., Agavé, v. 303 sqq. ; Sat. II, 5, Ulysse et Tirésias.

2. Cf. par ex. Sat. II, 5. Les types de dupeurs et de dupés y figurent en grande quantité et forment une double galerie de portraits (Cartault, p. 300) ; or il y a 3 noms propres en tout pour 110 vers.

3. Sat. II, 3, par ex., v. 30, 104, 109, 111, 164, 214, 226, 249.

4. Parfois le vice (avidité, gourmandise, ambition, etc.) prend une forme plus proprement romaine (voir la chasse aux testaments de la Sat. II, 5). Mais le vêtement particulier qu'il reçoit à une époque, ne cache pas ce qu'il y a en lui d'éternel.

5. On pourrait presque remonter jusqu'à la Satire I, 6, qui, adressée à

œuvre, toute de vivacité plaisante dans le récit des tracas qui assiègent Horace à la ville, pleine de grâce émue dans les confidences du poète et l'effusion de ses sentiments rustiques, relevée de gravité vers la fin par les entretiens moraux des honnêtes paysans qu'il réunit le soir à sa table, une telle œuvre d'où l'attaque personnelle est, on peut dire, complètement absente [1], n'est plus du tout une satire. Nous sommes sur la voie des *Épitres* ; mieux que cela, et sauf qu'elle n'a pas de destinataire désigné (encore est-elle remplie de la pensée et du nom de Mécène [2]), c'est déjà une véritable épître. La soudure est faite entre les deux genres. Pour parler exactement, elle s'est faite d'elle-même. Il n'y avait pas, il n'y avait jamais eu, de différence radicale d'un genre à l'autre : l'élément moral et didactique avait toujours été prépondérant. Lorsque l'autre élément, agressif et personnel (élément secondaire, mais qui existait, surtout à l'origine), après s'être effacé chaque jour davantage, eut enfin disparu, lorsque la morale resta seule ou presque seule, cela devint et s'appela l'épître ; mais sous un autre nom [3] et avec des différences de forme [4], c'était au fond à peu près la même chose. L'épître n'est donc pas pour Horace un type

Mécène, est déjà une épitre, au moins par le cadre et quelques-unes de ses qualités essentielles.

1. Deux noms seulement, dans une pièce de 117 vers, sont employés avec une intention de moquerie (Roscius, v. 35 ; Arellius, v. 78). Et quelle moquerie ! A peine une légère malice.

2. Lejay, *ouv. cit.*, p. 522.

3. Le titre du recueil est *epistulae* dans les mss. et chez les scoliastes, Horace dit aussi *sermones* (Ep. II, 1, 250), mais sans doute pour caractériser seulement le ton du genre (voir plus haut, p. 5, n. 1). Suétone (*vit. Horat.*, p. 46. Reiffersch.) se sert de *sermones*, qui paraît bien désigner les Épitres, et de *ecloga*.

4. *Satires* et *Épitres*, les unes et les autres sont des *sermones*, des conversations, mais avec la différence qu'il y a, d'une conversation qui demeure parlée, à une conversation mise ensuite par écrit. Celle-ci, quoique familière encore, est tout de même plus surveillée, car la plume va moins vite que la parole et la réflexion a le temps d'intervenir. De là moins de négligences et de licences, un style plus châtié, une versification plus soutenue.

entièrement nouveau qu'il invente. Elle continue l'œuvre antérieure en hexamètres : elle sort de la satire, naturellement, parce que celle-ci était traitée, en somme, d'une manière assez peu satirique [1].



Mais les *Épodes*, objectera-t-on ? Ne sont-elles pas de l'invective, et passionnée, âpre, mordante, terrible comme ce mètre où elles sont écrites, l'iambe, trait ailé qui s'enfonce dans la plaie [2] ? Quelques-unes même

1. M. Lejay (*ouv. cit.*, p. XLVII-LXXV) fait dépendre étroitement la satire romaine de la comédie ancienne des Athéniens, c'est-à-dire qu'il lui donne un caractère nettement satirique, et il s'appuie sur un passage de la satire I, 4 (v. 1 sqq.), où semble attestée cette dépendance. Je répondrai : 1° Il faut distinguer, plus que ne l'a fait M. Lejay, entre la satire d'Horace et celle de Lucilius. — 2° Pour Horace même, il faut distinguer entre les premières satires et les dernières ou, si l'on veut, entre le premier livre et le second. — 3° Même dans le premier livre, il faut distinguer entre les principes et l'application. La 4e satire expose la théorie de l'attaque nominative. Mais la 5e, qui est un simple récit de voyage, la 6e, qui est une lettre d'affaires personnelles et de confidences, la 9e, qui est la peinture d'un caractère dans le cadre d'une petite action, ne semblent pas en tenir grand compte. — 4° La satire I, 10, expose une théorie contraire, à savoir que plus fait plaisanterie que violence (v. 14-15). — 5° Ne peut-on pas alors se demander, si la doctrine de la satire I, 4 exprimait la véritable pensée d'Horace ? Horace s'est attiré des ennemis avec la satire I, 2. Même quand on n'atteint que peu de personnes, les victimes trouvent toujours qu'on a été trop loin ; et la satire *Ambubaiarum collegia* en atteignait, reconnaissons-le, un assez grand nombre ; elle avait causé du scandale. Horace veut se défendre en invoquant des précédents, et il se couvre de l'exemple d'Aristophane. Sa théorie est surtout une théorie de circonstance. — 6° Il trouvait établi depuis Lucilius ce rapport entre la satire romaine et la comédie ancienne. C'était comme une tradition du genre. Il l'accepte et la reproduit, avec d'autant plus d'empressement qu'elle servait sa justification du moment.

2. *Iambus est carmen maledicum*, Diomed. III, p. 485, 11 Keil. Cf. aussi Tac. *Dial.* 10 : *iamborum amaritudinem* ; Quintil. X, 1, 96 : *iambus cuius acerbitas... in Horatio reperietur*. — Le mètre proprement épodique est une combinaison iambique, constituée par un trimètre et un dimètre qui alternent. Or le court et rapide dimètre associé au trimètre est comme ces plumes qu'on ajoute au trait, qui le font voler plus vite et pénétrer plus avant. Puis les deux vers, groupés en distique, forment une petite strophe ; c'est un élément de lyrisme, qui donne à l'injure quelque chose d'ailé ; la méchanceté native de l'iambe en reçoit plus de vivacité impétueuse. Le terme de *iambi*, le seul dont Horace se soit servi, caractériserait donc beaucoup mieux ces sortes de pièces que celui d'*Epodes*,

n'ont-elles pas une brutalité extraordinaire, à défier toute traduction? Et comment accorder d'aussi furieuses colères avec ce goût de la modération et du calme, cette surveillance de soi, cette recherche de l'équilibre intérieur, qui nous ont été présentés comme étant le fond de l'âme du poète? Horace n'aurait-il pas eu une première période, courte peut-être, mais non point négligeable, celle des Épodes 8, 12, 4, 5, 6 et 10 [1], où par la vigueur de l'attaque et l'audace du langage il ne l'a cédé à aucun autre satirique? C'est ici qu'il faut faire la part des circonstances.

Songeons en quel état, après sa triste équipée de Macédoine, il rentrait à Rome : proscrit, attendant sa grâce du vainqueur [2], ruiné dans ses espérances, ruiné dans ses biens [3]. Il voyait le territoire de Venouse livré

invention des grammairiens postérieurs. — Le nom d'*Épodes* a été étendu à d'autres combinaisons, où l'iambe a encore sa place. Il n'y a que l'épode 12 où l'iambe ne figure pas; mais elle est écrite dans le mètre alcmanien, où l'ironie prend une remarquable vigueur.

1. Quoiqu'il soit malaisé d'établir la chronologie des *iambes*, je range les pièces 8 et 12 parmi les plus anciennes; elles sont du même temps que la liaison d'Horace avec la grecque Inachia (l'épode 12 le dit formellement v. 14, et d'autre part les épodes 8 et 12 semblent bien viser la même vieille débauchée); or la liaison avec Inachia dut être une des premières d'Horace, lorsqu'il revint de Macédoine après la bataille de Philippes (fin de l'année 42). — L'épode 10 est à rapprocher de l'églogue 3 de Virgile; les deux œuvres attaquent, celle-ci en passant, celle-là avec fureur, le même mauvais poète, l'envieux Mævius. Or la 3e églogue se place avant la paix de Brindes (2e moitié de l'an 40), puisque la 4e, postérieure à la 3e (l'ordre actuel est ici l'ordre chronologique), date du consulat de Pollion qui lui-même est de cette époque. L'épode 10 peut donc remonter, elle aussi, aux années 41-40. Et pareillement l'épode 6, dirigée contre un lâche calomniateur qui paraît être le Mævius de l'épode 10 (l'identification du *canis ignavus* avec Cassius Severus est une erreur des scoliastes). — L'épode 4, bien que l'ancien esclave dont la fortune scandaleuse provoque l'indignation d'Horace, soit certainement un autre que l'affranchi Ménodore ou Ménas, n'en a pas moins rapport avec la guerre entreprise contre Sextus Pompée (*contra latrones atque servilem manum*, v. 19), c'est-à-dire qu'elle appartient encore à la période des débuts.

2. Sueton., p. 44, Reiff. (*venia impetrata*). S'agit-il d'une amnistie générale? Il ne semble pas. L'amnistie ne fut accordée qu'à ceux qui, après Philippes, s'étaient enrôlés dans l'armée d'Octave et d'Antoine (Franke, *Fast. Horat.*, p. 15-16 et note 46). Horace se tira d'affaire, sans doute grâce à une intervention particulière.

3. Ep. II, 2, 50. *Decisis humilem pennis inopemque paterni Et laris et fundi.*

aux vétérans, son patrimoine confisqué. Plus de maison, plus de champ; c'était la pauvreté, sinon la misère. Il payait cher la noble amitié dont l'avait honoré Brutus et la fortune soudaine qui l'avait élevé, lui fils d'esclave, au rang de tribun militaire, chef de légion[1]. Le voilà maintenant réduit, pour vivre, à prendre une charge de *scriba quaestorius*[2], fonction honorable en soi, mais exercée quelquefois par des gens douteux et d'anciens histrions sifflés au théâtre[3]. Or il n'était pas homme, comme Virgile, dépouillé lui aussi, à se contenter de gémir. Nature plus chaude, son premier mouvement fut de se révolter contre le sort qui le frappait. Notez qu'il n'était point, comme Virgile, frappé injustement. Son malheur était bien sa faute : il s'était fourvoyé dans un parti qui n'était pas le sien. Avait-il voulu, en embrassant avec bruit une cause aristocratique, faire oublier à tous ces fils de grands seigneurs qu'il fréquentait à Athènes, son humble origine? Avait-il été conquis par le sympathique Brutus, qu'on n'approchait pas sans émotion? Avait-il eu quelque velléité d'ambition personnelle et cherché, selon sa vive expression, à sortir de sa peau (*propria pelle*[4])? Toujours est-il qu'il venait, lui si sage plus tard, de commettre une sottise, et qu'il en était responsable. Le pis, c'est qu'il le sentait et, comme il arrive presque toujours, cela même l'exaspérait, redoublait sa colère. Il aurait dû être mécontent de lui; il était surtout mécontent des autres. Il mourait d'envie de trouver quelqu'un sur qui décharger sa bile. La pauvreté le rendait audacieux[5];

1. Sat. I, 6, 48.
2. Sueton., p. 44 Reiff : *scriptum quaestorium comparavit*. Où trouva-t-il l'argent? Lui en restait-il un peu, après la perte de sa terre de Venouse? Ou se rencontra-t-il juste à point quelque ami pour l'obliger? Ce ne serait pas impossible : Horace a toujours eu des amis excellents.
3. Cic. *in Verr.* II, 3, 79, 184.
4. Sat. I, 6, 22.
5. Ep. II, 2, 51-52. Horace le dit, et en soi rien de plus vraisemblable. Quoiqu'il donne cette raison bien après l'époque des *iambes*, le temps

les mécomptes le poussaient à être cruel. L'arme de l'invective se trouvait à sa portée; il la voyait maniée sous ses yeux; il la saisit.

Dans l'atmosphère troublée, orageuse, au milieu de laquelle on vivait depuis la mort de César, les attaques directes contre les personnes s'étaient déjà présentées sous la plume de ceux qui écrivaient. Le temps était aux violences. Trebonius, un des meurtriers du dictateur, traversant Athènes, deux mois après les ides de mars 44, pour aller prendre possession de son gouvernement d'Asie, adressait à Cicéron des vers dont la liberté était autorisée, disait-il, par l'exemple de Lucilius et justifiée par l'infamie du personnage, objet de cette invective. Il ajoutait : « Lucilius a pu, autant que nous, haïr ses victimes; mais les méchants de ce temps-là ne valaient pas ceux du nôtre [1] ». C'était donc une satire, et virulente. Nul doute que répandue, à Athènes même, par le tyrannicide de passage, désireux de recruter des partisans, elle n'ait été très lue des jeunes Romains; cette frémissante jeunesse, tout en achevant son éducation à l'école de la philosophie grecque, suivait avec ardeur les événements politiques. Si Horace, comme il est naturel au milieu de telles circonstances, reçut de la pièce de Trebonius une forte impression, il dut se rappeler ce précédent et l'avoir devant les yeux, quand l'idée lui vint quelque temps après d'écrire à son tour.

N'oublions pas non plus que, pour un auteur qui cherche à être vite connu, frapper brutalement autour de soi et faire crier ceux qu'on maltraite, est le meilleur moyen de fixer l'attention du public. Combien de

écoulé ne fait rien, ici, à l'affaire. Les périodes difficiles sont de celles qu'on n'oublie pas, dût-on vivre cent ans. — Cela n'empêche pas d'ailleurs les autres raisons, indiquées un peu plus loin dans le texte, de compléter et de renforcer la première.

1. *Ad Famil.*, XII, 16, 3. Le poème dédié à Cicéron était apparemment dirigé contre Antoine et ses amis.

débutants ne sont pas fâchés de débuter par le scandale! Un peu, ou même beaucoup d'éclat, leur paraît la bonne façon d'entrer dans la carrière. Qu'Horace, avec son impatience d'alors, ait pensé de la sorte, ce n'est pas pour nous étonner. Succès bruyant, succès rapide, il envisageait donc aussi tout cela, en donnant libre cours aux imprécations des *Épodes* : les intérêts de sa réputation se confondaient avec la satisfaction de ses colères.

Enfin, qui dira, chez un jeune homme enclin à imiter comme sont tous les jeunes gens, jusqu'où ne peut aller, même avec un fond d'emportement sincère, l'influence du modèle qu'il imite? Et n'y a-t-il pas une part à faire ici, chez Horace, à l'imitation d'Archiloque? J'inclinerais à le croire. Non pas que les *iambes* soient de simples exercices poétiques. Les personnages y sont réels, les événements en question ont eu lieu. Parfois cependant, la disproportion est vraiment bien grande entre le motif de l'indignation et le débordement d'outrages qu'elle amène. Horace peut-il sérieusement, sans être tenté de sourire, injurier comme il fait cet ancien esclave que les troubles civils ont poussé au grade de tribun militaire[1]? Il faut alors, chose invraisemblable, qu'il ait complètement oublié sa propre histoire. Et quelque envieux que soit un rival, mérite-t-il qu'après lui avoir souhaité naufrage, on savoure par avance, avec une sorte de joie féroce, le spectacle de son cadavre rejeté sur le rivage et servant de pâture aux oiseaux du large[2]? Ces attaques sont excessives; elles sont incompréhensibles, s'il n'y entre une part de « littérature ». L'iambe depuis Archiloque, depuis la tragique aventure de Lycambès et Néobulé contraints par les railleries du poète à se pendre de désespoir, avait acquis un renom d'impitoyable

1. Epod. 4. — 2. Epod. 10, 21 sqq.

cruauté: il semblait qu'il dût mordre et déchirer l'adversaire. Et c'est ainsi que la haine étonnante dont Horace poursuit ses ennemis, est en partie une haine conforme aux traditions du genre. Lui-même nous en avertit, quand à la fin de l'épode 6 il se réclame d'Archiloque et d'Hipponax, les maîtres qui lui ont enseigné comment on se venge [1]. Il entend rivaliser de fureur avec eux; sa corne est toujours levée, prête à frapper, et à l'offense, petite ou grande, il ne répond qu'en blessant à mort. Plus tard encore ne dira-t-il pas qu'avec le mètre il a pris au poète de Paros sa fougueuse passion, comme si l'une était inséparable de l'autre [2]?

Mais ce qui achève de faire croire que de pareilles violences sont forcées et voulues, c'est qu'à peine a-t-il changé de mètre, le ton dont il s'exprime change, lui aussi; c'est qu'il écrit dans le même temps des *Satires* proprement dites, d'un caractère bien différent, où il donne des conseils de vie pratique avec une singulière possession de soi et semble, parlant des choses de l'amour, presque trop raisonnable pour son âge [3], satires réfléchies et calmes d'ordinaire, qui s'opposent nettement à l'agitation des iambes; c'est enfin que dans les *Épodes* elles-mêmes, il se lasse assez vite d'être ou de paraître exaspéré. Car il s'en faut que toutes les épodes soient traitées sur le mode des premières, et en dépit des lois ou des habitudes de la poésie iambique, le tempérament du poète est le plus fort. Après l'explosion furieuse des débuts, le sens de la mesure ne tarde pas à renaître. Déjà même l'épode 13, que je considère comme relativement ancienne [4], n'est plus une

1. Epod. 6, 11 sqq. — 2. Ep. I, 19, 24.

3. La Satire I. 2 nous révèle, de sa part, un calcul dans l'inconduite, étonnant chez un jeune homme de vingt-cinq ans. On attendrait de lui ou plus de passion, avec des aveux si hardis, ou plus de sagesse, pour tant de froideur.

4. Contrairement à l'opinion commune. Mais l'allusion politique contenue dans les vers 7-8 ne permet guère de placer cette épode longtemps après Philippes.

invective. Horace est triste de sa déconvenue politique, mais il commence à se résigner ; il veut surtout oublier. Une simple et discrète allusion à l'état de choses actuel lui suffit. « N'en parlons plus, dit-il à ses amis ; les dieux ramèneront peut-être des jours plus propices. En attendant, loin de nous les soucis ; amusons-nous et buvons. » Tel est le thème, qui conviendra également à ses chansons, quand il se sera mis à l'école des poètes de Lesbos [1].

A plus forte raison, les pièces qui viennent après l'épode 13 ont-elles perdu l'âcre saveur de leur origine. Il dépeint maintenant son pauvre cœur amoureux, incapable, quand la passion le tient, de songer à autre chose que l'amour [2]. Ou bien il raille, mais sans amertume, Alfius et ses pareils qui, pour s'être un instant engoués de la campagne, se croient devenus campagnards, incorrigibles citadins au fond, que leurs affaires reprennent au plus vite [3]. Et quant aux dernières épodes, qu'y trouvons-nous? Des regrets sur les guerres civiles et un héroïque conseil donné aux Romains de quitter leur ville pour chercher ailleurs une patrie [4], de tendres craintes à la pensée que

1. Cf. Carm. I, 9.

2. Epod. 11 et 14. – L'épode 11 est postérieure d'au moins trois ans à l'épode 12, puisqu'elle est écrite trois ans après la rupture avec Inachia (v. 5 sqq.) et que l'épode 12 est contemporaine de cette liaison. — L'épode 14 adressée à Mécène ne peut être naturellement antérieure aux relations d'Horace avec Mécène, c'est-à-dire antérieure à l'an 38.

3. Epod. 2. — L'éloge de la vie champêtre qu'elle renferme, est inspiré, sinon du 2e livre des *Géorgiques*, au moins des *Bucoliques* ; il a une teinte idyllique, toute virgilienne, qui rappelle notamment l'esprit de la 2e et de la 10e églogue (Cartault *ouv. cit.*, p. 23-24). S'il en est ainsi, l'épode 2 est postérieure à l'an 37, date de l'églogue 10.

4. Epod. 7 et 16. — L'épode 7 a été écrite après les luttes contre Sextus Pompée (v. 3 *Neptuno super*). La guerre qui suivit (v. 1-2) est donc celle qui se termina par Actium (années 32-31). — L'épode 16 appartient au même temps. Les vers 11-12 empêchent de la rapporter à l'époque de la guerre de Pérouse (an 40), comme on le fait d'ordinaire. Il y est question d'une invasion possible des Daces, désignés sous le nom général de barbares. Or on fut très effrayé à Rome, quand Octave eut emmené ses troupes contre Antoine, d'apprendre que les peuplades du

Mécène affrontera les dangers de la campagne contre Antoine[1], une invitation à se réjouir quand arrive la nouvelle de la victoire d'Actium[2], tous sentiments vifs à coup sûr, mais qui n'ont plus rien d'agressif. Ils pouvaient s'exprimer dans les strophes d'un lyrisme familier aussi bien que sous la forme de l'iambe. Ils s'y exprimeront en effet[3]. L'épode met Horace sur la voie de l'ode, comme la satire le menait à l'épître. Tout procède chez lui par transitions et degrés, régulièrement, avec ordre.

Pour nous en tenir aux *Épodes*, on voit donc, autant qu'on peut suivre la chronologie de ces pièces, que l'inspiration d'Archiloque, du mordant et terrible Archiloque, s'y montre de moins en moins directe, pour ne plus être à la fin qu'un reflet assez effacé. Faut-il croire que le désir de se renouveler et de diversifier l'œuvre est la cause de ce changement? Sans doute Horace n'aime pas à se répéter. S'asservir à un modèle, à un genre unique, n'est pas son affaire, et il a toujours détesté les imitateurs, prisonniers de leur imitation. Mais ce goût de la variété n'expliquerait pas, à lui seul, que les épodes les plus brutales soient précisément les plus anciennes et, d'autre part, qu'on n'en rencontre plus de cette sorte parmi celles qu'on peut regarder avec probabilité comme étant les dernières[4]. Non; la grande, la vraie raison, c'est qu'au fond il répugnait aux violences. Il a pu, à son retour de Macédoine, s'y laisser entraîner quelque temps, excité

Danube s'agitaient : l'Italie était dégarnie (Sat. II, 6, 53; Carm. III, 6, 14. — Cf. Cartault, p. 27).

1. Epod. 1. — 2. Epod. 9.

3. Rapprocher l'épode 13 (voir le texte, p. 8) de l'ode I, 9 et l'épode 9 de l'ode I, 37, qui est comme une réponse à l'interrogation posée dans l'épode (v. 1-6).

4. Franke (*Fast. Horat.*, p. 135) admet que l'épode 17 contre Canidie est une des plus récentes du recueil. On peut mesurer alors la différence de ton qui sépare cette pièce de l'épode 5, beaucoup plus ancienne. Dans celle-ci, une attaque violente, des injures et une sorte de rage; dans celle-là, une piquante palinodie, un amusement ironique.

par sa jeunesse, momentanément aigri par les déboires; il ne demande qu'à y renoncer. Ses colères ne survivent pas aux motifs qui les avaient provoquées. C'est la preuve qu'elles n'avaient pas de racines bien profondes. Un satirique-né trouve toujours des raisons d'être en colère. Non pas Horace. Quand il est connu, admis dans le cercle de Mécène et que sa situation s'améliore, son âme s'apaise: la période des haines vigoureuses, et souvent injustes, a pris fin. Les circonstances l'avaient jeté hors de lui-même; en quittant l'invective, il revient à sa nature, ennemie des excès. Les pièces si âpres du début, l'aventure elle-même de Philippes, cause première de cette âpreté, n'ont été qu'un accident et comme un hasard dans sa vie.

Ainsi l'objection tirée des *Épodes* n'a pas l'importance qu'on était tenté de lui attribuer tout d'abord, et nous sommes ramenés à notre conclusion antérieure : Horace a modifié la satire pour l'accommoder à son génie. Quand, vers l'an 35 [1], il formulait la règle à laquelle il entendait désormais se tenir (et s'est tenu, sauf exception de plus en plus rare), quand il déclarait qu'il fallait écrire pour une élite, non pour la foule, user de ménagements dans l'attaque, piquer sans enfoncer, railler sans injurier, ne point forcer la voix, fuir le ton, les gestes, les manières déplacées en bonne compagnie, demeurer homme de goût et homme du monde (*urbanus*) [2], c'est la théorie de son propre tempérament qu'il faisait; il érigeait sa modération naturelle en système. Mais, je le répète, que devenait la satire, au sens vrai, plein et fort du mot? Elle devenait une petite scène de comédie, un mime de Sophron, un dialogue philosophique, un récit, une confidence,

1. Date probable de la publication du 1er livre des *Satires* (Cartault, p. 53); par suite date aussi de la composition de la 10e satire, qui a dû être écrite quand le recueil des neuf premieres était déjà presque sur le point de paraître (v. 92; explication de Cartault, p. 46). — 2. Sat. I, 10, 13 sqq.

un prétexte à réflexions générales; bref, elle devenait beaucoup de choses, qui n'étaient point de la satire. Notamment — car il y faut insister, — elle s'acheminait vers une conversation aimable, souriante, spirituelle sur quelque point de morale pratique; elle tournait à l'épître, et la pièce *Hoc erat in votis* doit être envisagée comme faisant la transition d'un genre à l'autre. Vienne le progrès des années, amenant la maturité, l'expérience de la vie, l'autorité nécessaire, et quand, après sa période d'activité lyrique, Horace abordera l'épître, il se trouvera tout de suite à son aise dans un genre qui semble avoir été fait exactement pour lui, à la mesure de ses qualités charmantes, et où nul ne l'a égalé, pas même Voltaire.



Ne pourrait-on même prétendre, allant plus loin, que l'épître, où il a rencontré le meilleur emploi de son talent, était aussi le seul des genres qu'il a traités, pour lequel il fût réellement né? Nous avons vu ce qui lui manquait du côté de la satire, disons d'un mot le tempérament. Dans l'ode, qui succède à la satire, il lui manque l'émotion et l'élan proprement lyriques; il est plus savant qu'inspiré, il a peur des grands sentiments; c'est déjà l'homme du *nil admirari*, alors qu'on lui voudrait de l'enthousiasme, un peu du délire sacré qui transporte le poète sur les cimes. Et il lui manque aussi bien souvent, dans l'exécution, l'ampleur de la forme. Non qu'il ait négligé de chercher cette ampleur; il se rend compte que c'est une des qualités essentielles des lyriques grecs; mais il y atteint malaisément, d'abord parce que, comme il le dit lui-même, il a reçu des dieux un souffle assez court (*spiritum tenuem*) [1], puis

1. Carm. II, 16, 38.

parce que la langue latine n'est qu'un médiocre instrument pour chanter. Lourde par ses conjonctions et toutes les articulations du discours (*ac*, *atque*, *atqui*, *quod si*, etc.), qui marquent avec insistance le rapport logique des idées et jettent des formes de raisonnement, là où ces formes n'ont que faire [1], elle est encore alourdie par ses déclinaisons dont certains cas sont foncièrement rebelles à toute poésie [2]. Elle convient à la prose, à l'éloquence surtout : ce n'est pas une langue qui ait des ailes. Horace a donc un double effort à entreprendre, quand il veut s'élever vers les parties hautes du lyrisme, effort sur lui-même et contre sa nature, effort contre les résistances de la langue qu'il tâche d'assouplir en la modelant davantage sur le grec [3]. Et il lui arrive de l'assouplir ; mais il lui arrive aussi de marquer l'effort, de donner la sensation du travail et même de la gêne, d'avoir une phrase moins ample que longue et des propositions ou des strophes assez péniblement enchaînées [4].

Voilà pourquoi je ne suis pas convaincu, malgré un récent et chaleureux plaidoyer [5], que le véritable Horace se trouve dans les œuvres solennelles, dans les grandes odes patriotiques et religieuses. Son triomphe me paraît bien être, selon l'opinion courante, la chanson courte et gracieuse, l'ode légère, la pièce *di mezzo carattere*, avec sa morale aimable, qu'il anime d'un peu de galanterie et encadre dans quelque tableau de la nature. Or, de toutes les formes de la poésie lyrique, c'est justement cette variété simple et familière, qui demandait le moins de lyrisme.

1. Cf. Carm. III, 1, 41.
2. Carm. III. 4, 69 : *Testis mearum centimanus Gyas Sententiarum.* — Cf. encore III, 5, 13-14 *mens provida Reguli Dissentientis condicionibus.*
3. Voir notamment les emplois hardis du génitif, du datif, de l'infinitif.
4. Par ex. Carm. III, 1, façon gauche dont les vers 7 8 sont rattachés au vers 6 et les vers 29 suiv. à la strophe précédente.
5. Fréd. Plessis, *Poésie latine*, p. 322 et suiv.

Qu'après cela, les poèmes civiques demeurent la partie à laquelle les Romains attachaient le plus d'importance, que ce soient eux qui aient fait la gloire du poète en son temps, peu importe. Il s'agit de savoir, non pas si Horace a répondu à l'attente de ses concitoyens, mais à quoi il était le plus propre. Dès lors le doute n'est guère possible. Il se connaissait à merveille, et l'on sait comment il se juge. Il se compare à l'abeille qui ne craint pas la fatigue; il se dit poète surtout laborieux [1]. Et ce ne sont ni paroles de modestie ni paroles imprudentes qui lui seraient échappées par hasard. L'aveu n'est pas isolé; il l'a exprimé à maintes reprises, sous des formes diverses [2]. Chose décisive, il y est revenu, même après s'être essayé dans le genre grave. Le succès de ses grandes odes ne l'a point fait changer d'avis. Rome a beau l'avoir applaudi, être fière de lui; dans la dernière pièce du IVe livre, qui est à tout le moins une des dernières en date, il continue de prétendre qu'il n'a qu'un frêle esquif, bon pour côtoyer le rivage et non pour affronter la haute mer (*parva vela*) [3]. Reste qu'il était artiste; son goût l'a sauvé. Par le soin même qu'il apporte à sa tâche, il rachète dans le détail les imperfections de l'ensemble. Il a la *curiosa felicitas*, le bonheur d'expressions, résultat du travail. Les odes les moins bien venues ont encore des morceaux dignes de plaire aux plus délicats.

Singulière carrière poétique, en somme, et dont la volonté a décidé plus que le tempérament. Tout ce qu'il a fait avant les *Épîtres*, Horace l'a fait par jugement réfléchi plutôt que par élan spontané ou vocation profonde [4]. C'est pour l'avoir *voulu* qu'il a réussi, même

1. Carm. IV, 2, 29-32, *per laborem plurimum, operosa carmina*. — 2. Carm. I, 6, 9-10; II, 12, 3-4; II, 16, 38. — 3. Carm. IV, 15, 3-4.

4. Une fois même (Carm. I, 1) il s'est exprimé à ce sujet avec une désinvolture curieuse. Sa vocation lyrique serait une toquade comme une autre. Chacun a sa marotte : les chevaux, les honneurs, la fortune,

là où ne le portait point sa nature. Avec l'*Épître* au contraire, plus de gêne, de contrainte, d'effort; il est pleinement rendu à lui-même. Une correspondance intime, une étroite affinité existe entre l'homme et l'œuvre à laquelle il s'applique. Et sans doute l'intérêt est grand de voir jusqu'à quel point il s'est tiré des difficultés que lui opposaient les genres antérieurs, comment il a ramené la satire et l'ode aux régions moyennes et tempérées qui sont les siennes; mais il vaut mieux encore assister au libre épanouissement de ces facultés moyennes : mesure, goût, réflexion, choix, bonne grâce, esprit, dans une œuvre qui est faite d'elles, pour ainsi dire, tout entière.

II

Comment Horace a conçu le Genre.

La carrière d'Horace est un renouvellement perpétuel. Satire sous ses deux formes, sous la forme familière, à mi-chemin de la conversation et du discours moral en vers, et sous la forme de l'iambe, plus voisine de l'ode; – lyrisme avec ses deux variétés, la chanson d'amour ou de table et le poème patriotique, expression

le plaisir, la guerre ou la chasse. Il a la sienne aussi, celle des vers. Quand son front est couronné de lierre, il croit entrer dans la compagnie des dieux (v. 29-30). Admettons une pointe d'ironie : les différents goûts qui entraînent les hommes, goûts médiocres pour la plupart, ne sauraient être mis en balance, cela est certain, avec l'ambition d'être poète. Il ne faut donc pas prendre cette déclaration à la lettre. Virgile, tout de même, parle d'un autre ton, et son émotion est celle d'un vrai prêtre des Muses : *Me vero primum dulces ante omnia Musae, Quarum sacra fero ingenti percussus amore, Accipiant*... (Georg. II, 475 sqq.). — Horace a été attiré vers l'ode, surtout par la nouveauté du genre, qui lui paraît un domaine encore vacant. Se rappeler comme il se fait gloire d'être l'introducteur à Rome de la poésie éolienne, comme il réclame, malgré les essais de Catulle, la priorité sur ce point et y attache de l'importance (Carm. III, 30, 10 sqq.).

des sentiments d'un peuple entier, sorte de voix collective; — après les *Satires* et les *Odes*, les *Épîtres*, épîtres morales, épîtres littéraires : toute sa vie il s'essaie à sortir des chemins qu'il a déjà fréquentés. Chaque fois qu'il fait quelque chose, il veut que ce soit « autre chose »; il change de genre ou, dans le même genre, il change de manière. Il est un esprit toujours en mouvement.

Mais s'il lui faut du nouveau, ses innovations ne vont pas jusqu'à l'invention véritable. En cela il est bien Romain. Les Romains, même les meilleurs, n'inventent pas de toutes pièces. Horace invente, avec l'aide des Grecs ou de ses prédécesseurs latins. Nous ne le lui reprocherons pas : un auteur a le droit de recourir à ses devanciers. L'essentiel est de savoir, en imitant, rester original; et Horace l'a su. Dans la satire, dans l'ode, Lucilius et Archiloque, Alcée et Sappho lui avaient fourni tour à tour des formes, des cadres, des sujets. Pour l'épître, il n'avait pas besoin de demander à personne la matière de son œuvre; il la tirait aisément de lui-même, de ses observations, de ses réflexions, de ses lectures : mais le cadre lui manquait. Il le prend autour de lui, dans un genre alors très cultivé, et l'adapte aux fins qu'il se propose.

Que les Romains, de bonne heure, se soient servis de la lettre pour échanger des nouvelles, n'ayant pas tardé à reconnaître l'utilité de ces échanges, c'est ce qui ne surprendra point chez un peuple aussi positif. Les contrées que soumettaient les légions, il fallait les administrer politiquement, les exploiter commercialement. A l'intérieur de frontières sans cesse élargies, les relations d'affaires privées et publiques se multipliaient avec rapidité. Le négociant en voyage, le magistrat dans sa province lointaine étaient obligés de garder le contact avec Rome, centre et cœur du monde ancien. De là un commerce épistolaire de plus en plus actif.

De bonne heure aussi l'on pensa que certaines, au moins, de ces correspondances avaient de quoi intéresser non seulement le destinataire, mais un public déjà étendu. Elles devaient bénéficier, semble-t-il, de la faveur qui s'attachait à l'histoire. Car c'était de l'histoire encore que ces lettres, de l'histoire écrite au jour le jour, sous le coup des événements, plus vivante donc, plus passionnée que celle des écrivains de profession. Avec un Cicéron ou d'autres hommes d'État qui avaient été acteurs dans ces luttes politiques dont ils notaient les péripéties, la lettre s'élevait d'elle-même à la grande histoire. Mais se bornât-elle à la petite, à l'anecdote, au fait divers, il demeurait profitable non moins que curieux de pénétrer dans la connaissance intime des mœurs et de la société d'une époque. Bien que la littérature épistolaire qui a précédé Cicéron, ne nous soit pas parvenue [1], elle avait été abondante, sans nul doute. Les textes sont même loin de mentionner tout ce qu'on avait publié. Ce qui est sûr, c'est que, sous l'Empire, les amateurs du passé conservaient dans leurs bibliothèques des exemplaires de nombreuses correspondances, et que l'ancien général de Vespasien, Mucien, devenu antiquaire et occupé dans les loisirs de sa retraite à fouiller les vieux papiers, n'eut pas de peine à former trois recueils de lettres, rien qu'en bornant ses recherches aux derniers temps de la République [2].

Mais voici plus. D'une part cette habitude de correspondre en vint assez vite à tourner au divertissement, au jeu; la poésie s'y mêla; comme on écrivait com-

1. A peine avons-nous quelques mots des lettres de Caton (Jordan, *M. Catonis... quae extant*, p. CIV et 83-84), quelque souvenir de celles de Cornélie (les deux fragments que donnent les mss. de Cornelius Nepos ne paraissent pas authentiques) ou de C. Gracchus (Cic. *de Divin.* II, 29, 62, et déjà I, 18, 36). Mais Cicéron lisait encore de son temps la correspondance de Caton (*de Off.* I, 11, 37) et les lettres de Cornélie (*Brut.*, 58, 211).

2. Tac. *Dial.* 37. J'adopte le texte *antiquorum*, qui est la seule leçon vraisemblable.

munément en prose à ses amis, les raffinés, pour se distinguer. imaginèrent de leur écrire en vers. D'autre part les savants crurent habile de profiter de la vogue du genre; les recherches d'érudition, études sérieuses qui par elles-mêmes ne séduisent guère la foule, sembleraient moins rébarbatives, pensaient-ils, présentées sous ce couvert. La lettre ne fut plus alors qu'un prétexte, un cadre qu'on jugeait attrayant, une façon de recommander son œuvre au public. J'insiste sur ce point. Car on mentionne toujours les épîtres que Spurius Mummius, légat de son frère Lucius dans la campagne d'Achaïe de l'an 146, versifiait plaisamment sous les murs de Corinthe pour ses correspondants de Rome [1]. On rappelle aussi qu'au IX[e] livre de ses satires Lucilius, distinguant *poesis* de *poema*, range l'épître parmi les petites pièces de vers (*poemata*) à côté de l'idylle et du distique, et que lui-même paraît avoir donné à quelques-unes de ses satires la forme de la lettre [2]. Mais on devrait remarquer également que cette forme épistolaire servit à revêtir les sujets les plus variés et les plus graves de la prose. La science s'habilla à la mode du jour. Des recueils, consacrés à des problèmes d'histoire, de droit, de grammaire, d'archéologie, furent offerts au public sous le nom de *Epistolicae quaestiones* [3], *res per epistulam quaesitae* [4], et prirent place à côté des *Epistulae* proprement dites [5].

De ces deux sortes d'exemples qu'il avait sous les yeux, Horace s'inspire, et de la seconde sorte autant que

1. Cic. *ad Attic.*, XIII, 6, 4. — 2. Lucil. IX, 22, p. 49 (Müller); Hermann Peter, *der Brief in der röm. Litter.* p. 178 et n. 2. — 3. Gell. *praefat.*, 9; VI (VII), 10, 2 et XIV, 7, 3. — 4. Gell. XII, 3, 1, à propos de Valgius Rufus.

5. Il n'est pas très facile de dire si les *Epistolicae quaestiones* de Caton étaient autre chose que ses *Epistulae*. Pour Varron il est à peu près certain que les recueils étaient distincts. Aulu-Gelle ne renvoie qu'aux *Epistolicae quaestiones*, Nonius qu'aux *Epistulae*, l'un et l'autre avec une constance qui prouve que chacun a puisé à une source différente et avait un recueil différent sous les yeux.

de la première; mais il s'inspire, rien de plus; il ne reproduit exactement ni l'une ni l'autre. Mesurons la différence. Avant lui, l'épître en vers, vraie lettre par le ton, n'était qu'un badinage sans portée : il en fait un petit enseignement adressé à un ami. Les traités en prose sous forme épistolaire, d'allure encore raide et didactique, n'avaient de la lettre que le nom; malgré les promesses du titre et la formule initiale, le savant n'y songeait guère qu'à la science; aucune recherche de l'agrément, aucun souci du destinataire[1]. Horace enseigne; mais presque toujours il s'applique à dissimuler l'enseignement; il l'amène à propos d'un détail, incidemment, sans qu'on y pense, et se garde de le donner avec des airs pédantesques; il mêle l'agréable à l'utile, il veut plaire. Et il se préoccupe aussi de son correspondant; il approprie soigneusement la leçon aux besoins de tel ou tel. Que cette leçon puisse d'ailleurs convenir à d'autres, cela va de soi, les hommes ayant un fond commun par où ils se ressemblent; mais elle convient d'abord à celui-là même auquel elle est adressée.

C'est ce qu'on oublie, quand on se représente Horace songeant surtout au public et allant jusqu'à écrire des lettres fictives[2]. Pour qu'une lettre soit vraiment fictive, il faut ou que le destinataire n'ait jamais existé ou que, s'il existe, il ne soit pas visé par le contenu d'une missive qui passe par-dessus sa tête pour en aller toucher d'autres, ou encore qu'il soit une chose personnifiée par jeu d'esprit. Telle est la dernière lettre du recueil : le poète y morigène son livre comme un jeune homme en faute; composée pour servir d'épilogue, on comprend qu'elle ait un caractère à part des

1. Voir, par ex., ce que nous pouvons connaître des *Epistolicae quaestiones* de Varron. Il semble qu'une fois entré dans son exposition, il ait banni toute apparence d'un commerce familier.
2. Franke, *Fast. Horat.*, p. 73.

précédentes. Mais je ne vois pas qu'aucune autre rentre dans la définition. Rien ne prouve en effet que le Vinnius Fronto de la 13e épître soit un personnage imaginaire. Et quant au *vilicus* de la 14e, qu'il doive lire ou non les admonestations de son maître, Horace lui écrit comme s'il devait les lire. Il répète maintenant sur le papier des conseils qu'il lui a déjà souvent donnés de vive voix; c'est à un être réel qu'il parle encore, et pour lui. Non seulement le destinataire est de chair et d'os, mais la lettre concerne le destinataire et l'intéresse tout le premier; peu de figures même ressortent avec plus de relief que celle de ce paresseux esclave, qui maugrée contre la terre à défricher, les bœufs à soigner ou le ruisseau à contenir, et qui regrette la ville et ses mauvais lieux, le cabaret des faubourgs et la joueuse de flûte, dont les aigres accords le soulevaient du sol dans une danse pesante. Voilà le caractère propre des *Épitres*; tout y est direct, vivant, particulier; rien de général ou d'abstrait. Une lettre à Celsus ou Florus n'est pas faite pour Iccius ou Bullatius. Nous en sommes frappés; les contemporains devaient l'être davantage, quand ils pouvaient saisir mainte allusion qui nous échappe aujourd'hui. Et voilà, pour y revenir, ce qui distingue l'œuvre d'Horace des traités antérieurs, presque impersonnels sous leur forme épistolaire. L'épître reste avec lui, une lettre personnelle[1].

Ainsi, en prenant ses modèles à droite et à gauche, chez les auteurs de simples billets en vers comme chez les savants rédacteurs d'*Epistolicae quaestiones*, Horace a créé quelque chose qui ne ressemble à rien de ce qui existait avant lui. Il est créateur au même titre que l'était, dans la satire, ce Lucilius qu'Horace

1. Faut-il même voir des réponses dans quelques-unes de ces lettres et un commerce réellement établi? (Kolster, *über die Episteln des Horaz*, Progr. Meldorf 1867). Je n'irai pas jusque-là.

précisément appelle du nom d'*inventor*[1]. Lucilius cependant n'avait pas inventé l'attaque dirigée contre les personnes; elle se trouvait déjà dans la comédie d'Aristophane et même dans les iambes d'Archiloque. Il n'avait pas inventé non plus la poésie à tendance morale et d'allure sentencieuse; depuis longtemps, dans la Grèce ancienne, avaient paru les poètes gnomiques. Il n'avait pas inventé enfin la forme caractéristique de la satire, l'hexamètre, qui remontait à Ennius. Mais ce que l'on n'avait pas fait encore, c'était de réunir, autrement qu'en passant ou par occasion, l'élément agressif et l'élément didactique; c'était de fondre ensemble, pour en constituer une espèce définie, les personnalités avec les généralités morales; c'était, rejetant la variété des mètres dont s'était servi le vieil Ennius, dont Lucilius aussi avait commencé par se servir, de ne plus vouloir que d'un mètre uniforme et d'aller droit au meilleur, au grand vers épique, le seul capable d'imprimer à la satire romaine son cachet propre de gravité et souvent d'éloquence.

Comme Lucilius, Horace a fait une réunion, un mélange; et cette « contamination » est son œuvre. L'épître est désormais, par le fond, un enseignement, par la forme, une véritable lettre. Notez déjà qu'il s'est mis lui-même dans ses épîtres, avec ses idées, son tour d'esprit, ses sentiments et ses goûts; s'il envisage la personne de ses correspondants, il envisage tout autant la sienne; sous l'auteur il montre un homme. Et c'en serait assez pour qu'il fût original; l'originalité n'est pas l'invention; on peut être original sans avoir rien inventé. Mais qui ne voit qu'il y a ici quelque chose d'autre encore et que, par la façon dont il a conçu l'épître, Horace l'a renouvelée? Les deux caractères qu'il lui a imprimés sont devenus insépa-

1. Sat. I, 10, 48.

rables du genre. Il les jugeait tous deux indispensables, avec raison. L'enseignement, par les vérités générales qu'il introduit, assure à l'épître une solidité, une durée à laquelle ne saurait prétendre la lettre ordinaire, chose légère qui ne cause qu'un plaisir fugitif (*gaudium volucre*). Mais la forme de l'épître, à son tour, rend service à l'enseignement : elle lui permet d'être mieux accueilli. Rien ne rebute comme la raideur doctorale; rien ne mène le conseil à son adresse comme l'enjouement, l'esprit, le fin sourire. En conservant à son épître le ton de la lettre, Horace savait ce qu'il faisait. Il échappait à la pédanterie, il était « l'honnête homme qui ne se pique de rien »; il ménageait à son recueil la fortune qu'il a obtenue.

III

Divisions du Sujet.

Si le poète s'est bien efforcé, comme je crois, d'écrire à ses divers correspondants la lettre qui leur convenait, il résulte que ses épîtres — je ne parle que du Ier livre — seront très variées. Si l'on songe en outre que le destinataire change d'une lettre à une autre, que Mécène est le seul, avec Lollius, auquel soit adressé plus d'une pièce, on peut craindre tout d'abord qu'il ne soit difficile d'ordonner une matière formée de parties si nombreuses et différentes. Heureusement, au milieu de cette variété, certaines préoccupations générales se font jour. Qu'elles servent de centre à notre étude; qu'elles soient le fil qui empêchera tous ces petits ouvrages, dont les plus longs ont une centaine de vers[1]

1. L'ép. 18, la plus longue, en a 111 (le vers 91 doit être retranché).

et les plus courts une quinzaine[1], de rester dispersés. Grâce à elles, on peut réunir les vingt pièces sous quatre chefs qui formeront les divisions naturelles du sujet, et envisager tour à tour : Horace dans ses rapports avec lui-même et ses efforts vers la perfection intérieure (Ep. 1, 4, 5, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 15, 16), Horace dans ses rapports avec la jeunesse contemporaine (Ep. 2, 3, 8, 17, 18), Horace dans ses rapports avec les grands (Ep. 5, 7, 9, 17, 18), Horace dans ce qui a rapport à la publication et à la défense de ses ouvrages (Ep. 13, 19, 20).

On remarquera que certaines de ces épîtres appartiennent à deux groupes. Ainsi la 8e, où Horace s'occupe de son amélioration personnelle, renferme aussi des conseils qui visent la jeunesse. Et, d'autre part, les épîtres 17 et 18, adressées à des jeunes gens, sont en même temps comme un code des relations avec les puissants de l'État. Faut-il s'en étonner? En abordant dans une seule pièce plusieurs sujets, Horace use de la liberté qu'autorise la lettre familière. Et puis, l'un de ces sujets conduit à l'autre. Si le poète a reconnu pour lui-même les avantages de sa philosophie, comment n'aurait-il pas l'idée de recommander cette étude aux amis qui l'entourent? Et quand on a pratiqué, comme lui, l'art de se conduire avec les grands, quand on a su y apporter l'aisance, le tact, la fierté que révèlent l'épître à Torquatus ou l'épître à Mécène[2], n'est-on pas mieux qualifié que personne pour instruire sur ce point ceux qui débutent dans la vie? De là des transitions tout indiquées entre les divers chapitres de ce travail.

Enfin les pièces 13, 19, 20, qui traitent des ouvrages d'Horace et de leur publication, m'amèneront à parler de la chronologie du premier livre. On n'arrivera jamais à dater chacune des épîtres : trop de données

1. Ep. 9, 4, 8, 13; elles ont exactement 13, 16, 17 et 19 vers.
2. Ep. 5 et 7.

nous font défaut. Mais ce qu'il est permis d'espérer, c'est de les constituer en séries et de les classer les unes par rapport aux autres. En ce cas, il nous faut procéder au rebours de la méthode ordinaire. Celle-ci commence par établir la chronologie, afin de s'appuyer sur elle dans l'étude de l'œuvre. Méthode nécessaire, lorsque le classement se fait par des documents ou des témoignages extérieurs à cette œuvre. Mais ici, où il se fait surtout par des indications tirées du dedans et une analyse poussée aussi intérieurement que possible, l'étude particulière des épîtres doit précéder les recherches chronologiques, non les suivre. Car c'est elle, cette fois, qui viendra au secours de la chronologie. C'est quand nous aurons pénétré dans le secret des sentiments d'Horace, dans le détail de ses confidences, dans le travail et le développement de sa pensée, que nous pourrons ensuite jeter un peu de lumière sur une question fort obscure.

Quels que doivent être les résultats de ces dernières recherches, il n'en aura pas moins été utile d'introduire une certaine unité dans l'ensemble et d'établir entre des pièces détachées un lien que je ne crois pas factice. Nous aurons assisté aux progrès d'un esprit sincère, aussi intéressant que charmant, et connu ses sujets de méditation les plus habituels, ses occupations les plus fréquentes, pendant la période de quatre ou cinq ans qui coïncide avec sa pleine maturité. — Mais de tous ces sujets le plus important, c'est l'étude qu'il fait de lui-même ; c'est celui qui domine tous les autres. C'est par là qu'il faut commencer.

CHAPITRE II

HORACE ET L'ÉTUDE DE SOI-MÊME

I

La conversion d'Horace. — Influence de l'âge. — Jusqu'à quel point il a été épicurien. — Influence du stoïcisme. — Influence de la campagne.

Ce chapitre est l'histoire d'une conversion. Conversion lente à la vérité, avec des préparations lointaines. Même une fois commencée, elle ne s'est pas développée d'une suite ininterrompue; elle a eu ses accès de ferveur et d'impatience, et ses langueurs aussi, ses temps d'arrêt et parfois ses retours en arrière. Assurément une conversion brusque serait plus saisissante; un de Rancé, subitement éclairé sur les vanités de ce monde, s'arrachant à sa vie de plaisirs et courant s'enfermer dans un cloître, frappe davantage les imaginations; mais les conversions de ce genre ont été rares dans l'antiquité. Si les moralistes racontent toujours l'aventure de Polémon qui entré un matin, après une nuit de débauche, dans l'école du philosophe Xénocrate, en sortit tempérant et philosophe à son tour, c'est peut-être qu'ils n'en avaient pas beaucoup de semblables à citer[1]. En tout cas Horace, qui repro-

1. Sur l'histoire de Polémon et sa diffusion dans les écoles, cf. Lejay, *ouv. cit.*, p. 374-375.

duit l'anecdote[1], n'a point suivi pour son compte cet édifiant exemple. Procéder par changements soudains et comme par à-coup, passer sans transition d'un extrême à un autre, n'était pas sa manière. Son existence s'est déroulée d'une façon moins heurtée, mais plus humaine : c'est une des raisons de l'attrait qu'elle exerce. La vie apparaît, chez lui, raisonnable. Pas de folie, même dans le bien.

Puisque sa conversion s'est faite peu à peu, avec l'aide du temps et des circonstances, nous sommes obligés, pour en saisir les origines, de jeter un regard en arrière, avant la période des *Épîtres*. Mais c'est au cours de cette période qu'après les incertitudes et les tâtonnements, la crise se noue et se dénoue : avec la publication du premier recueil, la conversion est achevée, — autant du moins qu'elle pouvait l'être. On verra qu'il n'est pas devenu un saint; il est devenu un sage, simplement. C'est bien déjà quelque chose.



Non eadem est aetas, non mens[2]. L'âge, qui modifie les pensées, précipita la crise morale. C'est toujours un moment très grave que celui où l'on s'aperçoit qu'on vieillit. Comme la vieillesse arrive sans bruit, on tâche de s'en apercevoir le plus tard possible et de garder des illusions :

Tempora labuntur tacitisque senescimus annis[3].

Mais un matin les années finissent par élever la voix et, bon gré mal gré, il faut alors les entendre. Elles vous avertissent qu'il est temps de mettre entre la vie et la mort cet intervalle que se ménage toute âme un peu bien née, et de se recueillir avant d'aborder le

1. Sat. II, 3, 254 sqq. — 2. Ep. I, 1, 4. — 3. Ovid, *Fast.* VI, 771.

grand inconnu. Pour rester un joyeux épicurien, il faudrait rester toujours jeune. On a beau avoir cherché à ne prendre de la vie que le plaisir; les infirmités, les maladies sont là, qui vous contraignent aux réflexions salutaires. Horace n'avait pas attendu, pour réfléchir, cet avertissement de l'âge. C'est pourquoi, même au temps de son épicurisme, il a été autre chose qu'un vulgaire épicurien; mais le poids, dont les années ont pesé sur lui, n'en demeure pas moins un fait dont on ne saurait négliger l'importance.

Sa santé n'avait jamais été très bonne. Il s'en plaint déjà dans l'une de ses premières œuvres, la satire I, 5. C'était lors du voyage à Brindes qu'il entreprit en compagnie de Mécène, à l'automne de 38 ou au début du printemps suivant[1]. Pendant tout le trajet il s'inquiète de la qualité de l'eau et du pain[2], en homme qui souffre de l'estomac et vit de régime[3]. Un soir même, il se met à la diète et, comme il ne mange pas, il est de mauvaise humeur contre ses compagnons mieux portants qui font honneur au repas[4]. Il a de l'ophtalmie[5] et essaie de soulager son mal avec un onguent noir qu'il a eu soin d'emporter dans sa valise. A la halte de Capoue, tandis que Mécène court jouer à la paume, il préfère aller se coucher : la balle ne vaut rien, déclare-t-il, pour les yeux et les estomacs délicats[6]. Or, il n'avait guère que vingt-sept ans! Et ce ne sont point des malaises causés par les fatigues de la route. Si le voyage a duré treize jours, c'est à Forum Appi, dès la seconde étape, qu'il est obligé de supprimer le manger et le boire, et dès la troisième, à Terracine, qu'il s'applique le collyre!

Dans la suite, sans renouveler d'aussi longues confi-

1. Cartault, *ouv. cit.*, p. 51-52. — 2. Sat. I, 5, 7 et 88-92. — 3. Sat. 5, 49. L'épithète *crudis* s'applique à Horace comme à Virgile. — 4. Sat. I, 5, 7-9. — 5. Sat. I, 5, 30-31. Voir l'explication de Lejay (*éd. petit in-16*, p. 320, n. 5) sur *lippus* et *collyria*. — 6. Sat. I, 5, 48-49.

dences, il nous entretient encore par occasion de son état de santé, qui laisse toujours à désirer. Il continue à se préoccuper de la question de l'eau. Trouvera-t-il de l'eau de source ou seulement de l'eau de citerne, sur la côte de Pæstum où il désire se rendre[1]? Avant de se mettre en route, il veut éclaircir ce point essentiel. Il vante de sa propriété de Sabine la fontaine qu'elle renferme, si fraîche et si pure, salutaire aux douleurs de tête comme à celles d'estomac[2]. L'estomac et la tête sont ses parties faibles; il est obligé de suivre des traitements hydrothérapiques. On le rencontre dans les stations thermales, à Baies notamment[3]; puis, lorsqu'Antonius Musa a mis à la mode les bains froids, il prend les douches froides de Clusium ou de Gabies[4]. Ne faisant guère d'exercices physiques, il est frileux, cherche le soleil à l'arrière-saison, s'enveloppe, se pelotonne[5]. Pour fuir l'hiver, il descend vers les ports tièdes et abrités de l'Italie méridionale; l'été il gagne la montagne, car il craint aussi les fortes chaleurs, le siroco « lourd comme du plomb[6] » et les fièvres de septembre. Une fois dans sa vallée de l'Apennin, il y reste, malgré Mécène, au risque de mécontenter son meilleur ami[7].

Il se ménage donc, il se soigne : *sibi parcit*[8]. Comme il n'était pas de ces gens dont l'imagination est malade plus que le reste, et que nul, au contraire, n'a eu une meilleure santé morale, il devait déplorer d'avoir à s'occuper si souvent de son corps, cette guenille; mais c'était une nécessité, soyons-en sûrs. Les années, pour lui, comptaient double; il avait blanchi et vieilli avant l'âge[9]. A l'époque des *Épîtres*, la quarantaine à peine franchie, il avait déjà subi ces outrages du temps et ces « défigurements » dont parle Mme de Sévigné[10]; ses

1. Ep. I, 15, 15-16. — 2. Ep. I, 16, 12-14. — 3. Ep. I, 15, 2 et 12. — 4. Ep. I, 15, 8-9. — 5. Ep. I, 7, 10 sqq. — 6. Sat. II, 6, 18 *plumbeus Auster*. — 7. Voir tout le début de l'Ép. I, 7 — 8. Ep. I, 7, 11. — 9. Ep. I, 20, 24. — 10. Lettre du 30 nov. 1689.

cheveux étaient devenus rares[1]; il avait beaucoup grossi et, comme il n'était pas grand, sa personne prêtait à rire. Auguste lui écrivait un jour : « Si la taille te manque, l'embonpoint ne te manque pas »[2]; et, n'ayant reçu de lui qu'un petit livre, il ajoutait, avec cette singulière urbanité romaine : « Compose une autre fois de plus gros ouvrages; qu'ils aient seulement le tour de ton ventre. » Horace riait peut-être aussi de son extérieur peu séduisant, car il n'avait pas de prétentions; mais il ne pouvait se dissimuler, à ces marques de décadence, que la vieillesse s'avançait. Il essayait de faire bon visage à la visiteuse, qui se pressait pour lui plus que pour bien d'autres. Il voulait qu'on ne lui appliquât aucun des traits sous lesquels il l'a représentée plus tard[3]; et il y réussissait, grâce à l'équilibre de ses facultés. Le tableau peu flatté, qu'il a tracé du dernier âge de la vie, ne lui convient nullement. Nous y voyons les défauts de l'âme chez le vieillard, et la vieillesse, chez Horace, ne frappait que le corps. Il n'était ni avare, ni grondeur, ni prôneur du temps passé; il aimait son époque et savait changer avec elle, étant tourné sans cesse vers l'avenir. On estimera peut-être qu'après tout le meilleur de lui-même était épargné et que, dans sa disgrâce prématurée, il n'avait point trop à se plaindre : il gardait la jeunesse de l'esprit. En effet; mais ce sont choses qu'on se dit surtout pour se consoler, faute de mieux, quand le reste vous échappe. Horace, tout en se les disant, devait comprendre que le bonheur de l'existence est à monter la côte, et qu'il est triste de redescendre.

Il ne cédait pas cependant à la tristesse — ce n'était pas un mélancolique, — et il acceptait ce qu'il ne pouvait empêcher. Seulement il se faisait plus grave. Il se rendait compte que pour attendre avec tran-

1. Ep. I, 7, 26. — 2. Suet., *vit. Horat.*, p. 47 Reiff. — 3. A. P., 169 sqq.

quillité le terme marqué par la nature, rien ne vaut comme de se sentir meilleur. Or quelle étude, plus sûrement que celle de la sagesse, était capable de le guider vers cette fin sereine qu'il souhaitait? C'est la religion chez nous qui prêche la conversion. C'était alors la philosophie; elle promettait à ses adeptes, avec la paix de l'âme, le courage nécessaire à leurs derniers moments; elle était la nouvelle religion de ces temps qui avaient perdu les anciennes croyances. Horace se donne à elle tout entier.



L'âge avança donc le dénouement; mais à d'autres signes le dénouement se laissait déjà prévoir. D'abord Horace avait toujours été attiré vers la philosophie. Elle n'était pas pour lui, au moment des *Épîtres*, une nouvelle connaissance; s'il n'en avait point fait encore la maîtresse de sa vie, il s'était familiarisé avec les principaux systèmes qui la représentaient à Athènes. Et puis, ce qui est capital en la circonstance, il avait pris, dès sa jeunesse, sur son lit de repos ou dans ses promenades solitaires, l'habitude de la méditation et d'une sorte d'examen de conscience [1]. M. Lejay dit spirituellement que c'était plutôt « l'examen de conscience des autres [2] ». Cependant, après la critique d'autrui il y avait toujours le retour sur soi-même et la volonté de se rendre meilleur. Or ce n'est pas impunément qu'on lie commerce, même pour un temps, avec la philosophie, ni surtout qu'on pratique l'examen de conscience. De l'étude des doctrines il est difficile qu'il ne passe pas quelque chose dans la conduite de la vie; et par l'attention répétée sur ses actes l'âme devient exigeante. Elle finit par ne plus admettre ces états intermédiaires,

1. Sat. I, 4, 133 sqq. — 2. Lejay, *ouv. cit.*, p. 99.

équivoques, simplement passables, auxquels, sans en être satisfaite, elle s'était arrêtée jusqu'alors. La délicatesse morale, une fois en éveil, ne veut plus qu'on lui mesure sa part.

Depuis Cicéron, la philosophie était la science à la mode, entendez la philosophie appliquée, la science des mœurs, la seule qui intéressât les Romains. Horace, très sincèrement, devait s'y plaire. Il avait le goût des choses morales ; sa nature l'y portait et son père, par son enseignement familier, avait fortifié cette inclination, en l'exerçant tout enfant à regarder la vie, à observer les hommes et à réfléchir [1]. Lorsqu'un peu plus tard, en Grèce, où il était allé comme un fils de famille achever son éducation, il se trouva mis directement en présence des systèmes philosophiques, la première atteinte qu'il reçut fut si vive que, malgré les apparences parfois contraires, elle laissa en lui une trace ineffaçable. Vers la fin de sa vie, il parlait encore de son charmant séjour à Athènes, dans l'aimable ville, sous les ombrages de l'Académie [2]. Les termes sont discrets, mais émus. Le souvenir est resté cher, comme celui d'un temps où il a été pleinement heureux.

Période trop courte. Au bout d'un an [3] commençaient pour lui les agitations politiques. Des événements décisifs se précipitaient : la nouvelle de la mort de César, l'arrivée de quelques-uns des meurtriers reçus avec transport, acclamés comme des héros, et la présentation à Brutus, cause première de ses malheurs. La philosophie ne fut pour rien dans son équipée. La sagesse était de rester tranquille, de ne pas se mêler à une lutte où il n'avait rien à voir. Le *de Officiis* que Cicéron envoyait en Grèce à son fils, écrit sous la tyrannie d'Antoine, tout vibrant par instants de belle

1. Sat. I, 4, 105, sqq. — 2. Ep. II, 2, 43-46, *bonae Athenae, locus gratus, inter silvas Academi quaerere verum.* — 3. Du printemps de 45 à celui de 44.

ardeur républicaine, pouvait être une excitation et comme un appel aux armes pour Marcus, auquel l'ouvrage est dédié, pour tous les jeunes nobles, les camarades de Marcus à Athènes. Mais à Horace, fils d'esclave, que faisait la cause du sénat? celle de l'aristocratie romaine? Que lui importait à lui, citoyen sans passé, la défense des traditions? Ce traité *des Devoirs* n'est souvent que le traité des devoirs d'un patricien; il n'y avait pas là de quoi lui dicter sa conduite. S'il suivit Brutus jusque sur le champ de bataille de Philippes, ce fut un coup de tête de sa part, non un acte mûrement réfléchi ni le besoin d'obéir à quelque principe impérieux.

A son retour à Rome, la philosophie qu'il venait de négliger, ne tarda pas à le reprendre. Ses satires, dès le premier livre, en portent témoignage; il est conquis à Lucrèce et, par Lucrèce, à l'épicurisme. Le *De natura rerum* produit sur lui, comme sur Virgile, une impression profonde. S'il ne parle ni du poème ni de son auteur, étrange silence que tout le siècle d'Auguste a gardé, il l'a imité, et de très près [1], et cet hommage indirect atteste son admiration. Il n'y avait pas alors, à Rome, de plus grand écrivain en vers que Lucrèce. Catulle était surtout un charmant esprit, une sorte de Musset latin. Pour Horace qui sentait en lui la vocation poétique, mais aspirait aussi à la philosophie, Lucrèce poète et philosophe satisfaisait à la fois deux de ses goûts. Épicure seul ne l'aurait peut-être pas gagné; c'est Lucrèce qui a contribué à faire de lui un épicurien. Cependant, tout disciple qu'il est, il n'est pas disciple soumis; il ne sera jamais le disciple qui abdique, qui s'enrôle dans une secte et se conforme « à l'orthodoxie d'une église [2] ». Comme il voit, autour de lui, le stoï-

1. Sur l'influence de Lucrèce à propos des Satires I, 1 et I, 3. cf. Lejay, *ouv. cit.*, p. 7 et 63-67.

2. Lejay, *ouv. cit.*, p. xxxiv-xxxv (et note 1 de p. xxxv), où sont indi-

cisme gagner de l'importance, il étudie aussi cette doctrine, d'abord avec des sentiments hostiles, pour l'attaquer dans ses audacieux paradoxes, puis, la connaissant mieux, avec un esprit de curiosité de plus en plus sympathique ; il lui emprunte thèmes de discussion, exemples, comparaisons, procédés dialectiques, vocabulaire spécial. Il se préoccupe même du pythagorisme, qui semble avoir trouvé alors un regain de faveur [1]. Bref, il a l'œil très ouvert sur tout le mouvement de la philosophie contemporaine.

M. Cartault et M. Lejay ont suivi pas à pas la trace de ces influences [2]; il est inutile d'y revenir. Mais quelque nombreux que soient les rapprochements entre les vers d'Horace et les différentes doctrines de l'époque, ses satires ne nous rendent pas aujourd'hui toute l'activité philosophique de son esprit. Il n'en a fait passer dans son œuvre que ce qui servait à tel moment son dessein particulier. Toute une part, et la plus considérable, s'est employée dans des réflexions silencieuses; et là, plus encore que dans l'acquisition de connaissances précises, est le meilleur profit qu'il retira de ses études à Athènes. Il s'était attaché de préférence, pendant son séjour en Grèce, à l'école académique [3]. De cette école d'habiles disputeurs, appliqués à débattre sur chaque question le pour et le contre, il emporta le goût de l'analyse et de l'examen, le désir de chercher le vrai, non le vrai métaphysique qui lui importait peu, mais le vrai moral, dont il a toujours

quées les différences avec l'épicurisme. — Se rappeler d'ailleurs Ep. I, 1, 14 : *Nullius addictus iurare in verba magistri*. Cette déclaration d'Horace est parfaitement exacte.

1. Epod. 15, 21 ; Sat. II, 1, 2 ; 6, 63 ; Carm. I, 28, 29. Les doctrines pythagoriciennes venaient d'être rappelées à l'attention, notamment par Nigidius Figulus (cf. L. Müller, *édit. de Vienne*, p. 99).

2. Cartault, *ouv. cit.*, ch. VIII, p. 325 et suiv. — Lejay, *ouv. cit.* ; voir les introductions particulières des différentes satires.

3. Il le dit Ep. II, 2, 45, et il n'y a pas lieu de récuser son témoignage.

plus ou moins senti le besoin. Il voulut dès lors s'efforcer, selon son expression [1], à distinguer la ligne droite de la ligne courbe, en d'autres termes à distinguer le bien du mal. Or le moyen de ne pas se prendre comme premier sujet de ses méditations, de ne pas commencer par opérer sur soi et pour soi? Et c'est ainsi que, le raisonnement philosophique venant s'ajouter à l'influence paternelle, Horace se fit de bonne heure une habitude de l'examen de conscience. La satire I, 4, qui compte parmi les plus anciennes [2], en parle déjà comme d'une pratique courante.

On se représente d'ordinaire Horace plus léger, au moins au temps de sa jeunesse. Un Horace avec un penchant à la gravité et soucieux de choses morales, ce n'est pas l'image familière qu'ont laissée à beaucoup les *Épodes* et les *Odes*. On voit surtout en lui l'amant d'Inachia, de Phryné, de Cinara, ou le bon vivant qui exhorte ses amis à chanter et à boire, à se réjouir et à éviter les tracas, en un mot l'épicurien à la recherche de son plaisir. Et cet Horace là, bien entendu, est vrai, mais le premier aussi, quoi qu'il paraisse : l'âme humaine est merveilleuse de contradictions. Tous deux ont coexisté, comme deux hôtes d'humeur différente habitent sous le même toit et essaient de faire ménage supportable, jusqu'à ce qu'ils finissent par reconnaître la chose impossible et que l'un des deux mette l'autre à la porte.

Puis il faut dire ceci : l'épicurisme d'Horace était d'une espèce particulière. L'épicurien vulgaire n'est pas un homme qui s'observe; il se laisse vivre, il suit les impulsions de sa nature, il ne réfléchit pas; il tâche même, en s'étourdissant, de ne pas réfléchir. S'observer, c'est marque de scrupule et de défiance de soi; c'est signe que déjà l'on regarde ailleurs; c'est le germe du

1. Ep. II, 2, 44 : *curvo dinoscere rectum*. — 2. M. Lejay la place même avant la troisième (*ouv. cit.*, p. 60 et 108).

mieux. Un épicurien qui s'étudie, dès qu'il s'étudie, commence à ne plus être épicurien. Il se pourrait donc qu'on eût exagéré l'épicurisme d'Horace.

Car enfin examinons un moment ce qu'on appelle sa vie de débauche. Certes, sa jeunesse fut exposée à des tentations redoutables : coïncidant avec les dernières secousses des guerres civiles, elle tomba dans un temps peu propice à la vertu. C'est un fait habituel qu'après les grandes crises où l'existence de tous a été en danger, révolutions ou épidémies, dans la première joie de la sécurité retrouvée on se précipite au plaisir avec une incroyable ardeur. Le retour à la vie est marqué par une frénésie de vivre et de jouir. Pas plus que la société du Directoire, celle qui connut les débuts d'Octave n'a fait exception à la règle, et Horace était entraîné à sa suite.

En outre il était de complexion amoureuse; *ad res venerias intemperantior*, note son biographe [1]. Lorsque Damasippe, l'élève des Stoïciens, lorsque Dave même, son propre esclave, lui adressent des reproches à ce sujet, il ne trouve rien à répondre [2]; il semble ainsi reconnaître que ces reproches ne sont pas sans fondement. Mais autant il est juste d'affirmer en général la place importante que les *puellae* ont tenue dans sa vie comme dans ses œuvres, autant on a de la peine à préciser, dès qu'on veut descendre au détail. Ses poésies ne sont pas des Mémoires; il n'a pas écrit des « confessions ». Admirons donc ceux qui prétendent nous donner l'histoire exacte de ses amours, qui connaissent toutes ses liaisons, cataloguent ses maîtresses, apportent des chiffres, établissent des dates. Certaines scènes pourtant devraient les mettre en défiance et les préserver d'être trop sûrs d'eux-mêmes. Il m'est difficile de croire, par exemple, que, devant la maison

1. Suet., p. 17 Reifferscb. — 2. Sat. II 3 et 7.

de l'insensible Lycé, le poète désespéré soit resté, comme il le dit, étendu sur le seuil, pendant que le vent ébranlait la porte, faisait gémir les arbres du jardin et que la neige se durcissait sur le sol dans le froid de la nuit [1]. Voilà quelque chose de bien violent pour un amant, si passionné qu'on le suppose. C'était beaucoup pour Horace qui, malgré ses ardeurs, aimait aussi ses aises. Je me rappelle d'ailleurs qu'au temps des *Épodes*, quand il était le soupirant d'Inachia, ses chagrins d'amour ne s'exprimaient pas d'autre sorte. Alors déjà, pour prouver à sa belle sa flamme et sa douleur, il venait se coucher sur le seuil de pierre, bravant les courbatures [2]. N'y a-t-il pas de la convention dans cette attitude répétée et, dans ce désespoir, quelque exagération littéraire ? Non pas qu'il soit allé jusqu'à chanter des maîtresses en l'air [3]. La réalité a fourni le canevas; mais sur ce fond, il est bien probable que l'imagination a brodé. Horace est un poète qui combine, qui arrange ; il n'écrit pas directement sous la pression de son cœur. Il a dû mêler le vrai et le faux, l'expérience personnelle et la fantaisie. Ainsi faisaient les poètes anciens, qui dramatisaient volontiers ou idéalisaient certains incidents de leur vie. Ainsi a-t-il fait sans doute à leur exemple, et du récit de ses aventures galantes on aurait tort de vouloir tout prendre à la lettre.

Ses amours mises à part, il reste qu'il a célébré la table et les banquets, plus généralement la vie molle et facile, la nécessité de jouir du présent sans souci du lendemain. Morale tout épicurienne, dit-on. Oui, si l'on juge en gros sans tenir compte des nuances, si l'on néglige dans ses odes légères l'influence de la tradition lyrique qui est de chanter le vin comme l'amour, si enfin l'on refuse d'apercevoir entre Horace et l'épicurien

1. Carm. III, 10, 2 sqq. — 2. Epod. 11, 21-22.
3. Sur la réalité des maîtresses d'Horace, cf. Teuffel, de *Horatii amoribus*, N. Jahrb. f. Phil. u. Päd., 6ter Supplementband, 1840, p. 325-374.

vulgaire des différences tout de même réelles. Pour celui-ci le plaisir est un « divertissement » au sens du XVIIe siècle, un moyen de ne pas songer à la mort, le grand épouvantail de l'humanité. Quand Horace veut qu'on s'en tienne à l'heure présente, ce n'est pas pour masquer à l'homme la vue pénible du terme nécessaire; c'est pour ne point troubler l'âme, au cours de l'existence, par la crainte de tels ou tels maux particuliers, qui peut-être arriveront, mais peut-être aussi n'arriveront pas. Si l'avenir doit nous apporter des accidents fâcheux, il est inutile de les trop prévoir à l'avance; ne cherchons pas ce que demain nous réserve; la vie est bonne, si l'on sait profiter du moment qui passe : *Dona praesentis cape laetus horae* [1]. Est-ce là seulement un conseil de mollesse? N'est-ce pas plutôt, s'adressant à quelqu'un comme Mécène, un encouragement à l'optimisme? Mécène était un triste. Bien d'autres autour de lui, joyeux viveurs d'apparence, n'étaient que des mélancoliques qui traînaient après eux, dans leur besoin de plaisirs toujours renouvelé, jamais satisfait, un incurable ennui. A tous Horace demande de ne pas s'agiter : *nec trepides in usum Poscentis aevi pauca* [2]. Cette agitation à la poursuite du bonheur est justement ce qui nous en éloigne le plus. « Tout le malheur des hommes, dit Pascal, vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » Avec Horace, il ne peut être question de rester dans sa chambre; nous sommes sous le ciel méridional. C'est en plein air qu'il donne rendez-vous à ses amis; mais c'est le même désir de calme et de repos. Etre étendu à l'ombre d'un platane, au bord d'une eau murmurante, avec une amphore, si l'on veut, quelques parfums, des roses, il n'en faut pas davantage pour être heureux. Ce n'est pas évidemment

1. Carm. III, 8, 27. — 2. Carm. II, 11, 4-5.

l'austérité du solitaire dans sa cellule; il n'y a pas lieu toutefois de crier bien fort au scandale.

Et quant à l'idée de la mort, il l'écarte si peu qu'il la rappelle au contraire à chaque instant et l'associe à ses tableaux, dont elle forme le cadre habituel. Il y insiste, — dirai-je comme un prédicateur? N'exagérons rien. Le motif tout au moins n'est pas le même des deux parts. Horace ne tâche pas de nous conduire à la méditation de l'au-delà; mais il ne cherche pas non plus, comme on lui en suppose souvent l'intention, un raffinement maladif, une évocation malsaine, qui serait un assaisonnement du plaisir. Il songe à la mort parce que, en nous avertissant de notre condition, elle réduit à leur exacte proportion, qui est mince, tous ces objets que poursuit l'avidité des hommes, honneurs, gloire, richesses; et puis, parce que, si les autres maux sont incertains et ne doivent pas, dès maintenant, être une source de tracas peut-être stériles, la mort, elle, est le mal inévitable contre lequel il faut se fortifier. Et la meilleure façon de s'affermir n'est pas de chercher à éloigner de soi une importune image, à quoi l'on arrivera malaisément; c'est de se la rendre toujours présente, afin de s'y habituer. Horace dirait volontiers comme Montaigne, pour dérober à l'ennemi son plus grand avantage : « Otons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le ». De ce « pensement » salutaire deux leçons se dégagent, une leçon de modération : ne jamais se laisser emporter si fort aux passions et au plaisir qu'il ne nous souvienne de ce que nous sommes; une leçon de résignation : accepter ce qu'on ne saurait empêcher (*levius fit patientia Quidquid corrigere est nefas*)[1].

Je crois donc que l'épicurisme d'Horace n'a pas été uniquement légèreté, insouciance, oubli. S'il en est ainsi, les deux aspects du poète, que je distinguais plus

1. Carm, I, 24, 19-20.

haut, sont moins dissemblables qu'il ne paraissait d'abord, et le passage peut se faire de l'un à l'autre. Il se fait par la remarquable sincérité et le désir du bien, même quand il n'a pas toujours bien agi, qu'Horace a montrés à toutes les époques de sa vie. Cette bonne foi et cette bonne volonté le sauveront. En effet, quelles que doivent être encore ses faiblesses ou ses défaillances de conduite, le progrès, un progrès certain, se manifeste dès le second livre des *Satires*; l'excellente pratique de l'examen de conscience en vient à porter ses fruits, qui sont de l'inquiéter sur la valeur de ses actes et de le rendre mécontent de lui-même : être mécontent de soi-même est le premier signe de la vertu. L'inquiétude morale se révèle chez Horace, de façon très nette, dans les deux pièces où il se met en scène et se fait dire ses vérités par Damasippe et par Dave. Etranges moralistes en apparence que ce brocanteur ruiné et cet esclave; personnages bien choisis en réalité pour le dessein que l'auteur se propose. Ce sont de médiocres ou de petites gens, qui ne s'embarrasseront pas dans les finesses et les circonlocutions de la politesse mondaine. Ils auront le mérite de la franchise, comme souvent leurs pareils, dès qu'une occasion les enhardit à parler. Cette occasion, ils la trouvent, l'un dans sa récente conversion au stoïcisme et son ardeur de néophyte qui le pousse à tout dire, l'autre dans la liberté des Saturnales qui lui permet de tout dire. Sans doute leurs attaques sont plaisamment exagérées; il nous faut en rabattre, c'est entendu. Horace s'amuse, mais jusqu'à un certain point seulement; dans l'exagération il y a une part de vérité. Et surtout, chose essentielle à retenir, il y a le sentiment d'où procèdent ces attaques, le besoin de confesser ses torts, qui prouve un malaise intérieur de plus en plus vif et devient comme un engagement public à se corriger.



S'étonnera-t-on qu'avec de semblables dispositions les idées d'Horace à l'égard du stoïcisme se soient modifiées? Il était loin, jusque-là, de lui avoir été favorable. Epicurien, donc engagé dans le camp opposé, il voyait en lui un adversaire à combattre : c'était la secte rivale. Mais il avait des raisons plus profondes de lui en vouloir. D'abord les paradoxes où se condensait la doctrine, à savoir : il n'y a point de degré dans la vertu ni dans le vice; toutes les fautes sont égales; seul le sage est libre, est riche, est roi; le reste des humains n'est qu'une multitude de fous, — ces étonnantes formules exagérées à plaisir, violentes et tranchantes, devaient choquer sa nature essentiellement raisonnable et modérée. Un homme tout d'une pièce, vivant dans l'absolu, comme Caton, pouvait s'y plaire. Les bons esprits, ceux qui connaissaient la vie, les exigences du réel et la nécessité de composer avec lui, un Cicéron, un Horace, s'en montraient fort irrités. *Sensus moresque repugnant* [1], répondait vivement le poète à qui lui exposait la théorie de l'égalité des fautes. Il avait le sentiment des nuances. Personne ne l'eut moins que ces logiciens sans pitié, que nulle conséquence n'effrayait, décidés à aller jusqu'au bout, à l'absurde, déclarant avec un sérieux redoutable que le crime est le même de briser quelques choux dans le champ du voisin ou de piller un temple [2], d'étouffer un poulet ou d'étrangler son père [3]. Ne serait-ce pas en réaction contre de tels principes, d'une dureté inhumaine, que dans la satire I, 3, Horace a soutenu un parti pris d'indulgence envers ses amis et affiché une complaisance systématique qui dépassait sans doute un peu sa pensée [4]?

1. Sat. I, 3, 97. — 2. Sat. I, 3, 115-117. — 3. Cic., *pro Mur.*, 29, 61.
4. M. Lejay croit que cette indulgence d'ami est, la contrepartie de sa

Ne croyons pas d'ailleurs que les affirmations hautaines du stoïcisme fussent pour nuire au succès de la doctrine. Ces aphorismes implacablement enchaînés, déduits par une dialectique à outrance, finissaient par griser l'esprit. Il y a une folie du raisonnement, à laquelle certains ne résistent pas. Quand on est convaincu de l'excellence de la méthode, l'étrangeté même des résultats qu'on obtient n'est qu'un plaisir de plus; on est content de les jeter, pour ainsi dire, à la tête des sots qui ne sont pas capables de ces belles choses. Ce n'est pas avec la sagesse commune qu'on enlève les hommes, et le bon sens est impuissant à faire naître l'enthousiasme des résolutions extrêmes. Il faut aux grandes passions du déraisonnable; philosophies ou religions ne triomphent souvent que par leurs exagérations. Mais auprès d'Horace ce n'était point par là que le stoïcisme avait chance de réussir.

Une autre raison contribuait à l'en éloigner : les Stoïciens s'adressaient à la foule et, pour la gagner, lui faisaient toutes sortes d'avances. Ils se montraient complaisants à l'endroit des religions populaires et se gardaient de repousser les inventions de la mythologie, quittes à les interpréter et à leur découvrir un sens allégorique et profond[1]. Superstitions, croyances aux présages, aux réponses des aruspices et des devins, ils acceptaient tout, parce qu'ils trouvaient moyen de tout expliquer. Ils avaient leurs saints, qui étaient d'anciens sages ou des héros divinisés après leur mort, petits dieux plus proches et plus accessibles que les

dureté de satirique. L'amitié d'Horace serait une amitié de groupe fermé, ou de clan armé de sévérité contre les gens du dehors. Aux amis tous les égards, comme à ceux qui ne sont pas du groupe, aucun ménagement (*ouv. cit.*, p. 62 et 99). — C'est dónner à Horace un esprit de coterie qui ne semble pas avoir été dans sa nature (voir l'épître I, 19), et c'est aussi ne pas tenir compte, pour la satire I, 3, de l'impression que lui causent alors les paradoxes stoïciens, dont les exagérations le rejettent assez vivement en sens opposé.

1. Cic., *de Nat. deor.*, III, 23, 60.

grands. L'enseignement de l'école lui-même se présentait d'ordinaire sous la forme de dialogues familiers; on prenait à partie quelques personnes de l'auditoire; à l'aide d'exemples on mettait la morale en action; on abaissait à la portée du public une doctrine par elle-même difficile. Mais ce n'était pas assez. Pour mieux atteindre tout le monde, il fallait sortir de l'école et recourir à la prédication. Il y eut donc des stoïciens ambulants, qui allaient dans les rues, sur les places, sous les portiques, aux thermes, dans tous les lieux fréquentés par les petites gens, porter la bonne parole. A vrai dire, ces prédicateurs en plein vent sont plus près de la tradition cynique que de la tradition stoïcienne; ce sont des cynico-stoïciens. Ils ont du cynique le costume misérable, le manteau râpé et troué, la besace et le bâton, la longue barbe et les cheveux négligés. Les rapports entre les deux écoles dataient de loin, puisque c'est un cynique, Cratès de Thèbes, qui avait servi de premier maître à Zénon, le fondateur du Portique. Mais si le Portique prit dès le début, à ce contact, certains des traits qui le caractériseront toujours, un superbe mépris des préjugés et un goût farouche d'indépendance, cependant c'était dans le domaine des idées, plus que dans la tenue extérieure et les manières, que s'était exercée tout d'abord cette influence. Le stoïcien gardait un air grave et sérieux; le cynique était effronté, d'allure impudente. A l'époque romaine, chez les philosophes de bas étage qui encombraient la capitale, cette distinction s'est à peu près complètement effacée[1]. Le prédicateur populaire de la satire I, 3, auquel les gamins tirent la barbe et qu'ils poursuivent de leurs cris, ressemble singulièrement à un cynique[2]. Pour Horace en effet, cyniques ou stoï-

1. Serait-ce le stoïcien Ariston de Chios qui a fait la transition du stoïcisme au cynisme et préparé les stoïciens populaires? (Voir Lejay, *ouv. cit.*, p. 371). — 2. Sat. I, 3, 133 sqq.

ciens, c'est tout un; il ne met plus entre eux aucune différence et les confond dans la même antipathie. Évidemment la gueuserie de toute cette bohême lui répugnait: il flairait sous cet étalage de grossièreté des calculs souvent méprisables et, parmi ces apôtres de carrefours, plus d'un charlatan. Mais charlatanisme à part, ils avaient encore le tort à ses yeux de faire de la propagande. Il n'aimait pas la recherche, même désintéressée, de la popularité. La défiance ou la sorte de répulsion qu'il eut toujours pour le populaire, retombait en définitive sur le stoïcisme en général.

Ces raisons expliquent suffisamment l'hostilité de ses premières satires. Il jugeait du dehors, sur une impression. Comment l'impression n'eût-elle pas été mauvaise? Ce qui était le plus apparent du stoïcisme, était aussi ce qui devait le plus lui déplaire. Mais précisément tout cela, paradoxes outrés, prédication vulgaire ou ridicule, ce n'était que l'enveloppe de la doctrine; ce n'en était pas l'âme. Qu'un jour vînt où Horace, l'étudiant davantage, pénétrât au delà des apparences; il ne pouvait manquer d'en découvrir la véritable grandeur.

Ce jour vint avec les progrès du travail intérieur qui s'opérait en lui. Il y a un parallélisme curieux, et qui ne saurait être fortuit, entre son désir croissant de perfection individuelle et les étapes successives qui le rapprochent du stoïcisme. C'est dans les deux satires où il est le plus troublé sur lui-même, qu'il prête le plus d'attention aux théories des disciples de Zénon. J'ai déjà parlé de ces deux satires. Nous avons vu que les personnages mis en scène sont de pauvres hères. Leur science, dont ils viennent accabler le poète, est une science tout fraîchement acquise, et ils la tiennent d'intermédiaires qui ne sont pas beaucoup plus relevés qu'eux-mêmes : le maître qui a instruit l'esclave Dave

est un esclave, lui aussi, le portier de Crispinus[1]! Tout cela fait quelque chose d'assez médiocre. Horace n'a-t-il point voulu railler? Prenons garde. Il aime à se jouer sur la limite entre le plaisant et le sérieux. On ne voit pas très bien quand il cesse de rire et commence à être grave. Tout à coup la moquerie a tourné au sérieux : l'on ne s'en était pas douté sur le moment; c'est après que la leçon est donnée, qu'on reconnaît que c'était une leçon. Les satires II, 3 et II, 7 sont écrites dans cette note de fantaisie très agréable. De là vient que, sous l'ironie de ses propos, Horace cache plus de conviction qu'il n'en a l'air. Il n'aurait pas fait dire tant de choses justes à ses deux prédicateurs, s'il n'avait cherché qu'à les rendre ridicules. C'est la forme surtout qui est plaisante; et elle l'est, parce qu'il a horreur du précepte qui s'étale, qu'il ne veut pas être le pédagogue qui tient boutique et met une enseigne. Mais dans le fond il n'a plus les préventions d'autrefois. Se rend-il compte que la bassesse du sermonnaire ne fait pas celle du sermon? Aperçoit-il derrière l'exagération impatientante des paradoxes — qui continue à lui déplaire et lui déplaira toujours, même au temps des *Épîtres*[2], — cette grande idée que la vertu ne saurait être placée trop haut, parce qu'elle est d'un prix inestimable et qu'entre elle et tout le reste des choses il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de commune mesure[3]? Il semble bien. Certains passages dénotent plus que de l'intérêt à l'égard du stoïcisme : une sympathie naissante. Montrer que la parole de Stertinius a sauvé le malheureux Damasippe qui voulait après sa banqueroute aller se noyer dans le Tibre[4], n'est-ce pas indiquer que la doctrine est bonne, réconfortante, consolatrice, que les plus désespérés y peuvent puiser des raisons de se reprendre à la vie? Et définir,

1. Sat. II, 7, 45. — 2. Ep. I, 106-108. — 3. Croiset, *Hist. de la Littérature grecque*, V, p. 58. — 4. Sat. II, 3, 35 sqq.

par la bouche de Dave [1], le vrai sage comme l'homme qui est maître de lui et ne s'épouvante ni de la pauvreté, ni des fers, ni de la mort, qui résiste à ses passions et méprise les honneurs, qui repousse les assauts de la fortune impuissante et, selon l'image traditionnelle dans l'école, demeure la boule ronde et polie sur laquelle, sans avoir de prise, glissent tous les accidents du dehors, n'est-ce pas reconnaître la valeur éminente d'une philosophie qui s'est proposé un tel idéal?

Horace a repris un peu plus tard, dans ses *Odes*, le portrait du sage stoïcien et lui a donné alors la forme sous laquelle il a traversé les siècles : *Iustum et tenacem propositi virum Non civium ardor prava iubentium, Non vultus instantis tyranni Mente quatit solida* [2]. Lactance appliquait ces vers aux martyrs; Cornelis de Witt les récitait en subissant la torture. Ils se présentent d'eux-mêmes au souvenir, toutes les fois qu'il s'agit d'une âme intrépide, sereinement retranchée dans le fort de sa conscience et insensible aux coups qui la frappent. C'est la pensée dans son expression dernière et définitive. Mais sauf un accent plus large et vigoureux et plus de poétique grandeur, quoi d'autre, en somme, était ajouté au tableau familier présenté antérieurement par l'esclave? Dès la satire II, 7 nous tenons plus qu'une ébauche; nous avons un dessin déjà très poussé, avec tous ses traits essentiels.

Ainsi le revirement est indéniable; et dès lors l'évolution se poursuit. Les *Odes* contiennent plus d'un emprunt à la morale stoïcienne, surtout les odes civiques, où Horace collabore à l'œuvre de réformes entreprise par Auguste. On connaît son éloge de la vertu politique, indépendante du succès, indifférente aux échecs, qui prend les faisceaux ou les dépose par devoir et non pas au gré du souffle populaire [3]. Nous venons

1. Sat. II, 7, 83 sqq. — 2. Carm. III, 3, 1 sqq.
3. Carm. III, 2, 17 sqq. — Dans la proposition *virtus repulsae nescia*

de citer sa peinture du juste. Ailleurs, c'est quelque héros républicain en qui s'incarne le juste idéal : Régulus retournant à Carthage où l'attendent les bourreaux, sans être plus ému que s'il allait, les affaires de ses clients réglées, se reposer à la campagne[1], Caton, seul indomptable au milieu des peuples domptés[2], et dont Horace fait déjà, avant Sénèque et Lucain, le dieu du stoïcisme. Je sais bien que dans les odes patriotiques, exhortant les Romains au devoir, il ne pouvait s'en tenir à la doctrine d'Épicure, à laquelle manque précisément cette notion du devoir, de l'effort. Je sais aussi qu'en les écrivant il obéissait à une sorte de mot d'ordre et que Mécène et Auguste le sollicitaient d'élargir sa manière. Mais il est difficile d'accepter un rôle, encore plus de le soutenir, si l'on n'est pas, jusqu'à un certain point, convaincu de la nécessité de ce rôle. La prédication demandée au poète répondait à ses propres tendances d'alors. D'autre part, en élevant son inspiration, elle fortifiait ces tendances morales et contribuait à le rapprocher de la philosophie grave et noble entre toutes, le stoïcisme. En cela il suivait la marche des meilleurs esprits de son siècle, qui finissaient par céder à l'attrait singulier de cette doctrine. Cicéron, dont le tempérament s'accommodait mieux des doutes de la Nouvelle Académie que des affirmations tranchantes du Portique, n'en était-il pas venu à dire, lui-même, après avoir combattu les Stoïciens : « Je me demande si ce ne sont pas encore les vrais, les seuls philosophes, *haud scio an soli iam philosophi*...[3] »?

sordidae le mot important est *sordidae*. Car du moment que le sage se présente aux élections, il peut, tout comme un autre, connaître les échecs; mais il ne connait pas l'échec triste (*sordida*); il est au-dessus. — Rapprocher le mot de Sénèque sur Caton, auquel Horace également songe dans notre passage : *quo die repulsus est, lusit; qua nocte periturus fuit, legit* (*ad Lucil.* 71, 11).

1. Carm. III, 5, 49 sqq. — 2. Carm. II, 1, 23-24.
3. Cic., *de Divin.*, II, 72, 150.



Il n'était pas jusqu'aux circonstances extérieures de la vie d'Horace qui ne se fussent modifiées dans le même sens favorable à la méditation. C'était l'époque où il commençait à aimer la campagne pour elle-même et séjournait plus volontiers dans sa petite vallée des Apennins. Or, rien n'invite au recueillement de la pensée comme ces paysages de demi-caractère, assez sauvages pour décourager les visiteurs importuns, pas assez pour accabler l'âme du solitaire et l'empêcher de s'appartenir. Le charme des montagnes sabines, qui n'atteignent pas à la grande nature, est fait principalement du calme et du repos qu'on y goûte. Voici donc Horace au milieu de son domaine. Il se promène à l'ombre de ses yeuses, écoute le murmure de sa source d'eau vive, donne quelque attention aux travaux des champs, s'amuse, au risque de faire sourire, à remuer des mottes de terre et à ôter des cailloux; mais surtout, dans la paix qui l'entoure, il est occupé à réfléchir sur lui-même. Les journées s'écoulent lentes, profitables à l'âme comme au corps. Le soir venu, il prend place avec quelques voisins autour d'une table très simple; et l'on cause. De quoi? Non pas du prochain, ni des villas ou des maisons d'autrui, ni de la danse du pantomime Lepos, mais de ce qu'il importe à tout homme de savoir et qu'on ne peut ignorer sans dommage, c'est-à-dire de questions morales. « Est-ce la richesse qui fait le bonheur, ou la vertu? Quel est le lien de l'amitié? En quoi consiste le souverain bien[1]? » La philosophie grecque agitait alors ces problèmes. Varron leur avait déjà donné droit de cité à Rome; Cicéron les avait débattus à son tour dans le *de Officiis*, le *de Amicitia*, le *de Finibus* ou les *Tusculanes*. Ce sont eux qui occupent

1. Sat. II, 6, 72 sqq.

Horace et ses hôtes. Soirées dignes des dieux, s'écrie le poète, ému au souvenir de ces entretiens : *O noctes cenaeque deum!* Soirées presque dignes, tout au moins, du maître de Tusculum.

Jugera-t-on que la conversation était bien sérieuse pour une conversation de dessert? Qu'on se rappelle la société française et nos salons du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle; on discutait la question de la Grâce à l'hôtel de Rambouillet et chez Mme Geoffrin les théories politiques de Montesquieu [1]. Quand la mode s'en mêle, tout sujet, même grave, même rébarbatif, peut trouver place dans des milieux où l'on ne s'attendrait guère à le voir. Or la philosophie avait la vogue, à la fin de la République romaine. Les opuscules stoïciens pénétraient jusque chez les femmes du demi-monde qui, pour se donner des airs distingués, les laissaient négligemment traîner sur leurs coussins de soie [2]. Cette mode s'appuyait d'ailleurs sur un goût réel pour la philosophie. Tant qu'on n'avait pas fait nettement ressortir son application à la vie, la philosophie avait paru suspecte aux Romains; ils manquaient, pour en comprendre la partie métaphysique, du génie souple et délié des Grecs. Du jour où elle fut réduite pour eux à la morale, leur esprit réfléchi, utilitaire, s'accommoda vite de questions dont le sérieux pratique leur convenait. — Mais, direz-vous, les voisins d'Horace sont des campagnards, peu propres à parler de philosophie. — Les problèmes de morale sont exempts, si on le veut, de toute subtilité dialectique et se ramènent à quelques principes de bon sens, à la portée de toute intelligence moyenne? Puis ces braves gens les traitent un peu à leur manière; ils ne raisonnent pas comme des docteurs; ils entremêlent leurs pensées de proverbes, de

1. Voir G. Boissier (*A propos d'un mot latin*, Revue des Deux Mondes, 1[er] janvier 1907, p. 97), sur les entretiens de Scipion et de ses amis dans leurs villas des environs de Rome.

2. Epod. 8, 15-16.

récits ou de fables; ils ont de vieilles histoires en réserve, comme celle du rat de ville et du rat des champs, qui donnent une forme vive et concrète à leurs réflexions sur le monde. Enfin ce serait une erreur de croire qu'ils fussent absolument sans culture. Cette classe de propriétaires ruraux avait de l'instruction au contraire, et M. Lejay l'a fort bien montré[1]. « Un de ses plus humbles représentants, l'Ofellus de la Satire II, 2, sait des bribes de Lucilius. On s'est demandé quelquefois pour qui Virgile avait pu écrire les *Géorgiques*, un poème de facture si savante, d'art si réfléchi et si complexe. Ce n'est assurément pas pour les propriétaires de *latifundia* : ils se moquaient bien de l'agriculture et de la tradition italique! Ce ne peut être que pour ces moyens et petits cultivateurs, demi-bourgeois, établis sur leurs terres ou à proximité dans un municipe, faisant eux-mêmes valoir, aisés dans les temps d'ordre civil et de paix, pépinière de magistrats locaux et d'hommes supérieurs. Ils avaient quelques loisirs et lisaient. La conduite de la vie devenait naturellement un des objets de leurs entretiens. » Comme elle était aussi la grande préoccupation d'Horace à ce moment, le milieu rustique où il vivait ne pouvait que renforcer ses inclinations particulières.

Ainsi le progrès de la vie et l'approche des heures sérieuses, la pratique de l'examen de conscience, les études personnelles, le séjour prolongé aux champs, tout conspirait à le pousser vers la philosophie. On ne sera pas surpris que les *Épîtres* en soient pleines, qu'il veuille la retrouver partout, et même chez Homère. Il est comme La Fontaine ayant découvert Baruch : « Avez-vous lu Baruch? » Faites-vous de la philosophie, demande-t-il à ceux qui l'entourent? Prenez-vous, dès le réveil, le petit livre de sagesse pour la médita-

1. Lejay, *ouv. cit.*, p. 517.

tion du matin? Cependant telle est l'infirmité de notre nature que, malgré son ardent désir de se rendre meilleur, il n'y arrivera qu'avec peine. Le vieil homme, l'épicurien qu'il portait en lui, ne se laisse pas dépouiller sans effort et, plus d'une fois, sa conduite restera en contradiction avec ses principes. Certaines lettres révèlent le trouble, la détresse de l'âme qui gémit d'être encore loin du but. Nous allons suivre la lutte à travers l'œuvre nouvelle, et cette lutte est précisément ce qui donnera au recueil le mouvement, la variété et la vie. Elle est plus vive que jamais : à des aspirations, jusque-là excellentes, mais qui attendaient un peu trop du temps l'amélioration souhaitée, succède une offensive active, impatiente même, contre le mal. Elle est aussi sur le point de finir : nous approchons du jour où le poète, après les dernières secousses, enfin maître de lui et de ses passions, atteindra ce qu'il rêvait, ce que promettaient les philosophies antiques, le bonheur dans la sérénité.

II

Épitre I a Mécène. — Les difficultés de la situation d'Horace vis-à-vis de Mécène. — Caractère et ton de la lettre : ironie et sérieux. — Ce qu'elle annonce de nouveau.

Il semblerait, après ce qui précède, que les sentiments d'Horace pour la philosophie dussent s'exprimer, dès qu'ils en auraient l'occasion, nettement, hautement, sans restriction. On constate, en lisant l'épître qui ouvre le recueil, qu'il n'en est pas ainsi. Le poète fait adhésion à la philosophie, mais son adhésion n'est pas celle qu'on attendait. Il est très sérieux dans ses déclarations; il est ironique aussi, d'une ironie qui trouble et déconcerte. Le développement suit donc une

ligne capricieuse, revient sur lui-même, se dérobe, échappe, quand on croit le tenir; et dans ce manque apparent de logique, certains critiques, comme Ribbeck et L. Müller, ont cru découvrir des contradictions réelles et de l'incohérence. De là à prétendre que la pensée de l'auteur avait été altérée, à supposer tantôt des interpolations et tantôt des lacunes, il n'y avait qu'un pas. Il a été vite franchi par ces hardis correcteurs qui, se mettant à la besogne, ont remanié intrépidement le texte, multiplié les conjectures, déplacé des vers, retranché des passages. Des mains de Ribbeck l'épître est sortie méconnaissable pour une bonne moitié. L. Müller a travaillé avec plus de circonspection; mais lui non plus n'a pas pénétré le sens de la pièce. Certains endroits qui lui paraissent interpolés, parce qu'ils sont sérieux et même graves, sont justement les endroits à conserver de préférence, parce qu'ils prouvent la nouvelle attitude d'Horace à l'égard de la philosophie. Au lieu de tant remanier, les deux critiques auraient dû s'efforcer de comprendre les leçons transmises. La tradition, ici, est formelle et l'accord des manuscrits impressionnant. Pour avoir le droit de passer outre, il faudrait qu'on se trouvât en présence d'un texte inexplicable; ce n'est point le cas. Tout s'explique au contraire, et très bien, pourvu qu'on tienne compte du point de vue historique, c'est-à-dire des circonstances au milieu desquelles la pièce a été composée.



Quand Horace écrivait cette épître, il était, en effet, dans une situation très particulière vis-à-vis de Mécène. On sait que la liaison du grand seigneur et du fils d'affranchi avait été assez longue à naître; mais une fois formée, on ne peut nier qu'elle ne fût devenue une

amitié très vive. Horace en témoigne par maints passages de ses écrits. Mécène, de son côté, en a fourni une preuve plus complète que le cadeau de la propriété de Sabine : c'est de ne s'être point fâché, le jour où Horace lui parla librement et répondit à certaines exigences avec une fermeté qui pouvait paraître excessive. Les quelques mots, d'ailleurs, qui nous restent de lui sur le poète, sont des mots d'affection. Ainsi cette épigramme, dont la fin est obscure, mais dont le sentiment n'est pas douteux : *Ni te visceribus meis, Horati, Plus iam diligo...*; ainsi ses dernières recommandations à Auguste : *Horati Flacci, ut mei, esto memor*. Beaucoup de choses les rapprochaient. Ils étaient tous deux poètes, tous deux gens d'esprit, tous deux d'intelligence très libre, exempts de préjugés; ils avaient même dédain de la foule et des opinions vulgaires, même crainte des honneurs et des fonctions publiques, même amour de la vie indépendante, arrangée à sa guise, même horreur de s'étaler, de paraître, de se mettre en scène. C'étaient là pour eux bien des raisons de s'entendre.

Cela ne veut pas dire qu'ils se soient toujours entendus, et sur tout. Une amitié sans nuage n'est probablement pas quelque chose d'humain. Laissons de côté le dissentiment auquel j'ai fait allusion et que nous révèlera l'épître 7 : c'est celui dont on parle le plus volontiers; ce dut être la crise la plus grave, mais ce ne fut qu'un orage. Il y avait entre eux des sujets d'opposition plus constants, comme le montre l'épître 1. D'abord la question de la toilette; pour Mécène ce n'était pas question sans importance. Mécène était un homme du monde difficile, d'une élégance raffinée, très recherché dans sa mise, *mollitiis paene ultra feminam fluens* [1], auteur d'un ouvrage *de Cultu suo* [2], où il faisait

1. Vell. Paterc., II, 88, 2.
2. Senec., Ep. 114, 5. Ce texte de Sénèque a été, il est vrai, quelque-

sans doute l'apologie de ses modes, tuniques flottantes et robes de pourpre, qu'un siècle après lui on vantait encore comme seules dignes des voluptueux [1]. Horace se présentait les cheveux mal taillés, les ongles mal coupés, la toge mal ajustée, avec une chemise usée sous sa tunique neuve [2], et Mécène, suivant la disposition du moment, ou de rire ou de s'irriter.

Puis, c'était le désaccord au sujet de la poésie. Ils l'aimaient peut-être autant l'un que l'autre, mais à coup sûr ils la cultivaient très diversement. Mécène était maniéré dans ses vers, plein d'affectation et de mauvais goût, pénible et obscur à force de recherche. Il se rattachait à l'école laborieuse et tourmentée d'Alexandrie. Auguste, poète médiocre, mais qui du moins aimait le naturel et la clarté, ne manquait pas de railler les mignardises de son style, ses gentillesses d'expressions, ses ornements et ses « papillottes parfumées [3] ». Horace était tenu à plus de réserve. Il ne critiquait pas, mais il ne louait pas non plus. Il n'a jamais célébré les vers de son puissant ami : ce silence est suffisamment accusateur. Au fond il avait deux motifs d'être mécontent. Il voyait d'assez mauvais œil en général la littérature des gens du monde : *Scribimus indocti doctique poemata passim* [4]. A chacun son métier, pensait-il, et c'est un métier que de faire un livre. Les poètes amateurs ne lui disaient rien de bon. De plus, sa manière d'écrire était loin de ressembler à celle de Mécène ; il était tout le contraire d'un alexandrin. Il n'y a, pour ainsi dire, pas trace d'alexandrinisme dans ses œuvres [5].

fois contesté (cf. Frandsen, *C. Cilnius Maecenas*, p. 166), mais sans preuve décisive.

1. Iuven., XII, v. 38-39. — 2. Ep. I, 1, 94-96 et 104. — 3. Suet., *Aug.*, 86 μυροβρεχεῖς cincinnos. — 4. Ep. II, 1, 117.

5. Il avait écrit des vers grecs légers (Sat. I, 10, 31), probablement quand il était à Athènes ; et que pouvaient être ces *graeci versiculi*, sinon d'imitation alexandrine ? Mais il a condamné lui-même cette œuvre de débutant. Après y avoir renoncé, non seulement il ne recommença plus, mais il n'en a rien voulu conserver.

Virgile a sacrifié quelque temps à ce goût suspect; le ferme bon sens d'Horace et sa critique droite l'en ont toujours préservé. On peut juger, d'après cela, si les *calamistri Maecenatis*[1] étaient faits pour lui plaire.

Enfin la philosophie les divisait. On ne l'aimait guère dans l'entourage de Mécène. La société élégante qui fréquentait chez lui, était surtout composée de mondains et de politiques, hommes de plaisir et hommes d'action. Le maître de maison lui-même donnait l'exemple, nonchalant épicurien qui savait à l'occasion secouer sa mollesse et s'occuper de la chose publique[2]; mais l'étude de la sagesse n'était point son affaire. Or à l'époque de l'épître 1, le poète annonce son intention de se consacrer tout entier à cette étude (*omnis in hoc sum*[3]). On imagine l'effet que produisit la nouvelle; elle était inattendue. Évidemment, Horace n'avait pas éprouvé le besoin de mettre ses amis au courant de ses réflexions silencieuses; le travail qui s'opérait en lui restait enfermé dans le secret de sa conscience. Évidemment aussi, les apparences lui étaient souvent contraires, et ses intentions, jusqu'alors, valaient mieux que ses actes. Le cercle, étonné, cria presque au scandale. Mécène s'indignait qu'Horace renonçât à la poésie lyrique, qui faisait sa gloire et dont Rome était si fière. Ce sont les *Carmina*, ne l'oublions pas, qui ont passionné les contemporains; c'est par eux qu'Horace est devenu un poète national et qu'il est entré profondément, comme Virgile, dans l'âme du peuple romain. Quand Mécène, après les trois premiers livres d'*Odes*, lui en réclamait d'autres, c'était plus qu'un goût personnel de sa part; c'était d'abord une vue d'homme d'État. Ce genre lyrique, où pour la première fois on rivalisait avec la Grèce, genre plein d'éclat qui pouvait prêter sa voix à l'expression des grands sentiments collectifs, il

1. Tac., *Dialog.*, 26. — 2. Vell. Paterc., II, 88, 2. — 3. Ep. I, 1, 11.

le regardait comme la poésie la plus décorative pour un empire, la plus propre à rehausser le régime nouveau, la plus capable de satisfaire l'orgueil national. Secondant les desseins d'Auguste, il voulait enfermer Horace dans la carrière[1]; il lui montrait même quels sujets devaient être traités de préférence, sujets historiques et religieux[2], comme il demandait les *Géorgiques* à Virgile, une tragédie à Varius, des chants patriotiques à Properce. Car tel fut son rôle singulier : ce paresseux poussait les autres au travail; ce mondain, qui écrivait de petits vers alambiqués, tenait à ce qu'on fît autour de lui de grave et sérieuse besogne. Il croyait avoir mis la main sur Horace, une main non pas lourde, mais assez ferme cependant pour que le poète ne se dérobât point à ce qu'on attendait de lui; et Horace lui échappait! Horace abandonnait le lyrisme, alors qu'on veillait sur sa gloire! Cet abandon lui semblait presque une désertion.

Le premier mouvement était donc de se fâcher, le second de ne pas ajouter une foi entière aux déclarations du nouveau converti. Horace philosophe! le seul rapprochement des deux mots était piquant pour qui se rappelait le joyeux compagnon de naguère. Aussi l'accès de mauvaise humeur passé, Mécène s'amuse et plaisante de ces ardeurs de néophyte. Vraiment? La résolution serait sérieuse? Et depuis quand? Et quelle secte a produit ce miracle de changer ainsi un bon vivant en un sage austère?

Horace est obligé de compter avec cette disposition d'un esprit, peu satisfait si la conversion devait être définitive, mais qui se refuse encore à la croire possible. Il lui faut n'avancer qu'avec prudence, ménager

1. Ep. I, 1, 3.
2. Il y eut lutte, cela est certain. Horace s'est débattu (Carm. I, 32; II, 12); il ne se sentait pas fait pour les grands sujets. Il a fini par céder, et il a composé les odes patriotiques et religieuses du 3e livre.

une susceptibilité inquiète, s'expliquer à demi-mot sur la solidité de sa vocation et, bien loin de se froisser qu'on lui oppose quelque doute ironique, entrer dans la plaisanterie pour sourire le premier de ce qu'il dit. De là une allure volontairement hésitante ; de là, l'obligation de se reprendre quand il a parlé, d'atténuer à maintes reprises sa pensée, de revenir sur ses pas. Dès que le ton s'est élevé et que le vers sonne un peu trop grave, un peu trop profond, vite il arrête cet élan et se réfugie dans l'ironie. Toute l'épître 1 doit être considérée comme une réponse à moitié plaisante, à moitié sérieuse, parce qu'elle est faite à un homme à moitié mécontent, à moitié railleur.



Si l'on a bien saisi cette attitude du poète et l'embarras de sa nouvelle situation, si l'on n'oublie pas la nécessité où il est d'exposer ses intentions avec assez de netteté pour qu'il n'y ait pas méprise de la part de Mécène, mais avec assez de tact et d'adresse pour ne pas faire trop de peine à celui qu'il aime, il me semble que tout devient clair, que les contradictions apparentes s'effacent et qu'il n'y a rien à changer dans l'œuvre, telle qu'elle nous a été transmise. Reprenons l'épître entière ; une rapide analyse prouvera ce que je viens d'avancer.

Horace commence par protester de son attachement à Mécène[1], protestation qui après les *Satires*, les *Épodes* et les *Odes* n'est pas nouvelle, mais qu'il est utile de renouveler, pour adoucir l'aigreur d'un refus qui se prépare. Ce refus lui-même n'est pas d'abord énoncé directement ; il est présenté à l'aide d'une comparaison, celle du vieux gladiateur qui a reçu son

1. v. .

congé, et enveloppé dans une raison générale à laquelle Mécène ne peut rien objecter : *non eadem est aetas, non mens*[1]. Horace n'est plus entièrement libre de chanter ou de ne pas chanter; pour chanter il faut la jeunesse, et le temps a fait son œuvre; le temps est le grand coupable. Puis une voix lui parle à l'oreille et l'arrêterait encore, s'il n'écoutait déjà les conseils de l'âge. Cette voix, c'est sa conscience, son génie à lui ou son démon, qui avertit son âme et dirige sa volonté. Ainsi, voilà le lecteur ami prévenu : Horace voudrait bien lui être agréable; mais il obéit à des influences plus fortes que son désir, et, parmi ces influences, les préoccupations morales sont indiquées comme devenant prépondérantes.

C'est seulement au vers 10 que, sans plus user de comparaison ni de détour, il annonce enfin ses projets pour l'avenir. Il dit adieu à la poésie, du moins au seul genre qui méritait ce nom dans son œuvre, au lyrisme, — car l'épître, où il s'exercera encore, n'est pas plus de la poésie que n'en étaient les satires (*sermo merus*), — et s'il quitte les *Carmina*, c'est afin de s'absorber désormais dans la recherche du bien moral, du vrai et de l'honnête. Cette fois, le grand aveu qui lui coûtait, est lâché; et du coup, ayant pris sur lui de faire cet effort, il ne craint même pas de marquer un certain dédain pour ces vers dont il ne veut plus. Le lyrisme, qu'il a l'air maintenant de restreindre à la poésie légère, à l'ode amoureuse et bachique, et la vie de plaisirs que ce lyrisme suppose, tout cela, jugé du haut de la philosophie, n'est plus à ses yeux que badinage et frivolité (*ludicra*).

Mais à peine a-t-il parlé, qu'il s'interrompt. Ne va-t-il pas trop loin, et que pensera Mécène? Car il croit entendre aussitôt Mécène lui demander railleur : « Quelle

1. v. 4.

est donc l'école qui a su faire une si belle recrue? » Comme il prévoit la question et devine la moquerie, il se hâte de répondre, et sa réponse est modeste; il cherche à désarmer par avance son critique : « Qu'on ne s'imagine pas qu'il soit d'une école! Il n'appartient à aucune. Où le hasard, où le vent le pousse, il s'arrête, hôte d'un jour, pour reprendre sa course le lendemain. » Il n'est pas de ces philosophes redoutables, qui se fixent à une doctrine, comme on se cramponne à un rocher dans la tempête[1]. Remarquez les expressions, toutes destinées à calmer des craintes : *Ac ne forte roges quo me duce, quo lare tuter, Nullius addictus iurare in verba magistri*[2]. Il ne suit aucun chef, ne jure sur la parole d'aucun maître; il n'a nulle part un abri, un toit fixe qui le protège. Or, c'est quand on s'enrôle dans une troupe qu'on s'assure une position forte, ou quand on se retranche dans une place : celui qui fait son parti seul, est exposé à succomber. Donc Horace, isolé, est un faible. Incapable de s'attacher à Zénon d'une prise assez vigoureuse, il se constitue un moment le défenseur de la plus rigide vertu, la vertu stoïcienne, la seule vraie (*virtutis verae custos*[3]); mais il retombe bientôt, sans même s'en apercevoir, dans les préceptes d'Aristippe. Décidément, il est encore loin d'être un sage accompli; cette sagesse dont il se pique est singulièrement errante et incomplète : Mécène a de quoi se réjouir et se tranquilliser.

Si telle est la marche de l'épître, si nous y suivons pas à pas les hésitations du poète dans une confession délicate, ses pointes en avant et ses retours en arrière, l'on ne comprend pas pourquoi Ribbeck a rejeté tous les vers 13-20 après le vers 26. C'est une transposition absolument inutile, et tout ce qui est inutile est mauvais. Le développement s'explique, de façon très natu-

1. Cic., *Acad.*, II, 3, 8. — 2. v. 13-14. — 3. v. 17.

relle, à la place que donnent les manuscrits; il l'y faut laisser.

La suite nous montrera chez Horace le même va-et-vient de la pensée, le même jeu de bascule, pour ainsi dire, entre la philosophie qui l'attire et Mécène qui le retient. Ses goûts, ses ardeurs le portent vers celle-là; son amitié et la crainte de déplaire le ramènent à celui-ci. C'est un nouvel élan vers la philosophie que marquent les vers 20-26 : *ut nox longa quibus mentitur amica*, etc. Si grande même est alors l'impatience, l'impétuosité de son désir, qu'il croit ne pouvoir mieux se comparer qu'à l'amant privé de sa maîtresse. Il multiplie, d'ailleurs, les comparaisons; il est le mercenaire pressé d'avoir fini sa tâche quotidienne, le pupille qui trouve longues les années de tutelle. Plus haut, il laissait espérer à Mécène que tout n'était point encore perdu; le voici qui donne maintenant à entendre que sa vocation est profonde; elle n'est pas un caprice ni une simple curiosité de l'esprit : le cœur y est intéressé. Aux vers 24-26 notamment, il a des accents d'une gravité singulière, il commence une sorte d'hymne à la philosophie. Sans doute, il n'insiste pas : ce n'est point dans sa nature, et ce n'est ni le lieu ni le moment. La philosophie n'en est pas moins proclamée l'étude nécessaire à l'humanité tout entière, l'étude capitale pour tous les âges et toutes les conditions, pour les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches[1]; jusqu'ici cultivée par les beaux esprits, dans les grandes maisons, privilège d'une élite, elle doit descendre parmi le peuple; à la place des anciennes croyances, elle apparaît comme une religion.

On s'explique qu'Horace soupire après un bien, devant lequel s'effacent tous les autres. Mais quand viendra-t-il enfin, ce temps de mettre en pratique la

1. Déclaration répétée Ep. I, 3, 28 : *Hoc opus, hoc studium parvi properemus et ampli.*

parfaite sagesse? Il n'a pas d'illusions; ce ne sera pas encore demain. Pour l'instant, il récolte, il amasse des provisions, il les serre au fur et à mesure dans sa grange[1]; c'est plus tard seulement que ces provisions pourront lui servir. Car le système de philosophie auquel il travaille, c'est un idéal qu'il poursuit; la satisfaction d'y parvenir ne lui sera donnée, si elle l'est jamais, que sur ses vieux jours[2]. En attendant, restera-t-il sans profiter déjà de ce qu'il a réuni? Se bornera-t-il à gémir stérilement de n'être point le sage qu'il rêve? C'est mal le connaître. Il n'est pas partisan du « tout ou rien » : *est quadam prodire tenus, si non datur ultra*[3]. La moisson n'est pas complète; il n'en est qu'aux éléments : soit. Mais, ces éléments, principes de début, notions très générales encore, il peut s'en servir, faute de mieux; c'est tout de même un aliment et un réconfort[4]; c'est comme une sagesse provisoire qui lui permettra de courir au plus pressé.

Que voit-il donc de plus urgent? D'attaquer chez lui, si par hasard il avait la faiblesse de s'y laisser aller, d'attaquer chez ses contemporains, dont ce sont les deux vices essentiels, la passion des richesses et celle du pouvoir, l'amour de l'argent et l'amour des honneurs (*avaritia, laudis amor*[5]). Débarrassé de l'un et de l'autre, assurément on ne sera pas encore vertueux, mais on ne sera plus fou; cela vaut bien qu'on prenne quelque peine : *virtus est vitium fugere*, etc[6]. Sagesse

1. v. 12.

2. Le *mersor civilibus undis* ne se comprend que si on le rapporte à l'avenir: autrement l'assertion serait étrange. Tout au plus ne s'agit-il, pour le présent, que d'aspirations non suivies d'effet. En réalité, il ne veut pas dire qu'il pratique déjà ce que demandent les Stoïciens, mais seulement qu'il est partisan — pour plus tard — de leurs principes d'activité politique.

3. v. 32.

4. v. 27. *Solari*, soulager, réconforter en fournissant quelque aliment à ceux qui souffrent; donc nourrir, mais mal nourrir encore. Cf. Virg. *Georg.* I, 159 : *concussaque famem in silvis solabere quercu*; Hor. *Sat.* II, 6, 116 : *me silva cavusque Tutus ab insidiis tenui solabitur ervo.*

5. v. 33; v. 36. — 6. v. 41-42.

modérée, médiocre encore, sagesse provisoire, je le répète; ce ne sont que des *elementa*. On peut s'en contenter toutefois jusqu'à plus ample perfection.

Or, qui nous débarrassera de l'avidité et de l'ambition, véritables fléaux de l'âme, qu'Horace, après les Stoïciens[1], compare aux maladies du corps[2]? La philosophie. Et cette comparaison devenue banale, courante, entre le physique et le moral, reprend dans sa pensée un sens très précis. Il y a une médecine de l'âme, comme il y en a une du corps. Il redit avec le Cicéron des *Tusculanes* : *Est profecto animi medicina philosophia*[3]. Il croit à l'efficacité souveraine des préceptes de l'école pour la guérison des maux de l'âme; il est persuadé que tous les vices céderont à cette culture bien entendue de l'esprit et du cœur, ou qu'ils perdront au moins leur âpreté[4]. Mais pour faire accepter des déclarations aussi solennelles et des promesses dont l'exagération peut prêter à sourire, comme il a toujours devant les yeux Mécène, son lecteur ironique, il s'est d'abord fait à demi-ironique lui-même, et il a plaisamment assimilé par avance les philosophes aux charlatans. La confiance qu'ont ceux-là en leur pouvoir de guérison, lui rappelle l'assurance de ces magiciens qui se disent aussi guérisseurs : les uns comme les autres tiennent toutes prêtes, à l'usage de leurs clients, des formules et des recettes qu'ils proclament souveraines[5]. Grâce à ce ton léger, à cette manière de ne pas se prendre trop au sérieux, il espère qu'on lui pardonnera davantage une profession de foi, qui se heurte vraiment à bien des obstacles.

1. Cicéron (*Tuscul.*, IV, 10, 23 : *a Stoicis, maxime a Chrysippo.... morbis corporum comparatur morborum animi similitudo.*

2. v. 35 *morbi* au sens stoïcien. Voir déjà dans la satire II, 3 Stertinius le philosophe se servant du mot avec le même sens. « Pour Stertinius, dit M. Lejay (*ouv. cit.*, p. 361), cela est plus qu'une métaphore, c'est une théorie. »

3. *Tusc.*, III, 3, 6. — 4. v. 38-40. — 5. v. 34-37.

C'est qu'il n'est pas facile de se convertir, même quand on le veut, et l'on n'arrive pas sans lutte à rompre en visière aux maximes de son siècle. Une sorte de conspiration générale se forme autour de nous, pour nous empêcher d'agir autrement que tout le monde. Horace en fait l'expérience. Sa conversion, entravée déjà par les sceptiques comme Mécène, l'est encore par la foule, que la philosophie impatiente. Après les railleries de ses amis, les résistances de l'opinion populaire. Par exemple, cette fois il ne prendra pas tant de détours ; il n'aura plus les mêmes timidités, n'ayant pas les mêmes ménagements à garder. Naguère il a dit son fait à la foule, du point de vue religieux[1]. A présent, c'est au nom de la simple morale philosophique qu'il parle, mais il n'est pas moins net (Sénèque ne le sera pas davantage plus tard) : éloignons-nous de la multitude; la multitude est mauvaise. Et comme il part toujours d'une observation particulière, la multitude qu'il envisage est celle de Rome. Le peuple romain est avide, il n'aime que l'argent; ses principes sont juste à l'opposé de la vraie sagesse; il n'atteint même pas au degré de moralité des enfants quand ils jouent; car ceux-ci mettent à leur tête le plus adroit, le plus fort ou le plus agile d'entre eux, et c'est déjà une chose morale que le meilleur soit roi : *rex eris, aiunt, si recte facies*[2]. De ce refrain Horace tire une moralité plus haute encore. Dans la bouche des joueurs, le *recte facere* signifiait celui qui jouera le mieux: dans la bouche du poète, il prépare le *nil conscire sibi* du vers 61 ; il signifie avoir la conscience sans reproche, il devient une sentence qui s'applique à toute la vie : le précepte des enfants reçoit une portée universelle. Il faut s'enfermer dans la résolution de bien faire comme dans une

1. Carm. III, 1, 1. — 2. v. 59-60.

citadelle inexpugnable ; le *murus aeneus*, c'est la conscience inviolable du sage, où viennent se briser toutes les attaques du dehors.

J'insiste sur ce passage, parce qu'il a été fort attaqué en Allemagne. Wieland, Meineke, Lehrs, Müller rejettent comme interpolée la phrase : *hic murus aeneus esto Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa*. Pour L. Müller les vers qui la précèdent, et où est reproduite la chanson des enfants, devaient être à l'origine : *rex eris, aiunt, Si recte facies; si non recte facies, non.* Puis la seconde partie du refrain sera tombée, ce qui n'a rien de surprenant ; de là une lacune qu'un moine aura maladroitement comblée de la façon qui nous a été transmise. Mais à quoi reconnaître la maladresse et par suite l'interpolation? D'abord, dit Müller, à ce qu'il y a là un pathos indigne d'Horace. (Répondons tout de suite que c'est une opinion personnelle, qui n'engage que son auteur et qu'on est libre de ne point admettre. D'autres, au rebours, trouveront dans ce vers et demi de soi-disant remplissage, comme dans ceux qui suivent, un sentiment d'une rare élévation morale). Une seconde raison, c'est que le contraste est trop fort entre ce grave lieu commun et le ton du reste de l'épître. Il est vrai ; la gravité survient, succédant à l'ironie et à la malice légère[1]. Mais n'en était-il pas de même déjà aux vers

1. L'ironie s'était traduite surtout par les vers 51-56. Et nous n'aurons garde d'exclure, comme font la plupart des éditeurs allemands, le vers 56, qui pour nous, au contraire, renforce l'intention. C'est ce qu'a très bien vu M. Lejay (*éd. petit in-16*, p. 451, note 12). De ce que ce vers 56, se trouve déjà dans la satire I, 6, 71, il ne s'ensuit pas qu'il soit interpolé dans l'épître I, 1. Un auteur ne peut-il se citer lui-même, surtout quand il le fait, comme ici, avec des mots à double entente qui donnent au rappel quelque chose de comique? Car l'enfant de la satire I, 6, qui va à l'école, et l'homme d'affaires de l'épître I, 1, qui se rend au Forum, se ressemblent par certains points. Tous deux ont besoin d'une boite à compartiments (*loculi*), celui-là pour y ranger son bagage d'écolier, celui-ci pour y serrer ses écus (*loculi* est repris par Horace avec cette dernière acception Ep. II, 1, 175 : *nummum in*

20-26, 38-42? N'en sera-t-il pas ainsi un peu plus bas (v. 64, 68-69)? Le souvenir donné aux mâles Curius ou aux mâles Camilles, et la peinture du sage dressé contre l'insolente fortune, toujours droit, toujours libre, nous entraînent dans un ordre de pensées suffisamment sérieux, il me semble, pour que nous ne soyons pas surpris d'avoir entendu cette même note dès les vers 60-61. Aussi bien, c'est la caractéristique de la pièce tout entière — je l'ai dit, et comment Meineke ou Müller ne l'ont-ils pas vu? — que ces changements de ton et ces volte-face soudaines. Si le poète dans notre passage se hausse jusqu'à la plus austère vertu ou se campe en imagination dans la plus fière attitude, c'est qu'il a pour le moment oublié Mécène; il en prend alors plus d'audace, il ose montrer ouvertement quels soucis nouveaux se sont emparés de son âme [1].

Donc, Horace et la multitude ne peuvent s'entendre, puisqu'ils ont sur la vie des opinions absolument divergentes; pour elle il s'agit de faire fortune par tous les moyens [2]; pour lui il s'agit uniquement d'être vertueux. Mais autre chose encore les sépare et les séparera toujours plus, à mesure qu'il avancera dans la voie de la sagesse : la foule est capricieuse. Elle n'est pas seulement passionnée; elle est mobile dans ses passions ; elle est marquée du signe le plus certain de la folie, l'inconstance. La suivre, c'est se perdre,

loculos demittere). A tous deux il faut encore une tablette pour calculer (*tabula*). Le vieil *argentarius* enfin a continuellement à la bouche le refrain *virtus post nummos*; et cela marque chez lui l'obsession, l'idée fixe, la prédominance de la passion sur la raison, et le rapproche ainsi de l'enfance.

1. Notez qu'alors même cette gravité ne l'empêche pas de relever le conseil d'un trait piquant. S'il s'est parodié lui-même au vers 56, il raille au vers 67 les poèmes larmoyants de Pupius. Nul n'a su comme lui, je le répète, passer avec souplesse « du plaisant au sévère ». — Pour les opinions de Luc. Müller, voir l'édit. de Vienne, 1893, in-8°, p. 18 et suiv.

2. v. 65.

car elle n'a aucun principe fixe de conduite. C'est une hydre à mille têtes, qui dévore tous les imprudents qui se laissent saisir. Elle a mille têtes par le nombre de ceux qui la composent, et chacune de ces têtes, à son tour, porte en elle mille caprices, aussi changeants et fugitifs que les heures. Or seul est sage celui qui est d'accord avec soi-même. *Constare sibi*, voilà le but à atteindre; la *constantia* est la vertu essentielle. — Mais, dira-t-on, Horace aussi est inconstant. — Qu'est-ce que cela prouve? qu'il n'est point sage? Il le sait, et l'avoue. Selon son habitude, il ne craint pas de s'appliquer, quand il les mérite, les critiques qu'il adresse aux autres; il se range ici parmi ceux qu'il raille. La différence, c'est qu'il veut guérir de son mal; la foule, au contraire, l'aime et le nourrit. Et Mécène, sur ce point, n'est pas beaucoup plus raisonnable que le peuple. Difficile, sévère même pour des vétilles, pour une négligence de toilette, il est indifférent à des travers autrement graves. Une pensée flottante, capricieuse, ballottée d'une perpétuelle inconséquence, lui paraît une chose tout ordinaire, une folie inhérente à l'humaine nature; et il n'en rit point, et il ne cherche à en débarrasser ni ses amis ni lui-même.

Contre cette interprétation L. Müller se récrie. Horace ne peut avoir parlé ainsi à Mécène. Le traiter comme le populaire, c'était l'offenser. En outre, depuis le vers 41 il ne s'adresse plus à lui, il s'adresse à tout le monde; cette fin de l'épître a une portée générale. Ni la 2e personne ne s'y applique à Mécène, ni la 1re même à Horace : elles demeurent indéterminées. Ce n'est pas Mécène, aux vers 94 et suivants, qui se moque de l'accoutrement négligé d'Horace, pas plus qu'aux vers 97-100 Horace n'est l'homme aux bizarres changements d'humeur. Comment d'ailleurs les vers 70 suiv. et 97 suiv. pourraient-ils désigner le même personnage (en l'espèce Horace), puisque tantôt ce personnage se déclare

inconstant et tantôt il reproche à la foule son inconstance? — Mais les vers 103-105 contiennent des détails trop précis pour n'être pas rapportés à Horace et à Mécène. — C'est la preuve qu'ils sont interpolés; il faut les supprimer.

Toute cette argumentation est bien étrange. Reprenons-la point par point. — Quoi? Horace, qui dans son œuvre entière fait si volontiers les honneurs de sa personne, ne parlerait pas de lui depuis le vers 41, c'est-à-dire pendant plus de la moitié de l'épître? Cela ne laisse pas de surprendre tout d'abord. Et pourquoi faire commencer au vers 41 la seconde partie de la pièce? Pourquoi ne commencerait-elle pas plus haut ou plus bas? Rien n'indique, à cet endroit, un arrêt dans le développement. Au contraire, après comme avant, tout se tient étroitement. Les vers 42-46 traitent de la cupidité et de l'ambition; elles étaient déjà attaquées au vers 33 (*fervet avaritia miseroque cupidine pectus*). Il y a continuation de la même idée et non point passage à une idée nouvelle. — S'il est vrai que la 2e personne désigne parfois, après le vers 41, un interlocuteur fictif, cela est vrai aussi des quarante premiers vers, où cependant, d'après Müller, le poète ne s'adresse qu'à Mécène (cf. *possis* v. 28, *contemnas* v. 29, *desperes* v. 30, *nolis* v. 31, *possis* et *tumes* v. 35 et 36). Procédons alors par analogie : rien ne nous empêche, malgré l'emploi, après le vers 41, de certaines deuxièmes personnes dans un sens indéterminé, de rapporter à Mécène les vers 94-102. — Prétendre que le *rides* des vers 95 et 97 désigne un individu quelconque du peuple et que c'est la foule romaine qui attache de l'importance au costume, c'est simplement appliquer à Rome, sans en avoir de raison bien particulière, cette idée que les foules en général se laissent séduire par l'extérieur et jugent l'homme sur l'habit; c'est oublier ou méconnaître, en tout cas, ce qu'étaient Mécène et

son groupe de mondains, gens raffinés, pleins d'exigences sur les questions de toilette, faisant la mode et voulant qu'on s'y asservît autour d'eux. — Qu'Horace ne puisse s'avouer inconstant aux vers 97-100, parce qu'il a déclaré (v. 80-93) qu'il détestait l'inconstance, c'est une objection à laquelle j'ai déjà répondu [1]. On peut haïr un défaut et le partager momentanément avec d'autres. Mais c'est déjà beaucoup que de le haïr; c'est presque commencer à s'en défaire, et commencer, c'est l'avoir à moitié rejeté : *dimidium facti qui coepit habet* [2]. Tel sera le cas d'Horace. Dans l'épître 8 il se reconnaît encore plus mobile que les vents (*ventosus*) [3]. A l'époque de l'épître 14, il se dit enfin guéri et en possession de cette *constantia*, objet de tous ses vœux (*me constare mihi scis*) [4]. — Si Mécène est visé par les vers 94-102, le poète, dit-on, en prend bien à son aise avec lui. Sans doute; mais c'est le propre d'Horace qu'il ait su, dans ses relations avec un grand personnage, lui parler encore librement. Aujourd'hui il le blâme d'avoir la coquetterie d'un petit-maître. Autrefois, il s'était moqué indirectement de ses prétentions en cuisine, et déjà, par derrière Catius, l'homme aux recettes culinaires [5], ou Nasidienus, l'homme au repas ridicule [6], il avait atteint jusqu'à son ami, inventeur de plats nouveaux [7], gourmet tout occupé de l'ordonnance de ses festins. Il était de ceux qui ne conçoivent pas l'amitié sans l'égalité, et cette attitude, qui étonne Müller, lui a peut-être plus servi auprès d'un homme d'esprit, que n'auraient fait des bassesses et des platitudes écœurantes. D'ailleurs sa liberté de langage n'enlève rien à la vivacité de sa reconnaissance. Il n'oublie jamais ce qu'il doit à son protecteur et, par quelques mots d'affection sincère et tendre [8], il se hâte de fermer la légère blessure qu'il a

1. Voir page 75. — 2. Ep. I, 2, 40. — 3. Ep. I, 8, 12. — 4. Ep. I, 14, 16. — 5. Sat. II, 2. — 6. Sat. II, 8. — 7. Plin. *N. H.*, 8, 170. — 8. v. 105.

pu lui causer. — De tout ce qui précède, il ressort, contrairement à l'opinion de Müller, qu'Horace, dans les vers 94-102, ne s'adresse nullement à tout le monde, mais bien à Mécène en particulier (n'est-il pas naturel qu'il revienne au destinataire de la lettre et finisse par lui, comme il a commencé?), et qu'ainsi l'interpolation des vers 103-105 n'est rien moins que prouvée.

Enfin nous n'accorderons pas davantage à L. Müller qu'il y ait une lacune avant le vers 106. Si la pièce finit brusquement, cette brusquerie est voulue et rappelle la manière dont se termine la satire I, 1. Horace tourne court, quand il a fait un peu longuement de la morale, pour ne pas paraître un raisonneur de profession. « Assez philosophé comme cela, se dit-il à lui-même, semblable au personnage de Plaute (*sed iam satis est philosophatum*) [1]; nous ne sommes pas à l'école. » Il faut ramener le lecteur au ton familier de l'épître et le laisser sous l'impression qui convient. Aussi les derniers vers, qui s'annonçaient encore sérieux, sont tout à coup égayés par le trait final et s'achèvent en une plaisanterie (*sapiens... Praecipue sanus, nisi cum pituita molesta est* [2].) Manière de fuir le pédantisme et, même dans les sujets les plus graves, de garder la mesure de l'homme du monde.



Ce qui ressort de cette épître, c'est que le poète y fait un grand pas vers le sérieux. Elle est, pour les autres, une exhortation à étudier la philosophie; elle est surtout, pour lui, l'annonce d'un réel changement. Un besoin nouveau de perfection le tourmente. Il a beau se moquer des Stoïciens, railler en terminant leurs paradoxes insoutenables, véritables défis en effet

1. Plaut., *Pseudol.*, II, 3, 21. — 2. v. 106-108.

pour le sens commun et prétentions d'orgueilleux. Il a touché à leur doctrine, cela suffit; quelque chose lui en est demeuré, un goût de sagesse, un désir de conversion. Dès lors il se rapproche d'eux par l'ardeur de ses aspirations et la hauteur de ses préoccupations morales. Si l'on a pu quelquefois prendre le change, c'est que cette vocation philosophique qu'il sent dès maintenant en lui-même, il se garde de trop l'accuser : d'abord, parce qu'il n'est pas dans son tempérament d'enfler la voix, de s'en faire accroire ni d'en faire accroire aux autres, et, par crainte d'exagérer, il aime mieux rester en deçà; puis, parce que son récent passé d'épicurien lui impose une certaine réserve; il ne sied pas d'être trop grave prédicateur, quand on a été si pécheur; Mécène aurait vite fait de lui rappeler ironiquement le temps, peu éloigné, où il avait un front moins austère. C'est pour éviter cette ironie, comme je le disais au début, qu'il a recours à toutes ces précautions, qu'il se tient encore à mi-chemin sans oser aller jusqu'à l'aveu complet, qu'il dissimule en partie sous la légèreté du ton le sérieux de la pensée et enveloppe ses déclarations d'un sourire un peu moqueur.

Malgré ce voile, nous sommes en présence d'une pièce, où rien ne doit être pris par le côté abstrait et général. Horace y songe toujours à lui-même; d'une façon ou de l'autre, c'est de lui qu'il s'agit; c'est son cas qu'il discute, sa résolution qu'il veut faire accepter. Les développements généraux n'y sont tels qu'en apparence; à les bien considérer, ils se rapportent encore à la même situation très spéciale et sont nés des circonstances très particulières que j'ai tâché de définir. Il ne faut jamais perdre de vue cette situation et ces circonstances. Ce sont elles, au surplus, qui sont intéressantes; en contraignant le poète à se tirer d'un pas difficile, elles donnent à l'épître toute son originalité et sa saveur.

III

Épitre 4 a Tibulle. — La pièce est-elle réellement écrite à Tibulle? — Caractère de Tibulle : sa mélancolie. — Comment expliquer le *Epicuri de grege porcum*.

Voilà donc Horace engagé dans le chemin de la vertu, étroit et âpre sentier. Qu'il s'y maintienne sans trébucher, un si beau résultat ne s'obtient pas du premier coup. Mais que vers la même époque [1], dans l'épître 4, il fasse une profession de foi nettement contraire aux sentiments qu'il exprime dans l'épître 1; qu'il se range parmi les porcs du troupeau d'Epicure, se réjouissant d'être gros et gras et d'avoir la peau luisante; qu'il se donne ainsi comme le représentant d'un très bas sensualisme, c'est tout de même, s'il faut le prendre au mot, une étrange volte-face. Or on l'a pris au mot très souvent, et l'on abuse contre lui d'une saillie de belle humeur, aisément explicable par l'occasion qui l'a provoquée.

Je ne parle pas du procédé qui consiste à détacher le passage du contexte pour le considérer isolément, sans s'occuper des circonstances de la pièce ni du destinataire auquel elle s'adresse; on fait dire à une citation tronquée tout ce qu'on veut. Mais M. Cartault lui-même, malgré sa sûreté de discussion habituelle, me paraît encore interpréter beaucoup trop sérieusement ce qui, je le répète, n'est qu'une plaisanterie. Peut-on reconnaître avec lui dans le fameux *Epicuri de grege porcum* « l'expression d'une conviction très enracinée chez Horace et ici parfaitement en situation, qu'il vaut mieux s'amuser même d'une façon un peu vulgaire que de languir en contant tristement sa peine aux arbres des forêts [2] »? D'abord, si M. Cartault a

1. Voir l'appendice chronologique p. 350. — 2, Cartault, *Tibulle*, p. 29.

raison, les termes dont il se sert sont trop faibles; l'invitation à vivre comme le pourceau, l'animal ami de la boue (*amica luto sus* [1]), est en soi une invitation au plaisir franchement grossier, et non pas seulement au plaisir « un peu vulgaire »; il faut l'intention railleuse pour en atténuer la portée [2]. De plus « la conviction très enracinée chez Horace » qu'il faut s'amuser de cette sorte, à supposer qu'elle ait existé autrefois (et cela même est peut-être une question), n'existe plus à l'époque où nous sommes : tout le début de ce chapitre a tendu à le montrer. Comment Horace aurait-il affiché pour son compte des principes en contradiction trop choquante avec ses sentiments actuels? Reste qu'à la fin de l'épître 4, comme à la fin de l'épître 1 et de beaucoup de ses œuvres, il ait voulu plaisanter. De même qu'il recherche ailleurs les débuts à surprise, il a du goût pour les fins brusquement plaisantes. Seulement sa plaisanterie, d'ordinaire, s'en tient au sourire; cette fois il ne craint pas d'aller jusqu'au rire, et au rire même un peu gros. Il force la note, il exagère. Pourquoi, sinon pour mieux atteindre son but, qui est d'égayer un mélancolique qu'une demi-raillerie laisserait indifférent? Cette exagération même, si rare, nous avertit de la valeur exacte qu'il faut attribuer au passage.

Nous avons raisonné comme si Horace avait affaire à un mélancolique, et nous avons admis la mélancolie du destinataire, comme si ce destinataire était le poète Tibulle. Deux questions se posent donc : Est-ce bien à Tibulle qu'Horace écrit l'épître 4? La mélancolie de Tibulle était-elle si profonde qu'Horace, pour la combattre, dût se départir de sa finesse et de sa mesure habituelles?

1. Ep. I, 2, 26.

2. On a beau dire que les Romains n'étaient pas si délicats, et qu'un mot, brutal pour nous, n'avait pas pour eux la même force. Quand Cicéron traitait Pison d'une manière analogue : *Epicure noster ex hara producte, non ex schola* (in Pison., 16, 37), il entendait frapper fort, asséner un bon coup; et tout le monde le comprenait ainsi.



Sur le premier point, M. Cartault a fait la lumière [1] : mettons-nous à sa suite. Quoique la pièce soit simplement adressée à un certain Albius, sans désignation plus complète, on ne peut guère douter qu'il ne s'agisse d'Albius Tibullus, comme dans l'ode I, 33, où le personnage était également appelé du seul nom au vocatif, *Albi*. Tous les détails donnés par Horace s'expliquent sans difficulté par les renseignements d'autre source que nous avons sur Tibulle. La concordance est trop précise pour être uniquement fortuite. Par exemple, l'Albius de l'épître nous est présenté comme un loyal et bienveillant appréciateur des *Sermones* [2]. Or Tibulle, dont le mérite essentiel est d'être vrai, de chanter naïvement dans ses élégies ce qu'il éprouve, devait être tout porté à aimer la franchise et la vérité chez les autres. Qu'une œuvre où son ami avait dit leur fait aux vicieux, il l'ait défendue contre les hypocrites, les gens à l'âme perfide et noire qui feignaient de se scandaliser [3], rien de sa part n'était plus naturel. N'appartenait-il pas d'ailleurs au cercle de Messala, où l'on avait toujours soutenu Horace et ses satires [4]?

Puis, quand Horace lui écrit, Albius est installé aux champs, dans la région de Pedum, entre Tibur et Préneste; il erre, flâneur et rêveur, parmi les bois qui couvrent les pentes des collines. Cet amour de la campagne est précisément une des inspirations dominantes de la poésie de Tibulle. Tibulle a des origines rurales; il est né, il a grandi tout au moins sur la terre de

1. Cartault, *Tibulle*, p. 26 et suiv. — 2. Ep. I, 4, 1.
3. Horace les appelle justement *nigri* (Sat. I, 4, 91). Cette catégorie s'oppose aux *candidi* comme Tibulle (Ep. I, 4, 1), aux âmes blanches ouvertes, sans détours ni arrière-pensées.
4. Sat. I, 10, 85.

famille; des choses de la nature il a reçu ces premières impressions d'enfance qui ne s'oublient pas. Plus tard, il est vrai, il s'est laissé prendre aux séductions de Rome, car il est enclin à la volupté et le plaisir l'attire; mais comme il n'a rencontré à la ville que des occasions de souffrance, déceptions de l'amour, tortures de la jalousie, il s'est retourné vers la campagne; il espère qu'elle pourra lui donner la paix et le consoler des trahisons de l'infidèle. Vain espoir toutefois : il emporte maintenant l'amour au fond de sa poitrine et ne goûtera plus de complet bonheur. Revenu sur son domaine, il semble d'abord joyeux de se mêler aux travaux de la ferme, de voir régner autour de lui l'activité féconde, d'assister aux fêtes des paysans, d'honorer les dieux rustiques. Mais l'image de Délie continue à l'obséder. Ah! si Délie avait consenti à le suivre! Comme il serait charmant de la voir aller et venir, s'occupant des gerbes dans la grange, du raisin dans la cuve, du troupeau à l'étable[1]! Comme il serait doux aussi de la tenir la nuit entre ses bras, lorsque le vent souffle au dehors[2]! Quelle existence ils mèneraient tous deux, loin du monde jaloux! Quel rêve!... Délie n'a pas voulu faire du rêve une réalité; petite personne positive, elle a préféré abandonner le poète. Après Délie, c'est une autre femme, à laquelle Tibulle s'est livré plus passionnément encore, et qui le trompe de nouveau. Et de nouveau, seul de retour dans sa maison des champs, il gémit de n'y pouvoir associer son destin à celui de la bien-aimée.

Est-il interdit de penser que la lettre d'Horace lui a été écrite pendant une de ces périodes découragées qui ont rempli sa vie sentimentale? L'épître 4 ne saurait être considérée à part de l'ode I, 33[3]. Or, dans celle-ci, les causes d'affliction ne sont point obscures.

1. Tibull., I, 5, 21 sqq. — 2. Tibull., I, 1, 45-46. — 3. Voir Cartault, *Tibulle*, p. 21-26.

Tibulle a été trahi par Glycère, sans doute la maîtresse inconnue de tout à l'heure, et Horace a essayé de le réconforter de son mieux. Y a-t-il réussi? On peut en douter, puisque Tibulle, obstinément retiré à Pedum, paraît s'enfermer toujours dans sa tristesse. A la longue, ses amis de Rome s'étonnent de n'avoir point de nouvelles, et Horace avec eux. Il lui envoie un billet pour lui demander ce qu'il devient. Comment passe-t-il son temps là-bas, dans sa solitude champêtre? Ferait-il des tragédies par hasard? ou de la philosophie, grands dieux? Chercherait-il à surpasser Cassius de Parme, ou s'efforcerait-il de devenir un sage [1]? Deux hypothèses qui sont aussi invraisemblables l'une que l'autre; et c'est bien pourquoi Horace les formule; il voudrait amuser son lecteur. Naguère dans l'ode qu'il lui adressait, en l'exhortant à modérer un chagrin, vraiment excessif à propos d'une banale aventure et d'une femme médiocre, il lui avait parlé le langage de la raison; il ne l'avait pas convaincu. Il prend maintenant une autre voie et tâche par son épître de l'égayer, en supposant des choses plaisamment impossibles. Si les vers 3 et 5 *Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat* et *Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est* ont paru ne pas convenir à Tibulle, qui n'a jamais eu en effet de préoccupations ni dramatiques ni philosophiques, c'est qu'on s'avisait de les prendre au sérieux. Mais ils lui conviennent, entendus au sens et dans l'esprit que je viens d'indiquer.

On s'appuie quelquefois sur une scolie du pseudo-Acron pour expliquer le vers 3 autrement que je ne fais [2]. D'après cette scolie, Cassius de Parme serait un poète à l'inspiration variée, qui aurait, outre ses tragédies, composé des épigrammes et des élégies. Horace a pu, en ce cas, demander très sérieusement

1. v. 2-5. — 2. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 469, n. 3.

à Tibulle, s'il ne rivalisait pas avec un devancier qui s'était exercé dans le même genre que lui. Par malheur le renseignement du scoliaste a de grandes chances d'être inexact. Il semble avoir été imaginé de toutes pièces pour rendre compte justement de ce difficile passage. On se sera dit que Cassius de Parme *devait* être un élégiaque, puisque Horace le rapprochait de Tibulle, comme on s'est dit aussi que Tibulle *devait* avoir écrit sur la philosophie, puisque Horace parlait de ses méditations solitaires sur la sagesse : *Albius iste criticus fuit, poeta et scriptor philosophiae.* L'étrangeté de cette seconde assertion donne la mesure de la confiance qu'on peut avoir dans le premier témoignage. C'est Porphyrion qui a raison, quand il n'attribue à Cassius de Parme que des tragédies[1]; et si Cassius de Parme a été seulement un auteur tragique, nous sommes conduits à garder l'interprétation que je proposais précédemment.

M. Cartault a très heureusement saisi dans le vers 3 l'intention plaisante. Pourquoi s'est-il arrêté en si bon chemin? Plaisante également est l'intention du vers 5, où Tibulle est soupçonné de devenir philosophe; plaisante encore plus, celle du vers 16 où Horace se dit transformé en pourceau d'Épicure. En passant de l'un à l'autre, du destinataire à l'auteur de la lettre, la plaisanterie est allée *crescendo*. Discrète au début, elle s'est accusée, étalée, épanouie, d'une façon même assez grossière, dans la dernière phrase. C'est qu'aussi bien c'étaient les derniers mots; il fallait éclater sur le trait de la fin. Quant au milieu de l'épître, Horace l'a réservé aux arguments sérieux; il y expose les raisons que son ami aurait d'être heureux. L'ami a tout pour

1. M. Cartault fait remarquer (*Tibulle*, p. 27) que le mot *opuscula* dont s'est servi Horace (v. 3), « peut s'appliquer à des tragédies de cabinet, qui comptaient 1 000 à 1 200 vers ». Horace peut aussi avoir employé ce diminutif « avec un certain dédain; il n'admirait pas beaucoup les essais sans valeur de Cassius de Parme ».

lui, les grâces extérieures, les talents de l'esprit, la fortune ou, du moins, l'aisance avec l'art d'en jouir, la faveur du monde, la réputation, la santé[1]. (Tous ces traits, remarquons-le encore, s'appliquent à Tibulle, M. Cartault ayant fait justice du préjugé sur sa pauvreté ou sa gêne et de la tradition sur sa santé chancelante[2]: notre identification de l'ami avec le poète élégiaque s'en trouve confirmée.) Que lui manque-t-il donc? Rien, sinon la paix de l'âme. Mais sans cette paix, point de vrai bonheur; sans elle, tout est vain. Tibulle en a fait l'expérience.



Nous voici en présence de la seconde question que nous nous étions posée : jusqu'à quel point Tibulle était-il mélancolique? Nous venons de répondre, semble-t-il; sa mélancolie avait des racines au fond même de son âme. M. Cartault n'en juge point ainsi. Pour lui Tibulle a ses moments de mélancolie quand ses affaires d'amour sont compromises ou qu'une maladie passagère éveille en son esprit l'idée de la mort[3]; mais il sait aussi, à ses heures, être un joyeux compagnon[4], un poète gaillard[5]; il a parfois de la vivacité satirique[6], de l'humour[7]. La tristesse que suppose l'épître 4 serait donc superficielle, déterminée par une occasion spéciale, la trahison récente encore de Glycère; et le temps à lui seul se chargerait de l'atténuer. La lettre, conclut M. Cartault, « arriva sans doute à un moment où Tibulle commençait à se consoler et pensait à reprendre ses anciennes habitudes[8] ».

Je n'en suis pas si sûr. Tibulle paraît avoir été une de ces âmes difficilement consolables, destinées à souf-

1. v. 6-12. — 2. Cartault, *ouv. cit.*, p. 8-11. — 3. *Ibid.*, p. 10 et 51. — 4. *Ibid.*, p. 27. — 5. *Ibid.*, p. 11. — 6. *Ibid.*, p. 128. — 7. *Ibid.*, p. 29. — 8. *Ibid.*, p. 30.

frir toujours, parce qu'un rien les blesse dans la vie et que chacun de leurs chagrins est hors de proportion avec la cause qui l'a fait naître. C'était un sensible qui prenait tout au tragique. C'était aussi une volonté molle et indécise. Les sentiments contraires se heurtent en lui. Il a un goût très vif de la campagne, il souhaite d'y vivre; et cependant la ville le séduit bien souvent et le retient. Il semble fait pour le bonheur domestique, qu'il comprend et qu'il aime, et il gâche son existence avec des maîtresses indignes de lui. Tour à tour, ou presque en même temps, l'agitation de Rome et le calme de son domaine rustique, les joies ordonnées de la famille et les amours irrégulières sont l'objet de ses désirs; il ne sait trop, en réalité, ce qu'il veut, ou plutôt il veut être là surtout, où il n'est pas. Nature donc peu équilibrée, inquiète, songeuse et douloureuse. Comment aurait-il eu « un fond de gaieté? » Il est quelquefois amer et sarcastique, quelquefois pathétique et véhément, car c'est un passionné; il n'est pas gai. Il s'en faut que les hommes de plaisir soient toujours des hommes joyeux. Rien de plus triste, au contraire, que la volupté, dès qu'elle cesse d'être insouciante et légère. Tibulle, esclave de ses sens, apportait au plaisir quelque chose d'ardent à la fois et de sombre. Quand, dans l'élégie I, 6, il offre au mari trompé de lui confier à lui-même la surveillance de la belle, le motif, qui pouvait être plaisant, n'amène sur ses lèvres qu'un faible sourire; et si l'on compare l'élégie I, 4, où Priape lui apprend la manière de se concilier les faveurs des beaux adolescents, avec la satire II, 5, de cadre analogue, où Tirésias enseigne à Ulysse l'art de capter les testaments, on s'aperçoit combien nous sommes loin de la fantaisie et de l'amusante ironie d'Horace. Tandis que Tirésias reste majestueusement comique et, sous son air de hautaine indifférence, poursuit sa moquerie jusqu'au bout, Priape tourne aussitôt au sérieux, s'emporte et

maudit, dans un accès de sincère indignation, les jeunes garçons qui vendent leur amour.

Nous touchons ici la différence des deux tempéraments : d'une part Horace optimiste, acceptant par avance ce que le sort lui réserve, et fermement décidé à y trouver des raisons d'être heureux; de l'autre, le rêveur, le sensible, le mélancolique Tibulle, meurtri plus ou moins par tous les accidents de la vie. L'opposition est frappante. Ce qui n'empêchait pas Horace d'aimer beaucoup Tibulle. Il l'aimait pour ses qualités et ses faiblesses mêmes, pour ce qu'il y avait de séduisant en lui, spontanéité vibrante et tendresse affectueuse, franchise, loyauté, sincérité avec soi-même et avec autrui (*candor*), et aussi pour sa jeunesse exaltée, irréfléchie, imprévoyante : Horace arrivait à l'âge où l'on devient toujours un peu, même malgré soi, donneur de conseils et où l'on veut, par une louable intention, mettre au service de ses cadets l'expérience de ses années plus nombreuses.

Les conseils qu'il lui donne sont, avec beaucoup de sagacité, appropriés aux besoins intellectuels et moraux de son correspondant : nous aurons souvent à relever ce mérite des *Épîtres*. Il lui propose d'abord une règle de pensée : qu'il n'attache pas trop d'importance aux choses et, pour cela, qu'il songe à la mort, laquelle remet tout au point; qu'il regarde chaque jour de sa vie comme le dernier qu'il ait à vivre; il cessera ainsi de désirer ou de craindre; il aura la surprise agréable d'un lendemain inattendu[1]. Il lui propose ensuite une règle d'action : ne pas rester replié sur soi, absorbé dans son chagrin, mais rentrer dans le monde et retourner auprès des amis dont la fréquentation l'arrachera à ses idées noires. Qu'il vienne voir Horace par exemple[2]. Horace, de sa nature, n'engendre pas la

1. v. 12-14. — 2. v. 15.

mélancolie; mais pour faire du bien à ce cœur en peine, il se montrera encore meilleur vivant et plus joyeux compère qu'il n'est réellement; il exagérera son insouciance et son détachement de toutes choses. Court-on risque à exagérer avec un Tibulle? L'exagération en la circonstance n'est qu'un contre-poids. Et c'est ainsi qu'Horace se déclare épicurien (ce qu'il n'est plus ou, du moins, n'est plus qu'avec réserves), et se déclare même épicurien grossier et pourceau d'Épicure (ce qu'il n'a jamais été).

Telle est cette épître, simple billet de seize vers, mais billet charmant par la vivacité de l'affection, je dirai : presque touchant par la peine que prend Horace pour mettre un peu de gaieté dans une âme malade. Alors, n'y a-t-il pas quelque injustice à retenir contre lui la plaisanterie de la fin, un peu forte évidemment, mais qui lui a été suggérée par une intention délicate, et qui n'est point l'expression de sa pensée? Les mots importants, remarquons-le, sont *cum ridere voles*. Il est un pourceau d'Épicure, mais avec ceux qui veulent rire, avec ceux qu'il faut amuser, c'est-à-dire qu'il ne l'est pas avec tout le monde, c'est-à-dire encore qu'il ne l'est pas réellement, et que tout cela n'est pas sérieux.

IV

Épître 5 a Torquatus. — Les repas chez les Romains du début de l'Empire et les repas chez Horace. — Les conseils donnés à Torquatus. — Jusqu'où va l'épicurisme des *Épîtres*.

C'est aussi une fort jolie pièce, intéressante à plus d'un titre, mais d'abord parce qu'elle pose à nouveau la question de l'épicurisme des *Épîtres*. Celui de l'épître 4, nous venons de le voir, était surtout amené par

les circonstances. Celui de l'épître 5 répond-il mieux aux sentiments actuels d'Horace? Il est moins appuyé assurément, moins brutal. Il rappelle la joyeuse allégresse de quelques-unes des odes et fait écho à certaines chansons à boire précédemment entendues; l'éloge du vin et de sa force irrésistible, aux vers 16 et suivants, a une vivacité pleine d'entrain. De l'ensemble aussi se dégage cette exhortation à profiter du présent, à jouir de la vie, qui était le thème ordinaire du poète au temps de son lyrisme et formait sa morale épicurienne d'alors. A ne lire du recueil que cette pièce et à rester sur la première impression de sa lecture, on se dit que des *Odes* aux *Épîtres* il n'y a rien de changé. Mais il ne faut pas s'en tenir à une première impression. Selon la remarque de Kiessling [1], il se pourrait que le développement de thèmes lyriques dans une épître familière fût la pointe de la lettre. Voyons donc les choses de plus près, en commençant par replacer la pièce dans son cadre.

Cette lettre est une invitation à dîner. Horace prie Torquatus de venir partager son repas du soir avec deux ou trois de leurs amis communs [2]. Il le prie chez lui, à Rome, et non à sa maison de campagne, puisque l'invitation est pour le jour même, au coucher du soleil [3]. Rome entière célébrera le lendemain l'anniversaire de César. Mais rien n'empêche de le célébrer par avance, dans l'intimité; bien plus, la tiédeur de la nuit prochaine y convie; on est en septembre; sous le ciel d'Italie, ce sont encore les nuits d'été [4]; et les tribunaux devant chômer la journée suivante, Torquatus pourra se reposer tout le matin à sa guise. Donc, on boira en cette veille de fête, on jettera des fleurs, on ne crain-

1. Kiessling[2], p. 39. — 2. Butra, Septicius — et Sabinus, s'il n'a rien de mieux à faire (v. 26-28). — 3. v. 3.

4. Horace dit en effet, quoiqu'on soit au 22 septembre, *aestivam noctem* (v. 11).

dra pas de paraître un peu fou[1] : c'est une orgie qui s'annonce. Occasion favorable, si nous voulons apprendre jusqu'où allait le poète dans ses pires extravagances.



Les dîners étaient les bons moments d'Horace : pourquoi ne pas l'avouer ? Ils étaient même, à cette époque, pour tous les gens riches ou seulement aisés, une affaire considérable. Faut-il voir dans cette vogue des festins chez les Romains de l'Empire un reste de grossièreté ou un goût de parvenus ? Peut-être. Ces paysans, devenus maîtres de l'univers, ne savent pas jouir délicatement de leur luxe nouveau ni résister aux satisfactions matérielles. Mais il y a une autre raison, plus honorable. Les réunions de table représentaient pour eux la vie de société, et ce que nous appelons la vie du monde, si nous entendons par là des réunions où plusieurs personnes, fussent-elles d'origine et de situation différentes, se groupent pour le seul plaisir d'être ensemble et de converser librement.

Depuis le dernier siècle de la République, le besoin d'une vie « mondaine » s'était beaucoup développé avec le progrès des mœurs. Il se développait plus encore avec le régime nouveau, qui n'était qu'une monarchie déguisée, sous l'influence d'une sorte de cour que ce régime amenait avec lui. Mécène et son entourage donnaient le ton ; chacun visait plus ou moins à les égaler. Or, où se réunir entre amis ? Au dehors, en plein air ? La chose était possible en effet : dans les pays méridionaux on vit volontiers hors de chez soi. On se rencontrait donc sous les portiques, sur les places publiques, où des bancs circulaires, des exhè-

1. v. 14-15 : *potare et spargere flores Incipiam patiarque vel inconsultus haberi.*

dres, invitaient à s'asseoir et à causer; et c'étaient les cercles, les *circuli*. Mais, outre que l'on n'y avait point toutes ses aises, l'intimité manquait; d'autres, qui n'étaient point du cercle, étaient à même de vous entendre. Dans les festins, au contraire, ces inconvénients n'existaient pas. Étendu sur les lits d'un triclinium, la coupe en main, il semblait qu'on fût plus commodément que nulle part ailleurs pour échanger d'agréables propos; et l'on n'avait pas à craindre qu'un intrus vînt surprendre de secrètes confidences: Horace a bien soin de faire valoir à Torquatus cet avantage de la discrétion [1]. Ainsi s'explique la place qu'ont tenue à Rome les repas. Ils y ont joué à certains égards le rôle que joueront plus tard en France « les salons ». Cicéron observe que ses concitoyens, pour désigner un repas, se sont servis du mot noble *convivium*, qui signifie vivre ensemble, c'est-à-dire mettre en commun sentiments et idées, et non des termes *compotatio* ou *concenatio*, boire ou manger ensemble [2]. Il en est fier, et il a raison. La coutume a pu, comme toute chose, avoir ses ridicules, on le verra dans un instant; elle a eu aussi ses bons, ses excellents côtés.

Elle avait fini par prendre une telle importance qu'un art s'était créé, art difficile, ayant ses lois compliquées, et auquel présidait Varron. Varron, docteur universel, qui voulait tout savoir, même comment s'apprête un dîner, et l'enseigner aux autres dès qu'il le savait, avait établi les règles qu'il fallait suivre en l'occurrence. Tout était fixé, les conditions relatives aux invités, au lieu, à l'heure, au service, l'attitude des convives, celle du maître de maison, le choix des mets, la nature des entretiens : c'était un code de la parfaite ordonnance des repas. Horace avait été conduit, lui aussi, à s'occuper, de ce changement survenu dans la

1. v. 24-25. — 2. Cic., *de Senect.*, 13.

vie de ses contemporains. Peintre des mœurs, il avait son mot à dire des nouvelles relations mondaines et de cet art de traiter ses convives, où chacun se faisait gloire d'exceller. Seulement il le disait à sa manière, qui n'était pas celle de Varron. Au lieu de donner des préceptes toujours un peu pesants [1], il décrivait ironiquement le festin de Nasidienus [2]. Mais son récit était un avertissement pour tous les Nasidienus de l'époque. Ils étaient plus d'un, n'en doutons pas, qui, à force de vouloir dépouiller l'ancienne rusticité des temps républicains, tombaient, par une délicatesse excessive, dans le défaut contraire et, à force de chercher une politesse raffinée, passaient à côté de la vraie politesse, inséparable du tact et de la mesure. Ces maladroits amphitryons ne laissaient paraître aucun plat, sans en célébrer les mérites dans un long commentaire qu'ils infligeaient à leurs hôtes, personnages insupportables par leur vanité culinaire et l'étalage de leur science gastronomique [3]. C'étaient, en somme, des pédants, s'il y a pédantisme, dès qu'on attribue à ce que l'on fait, à ce que l'on sait, une importance unique et qu'on est incapable de parler d'autre chose.

Horace évitera pour son compte ce travers de l'esprit et cette faute de goût. Il n'oublie pas que l'agrément d'une réunion de table consiste, comme l'avait enseigné Varron, dans la variété d'entretiens simples et gais, « où l'utilité se mêle au plaisir et qui donnent à notre esprit plus d'élégance et de charme [4] ». Lorsqu'il invite Torquatus, il lui promet qu'on parlera de tout au cours du repas : *aestivam sermone benigno tendere noctem* [5]. Le *sermo benignus*, c'est une conversation qui se prolonge

1. Cependant Aulu-Gelle, qui rapporte les prescriptions de Varron (XIII. 11), dit qu'elles étaient tirées d'une satire très agréable. Cette Ménippée portait au moins un titre d'une fantaisie piquante ; c'était le vieux proverbe : *Nescis quid vesper serus vehat*, « tu ne sais pas ce que le soir te réserve ».

2. Sat. II, 8. — 3. Sat. II, 8, 43 sqq. et 92-94. — 4. Varron, dans Aulu-Gelle, *loc. cit.* — 5. v. 11.

en propos abondants et divers [1]; c'est la conversation des gens du monde, laquelle passe avec aisance d'un sujet à l'autre, effleure tout, mais n'épuise rien [2]; ce sera celle d'Horace et de ses amis.

Voilà donc un premier trait, auquel se reconnaîtront les festins de notre poète, le charme d'une libre et capricieuse causerie : il ne nous surprend pas. En voici un second : la propreté du service, du linge, de la vaisselle. Cette fois nous sommes surpris, non pas que la propreté ait existé à la table d'Horace, mais qu'Horace ait cru nécessaire de prévenir ses hôtes qu'ils la trouveraient chez lui. On n'oserait aujourd'hui se faire un mérite d'une chose aussi indispensable et naturelle; on craindrait même, en annonçant qu'on n'a pas commis pareille négligence, de laisser soupçonner qu'on est capable de la commettre. Horace cependant mentionne les soins qu'il a donnés, et les mentionne à deux reprises [3]; il y revient avec insistance : ce qui prouve que, s'ils lui tenaient au cœur, ils devaient être fort rares à cette époque : « Tout sera bien nettoyé, dit-il à Torquatus, le mobilier astiqué, le Lare et les Pénates cirés et brillants [4]. Rien sur les lits ni sur la table ne te fera froncer les narines. Les housses n'auront pas servi, non plus que le linge pour s'essuyer. On pourra se mirer dans les verres et les plats ». Il n'en était donc pas toujours ainsi? Il faut bien croire que non. Déjà Catius dans la satire II, 4 s'indignait qu'on vous apportât une coupe, « toute grasse des doigts du valet trempés furtivement dans la sauce, ou un vieux cratère au fond duquel vous apercevez le sale dépôt qui s'y est amassé [5] ». Et il recommandait l'emploi du balai, du torchon, de la sciure de bois [6], toutes choses

1. L'*ingeni benigna vena* (Carm. II, 18, 9-10) est de même une veine poétique abondante, la veine féconde du génie.

2. Sen., *Ep.*, 64, 2. — 3. v. 7 et 22-24. — 4. Cf. Epod. 2, 66, *renidentes Lares*. — 5. Sat. II, 4, 78-80. — 6. Sat. II, 4, 81.

communément omises. Prenons-en notre parti. A cette société qui se piquait d'élégance, il restait beaucoup à faire pour qu'elle fût sans reproche; la propreté la plus élémentaire était fort loin de régner toujours dans ces festins qu'elle croyait délicats. Il est vrai qu'au XVIIe siècle encore, à la cour de Versailles, on sait combien laissaient à désirer sous ce rapport les mœurs des seigneurs, du roi, — du grand roi lui-même!

Je néglige, dans l'épître qui nous occupe, certains autres usages fort étranges pour nous, mais qui ne caractérisent pas en propre le dîner offert à Torquatus : par exemple l'habitude de demander à l'invité d'apporter sa part et, en quelque sorte, de payer son écot [1], ou la liberté qu'on lui accordait d'amener des ombres [2], c'est-à-dire des personnes de son choix que le maître de maison n'invitait pas directement et pouvait même ne pas connaître, pratique si courante que Plutarque a écrit un opuscule pour établir quelles limites, imposées par la discrétion et les convenances, cette liberté ne devait point dépasser [3]. Et j'en viens à l'épicurisme d'Horace, puisque c'est là ce qui nous intéresse davantage, j'entends les réflexions morales qu'il intercale dans sa pièce.



Car Horace fait la leçon à Torquatus, et cette leçon est la suivante : « Quitte les vains espoirs et l'âpre poursuite des richesses... Que m'importe, à moi, la fortune, si je ne peux en jouir? C'est être presque fou que d'entasser pour un héritier [4]. » Ces développements sont-ils des lieux communs ou ont-ils une raison d'être parti-

1. v. 6 : *Si melius quid habes arcesse.* — Cf. Carm. IV, 12, 21-22 *cum tua Velox merce veni*; Catull. 13 *Cenabis bene, mi Fabulle, apud me..., si tecum attuleris bonam atque magnam Cenam, non sine candida puella Et vino et sale et omnibus cachinnis.*

2. v. 28-30. — 3. Plut. *Quaest. conv.* 7, 6. — 4. v. 8 sqq.

culière? Jusqu'à quel point conviennent-ils à Torquatus? Il est difficile de le dire, quand on s'en tient à l'épître toute seule. Mais Horace a dédié plus tard au même Torquatus l'ode IV, 7, où les mêmes développements se retrouvent[1]. Après un court préambule sur la venue du printemps, la fuite des neiges, la renaissance du gazon et du feuillage, le poète aborde la morale. Les révolutions de l'année, c'est la succession des âges de la vie, avec cette différence que la nature se renouvelle, et que la vie ne recommence point. Aussi profitons sans tarder de l'heure qui s'échappe. Ce qu'on s'accorde à soi-même, ce qu'on donne à ses plaisirs, est autant de soustrait à un avide héritier[2]. « Quand tu seras couché dans la tombe, Torquatus, quand Minos t'aura traduit devant son tribunal auguste, ni ta noblesse, ni ton éloquence, ni toutes tes vertus ne te rendront à la lumière du jour[3]. » Entre les deux pièces, la ressemblance générale des idées est évidente; il serait singulier que les deux fois ces idées fussent sans rapport avec celui auquel elles s'adressent. Mais il y a plus; il y a un détail précis, celui de l'héritier pour qui l'on aurait grand tort de garder sa fortune; la répétition en est inexplicable, s'il ne contient une allusion directe au cas de Torquatus.

Horace avait donc ses motifs pour parler comme il a fait. Avec les renseignements qu'il fournit, nous saisissons assez bien la personne morale de son correspondant. Deux traits paraissent surnager. C'était d'abord un caractère sérieux, trop sérieux même au gré de ses amis. Issu de bonne famille, avocat en renom, orateur de causes célèbres et les plaidant avec assez d'éclat pour qu'on eût conservé jusqu'au IIIe siècle, au temps de Porphyrion, son discours en faveur du rhéteur Moschus,

1. Il n'y a pas lieu de croire que le Torquatus de l'ode IV, 7 n'est pas le personnage de l'épître I, 5.
2. Carm. IV, 7, 19-20. — 3. *Ibid.*, v. 21 sqq.

il était très occupé par les devoirs de sa profession et donnait peu de temps au repos, encore moins au plaisir. De plus, il tenait fort à l'argent. Riche, il cherchait à s'enrichir davantage; et comme les *patroni* qui se respectaient ne demandaient pas d'honoraires aux plaideurs, c'est sans doute en s'intéressant à des opérations commerciales et à des entreprises financières qu'il s'efforçait d'augmenter sa fortune. Il rappelait ces Romains d'autrefois, dont le type est Caton, qui passaient leur vie au forum, défendaient les intérêts de leurs clients, mais se gardaient de négliger le soin de leurs affaires privées. Il prenait au sérieux le retour au passé, que beaucoup vantaient parmi les amis de Mécène, sans le pratiquer pour leur compte; il se faisait trop ancien, et on l'en plaisantait; c'est une physionomie curieuse et vivante. Qu'on ne puisse dire après cela comment il s'appelait au juste, — s'il appartenait à la célèbre gens Manlia, ou s'il était le même qu'un certain Nonius Asprenas qui, victime d'une chute grave dans un de ces carrousels ou jeux troyens remis en honneur par Auguste [1], avait reçu du prince avec un collier d'or (*torques*) le droit au surnom *Torquatus* [2], — avouerai-je qu'il n'importe guère? L'essen-

1. César avait déjà célébré un *ludus Troiae* (Suet., *Caes.*, 39). Il est même fait une mention plus ancienne de ce jeu à propos de Sylla (Plut., *Cat. min.*, 3). Mais c'est Auguste le premier qui en donna des représentations fréquentes (*frequentissime edidit*, Suet., *Aug.*, 43)

2. Suet., *Aug.*, 43. — A vrai dire, les deux hypothèses se heurtent à des difficultés : 1° Le Torquatus d'Horace est un avocat en vue, auquel sont confiées des causes importantes, et qui les plaide en compagnie des meilleurs orateurs du temps, d'un Asinius Pollion par ex. (voir l'affaire déjà mentionnée de Moschus); c'est un homme « arrivé », ce qui laisse supposer qu'il est dans la maturité de l'âge. Le Nonius de Suétone au contraire devait être très jeune ou encore jeune, à l'époque de l'épître 5. Même en admettant que le *ludus Troiae*, où il tomba de cheval, ait été célébré avant qu'Octave eût reçu le titre d'Auguste, il ne faut pas oublier quel était l'âge des cavaliers qui prenaient part à ces spectacles; les *minores* n'avaient pas onze ans, les *maiores* en avaient moins de dix sept. Mais de plus, il ressort du texte de Suétone que l'accident se produisit à l'un des derniers jeux de ce genre donnés par Auguste. Car c'est peu de temps après, qu'eut lieu un autre accident (dont fut

tiel pour nous n'est pas le nom du personnage, mais son rang et sa situation sociale, son genre de vie et ses habitudes d'esprit. Sur tous ces points nous avons des indications suffisantes, qui nous aident à comprendre le sens de l'épître. Parce que Torquatus était trop économe, Horace lui recommande de ne pas entasser; et de là (ce qui serait un peu singulier autrement), la place que tiennent les questions d'argent et d'héritage dans les deux pièces qui lui sont adressés[1]. Parce que Torquatus était trop sérieux, Horace lui recommande de prendre plus gaiement la vie et de s'amuser; et de là le caractère de la morale qu'il lui prêche : il l'accommode à son personnage.

C'est pour avoir oublié cette appropriation presque constante du sermon au destinataire que Ribbeck, qui n'a pas vu le lien, retranche les vers 12-20, comme étant faiblement rattachés à l'ensemble. C'est aussi pour l'avoir oubliée qu'on prête au poète des sentiments qui ne sont pas réellement les siens. Après les déclarations de l'épître 1, on s'attendait à trouver un stoïcien ou, du moins, un aspirant au stoïcisme; on trouve un homme qui semble faire l'éloge de l'ivresse : on est tenté de le dire toujours épicurien. — Sur ces aspirations au stoïcisme entendons-nous une fois pour toutes. Il y a une sagesse maussade et solitaire, « au visage renfrogné, sourcilleux et terrible[2] »; Horace ne sera jamais l'homme de cette

victime cette fois Æserninus, le petit-fils de Pollion), à la suite duquel l'empereur supprima ces cavalcades, jugées sans doute trop dangereuses. — 2° Pour ce qui est de rattacher Torquatus à la *gens Manlia*, nouvel embarras. Le renseignement sur Nonius Asprenas autorise à penser que la branche des *Manlii Torquati* était éteinte. Sans cela, eût-on cru pouvoir disposer, en faveur d'autres citoyens, d'un surnom considéré comme le glorieux apanage d'une famille? La mention *ad Manlium* (ou *Mallium*) *Torquatum*, qui se trouve en tête de l'épître ou de l'ode dans certains manuscrits, serait donc inexacte.

1. Le *certamina divitiarum* (Ep. I, 5, 8) s'applique à Torquatus et non pas, comme on le dit parfois, aux plaideurs, ses clients. C'est bien lui qui lutte pour la richesse.

2. Montaigne I, 25.

sagesse-là. La sienne, même à la fin de sa vie, lorsqu'elle aura de perfection tout ce qu'elle peut en avoir, restera sociable, souriante, enjouée. La table et le vin ne lui feront pas peur. Sans excès, naturellement. Et quand même il y aurait parfois un excès! Le vieux Caton ne refusait pas à l'occasion d'échauffer sa vertu en vidant quelque amphore[1]. Un grain de folie[2] fait partie de l'hygiène d'un honnête homme; le tout est de savoir choisir son temps : *dulce est desipere in loco*[3].

Mais Horace, dans l'épître 5, ne dépasse-t-il pas la dose permise? Car sa pièce ne parle pas seulement d'un plaisir à goûter à la rencontre, d'une heure de folie tolérée un jour de fête. Elle contient une invitation très générale à chasser les soucis et à boire; elle célèbre l'ivresse pour elle-même, l'ivresse, force souveraine et bienfaisante, source en tout temps de joie et de puissance. Et c'est plus qu'on n'en peut admettre. — Voilà justement où Horace cesse de parler en son nom. Il n'est point un philosophe à principes; ou plutôt il n'a qu'un principe, rien de trop: ce qui lui donne le droit de combattre tous les excès, d'où qu'ils viennent. Les emportés, il les retient; les calmes, il les excite. Il blâme les avares comme les prodigues, les paresseux comme les agités : *nec tardum opperior nec praecedentibus insto*[4]. Sénèque agira de même avec ses disciples, recommandant aux uns de se tenir loin de la politique, aux autres d'y prendre une part active[5]. C'est qu'Horace et Sénèque, doués du sens de la vie, ont la souplesse qui s'adapte aux besoins de chacun. Acceptent-ils pour eux-mêmes ce qu'ils recommandent à autrui? La question ne se pose pas avec eux, tant ils sont persuadés de l'utilité toute relative des choses. Ce qu'ils conseillent est utile pour le moment, pour la

1. Carm. III, 21, 11. — 2. *Stultitia brevis* (Carm. IV, 12, 27). — 3. Carm. IV, 12, 28. — 4. Ep. I, 2, 71. — 5. Comparer le *de Otio* au *de Tranquillitate animi*.

personne : cela suffit. Ainsi la position d'Horace dans cette pièce est exactement la même que dans la précédente : il lui faut ramener à la mesure quelqu'un qui n'a pas su la garder. Il exhorte Torquatus à jouir de la vie, parce que Torquatus n'en veut pas jouir, comme il exhortait Tibulle à rire, parce que Tibulle voulait rester sombre. Les deux fois, il n'a été, lui, au delà de la mesure, qu'à seule fin de rétablir l'équilibre. Au lecteur à ne pas s'y méprendre.

Peut-on même dire qu'il ait passé la mesure, au moins quand il écrit à Torquatus? Son éloge du vin se retrouve, combien plus impétueux, chez les lyriques grecs! Ceux-ci disent la même chose, mais avec quelle fougue! Leurs fragments montrent une sorte de délire. Horace, comparé à ses devanciers, semble encore modéré. — Et puis, ce couplet mis à part, que promet au juste l'invitation de l'épître 5? Que le repas sera gai, mais aussi, retenons bien ce point, qu'il sera sobre. Petits lits très simples[1], vaisselle modeste, légumes quelconques[2]; souper ne commençant qu'avec le coucher du soleil, comme il sied entre gens de mœurs régulières[3]; société peu nombreuse, pour que chacun ait ses aises[4], par suite société peu bruyante (*turba plerumque est turbulenta*[5]) : ce sont autant de garanties que tout se passera dans l'ordre, sans rien de plus qu'une honnête liberté. Nous connaissons en outre les habitudes du maître de maison : il est petit mangeur, homme de vie réglée et presque de régime, ennemi de la gourman-

1. v. 1. — *Archiacis*, rapproché de *modica* (v. 2), ne peut avoir qu'un sens analogue. Archias, comme l'indiquent les scoliastes, fabriquait de petits lits, des lits modestes.

2. v. 2. — *Olus omne*, non pas un plat composé de toute espèce de légumes, une macédoine (ce qui pourrait être un plat distingué), mais des légumes de toute espèce se succédant sans recherche ni choix. *Omne* = τὸ ἐπιτυχόν.

3. v. 3. — Cf. le contraire Sat. I, 4, 51-52 : *magnum quod dedecus, ambulat ante Noctem cum facibus*. — 4. v. 29. — 5. Varron dans Aulu-Gelle, XIII, 11.

dise, partisan du *victus tenuis*, qui n'est point d'ailleurs le *victus sordidus* [1] et n'empêche pas de traiter convenablement ses amis. Même s'il s'est amusé auprès de Torquatus à affecter la frugalité du temps jadis (car il lui servira sans doute autre chose que des légumes [2]), nous n'avons pas à craindre que le souper, chez lui, tourne à la débauche. Et quant aux folies de boisson qu'il annonce, elles n'iront pas bien loin : je m'en fie à son tempérament. Quand il était jeune lui-même et en compagnie de jeunes gens, au plus fort des banquets, il savait déjà recommander à chacun le calme et la tenue. Une charmante pièce de ses débuts, l'ode I, 27, qui renferme tout un petit drame, est curieuse à cet égard. On boit, on crie, on s'anime. Le poète, maître de lui, rappelle les convives à la décence. « La coupe est née pour la joie, leur dit-il ; en faire une arme de combat, c'est imiter les Thraces, agir en barbares... Apaisez ces clameurs impies, mes compagnons, et demeurez tranquillement appuyés sur le coude. » A plus forte raison, maintenant qu'il a franchi la quarantaine et qu'il invite à sa table des gens mûrs comme lui, ne doit-il ni souhaiter ni même concevoir une autre attitude.

On n'a pas attaché d'ordinaire une assez grande importance au vers 11 de l'épître : *aestivam sermone benigno tendere noctem* ; de là viennent les erreurs sur le sens général de la pièce. Ce vers, en atténuant par avance l'effet des déclarations qui suivront, donne la clef de tout le passage. Il nous dit que la fête consistera surtout à causer longuement et familièrement. Ainsi la tête ne tournera pas tellement aux buveurs qu'ils ne pourront jusqu'au matin poursuivre leurs doux entretiens. Le vin aura seulement pour office de délier les langues et de rendre plus bavard. Et voilà

1. Sat. II, 2, 53 : *sordidus a tenui victu distabit*.
2. L. Müller (*ouv. cit.*, p. 18) veut qu'Horace ait été végétarien. C'est une exagération.

toute l'orgie de cette nuit d'été! Aussi bien, un parti pris de s'amuser, une joie voulue, des excès préparés, ne sont jamais très inquiétants. Quand on crie si haut qu'on va faire le mauvais sujet, c'est qu'on a de la peine à l'être naturellement et qu'on a besoin de s'exciter pour le devenir. Mais un rôle forcé est toujours un rôle mal joué.

Ma conclusion sera donc la même que pour l'épître 4. L'épicurisme d'Horace est encore ici, avant tout, une manifestation de circonstance, exagérée à dessein, plus apparente même que réelle, à laquelle il ne faut pas attribuer plus de valeur qu'il ne convient.

V

Épitre 8 a Celsus. — Période de malaise moral et de mécontentement de soi-même.

Les épîtres à Tibulle et à Torquatus ne nous renseignent qu'assez imparfaitement sur l'état de la conscience d'Horace. Il ne s'y est occupé de lui-même qu'à propos de ses deux correspondants; et ce qu'il en disait, était déterminé par l'intérêt qu'il portait à l'un ou à l'autre. Dans l'épître 8 au contraire, plus d'arrière-pensées ni de considérations étrangères à sa personne. Il se confesse directement à nous et se dévoile tel qu'il est. Par-dessus les épîtres précédentes, cette lettre rejoint la première du recueil, dont elle est comme une continuation.

La crise morale se poursuit. On se rappelle qu'Horace, écrivant à Mécène, lui annonçait sa résolution de se consacrer à la philosophie et lui donnait à entendre, avec les ménagements nécessaires, qu'il s'y consacrait tout de bon. La lettre respirait la confiance en

soi, le contentement de l'homme qui a pris son parti. Pourquoi est-il triste maintenant, quand il écrit à Celsus? A-t-il eu quelque mésaventure de propriétaire rural? Est-il comme Volteius Menas, cet ancien citadin changé en campagnard, qui s'aigrissait au moindre dommage atteignant son bétail ou sa récolte [1]? Non. Il n'a point à se plaindre du sort; ses vignes n'ont pas été hachées par la grêle, ni ses oliviers brûlés par le soleil; ses moutons ne sont pas tombés malades dans les montagnes lointaines où ils vont pâturer pendant l'été [2]. Il est triste, parce qu'il est mécontent de lui-même. Il déclare qu'il ne vit ni sage ni heureux : *multa et pulchra minantem Vivere nec recte nec suaviter* [3]. Et il ne vit pas heureux, parce qu'il ne vit pas en sage. C'est l'âme, chez lui, qui est malade; la cause de sa tristesse est tout intérieure.

Voici qui est plus grave. Non seulement il ne fait pas de progrès dans le bien, mais il se dit peu disposé à en faire. Des deux manières de se former à la sagesse, l'enseignement donné par autrui et la lecture suivie de réflexions personnelles, il n'accueille ni l'une ni l'autre; il ne veut rien entendre, rien apprendre (*nil audire, nil discere* [4]); il repousse les remèdes de la philosophie, il s'irrite contre ses amis qui s'efforcent de l'arracher à sa langueur funeste. Bien plus encore : il ne se borne pas à fuir ce qu'il croit pouvoir lui être utile, il recherche ce qui lui a toujours nui. Et ce pitoyable état se résume dans le grand défaut par lequel l'âme est punie d'avoir abandonné l'étude de la sagesse : l'inconstance. Il est *ventosus*, mobile comme le vent [5]. A Rome il regrette Tibur; à Tibur il est épris de Rome. Il n'est plus capable de mettre d'accord ses sentiments, ses volontés, ses actes. L'inconstance est signe d'anarchie; c'est le mal suprême. C'est par ce

1. Ep. I, 7, 86-88. — 2. v. 4-6. — 3. v. 2-3. — 4. v. 8. — 5. v. 12.

trait qu'il termine la peinture de son désarroi actuel.

Sachons-lui gré de ses aveux qui mettent à nu une plaie secrète. Cette sincérité exempte d'étalage rend sa personne morale attrayante. Il y trouve, en outre, cet avantage, que, parlant de lui sans fard, il peut parler des autres librement. Or l'épître 8 contient deux parties très distinctes, d'étendue très inégale, dont la seconde, de moitié plus courte, est consacrée aux affaires de Celsus et à la façon dont Celsus doit savoir supporter sa fortune[1]. Je n'ai pas à m'occuper ici de Celsus, que nous retrouverons dans le chapitre suivant. Mais dès maintenant établissons le lien des deux parties; il est précisément dans la franchise avec laquelle s'exprime le poète. Horace s'est traité assez rudement, pour avoir le droit d'avertir un jeune homme et de lui donner un conseil, même sévère.

S'il fallait, en terminant, adresser un reproche à l'auteur, ce serait d'avoir péché par excès de franchise; il s'est calomnié. Qu'il constate l'absence en lui ou la lenteur des progrès, soit : c'est un fait sans doute. Mais qu'il s'accuse de ne pas *vouloir* améliorer son état, c'est contre quoi proteste sa confession tout entière. Trahirait-elle ce malaise, cette inquiétude, cette détresse, s'il n'avait déjà quelque obscure volonté de réagir? Serait-il si mécontent de lui, s'il n'était près de chercher à se corriger? « Tu ne me chercherais pas, pourrait lui dire la Sagesse, si tu ne m'avais trouvée, — si tu n'étais au moins sur le point de me trouver. » De la tiédeur qui se satisfait, de l'indifférence béate, rien de bon à attendre. Mais du tiède qui se désole et se désespère, il y a beaucoup à espérer. Celui-là est sur le chemin du salut, les moralistes chrétiens le savent bien.

1. Exactement cinq vers (13-17) contre dix dans la première partie (3-12). Je laisse de côté les deux vers d'introduction.

VI

Épitre 6 a Numicius. — Le *nil admirari*. — Les deux parties de la lettre. Contradiction apparente. — Comment se résout la contradiction : le vrai sens de l'épître.

L'Épître 6 est une des plus difficiles du recueil à comprendre. Elle se compose de deux parties différentes dont la première, à elle seule, forme un tout, et dont la seconde va jusqu'à contredire la première. Il nous faut tâcher d'expliquer et, s'il se peut, de résoudre cette contradiction.



Horace, passé la période de découragement, revient à la philosophie, c'est-à-dire à la doctrine stoïcienne qui de toutes est celle, évidemment, qui hante le plus désormais son esprit. J'ai déjà indiqué ce qu'il faut entendre par le stoïcisme d'Horace[1], stoïcisme qui sera toujours atténué, éclectique, et fera d'autant plus aisément des emprunts aux systèmes rivaux que, sur le terrain de la morale, ces systèmes tendaient parfois presque à se confondre. On observe en effet un curieux travail de rapprochement entre les écoles. Les étiquettes officielles, que la tradition conserve, ne recouvrent plus de divisions bien tranchées, et, quels que soient les principes d'où l'on parte, tout le monde aboutit en fait à régler à peu près de même sorte la conduite de la vie. Ainsi le *nil admirari*[2], où Horace

1. Voir p. 98-99.

2. Je pourrais citer aussi le *vivere naturae convenienter* (ὁμολογουμένως τῇ φύσει ζῆν). C'est un précepte stoïcien selon Cicéron (*de Off.*, III. 3. 13 : *quod summum bonum a Stoicis dicitur, convenienter naturae vivere*). Il serait plus exact de dire que c'était un précepte de la sagesse antique.

aperçoit la solution du bonheur et dont il fait le sujet de son épître 6, est d'ordinaire considéré comme un précepte stoïcien. C'est cependant aussi une maxime épicurienne. Épicure à son tour la tenait de Démocrite, qui lui-même semble l'avoir prise à Pythagore : du moins Plutarque dans un de ses opuscules la fait remonter jusqu'au maître de Samos [1]. La formule de Pythagore, τὸ μηδὲν θαυμάζειν, était devenue successivement l'ἀθαμβία de Démocrite [2], l'ἀταραξία d'Epicure, l'ἀπάθεια de Zénon et, sous ces noms divers, ralliait à elle la plupart des philosophes. Mais si elle n'est pas strictement stoïcienne, elle convenait merveilleusement au stoïcisme. Qu'est-ce à dire en effet?

Au moral, cela signifie regarder en face tous les accidents de cette vie, biens ou maux, joies ou tristesses, et n'en être pas troublé, ne s'étonner de rien, parce que l'étonnement est source de désirs ou de craintes, bref se détacher des choses, qui vous deviennent indifférentes. Le dernier mot est bien l'indifférence impassible des Stoïciens, l'ἀπάθεια. A l'origine, la maxime eut un sens intellectuel. Elle s'appliquait aux phénomènes de la nature, que l'homme raisonnable, le sage, devait envisager sans émotion. Elle était donc née de l'opposition aux religions populaires ; car c'est précisément une émotion trop vive causée par les phénomènes extérieurs, l'admiration et surtout l'épouvante, qui avait créé ces religions [3]. Le vulgaire, incapable de s'expliquer la succession des jours et des nuits, le changement des saisons, les éclipses, le tonnerre, la foudre, les tempêtes, avait vu dans ces manifestations autant de prodiges et adoré les puissances mystérieuses, quelquefois bienfaisantes, plus

1. Plut., *de aud.*, 13.

2. Strab., I, 3, 21. — Cic., *de Fin.*, V, 29, 87. — Arrien (Epict. III, 26, 13) rapproche comme synonymes εὐστάθεια, ἀταραξία, ἀπάθεια.

3. Lucret., I, 62 ; V, 83, 1218.

souvent terribles, qu'il en croyait les auteurs. Il avait fallu que la philosophie vînt réagir. Le meilleur moyen était d'affirmer que tout ce prétendu surnaturel sortait de causes très naturelles [1], et qu'il n'y avait rien d' « étonnant » dans l'univers. Sous une forme ou sous une autre le *nil admirari* était trouvé.

Horace part du sens intellectuel, mais pour aller tout de suite au sens moral, qui seul lui importe. On a pu, dit-il, se débarrasser de l'*admiratio* au sujet des phénomènes de la nature; il faut s'en débarrasser maintenant au sujet des biens de fortune [2]. Certains hommes ne perdent plus leur sang-froid, quand ils contemplent les révolutions des astres; délivrés des craintes superstitieuses, ils restent maîtres de leur âme. De même devons-nous être maîtres de la nôtre et faire taire nos passions, quand il s'agit de la richesse, de la popularité, des honneurs [3]. Mais s'abstenir de rechercher ces vanités n'est pas encore suffisant. Que penser de celui qui, les ayant obtenues, redoute de les perdre et tremble devant la menace d'un échec politique ou de la pauvreté? Il n'y a aucune différence entre souhaiter une chose ou craindre la chose contraire; du moins le résultat est le même. Trouble du désir ou trouble de la peur, c'est toujours du trouble, de l'émoi, bientôt une angoisse insupportable (*pavor... utrobique molestus* [4]). Et la conséquence, sur laquelle je reviendrai, est grave : dans un cas comme dans l'autre, cet « étonnement » paralyse; on demeure

1. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* (Virg., *Georg.*, II, 489). — Se rappeler surtout Lucrèce et son effort pour démontrer poétiquement, d'après la physique de Démocrite et d'Epicure, le mécanisme universel.
2. v. 3-9.
3. Le vers 7 peut prêter à la discussion dans le détail (voir d'une part les explications de Madvig, Hirschfelder, L. Müller qui joignent *ludicra* à *maris* du vers précédent, d'autre part celles de Döderlein, Krüger, Kiessling qui le joignent à *plausus*; il semble que *ludicra* doive être, au contraire, détaché et de *maris* et même grammaticalement de *plausus*, bien qu'il s'y rattache par l'idée); mais le sens général n'est pas douteux.
4. v. 10.

les yeux fixes, l'âme et le corps anéantis (*uterque defixis oculis animoque et corpore torpet*[1]). Pour avoir été trop frappé des choses, on tombe dans l'impuissance d'agir.

Jusqu'à présent Horace s'en est tenu à la pensée de Zénon; mais nous savons par ses déclarations antérieures qu'il n'a juré fidèle obéissance à personne. Ses sympathies stoïciennes ne lui enlèvent donc pas toute liberté d'opinion; et voici où son tempérament particulier le sépare de ses maîtres. Il ne dit pas seulement avec eux : « la vertu, c'est de ne se passionner pour rien ». Il dit : « il ne faut se passionner pour rien, pas même pour la vertu ». Affirmation étrange au premier abord, paradoxale seulement en apparence. Horace tire du *nil admirari* une conclusion imprévue, mais il est logique avec lui-même; puisqu'il réclame en tout la mesure, il a le droit de la réclamer jusque dans le bien. Et son langage, en définitive, est celui de la raison. « A pousser la sagesse et la justice plus loin qu'il ne convient, le sage mérite d'être traité de fou, et le juste d'injuste[2]. » Cela suppose qu'il y a des degrés dans la recherche de la vertu, et une limite qu'on ne doit pas franchir. Or le stoïcisme ne connaît pas le mot limite; la vertu, pour lui, est ou n'est pas; si elle est, elle est entière, dans sa plénitude; le bien n'existe qu'à la condition d'être absolu. C'est sur ce point qu'Horace et les Stoïciens ne s'entendront jamais. Quand même il leur ferait plus d'emprunts, une opposition demeurerait encore entre eux et lui, irréductible. Les Stoïciens sont les philosophes de l'outrance; Horace est l'homme de la modération, un modéré obstinément modéré. « Ne rien faire au delà de ce qui suffit » (*ultra quam satis est*[3]), cette devise de ses *Épîtres* est le

1. v. 14. — 2. v. 15-16.
3. v. 16. — Cf. aussi Ep. I, 2, 70-71. Horace se refuse à attendre le traînards, mais il ne veut pas courir non plus pour rattraper les gens trop pressés.

pendant de celle des *Satires* : *est modus in rebus, sunt certi denique fines*[1]. Le principe directeur de sa vie n'a pas changé et ne changera pas; il est resté, il restera conforme à la vieille maxime de Delphes : μηδὲν ἄγαν, et de là vient qu'Horace est plus près du véritable esprit hellénique, esprit de pondération, ennemi de l'absolu, que Zénon lui-même, qui fut d'ailleurs un Grec du dehors, un Chypriote d'origine orientale, à demi sémite[2].

Ayant formulé le grand principe qui lui est cher, de l'équilibre à garder en toutes choses, Horace reprend, suivant sa fréquente habitude de composition sinueuse, une idée déjà exprimée dans les vers 5-9; mais il la reprend avec plus d'ampleur[3], et surtout il peut maintenant donner plus de force à son argumentation. Car s'il est établi que la vertu elle-même ne doit pas être recherchée à l'excès, il est bien évident que tout ce qui est d'un moindre prix : luxe, succès populaires, dignités, ne saurait faire même un instant l'objet de nos désirs. Aussi le développement : *I nunc, argentum et marmor vetus aeraque et artes Suspice*[4]... est-il introduit avec une sorte d'ironie victorieuse. La personne apostrophée n'est pas Numicius ou n'est pas seulement Numicius; c'est une personne indéterminée, un interlocuteur fictif; c'est le représentant d'une foule nombreuse, de tous ces gens dont le poète se moque, qui sont passionnés pour les biens d'ici-bas ou désireux de paraître : l'amateur d'œuvres d'art et d'objets précieux[5], l'orateur grisé par l'admiration de son public, l'avocat ou l'homme d'affaires installé au forum du

1. Sat. I, 1, 106.

2. A noter que le stoïcisme postérieur, plus éclectique, s'est écarté de la rigueur intransigeante des premiers temps. Cf. Senec., *Ep.* 66, 9 : *omnis in modo est virtus*.

3. v. 17 sqq. — 4. v. 17 sqq.

5. Quand Horace revient sur une idée antérieure, c'est pour la présenter sous une forme nouvelle et d'ordinaire, comme ici, sous une forme plus concrète.

matin à la nuit, l'élégant qui montre ses toilettes au portique d'Agrippa et ses équipages sur la voie Appienne. Tous sont des insensés, puisqu'il leur faudra mourir; après avoir occupé quelques années l'attention de leurs semblables, ils n'en iront pas moins où sont allés Numa et Ancus. La mort est le grand juge de la valeur des choses. Celui qui met son âme à ce qui doit disparaître avec lui, a fait un mauvais calcul et perdu son temps.

Ainsi, ne pas ouvrir de grands yeux ni former de grands souhaits, ne pas désirer ce que la foule désire, c'est-à-dire tout ce qui brille et qui trouble, ne pas craindre non plus ce qu'elle redoute, c'est-à-dire les revers de fortune, la pauvreté, la mort, et pour cela s'y attendre, en un mot ne s'attacher trop à rien parce que rien n'est durable, telle est la manière d'atteindre au souverain bien. Quelle est donc la conclusion naturelle, nécessaire? Celle-ci, assurément : « Puisque j'ai le secret du bonheur, moi Horace, que tout le monde pense comme moi, fasse comme moi et pratique le *nil admirari* ». Eh bien! cette conclusion à laquelle il semblait impossible de se soustraire, est précisément celle qu'on ne trouvera pas chez Horace. On croyait s'acheminer avec lui vers la fin attendue, il échappe dans une volte-face; il entame un développement nouveau, d'apparence même contradictoire : qu'on en juge[1]. « Mettez-vous le bonheur, dit-il à ses concitoyens dans la possession des richesses? Soit; poursuivez la richesse. Après tout, vous avez peut-être raison. L'argent est roi sur cette terre. C'est l'argent qui donne les épouses aux belles dots, le crédit, les amis, le talent de persuader, tous les dons, toutes les grâces. Tâchez même de remplir votre maison de tant de choses inutiles que vous n'en sachiez plus

1. v. 32 sqq.

l'existence; sans beaucoup de superflu on n'a qu'un pauvre train[1]. — Est-ce au contraire le pouvoir qui vous rendra heureux? Allons, jetez-vous dans la politique, briguez les charges, achetez un « nomenclateur », courtisez la canaille, saluez-la de termes d'affection, traitez tous ces inconnus, selon leur âge, celui-ci de père, celui-là de frère[2]. — Mais vous, vous préférez la table? Bien vivre, pour vous, c'est uniquement bien manger? Qu'à cela ne tienne; dès l'aurore ne songez qu'à la bouche; courez au marché; en pleine digestion prenez un bain pour renouveler l'appétit; gorgez-vous de viandes; tombez au rang des compagnons d'Ulysse[3]. — Enfin si, comme le pense Mimnerme, il n'est point de bonheur sans l'amour et les jeux, vivez pour les jeux et pour l'amour[4]. » En d'autres termes, que chacun agisse à sa guise, selon l'idée qu'il s'est formée du souverain bien.



Voilà, n'est-il pas vrai? une contre-partie singulière. Quoi? Horace accepte à la fin ce qu'il a condamné au début? Après avoir blâmé ceux qui se passionnent pour un objet quelconque, il permet à présent qu'on satisfasse ses passions et qu'on s'y donne même tout entier? Bien qu'il ait recommandé au lecteur de n'avoir à « s'étonner » de rien, on a de la peine à ne pas éprouver quelque surprise. Mais peut-être n'est-ce pas

1. v. 36-49. — 2. v. 50-55.

3. v. 56-61. — La comparaison avec l'équipage d'Ulysse est assez défectueuse, si l'épisode auquel Horace fait allusion est celui des bœufs du Soleil (*Odyss.*, XII, 339-365) ; car ce ne fut point par gloutonnerie que les Grecs les mangèrent, mais bien parce qu'ils mouraient de faim. Peut-être y a-t-il eu une certaine confusion dans l'esprit du poète avec l'épisode de Circé, où les compagnons d'Ulysse, par l'effet du breuvage magique, devinrent des animaux uniquement occupés à satisfaire leur appétit (*canis immundus vel amica luto sus*, Ep. I, 2, 26).

4. v. 65-66.

entendre suffisamment sa pensée que de la considérer sous un jour si tranché. Une transition existe entre les deux parties; il nous faut la mettre en relief. Elle est aux vers 28 et 29, qui sont à rapprocher eux-mêmes du vers 14. « Quand on est malade, on cherche à se guérir, on se traite. Les remèdes, naturellement, changent selon les médecins et les malades; mais chacun prend un remède. Il en est de même du bonheur. Chacun peut s'en faire une conception différente, mais l'essentiel est de s'en faire une, puis de tendre à la réaliser; l'essentiel est d'agir, de ne pas rester paralysé d'âme et de corps (*non torpere*[1]). Une fois le but adopté, qu'on se mette résolument à l'œuvre. Vous désirez vivre heureux, *vis recte vivere : quis non*[2]? Mais pour l'être, il faut le vouloir, et le vouloir avec ardeur, en restant fidèle à soi-même. Ayons une règle de vie, n'importe laquelle, mais suivons-la; des principes, ceux qu'il nous plaira, mais appliquons-les; une solution à notre choix de la question du souverain bien (vertu, richesse, ambition, bonne chère, amour), mais vivons conformément à cette solution. Le système a moins de valeur que la mise en pratique du système. »

Quelle morale accommodante tout de même! Dire : « Il n'est personne qui n'ait son remède. Moi, j'ai le mien; mais je ne suis pas exclusif. Vous avez le vôtre; gardez-le, puisqu'il vous convient, » c'est montrer une indulgence qui s'appellerait mieux d'un autre nom : l'indifférence. Toutefois, avant de condamner Horace, faisons attention. Horace est un homme du monde; il fuit le pédantisme; la crainte de paraître un prêcheur peut l'avoir entraîné trop loin en sens contraire et poussé à prendre une attitude de sceptique qui, dans le fond, n'est pas la sienne. Songeons aussi à la société qu'il fréquentait; dans le

1. v. 14. — 2. v. 29.

cercle de Mécène la philosophie était assez mal vue; ces grands seigneurs, gens de plaisir, ne voulaient pas être heurtés avec des principes sévères [1]. Ne serait-ce pas pour n'avoir point l'air d'imposer sa solution, qu'il accepte, ou feint d'accepter, si facilement celle des autres?

Une fois avertis, nous voyons clair. La contradiction des deux parties de la lettre n'était qu'apparente; car toute la seconde moitié n'est qu'ironie d'un bout à l'autre. Horace s'est moqué. Hommes cupides, ambitieux, sensuels, il semblait les encourager par devant; mais il riait sous cape de ses exhortations. Les anecdotes qu'il a mêlées au développement sont des épigrammes décochées contre tel ou tel, contre Lucullus, le richard encombré de superfluités [2], ou contre Gargilius, le gourmand vaniteux qui met en mouvement une meute imposante et tout un cortège de piqueurs pour aller chasser... au marché voisin [3]. Le tableau de la *prensatio* et des bassesses auxquelles se plie le candidat auprès de l'électeur qu'il méprise, trahit encore l'intention comique [4], ainsi que la façon de célébrer le pouvoir de l'argent, qui rend noble, qui rend éloquent, qui rend beau [5]. Mais ce n'est pas tout. Les derniers vers prennent maintenant leur véritable valeur [6]. A l'inverse de ce qui a lieu dans d'autres pièces où il termine par une plaisanterie, ici, après le persiflage du milieu, Horace revient au ton grave du début et se risque, malgré sa répugnance, à donner

1. Déjà dans l'épître I, on a vu les précautions qu'Horace était obligé de prendre, pour annoncer à Mécène, sans le faire trop crier, sa résolution de vivre en philosophe.

2. v. 40 sqq. — Chez Plutarque (*Lucull.* 39), Lucullus avertit le préteur qu'au lieu des cent chlamydes de pourpre qu'on lui demande, il peut en fournir le double. Nous sommes loin des 5 000 d'Horace, qui ne sont qu'une exagération de récit populaire. Plutarque, qui a eu Horace sous les yeux, puisqu'il le cite, a donc puisé à d'autres sources où l'anecdote gardait plus de vraisemblance (quelque collection d'histoires morales, dans le genre de celles de Valère Maxime).

3. v. 57 sqq. — 4. v. 50 sqq — 5. v. 36-38. — 6. v. 67-68.

tout de même un conseil. Il y a deux manières de se conduire dans la vie. Lui, Horace, se rallie à la première : il se guide selon la vertu ; il suppose (sans doute le caractère, les mœurs, peut-être aussi la jeunesse de Numicius l'y autorisaient) que son interlocuteur se rallie à la seconde, à la morale du plaisir. « Connais-tu une troisième manière de vivre? » lui demande-t-il alors, sachant bien qu'elle n'existe pas. « As-tu quelques principes à m'indiquer, préférables aux tiens (*aliquid rectius istis*), et qui, cependant, ne soient pas les miens? En ce cas, fais-m'en part avec franchise. Sinon, range-toi de mon côté et suis ma morale (*his utere mecum* [1]) ». Ainsi sont mises d'accord les deux parties de l'épître, et la fin rejoint le commencement. Nous n'avons plus deux morales, entre lesquelles choisir ; il y a une morale, une seule, comme il convient ; Horace reste le défenseur du bien. L'allure indifférente et sceptique était moitié nécessité, moitié jeu et fantaisie. Il faut compter avec ces jeux de la fantaisie chez Horace ; c'est rarement par les voies ordinaires qu'il arrive à son but.

En somme, le plan général de la pièce se ramène aux grandes lignes suivantes : « Tous les hommes se demandent où est le souverain bien et cherchent à pratiquer les moyens d'être heureux. Voici, pour moi, mon système : *nil admirari*. Il y en a d'autres, qui ne valent pas grand'chose, à la vérité. En tout cas, le point sur lequel on s'entendra aisément, c'est qu'il faut agir. Mais il vaut mieux agir comme je le fais. » On voit que sa pensée pour avoir été atténuée et s'être enve-

1. Cette interprétation n'a pas toujours été adoptée, parce qu'on ne tient pas compte de l'opposition entre les deux démonstratifs *istis* et *his*. Il faut leur donner leur valeur exacte. *Istis*, pronom de la 2e personne, c'est « ton système, tes principes, à toi Numicius », ceux que je suppose qui sont les tiens (être conduit au gré de ses passions). *His*, pronom de la 1re, c'est « mon système ». — Même valeur de *ista*, Ep. I, 10, 8 : *vivo et regno, simul ista reliqui*, « dès que j'ai laissé ce qui *vous* plaît, à toi et à tes pareils, les citadins ».

loppée d'ironie, n'en est pas moins suffisamment nette en réalité. Il aboutit à une apologie de la modération : la vertu elle-même doit être modérée. Idée fondamentale à ses yeux, où se résume toute sa philosophie, et qui porte d'une manière évidente sa marque personnelle; ce n'est pas un souvenir d'Aristote; il n'avait pas besoin d'Aristote pour la trouver; elle est l'expression directe de son tempérament. Si l'on sait regarder la grandeur sans envie, l'obscurité sans déplaisir, mettre dans son existence de la suite et même une certaine uniformité, se tenir loin des excès et garder l'équilibre de l'âme, on est sûr d'arriver à posséder le bonheur : tel est l'enseignement de l'épître 6. La philosophie d'Horace est donc bien, selon la formule de M. Lejay [1], une philosophie d'équilibre et de possession de soi-même, et une philosophie de juste milieu.

Tout cela n'est pas nouveau. — Non, sans doute. C'est *l'aurea mediocritas*, qu'il a depuis longtemps vantée [2]. Mais ce qui est nouveau, c'est d'appuyer à un principe philosophique ce goût de la modération. Jusque-là c'était précisément un goût, un instinct. Il en prend conscience désormais, le rattache à un système et en fait une doctrine. Une doctrine! Le mot n'est-il pas bien fort, quand on parle d'Horace? Il l'aurait effrayé autrefois. Mais la philosophie a produit ce changement : il veut maintenant fonder sur la réflexion ce qui n'était d'abord qu'un sentiment spontané. Il juge que sa morale en aura plus d'autorité si, la raison ajoutant son adhésion aux indications de la nature, il confirme par la théorie une pratique déjà ancienne [3]. Non que la théorie doive jamais paraître indiscrètement; il

1. Lejay, *édition in-8° des Satires*, p. XXXIII. — 2. Carm. II, 10, 5.

3. Cette façon de procéder est familière à Horace. Il commence par la pratique (cf. Cartault, *Satires d'Horace*, p. 2); mais de la pratique il aime à tirer une théorie. Cette théorie est son expérience antérieure, tantôt confirmée, tantôt corrigée par ses lectures et ses méditations

saura cacher l'appareil; mais dorénavant la doctrine existe; même latente, elle le soutiendra. Il sera davantage convaincu de la nécessité d'être modéré, de se posséder, de fuir les honneurs, les richesses, tous ces pièges où tombent la plupart des hommes. Son existence se fera plus calme et recueillie, plus intérieure. Conséquence immédiate, que nous observerons dès l'épître suivante : elle se fera plus amie de la campagne.

Autre conséquence : il achève de se mettre en opposition avec la foule. Il ne l'avait jamais aimée; mais entre elle et lui le désaccord s'accuse. La foule ne demande qu'à se passionner; elle veut « admirer ». Tout ce qui brille la retient. Elle demeure en extase, bouche bée, éblouie, devant les cadeaux que la fortune jette à ses favoris. Ne pas « admirer », c'est lui tourner le dos. Mais si, d'autre part, ne pas admirer est le moyen d'être heureux, c'est donc en tournant le dos au vulgaire, et en prenant le contre-pied de l'opinion commune, qu'on atteindra le bonheur. Le *nil admirari* a pour effet d'augmenter l'horreur que la multitude inspire au poète. Et voilà Horace encouragé à se renfermer dans l'isolement, tout au moins dans une retraite aristocratique, où il convie Numicius et quelques âmes d'élite à se renfermer avec lui.

personnelles. Ici, sous une influence stoïcienne, il transforme une manière d'être instinctive en une habitude raisonnée et réfléchie de l'âme.

VII

Épitre 10 a Fuscus. — La campagne, école de vérité et de liberté. — Horace et le commerce. — Horace et la liberté politique. — En quoi consiste son amour pour la campagne. — La leçon de l'épître : rester dans sa condition.

La doctrine du *nil admirari* qui remplissait l'épître précédente, est celle encore qui domine l'épître 10; légèrement modifiée, la formule elle-même s'y retrouve[1]. Il nous semblait que pratiquer cette doctrine devait conduire à aimer la campagne. La lettre, dont nous abordons l'examen, en apporte la preuve immédiate. Tout son objet est de montrer que, pour ne rien « admirer », ou, selon cet autre vœu des philosophies antiques, pour vivre conformément à la nature[2], c'est-à-dire en se bornant à ce que réclame la nature humaine, il faut commencer par se mettre dans les conditions les plus favorables, qui sont de vivre en contact avec la nature extérieure.

Horace adresse son épître à l'un de ses plus vieux amis, le grammairien Aristius Fuscus, qui lui était déjà cher quinze ans auparavant, dès l'époque où il écrivait la satire I, 9[3]. Depuis lors, il lui avait donné d'autres témoignages d'estime et d'affection : dans la satire I, 10, il l'avait placé parmi la douzaine de lecteurs dont il ambitionnait le suffrage[4]; il lui avait dédié l'ode I, 22, où il racontait, non sans sourire, un miracle dont l'avait honoré la protection divine, l'histoire d'un loup qui avait fui, pour ne pas troubler le poète chantant ses amours. Aristius était-il poète, lui aussi, en même temps que grammairien? Avait-il composé des comédies, comme l'indique Porphyrion? C'était, en

1. v. 31. — 2. v. 12. — 3. Sat. I, 9, 61. — 4. Sat. I, 10, 83.

tout cas, un homme de goût, fin lettré, esprit aimable, caractère enjoué, capable de comprendre la plaisanterie et de s'y plaire. On s'explique que ces qualités, par où les deux amis se ressemblaient, les eussent attirés l'un vers l'autre et liés étroitement : ils étaient devenus, suivant Horace, le tendre couple de pigeons dont parle la fable [1].

Sur un point cependant « ces âmes sœurs » différaient[2] : Horace aimait la campagne ; Aristius était un citadin renforcé ; il lui fallait son « nid » accoutumé, la société du monde et l'existence confortable dont il jouissait à Rome. Mais que le séjour des villes est dangereux ! Désir du luxe, besoin des richesses, soif de paraître, de se pousser auprès des grands, d'être quelqu'un, que de tentations ! Et Aristius, évidemment, se laissait tenter plus qu'il ne convenait. La matière de la lettre d'Horace est donc trouvée : à l'amateur exclusif de Rome, l'éloge de la campagne ; à celui que charme une vie artificielle, l'avertissement qu'il existe une autre vie selon la nature, à la fois plus agréable et nécessaire au bien de l'âme. Non pas que les conseils donnés n'aient une portée générale[3] ; Horace se les applique ; par courtoisie d'homme du monde qui atténue la leçon faite à autrui en se la faisant à lui-même, et par modestie sincère d'honnête homme qui, devenu meilleur, ne se croit point à l'abri des rechutes, il demande à prendre sa part des reproches que méritent les pécheurs. Mais Aristius surtout doit en tirer profit. Horace écrit une lettre, non une dissertation.

1. v. 5 *vetuli notique columbi*. — 2. v. 3-4.

3. Il est certain qu'Aristius n'est pas toujours seul en cause, quand le verbe est à la seconde personne. V. 31. *si quid mirabere*, c'est une 2e personne indéterminée. Même le *vives* du v. 41 qui paraît désigner Aristius (*laetus sorte tua vives sapienter, Aristi*), est suivi au vers 47 du pronom indéfini *quisque* (*imperat aut servit collecta pecunia cuique*).



Une partie descriptive consacrée à l'éloge de la vie des champs, suivie d'une partie philosophique sur la nécessité de limiter ses ambitions, telle apparaît d'abord la structure de la pièce. Mais ceci n'est encore qu'une vue superficielle. Si l'on va plus au fond, on s'aperçoit que la partie descriptive elle-même sert à l'argumentation ; et la pensée d'Horace devient alors plus intéressante. Il a été établi par l'épître 6 que le *nil admirari* est la source où doivent venir puiser les aspirants au bonheur, disons l'humanité tout entière. Mais le moyen maintenant de s'approcher de cette source et d'y boire? Il y en a un : vivre à la campagne, en présence de la nature. La nature est une école de vérité d'abord, une école de liberté ensuite ; l'une de ces choses d'ailleurs mène à l'autre, et toutes deux mènent au *nil admirari*. La nature nous apprend à chercher le vrai, parce qu'elle nous éloigne des biens trompeurs, auxquels seuls nous nous attachons d'ordinaire. Elle nous apprend à être libres, parce qu'elle nous enseigne à borner nos désirs. Comment serions-nous libres en effet, si le désir nous poursuit ? Mais c'est l'être au contraire que de se contenter de ce qu'on a, car c'est ne plus dépendre ni des hommes ni des choses. « Oui, je revis, peut s'écrier le *ruris amator*, je suis mon maître, je suis roi (*vivo et regno*) [1], dès que j'ai renoncé à ce qui vous séduit, vous autres, les *urbis amatores*, dès que j'ai mis le pied sur mon petit domaine, au milieu des champs et des bois. » Ainsi, parce qu'elle est une école de vérité et de liberté, la nature se trouve être, en fin de compte, la grande école de modération et de possession de soi-même.

1. v. 8.

Bien entendu, le développement n'est pas présenté par l'auteur avec cette suite rigoureuse. Horace évite l'appareil logique, ou sa logique à lui n'est que celle de la conversation, qui demeure assez lâche. Les deux idées, que j'ai signalées, se mêlent donc au cours de la pièce ; on n'a pas de peine cependant à les distinguer, l'une et l'autre.

C'est dans la première partie surtout que la campagne est opposée à la ville ; là principalement les détails sont choisis de façon à faire ressortir tout ce qu'a de convenu l'existence des citadins, tout ce qu'elle renferme de besoins factices et de faux plaisirs. Les raffinements de la civilisation ont amené ce résultat que vivre à Rome, c'est vivre complètement en dehors de la vérité. La maison romaine, par exemple, est devenue, à l'époque d'Auguste, un chef-d'œuvre d'élégance, mais aussi le triomphe de l'artificiel. Partout des revêtements, des incrustations, des tapisseries, des marbres, des mosaïques, des décorations murales et, sur les panneaux sculptés ou peints, des perspectives, des fuites, des trompe-l'œil, des paysages ingénieux et compliqués, toute une fausse architecture, toute une fausse nature[1]. Dans le péristyle, ce sont des bassins, des jets d'eau, des arbres taillés, des ruisseaux en miniature, des grottes en rocaille, les champs transportés en raccourci à la ville. Or que prouve ce spectacle ? Que l'amour de la nature extérieure est conforme aux sentiments les plus profonds de notre être. Tous ces gens

1. On peut prendre une idée très nette, d'après ce qui en a été conservés de la décoration des maisons romaines. Les fresques de la maison de Livie sur le Palatin ou les bas-reliefs en stuc de la maison dite de la Farnésine (déposés maintenant au musée des Thermes de Dioclétien) sont d'excellents exemplaires du genre. Un certain Ludius venait, précisément vers la fin de la République, de se faire l'introducteur en Italie du paysage décoratif (Plin. *N. H.*, 35, 116) et, la mode s'étant aussitôt emparée de sa manière, on couvrait de peintures, ou de reliefs imitant les peintures, toutes les parois des nouvelles habitations. Or ce paysage est un paysage joli, coquet, élégant, apprêté, conventionnel au premier chef. (Voir pour plus de détails mon ouvrage *le Bas-relief romain à représentations historiques*, Paris, 1899, p. 344 et suiv.)

qui fuient la campagne, ne peuvent pas s'en passer; après avoir cru y renoncer, ils s'épuisent en efforts pour l'introduire à nouveau dans les murs de leurs palais. Sans doute ils n'ont plus qu'une nature emprisonnée, rapetissée et puérile; mais c'est un peu de nature tout de même. Ils n'atteignent, avec toutes leurs recherches, qu'à une simplicité de mauvais aloi; mais c'est un hommage rendu à la simplicité vraie; leurs fiers dédains doivent céder à la révolte de l'instinct : *naturam expelles furca, tamen usque recurret*[1]. Seulement ne sont-ils pas sots, en même temps que coupables, de se donner tant de peine pour obtenir frelaté ce qu'ils pourraient avoir, si aisément, pur de tout mélange? Leur eau leur parvient par d'étroits conduits de plomb qu'elle menace de faire éclater, tandis que là-bas elle coule limpide et fraîche, et murmure à petits flots pressés[2]. Ils répandent sur le pavé de leurs salles à manger des fleurs et des parfums; mais l'herbe des champs a-t-elle donc moins d'éclat et d'odeur que ces mosaïques en pierres de Libye[3]? Ils enferment des arbres dans des colonnades de marbre aux couleurs variées[4]; leur fantaisie plante des vergers au sommet des tours[5]. Que ne vont-ils, sans violenter la nature, la chercher où elle est? Horace y est allé; il l'a trouvée, il a retrouvé auprès d'elle la vérité. Il est comme l'esclave du prêtre, qu'on a longtemps nourri de gâteaux offerts par la piété des fidèles[6]; écœuré, il se sauve. Il ne veut plus de friandises ni d'aliments apprêtés[7]; il veut pouvoir manger du pain, à sa guise.

Cette comparaison introduit déjà, en passant, la

1. v. 24. — 2. v. 20-21. — 3. v. 19. — 4. v. 22. — 5. Sen., *Ep.* 122. 8.
6. v. 10-11. Ces gâteaux, *liba*, étaient un composé de farine, de miel et d'huile, selon Servius.
7. D'habitude les esclaves s'enfuyaient de chez leurs maîtres pour échapper à une nourriture trop mauvaise. Ici, la nourriture est bonne en apparence. En réalité, elle est mauvaise encore, parce qu'elle est un *mélange*.

seconde idée de l'épître, l'idée de liberté. Combien d'hommes sauront refuser les galettes au miel et s'enfuir? En d'autres termes, combien sauront, par la recherche du vrai, se déprendre des biens d'opinion auxquels ils sont asservis? Dans leur course au bonheur, les citadins se laissent égarer par les jugements erronés de la multitude; ils passent à côté du bonheur réel et n'attrapent que l'illusion. Ils ont du mépris pour la simplicité de la vie champêtre, mais ce mépris leur est funeste (*mala fastidia* [1]); c'est chose mauvaise dans toute la force du terme, chose qui les trompe et les perd. « Non, le marchand inhabile qui confond avec la pourpre de Tyr les laines grossièrement teintes à Aquinum, ne commet pas une erreur plus fatale, n'éprouve pas un dommage plus certain et qui l'atteigne plus à fond, que l'homme incapable de distinguer le vrai d'avec le faux [2]. » *Vero distinguere falsum*, c'est en effet toute la science du bonheur.

Ayant marqué la transition par les vers 25 à 30, Horace rentre dans un développement connu et ne craint pas d'exposer sa philosophie ordinaire. Il revient à ses préceptes sur l'équilibre de l'âme : ne pas être enivré par le succès, ne pas être abattu par l'adversité, ou mieux, pour être sûr d'éviter les revers, ne pas rechercher les grandeurs [3] : sous un pauvre toit, on peut être heureux [4]. — Mais le sort, dites-vous, m'a fait riche. Que puis-je à cela? Et dois-je, parce que je suis riche, me condamner moi-même à l'indigence? — Horace ne demande pas qu'on aille jusque-là; mais il est du même avis que Sénèque. Il faut être riche, comme si on était toujours à la veille de ne plus l'être; la fortune est inconstante; celui qui s'attache trop à ses richesses, se prépare des regrets amers pour le jour

1. v. 25. — 2. v. 26-29. — 3. v. 32. *Fuge magna*, fuis les grandeurs, et peut-être aussi les grands; cf. l'apologue qui suit. — 4. v. 32-33.

où il les perdra [1]. Surtout la grande affaire, c'est de ne pas travailler sans cesse à changer son état, riche en voulant amasser davantage, ou même pauvre en voulant s'enrichir. Conclusion : en quelque endroit que le sort nous ait placés, restons-y et soyons contents, et ne cherchons pas à mieux faire [2] : quiconque s'efforce de sortir de sa situation, n'aboutit qu'à une chose, il aliène sa liberté [3]. Le cheval en fit l'expérience, pour s'être voulu venger du cerf [4] ; il se débarrassa de son adversaire, mais il devint l'esclave de l'homme.



Il y a du vrai dans cette conclusion, — pourvu qu'on se garde de rien exagérer. Sans doute il arrive souvent que les plaintes des hommes sur leur triste sort ne sont pas très sincères. Le petit récit de la première satire, où Jupiter propose aux mécontents d'échanger leur lot avec celui du voisin et n'essuie que des refus, contient beaucoup de sens [5]. Toutes les conditions en effet ont leurs misères ; on ne changerait que de misères en changeant de condition. Et toutes les conditions aussi ont leurs avantages, qui sont même plus nombreux qu'on ne pense, et dont on ne s'aperçoit jamais mieux qu'après les avoir perdus. Nous n'aurions qu'à approuver, si Horace n'avait pas dit autre chose. Mais Horace ne s'en est pas tenu là et cet esprit si mesuré, pour une fois, dépasse la mesure. C'est tous les efforts qu'il blâme, quels qu'ils soient, que l'on fait en vue de s'enrichir. Il ne comprend pas et, ne comprenant pas, il ne veut pas qu'on travaille, pour gagner plus d'argent qu'il ne faut à l'existence de chaque jour. De là sa haine contre le commerce, haine étrange, mais logique,

1. v. 31-32. — 2. v. 44. — 3. v. 39-41. — 4. v. 34-38. — 5. Sat. I, 1, 15 sqq.

car c'était par le commerce, le commerce maritime surtout, que s'édifiaient les grosses fortunes. Le commerce représente et résume à ses yeux toutes les professions où l'on s'enrichit. Le marchand, « l'audacieux qui court sur les mers[1] », est pour lui le type de ces gens toujours inquiets, jamais satisfaits, uniquement occupés d'améliorer leur état; et il le poursuit de ses attaques sans relâche[2]. Point de vue aristocratique, étroit, arriéré, contraire à l'esprit moderne d'activité et d'initiative, lequel tend à supprimer les barrières entre les classes sociales et pousse l'individu à s'élever au-dessus de sa condition. Restreindre les efforts de l'homme à gagner juste ce qu'il doit dépenser, c'est risquer de détruire toute industrie, toute société, toute famille, la société, l'industrie, la famille supposant l'effort toujours renouvelé. Remarquerons-nous, à ce propos, qu'Horace est resté célibataire? Il vivait conformément à son principe. Mais était-ce bien à lui d'en vouloir si fort à ceux qui gagnent un peu plus que le strict nécessaire? et que serait-il advenu du fils d'affranchi, si l'humble pécule, lentement amassé par son père, ne lui avait permis de recevoir l'instruction d'un fils de chevalier ou de sénateur[3]?

Pour être justes néanmoins, nous devons tenir compte du temps où Horace a vécu. Je ne dirai pas comme lui[4] que jamais on n'a plus âprement qu'à son époque convoité la fortune. Cela s'est dit de tous les temps, et pour tous les temps sans doute il y a quelque exagération à le dire. Il est certain cependant qu'on était extrêmement avide de s'enrichir sous Auguste,

1. Sat. I, 1, 29-30.
2. Sat. I, 1, 38-40; I, 4, 29-32; Carm. III, 24, 36-40; Epist. I, 1, 45-46. — Il est à remarquer que souvent les moralistes n'ont pas compris le commerce. Juvénal, la Bruyère s'en prennent eux aussi au marchand. A Rome, d'une façon générale, le commerce avait mauvais renom; et c'est une anomalie curieuse que l'importance qu'il y gardait tout de même.
3. Sat. I, 6, 76-78. — 4. Epist. I, 1, 53; 65-66.

pour la bonne raison qu'on en avait besoin. Le goût du bien-être, du plaisir, du luxe était intense. On demandait l'argent à tous les moyens, honnêtes ou malhonnêtes : fonctions publiques, commerce, banque, captation d'héritages. Cette ardeur de tous à vouloir sortir de leur état, par les magistratures ou la fortune, choquait vivement notre poète. D'une âme tempérée, ayant peu de désirs, se défiant des excès, guéri depuis l'équipée de Macédoine de toute velléité d'ambition, il acheva, au spectacle de ses contemporains et en réaction contre leurs tendances, d'ériger en système un instinct profond de sa nature. Telle est la cause principale de l'excès avec lequel il a traduit sa pensée. N'y voyons de sa part aucune intention politique. On a prétendu que, la société venant de passer par des situations terriblement instables, il fallait avant tout la rasseoir et lui prêcher l'immobilité ; on a dit aussi que, pour s'opposer à la contagion du fâcheux exemple que donnaient des fortunes trop rapides, il fallait enseigner à chacun la nécessité d'être content de son sort. Si Horace avait espéré par là entrer dans le jeu d'Auguste, il aurait commis une erreur et singulièrement dépassé les désirs du prince. Auguste voulait la simplicité des mœurs, mais non pas avec ses extrêmes conséquences, non pas la simplicité qui, se contentant de presque rien, n'éprouve plus guère le besoin d'agir. Il n'était point l'ennemi du commerce. Il savait toute l'importance des marchands, et que sans eux un état ne peut prospérer. Horace, en réalité, n'a pas fait tant de calculs. Quand il demandait qu'au lieu de se révolter contre les hommes et les choses, on acceptât sa position, il était simplement fidèle à une doctrine issue de son tempérament. Et, je le répète, contenue dans de certaines limites, la doctrine avait du bon : elle renferme un conseil d'optimisme. Il est bon en effet, que l'on cherche d'abord à se plaire là où vous a placé

le hasard de la naissance, puis, tout en travaillant à rendre son sort meilleur, qu'on le fasse sans fièvre et sans brûler trop vite les étapes.

Horace a plus raison encore, quand il montre que s'attacher trop violemment à un objet quelconque, argent, pouvoir, honneurs, est le plus sûr moyen de devenir esclave. Cette intéressante conséquence va lui permettre de renouveler des idées souvent développées. Avait-il assez vanté déjà l'amour de la modération, de l'existence tranquille, du *quod satis est*! Mais il n'en avait pas encore mis en relief l'utilité dernière. Il y insiste à présent, et c'est toute la seconde partie de l'épître. Il faut aimer ce qui suffit, parce que celui-là seul est libre qui désire le moins possible, et que la liberté est le premier de tous les biens. La liberté vaut mieux que l'or : *potiore metallis libertate*[1] : la course après la fortune est même la pire des folies. « L'insatiable portera éternellement le poids d'un maître et le joug de la servitude, parce qu'il n'aura pas su se contenter de peu[2]. » On songe, en lisant ce passage, au paradoxe stoïcien : μόνος ὁ σοφὸς ἐλεύθερος καὶ πᾶς ἄφρων δοῦλος, seul le sage est libre, le non-philosophe est esclave. Ayant côtoyé les Stoïciens, Horace leur a pris quelque chose; mais, comme toujours, il tempère ce qu'il leur emprunte. Il ne dit pas avec eux d'une façon tranchante : le sage ne doit rien désirer. Il dit seulement : le sage saura borner ses désirs et se contenter du nécessaire. Et ce nécessaire, il l'a un jour défini : c'est ce qu'on ne peut refuser à la nature humaine, sans qu'elle se plaigne[3]. Il ne s'agit donc pas de rudoyer la nature; les Stoïciens trouvent une sorte de plaisir, une amère jouissance à le faire; Horace la respecte. Il ajoute : « Une fortune trop grande ou trop petite est comme une chaussure trop large ou trop étroite; trop large, elle nous fait tomber; mais

1. v. 39-40. — 2. v. 40-41. — 3. Sat. I, 1, 74.

trop étroite, elle nous blesse[1] ». Ainsi, c'est encore être sage à ses yeux, et par conséquent libre, que de souhaiter une fortune proportionnée à ses besoins. Il ne faut pas craindre la pauvreté ; mais il vaut mieux ne pas être pauvre absolument : avec une modeste aisance, on peut tout de même goûter la précieuse joie de s'appartenir.



Un doute pourtant vient à l'esprit : ce sage selon Horace, ce sage de l'époque d'Auguste, s'appartiendra-t-il vraiment tout entier ? Et ne lui manque-t-il pas pour cela une liberté nécessaire, qui est la liberté politique ? — Non, répond Horace, il ne lui manque rien ; car la seule liberté qui compte, est la liberté intérieure. Or, sous un prince, on peut jouir de la liberté intérieure plus pleinement qu'en république ; et quant à la liberté du citoyen, les tristes temps de sa jeunesse montraient au poète qu'en république même elle ne demeure pas toujours sans atteinte.

D'ailleurs, l'avait-il jamais sérieusement aimée, cette liberté politique ? Rien ne le disposait à être un ardent républicain. Il n'était pas d'un naturel à s'échauffer bien vivement en faveur d'un principe, et il n'avait aucune raison de vouloir sauver l'ancien gouvernement. Il n'y avait pas de place pour lui dans l'aristocratique république qu'était la république romaine ; il n'était même pas de cette bourgeoisie qui arrivait de temps en temps au pouvoir. Moins qu'à un autre les abus du régime devaient lui échapper, puisqu'il en souffrait ; le parti de Brutus représentait un passé qui lui était non seulement étranger, mais hostile. Les nobles pouvaient le flatter à l'occasion ; ils n'en restaient pas moins armés contre lui du souvenir de ses

1. v. 42-43.

origines. Et cependant il les avait suivis en Macédoine! Quelle aberration de sa part! Il le reconnaissait maintenant. Philippes lui avait déjà coupé les ailes, comme il dit[1]; si la moindre illusion lui était restée, onze ans de guerres civiles se seraient chargés de la lui enlever. Après Philippes, il avait vu Pérouse, un des plus sombres moments de l'histoire; après la lutte contre Brutus, les luttes contre Sextus Pompée, contre Antoine; et toujours les mêmes fléaux, meurtres, confiscations, pillages : on s'assassinait au nom de la liberté Aussi pas un mot dans ses œuvres, même dans celles qui précèdent sa liaison avec Mécène, ne trahit un regret de la république. Il n'était pas encore rallié au gouvernement nouveau, qu'il n'était déjà plus pour l'ancien. Il souhaitait avant tout la tranquillité; il en venait à désirer un pouvoir fort, un maître, qui fît cesser la guerre en écrasant ses rivaux; par amour du repos il s'acheminait vers Octave. En attendant, la colère le saisit, toutes les fois qu'il apprend que de nouvelles hostilités se préparent[2]. Si l'on ne peut mettre un terme aux maux qui désolent l'Italie, il ne reste plus qu'à fuir et à tâcher de trouver ailleurs une patrie. Dans la 16e épode, il songe à partir pour l'Océan lointain, pour les îles Fortunées, pays fabuleux où l'imagination des peuples, depuis Homère, aimait à placer l'âge d'or. Que va-t-il y chercher? Apparemment cette liberté pour laquelle il s'est battu. Elle n'existe plus à Rome; mais si elle lui est vraiment chère, il ne manquera pas, en rêve, de la situer là-bas; rien ne l'en empêche, puisque c'est un rêve; et la malheureuse, opprimée, chassée de partout, mérite bien qu'on lui assure en quelque coin de cette terre un tranquille refuge. Chose singulière, Horace se borne, dans sa pièce, à faire une description de bonheur

1. *Decisis humilem pennis*, Ep. II, 2, 50. — 2. Epod. 7.

champêtre au sein de l'abondance et du calme, avec les banalités habituelles en un tel sujet; nulle part il ne parle de liberté. Ainsi, même aux îles Fortunées, il n'a pas mis la liberté politique : il faut donc croire qu'il ne la jugeait pas indispensable au bonheur. Cela prouve aussi combien ses convictions républicaines étaient peu profondes, ou plus exactement combien il avait pris en dégoût une certaine république. Mais à qui la faute, sinon à ceux qui avaient rendu alors la liberté odieuse, en abritant sous ce beau nom leurs intrigues, leur ambition et leur cupidité insatiables? Le monde était las de ces basses querelles. Un besoin de paix était né, si fort que les peuples étaient prêts à lui sacrifier tout le reste.

On comprend qu'après Actium, quand le monde fut rentré dans l'ordre, Horace, propriétaire paisible en Sabine, ait été plus que jamais partisan résolu de l'abstention politique. Il ne tenait pas à courir de nouveau les aventures, trop heureux d'y avoir échappé une première fois. Les vers si pleins d'émotion qu'il écrit à Septimius, attestent que la leçon du passé était toujours présente : « Tibur, puisse-t-il être l'asile de ma vieillesse, puisse-t-il être pour moi le repos, après mes courses sur mer et sur terre, mes voyages et mes campagnes[1]! » Fuir les honneurs, s'éloigner des affaires, devint un des articles essentiels de son programme. Il y trouvait cet autre avantage qu'il allait pouvoir donner tous ses soins à l'étude de la sagesse. Il aurait désormais plus de loisirs pour apprendre à se connaître et, se connaissant, pour travailler à se rendre meilleur. Aussi, bien loin de s'indigner qu'Auguste se fût emparé du pouvoir, le remerciait-il d'avoir assumé un fardeau dont il le débarrassait, lui et les autres. De sorte que nous aboutissons à ce curieux

1. Carm. II, 6, 6 sqq.

résultat : en supprimant la liberté du citoyen, Auguste lui paraît avoir donné aux Romains la vraie liberté. Quand on dit que personne n'a aimé la liberté plus qu'Horace, on voit donc de quelle manière il convient de l'entendre. Le mot a perdu pour lui tout son sens politique; il ne signifie plus que l'indépendance vis-à-vis de soi-même. Dès lors, c'est devenir libre que de renoncer à gouverner son pays, et même — sans paradoxe — c'est devenir libre que d'accepter l'autorité d'un prince, puisque l'on est arraché au souci des fonctions publiques et à ces servitudes que les magistratures vous imposent, puisque l'on devient libre enfin de se délivrer de ses passions, les vrais tyrans ceux-là, les seuls qui soient dangereux, les tyrans de l'âme.

Cette théorie, qui n'était certes pas pour déplaire au pouvoir, mais qu'il professait avec conviction, sans calcul de flatterie, c'est à la campagne qu'Horace en a pris surtout conscience. La campagne est par excellence le lieu du loisir, de ce loisir qui rend l'homme à lui-même. Ne serait-ce pas pour ce motif que le poète a mis sa lettre sous la protection de la déesse Vacuna [1]? On peut croire, en effet, sans chercher plus loin, que la vieille divinité sabine est simplement pour lui la déesse du loisir (*dea vacantium*) [2]. En disant

1. v. 49.

2. On admet souvent que la Vacuna sabine doit être identifiée avec la Victoire romaine. On se fonde pour cela sur un témoignage de Varron et sur le fait qu'au Ier siècle de l'Empire un temple de la Victoire, restauré par Vespasien, s'élevait non loin de l'endroit où l'on suppose qu'était la villa d'Horace (sur l'inscription du temple, voir C.I.L., XIV, 3485). Mais il faudrait alors que sous l'Empire on eût confondu Vacuna avec la Victoire; or, d'autres inscriptions impériales mentionnant Vacuna prouvent qu'il n'en était pas ainsi (C.I.L., IX, 4636, 4751, 4752). Quant au témoignage de Varron, il est incertain. Porphyrion n'en parle pas; le pseudo-Acron le transmet; mais le scoliaste de Cruquius, le transmettant de son côté, remplace *Victoriam* par *Minervam*. — En réalité on ne savait rien de précis sur Vacuna, et l'on essayait tour à tour diverses assimilations : avec Bellone, Diane, Cérès, Vénus. La seule chose à retenir, c'est que même quand le scoliaste donne la Victoire

à Fuscus qu'il lui écrit assis près de son temple en ruines[1], il veut rappeler au lecteur le *vivo et regno* du vers 8 et terminer l'épître comme il l'a commencée, par l'idée capitale de liberté. Mais, du même coup, en disant qu'à la campagne seulement il lui est donné de s'appartenir, il nous fait toucher la raison et nous permet de mesurer le degré de son amour pour elle.

Ne lui demandons pas un amour de premier mouvement, l'amour d'un Virgile, dont l'âme a vibré dès l'enfance au contact de la nature. A lire les *Bucoliques*, on sent que le petit Cisalpin des environs de Mantoue a aimé avec tout son cœur son Mincius au cours sinueux et couvert de roseaux, ses collines, ses prairies, et la haie de saules voisine où bourdonnaient les abeilles. Horace, au contraire, a passé sa jeunesse dans les villes; il n'a été mis qu'assez tard en présence de la nature; il ne l'a connue réellement qu'après avoir reçu de Mécène sa propriété de Sabine. Et si le cadeau le combla tant de joie, on sait que ce fut moins d'abord un bonheur positif que la satisfaction d'être délivré d'une gène insupportable. Il avait cru, en entrant dans le cercle de Mécène, jouir simplement du commerce de gens d'esprit; la fréquentation de ce grand monde avait fait de lui, sans qu'il l'eût prévu, une manière de personnage; on lui supposait du crédit; il était assiégé par les fâcheux, accablé d'obligations sociales. Son amour pour la campagne n'est donc au début qu'un amour d'opposition, si l'on peut dire; il l'aime

comme un équivalent de Vacuna, il justifie ainsi l'équivalence : *Victoriam deam vacationis, quod faciat vacare a curis*. L'idée de *vacare* apparait donc encore. Cela nous suffit. — Il est assez vraisemblable, d'ailleurs, que pour les paysans sabins Vacuna ait été la divinité qui préside au repos, la déesse que l'on fête après le rude travail de l'été. Horace a gardé cette idée de loisir, mais il l'a prise au sens large; ce n'est plus pour lui le loisir du paysan qui n'est que le repos d'une saison et la détente physique nécessaire : c'est le loisir du sage, avec la tranquillité de l'âme qui lui permet de s'appartenir.

1. Noter que le renseignement est exceptionnel. Aucune autre épître n'est datée d'un endroit déterminé.

par dégoût de la ville. Mais ses sentiments dans la suite se modifient, à mesure qu'il réfléchit davantage. Non pas qu'il en vienne jamais à l'aimer pour elle-même, en s'oubliant. Ceux qui l'aiment ainsi, c'est qu'ils en sentent directement tout le charme, toute la beauté profonde enfermée dans le plus humble paysage; ils ne la voient pas à travers leur philosophie. Horace l'aimera toujours avec son intelligence plus qu'avec son cœur, comme un moyen plus que comme une fin, mais comme un moyen dont l'importance lui apparaît maintenant décisive, — puisque ce qui est en question, ce n'est rien de moins que le bonheur, — et universelle, — puisque le bonheur est le rêve de l'humanité tout entière. Il lui sait gré, non seulement d'enseigner la science de la vie, mais d'être une occasion sans cesse renouvelée de pratiquer ses enseignements. Auprès d'elle on s'exerce perpétuellement à la modération des désirs. Dans son atmosphère où tout est vrai, où les choses reprennent leurs proportions et leur valeur exactes, on voit mieux de combien de besoins l'homme peut s'affranchir. (Vérité, liberté, ces deux idées, ces deux mots reviennent toujours, qu'il s'agisse de notre épître ou des autres qui ont trait à la vie champêtre). Et tant de services déjà rendus à Horace, qu'elle continue à lui rendre, l'attachent à elle d'une affection grandissante. Ce qui était simple goût à l'origine, est devenu amour, non désintéressé sans doute, maïs réel et fort tout de même par le sentiment de la reconnaissance. Littérairement enfin, la campagne a bien servi le poète; les vers de l'épître 10 qu'il a consacrés à son éloge, sont parmi les plus frais, les plus gracieux, les plus aisés, qui aient coulé de sa plume.

VIII

ÉPITRE 11 A BULLATIUS. — Les voyages dans l'antiquité. — Une des causes de ces voyages : l'ennui. — Les vers 7-10, clef de la pièce. — La leçon de l'épître : ne pas voyager.

Horace se félicitait donc d'être tenu par le nouveau gouvernement loin des affaires; il s'applaudissait, comme Virgile, d'avoir des loisirs : *deus nobis haec otia fecit*. Mais tous deux savaient occuper leurs loisirs, celui-ci dans la contemplation de la nature, celui-là dans l'étude de la sagesse. Pour bien d'autres, ce n'était que du temps perdu, du temps qui restait vide et finissait par importuner. Quelque besoin de repos que l'on eût éprouvé après les rudes secousses des guerres civiles, le repos lui-même est un état dont on se fatigue, quand il dure. Au début, il est la détente accueillie avec joie, et ce fut la cause du transport qui salua la victoire d'Actium; à la longue, il est l'ennui qui naît du désœuvrement. On en arrivait ainsi à rechercher de nouveau l'agitation, et on la demandait aux voyages, faute de pouvoir la trouver ailleurs.



Ce serait une erreur de croire que les déplacements fussent chose rare dans l'antiquité[1]. Les Romains voyageaient; ils voyageaient même beaucoup, peut-être presque autant qu'on l'a fait jusqu'au XIXe siècle dans l'Europe moderne. La différence était qu'ils voyageaient de manières plus diverses. Tout le monde chez nous, avant de prendre les chemins de fer, pre-

1. Voir L. Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, t. II de la trad. franç. p. 333 et suiv.

nait déjà la diligence ou la chaise de poste. A Rome, au contraire pareille uniformité n'existait point. Le voyage de Mécène et d'Horace à Brindes en fournit une preuve curieuse [1]. On part à cheval ou à pied; on descend les marais Pontins en barque, par le canal; on arrive à Capoue monté sur des mulets; de Trivicum à Canosa on est en voiture. Que de modes de transport! Le progrès a consisté d'abord à réduire cette variété à l'unité. Quant à la commodité, à la rapidité même des communications, elles étaient très grandes dès l'époque romaine. Je parle surtout, il est vrai, de l'époque impériale. Sous la République l'état troublé des affaires rendait les relations moins faciles. Cependant, même alors, il y avait les nécessités de la conquête, celles du commerce, les provinces à administrer et à exploiter. De nouveaux territoires annexés, c'étaient de nouvelles occasions de voyages pour les fonctionnaires et les négociants. A plus forte raison, sous l'Empire, quand la paix eut établi la sécurité, la vie circula-t-elle avec une merveilleuse activité entre toutes les parties de ce grand corps; un va-et-vient continuel commença des provinces à Rome, de Rome aux provinces, sans compter le mouvement de province à province. Plus que jamais on se mit à voyager pour ses intérêts privés ou les intérêts de l'État. Les jeunes gens voyageaient pour achever leur instruction, à Athènes, Alexandrie ou Antioche [2], les curieux pour satisfaire leur désir de voir [3]. On voyageait pour sa santé, on voyageait pour son plaisir. Il en était enfin qui voyageaient, simplement pour voyager, parce qu'il leur fallait changer de place. C'est à la catégorie des

1. Horace, *Satir.* I, 5.

2. Cicéron (*pro Arch.* 3, 4) appelait déjà Antioche *urbem... eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluentem.*

3. Ainsi Germanicus et son voyage en l'an 18 de notre ère (Tac., *Ann.* II, 53-54).

voyageurs sans but qu'appartenait Bullatius, auquel est adressée l'épître 11.

Cette épître ne paraît point fort obscure; elle a cependant donné lieu de la part des commentateurs à des interprétations divergentes. Pour les uns Bullatius ne voyage pas assez; pour d'autres il voyage trop. La cause de ses voyages est tantôt l'intérêt, tantôt la nécessité, tantôt l'inquiétude d'âme et l'impossibilité de se fixer. On suppose ou qu'il cherche fortune, ou qu'il veut échapper à quelque désagrément, ou qu'il veut seulement s'échapper à lui-même[1]. Est-il à l'étranger quand Horace lui écrit? Est-il de retour à Rome? Sur ce point encore les avis sont partagés[2]. Et Horace, qu'a-t-il prétendu faire, en écrivant son épître? Guérir un ami malade ou, indirectement, se guérir tout le premier du mal dont il a souffert, dont il continue peut-être à souffrir, l'instabilité d'humeur[3]? Les conseils s'adressent-ils à Bullatius, ou au poète en peine d'équilibre moral, ou même, plus encore qu'au poète et à Bullatius, à tous les hommes quels qu'ils soient, à l'inconstante humanité? Bullatius, en un mot, est-il le personnage important de la pièce ou sert-il de simple prétexte à une leçon générale? Autant de questions, autant de réponses différentes.

Écartons tout de suite certaines explications qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. Pour le Pseudo-Acron, par exemple, Bullatius n'aurait jamais voyagé et, manquant de points de comparaison, puisqu'il n'a pas quitté son pays, mettrait naïvement au-dessus de toute chose Rome, le Tibre, le Champ de Mars, tandis qu'Horace lui recommanderait le séjour d'autres régions plus agréables où tout est réuni en vue du bonheur. Il est impossible de se tromper plus grossièrement; c'est juste le contraire de la vérité; on dirait que le

1. Cf. Obbarius, t. II, p. 94-95. — 2. Orelli-Mewes d'un côté; Schütz ou L. Müller de l'autre. — 3. Kiessling², p. 84; Lejay *éd. petit in-16*, p. 195-196.

scoliaste n'a pas lu l'épître. Telle est assez souvent la valeur des scolies qui nous sont parvenues sous le nom d'Acron[1]. — Se figurer d'autre part Bullatius comme un républicain, mécontent de l'ordre nouveau, comme un exilé volontaire qui s'est retiré en Orient, mais dont Octave désire le retour, et appuyer cette opinion sur les vers 22 et 23 de la lettre, c'est tirer de ces vers ce qu'ils ne disent en aucune façon et faire une pure hypothèse[2]. — A s'en tenir au texte d'Horace (le seul document qui nous parle du personnage[3]), on ne voit pas que Bullatius ait eu, pour courir le monde, des motifs politiques, ni même qu'il ait eu un motif quelconque. Et de cette absence de motifs, on a le droit de conclure qu'il était simplement un de ces ennuyés que Lucrèce et Sénèque ont si bien dépeints, et dont Annæus Serenus, le capitaine aux gardes de Néron, est l'exemplaire le plus connu. On a prononcé à propos de Serenus le mot de « spleen antique[4] », on a évoqué le souvenir de Chateaubriand. Acceptons le rapprochement. Bullatius serait, en ce cas, un ancêtre, plus lointain encore, de René; ce qui n'a rien d'impossible, car le mal en question remonte pour les Romains aux derniers temps de la République.

Ce déplaisir ou dégoût de soi-même et, pour employer les fortes expressions de Sénèque, ces oscillations, ce roulis d'une âme qui ne peut nulle part trouver un point fixe (*taedium et displicentia sui et nusquam residentis animi volutatio*[5]), c'est le mal des civilisations avancées; les peuples jeunes et pauvres l'ignorent; il naît avec les richesses, le développement

1. *L'argumentum* de Porphyrion, qui donne la même interprétation, ne paraît pas authentique; il manque dans les meilleurs manuscrits.
2. Walckenaër, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, I, p. 469.
3. Le nom même de Bullatius est assez rare dans les inscriptions. Cependant voir *C.I.L.* VI, 13660.
4. Martha, *les Moralistes sous l'Empire romain*, p. 25. — 5. Senec., *de Tranq. anim.*, 2, 10.

du luxe, les raffinements des plaisirs. Lucrèce et Sénèque l'ont-ils éprouvé par eux-mêmes? Tout au moins ils le connaissent à merveille, pour l'avoir observé chez leurs contemporains. L'un a noté l'amertume qui monte du fond des jouissances et, soulevant le cœur, provoque « un tel dégoût que l'on se sent mourir [1] ». L'autre a mis dans la bouche des rassasiés d'émotions ce cri : *quousque eadem?* « quoi! toujours la même chose [2]! », cri de désespoir de la volupté blasée, qui a trop exigé de la vie et n'aperçoit plus sur terre qu'une affreuse uniformité.

A cette cause de découragement, une autre vint s'ajouter sous l'Empire. Malgré les déclarations officielles, c'était bien un gouvernement nouveau qui s'était établi avec Octave. Or, quand tout avait changé dans le régime politique, une chose dans la société n'avait pas changé, l'éducation. Elle était restée ce qu'elle était au temps de la République; elle formait toujours des orateurs. Quoique les assemblées populaires fussent mortes et la vieille tribune aux harangues devenue silencieuse [3], elle continuait à préparer les jeunes gens aux destinées d'un Gracque ou d'un Cicéron, comme si la parole donnait encore l'influence, les charges, le pouvoir. De là un désaccord profond entre l'école et la vie; de là le désappointement qui s'emparait de beaucoup, lorsque, nourris de souvenirs anciens, ils se heurtaient à la réalité, si différente.

1. Lucret., IV, 1126. Comparer Alfred de Musset, *L'espoir en Dieu* :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
> Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

2. *De Tranq. anim.*, 2, 15.

3. Non pas que le régime impérial ait été complètement un régime de silence. On parlait au Sénat, on parlait devant les tribunaux. L'expression de Tacite : (*Augustus*) *eloquentiam sicut omnia alia pacaverat*, est une exagération oratoire. Mais le forum est bien muet et la parole, ayant cessé de s'adresser au peuple, a perdu les plus belles occasions de se faire entendre, comme aussi sa plus grande part d'influence dans le gouvernement de l'État.

C'est le même malaise qui fermente dans les cœurs, toutes les fois qu'une génération ne trouve pas à s'employer dans le sens où elle a été élevée. C'est celui dont souffrit la jeunesse de la Restauration « née au sein de la guerre, pour la guerre » et « condamnée au repos par les souverains du monde », celui dont se plaignirent si amèrement les de Vigny et les Musset[1].

Enfin ces longues périodes de guerres, surtout de guerres civiles, où l'existence livrée au hasard ne compte plus, ont des conséquences déprimantes. De pareilles révolutions ne peuvent bouleverser l'ordre politique, sans ébranler les âmes. Si elles trempent quelques-unes d'entre elles, elles brisent les ressorts d'un plus grand nombre. Pour un Caton, qui sait ce qu'il veut et jusque dans la mort défend un principe, combien de Bullatius, ballottés d'une inquiétude vague, flottants, désemparés, qui se meurent, eux, de ne plus voir à leur vie de raison d'être !

Le propre de ces mélancoliques est de ne pouvoir rester en place ; le symptôme de leur mal est la manie des voyages : *plerumque videmus... Commutare locum, quasi onus deponere possint* [2]. Ils espèrent, en changeant de lieu, déposer le fardeau d'ennui qui les accable, et guérir leur âme par l'agitation de leur corps. La pénétrante analyse de Sénèque les compare aux endoloris qui se retournent sans cesse dans leur lit, et, s'étendant sur le côté qui n'est pas encore las, cherchent à chaque fois le soulagement dans une position différente. « Tel, l'Achille d'Homère, tantôt couché sur le ventre et tantôt

1. Musset dit encore (*Confession d'un enfant du siècle*, ch. II) : « Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme *une misère insupportable.* » Et de Vigny (*Servitude et grandeur militaires*, ch. I) : « Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ de Mars et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie. *Accablé d'un ennui* que je n'attendais pas dans cette vie si vivement désirée... »

2. Lucret., III, 1070-1072.

sur le dos, incapable de conserver un moment la même attitude[1]. » Ils font comme lui, ils se remuent. « Alors un voyage succède à un autre, un spectacle remplace un autre spectacle. Chacun se fuit; mais que sert de fuir, si l'on ne peut s'éviter, si l'on se retrouve toujours et si l'on devient pour soi le plus insupportable des compagnons[2]? » Tantôt, comme ici, ce sont les expressions de Lucrèce[3] et le nom même du poète qui se présentent sous la plume de Sénèque. Tantôt, écrivant à Lucilius[4], le philosophe se souvient d'Horace. Avec cette abondance ingénieuse, qui divise et subdivise la pensée pour tenter toutes les avenues du cœur et tâcher de pénétrer par l'une d'elles, il développe longuement ce qu'Horace avait condensé dans la sobre précision de ses odes. Mais, pour être plus bref, Horace ne s'en était pas montré ennemi moins résolu des voyages. A Plancus, à Septimius, à Grosphus, à la jeunesse romaine[5], dès que l'occasion lui était offerte, il avait signalé l'inutilité de courir de rivage en rivage et vanté la douceur bienfaisante du repos. Qu'on ne lui parle pas des cités grecques, de Rhodes, de Mytilène, d'Éphèse, de Corinthe baignée par deux mers[6]; ceux qui se laissent prendre à leur prestige ne sont pas des sages; quitter son pays ne fait point que l'on quitte ses passions. Et à deux reprises, avec son désir habituel de perfection, revenant sur une même image pour la rendre plus fine[7], il peignait les vains efforts du fugitif, la Crainte, les Menaces installées sur la trirème d'airain qui l'emporte, ou, assis en croupe sur son coursier, le noir souci qui galope avec lui.

1. Senec., *de Tranq. anim.* 2, 12. — 2. Senec., *de Tranq. anim.* 2, 14. — 3. Lucret., III, 1081-1083. — 4. Voir les lettres 28, 55 et surtout 104. — 5. Carm. I, 7; II, 6; II, 16; III, 1. — 6. Carm. I, 7. — 7. Carm. II, 16, 21-25 et III, 1, 37-41.



Nous connaissons maintenant les thèmes principaux de l'épître à Bullatius; car ce n'est pas en passant des *Odes* aux *Épitres* et de la jeunesse à l'âge mûr, qu'Horace, mis en présence d'un malaise semblable, aura changé de sentiment sur le remède nécessaire. Bullatius a été promener son ennui dans les îles de l'Archipel, sur la côte d'Asie, au milieu de toutes ces villes célèbres par leur histoire, le charme de leur climat, l'élégance de leurs édifices, et il est de retour en Italie [1]. De retour, mais non pas plus heureux. Horace l'interroge; il lui pose trois questions distinctes : « Ces lieux si renommés valent-ils mieux ou moins que ce qu'on trouve à Rome? L'un d'eux lui plaît-il au point qu'il y resterait volontiers et par goût? Ne vante-t-il une misérable ville comme Lébédos que par lassitude de se remettre en route et parce qu'il a conçu, après avoir tant voyagé, un subit et mortel dégoût des voyages [2]? » Bullatius répond alors à Horace, et sa réponse atteste un grand découragement : « Tu viens de nommer Lébédos. Tu sais ce qu'elle est; tu la connais pour l'avoir visitée autrefois, du temps où tu étais avec Brutus en Asie [3]. C'est moins que Fidène ou Gabies, c'est une bourgade de rien, un désert. Qu'importe! C'est là que je voudrais vivre actuellement [4], là, qu'oubliant tout le monde et oublié de tous, j'aimerais à contempler du rivage les fureurs de Neptune ». Et Horace à son tour répondra,

1. C'est ce qu'indique le verbe de la première phrase qui est au parfait (*quid tibi visa Chios...?*), peut-être l'adverbe *illic* du vers 8 qui désigne un endroit éloigné, à coup sûr le sens du vers 21 : *Romae laudetur Samos et Chios et Rhodos absens.*

2. v. 3-7.

3. La satire I, 7 prouve qu'Horace a visité Clazomène avec Brutus, et Clazomène n'était pas loin de Lébédos.

4. v. 8. La forme employée est *vellem*, qui indique un regret.

s'efforçant de réconforter Bullatius; je parlerai de sa réponse tout à l'heure.

Mais notons, avant d'aller plus loin, que jusqu'à présent tout se suit, se tient et satisfait le lecteur. La pièce se développe avec des alternatives ou des oppositions naturelles; elle a, semble-t il, le mouvement et comme le rythme qui convient. Certains critiques pourtant n'en jugent point ainsi. Ils n'admettent pas que les vers 7-10 : *scis Lebedus quid sit*, etc., puissent être placés dans la bouche de Bullatius, et c'est à Horace qu'ils rapportent le singulier accès de mélancolie que ces vers trahissent [1]. Voyons sur quels arguments ils s'appuient. « Si Bullatius, dans une lettre antérieure, a déjà fait connaître à Horace son opinion sur Lébédos, que signifie, disent-ils, la question posée au vers 6 : *an Lebedum laudas odio maris atque viarum*? Elle est déplacée et même absurde [2]. Et s'il ne l'a pas fait connaître, comment Horace peut-il imaginer sa réponse? » Nous dirons, nous : « A quoi bon supposer que Bullatius a écrit auparavant au poète? Horace n'est-il donc pas assez fin psychologue pour avoir su lire dans l'âme de son ami et démêler les sentiments confus qui l'agitent? Il lui prête une réponse conforme à ces sentiments : rien de plus naturel. C'est une figure de rhétorique qu'il emploie, c'est-à-dire aussi un procédé courant de conversation familière. » Quant à prétendre qu'un dialogue entre l'auteur et son correspondant répugne au genre de l'épître [3], l'objection en soi se comprend peu; en fait, dans les *Épîtres* le dialogue, quoique moins fréquent que dans les *Satires*, n'est point cependant sans exemple [4].

Ainsi les raisons alléguées ne sont nullement déci-

1. L. Müller imagine une troisième solution, peu satisfaisante : mettre les vers 7-10 dans la bouche d'un interlocuteur fictif.

2. L. Müller, p. 93, n. 7-10.

3. Orelli-Mewes, II, p. 396, n. 7-10. — 4. Ep. I, 16, 41-43; 19, 41 sqq.

sives. Vaudraient-elles mieux, elles se heurteraient encore à cette difficulté que les vers 7-10 sont en contradiction absolue avec ceux qui les suivent, s'ils expriment vraiment l'état d'âme d'Horace. Que lisions-nous, dans cette supposition, aux vers 7-10? Que, las, abattu, il regrettait de ne pas vivre obscur et oublié dans la déserte Lébédos. Et que lisons-nous à partir du vers 11? Qu'il faut, si l'on est hors de chez soi, se hâter de rentrer au logis et n'imiter ni le voyageur surpris par la pluie, qui s'installe à demeure dans l'auberge de rencontre, ni celui qui, transi par le froid, ne veut plus quitter l'établissement de bains où il s'est réchauffé. Est-ce bien le même homme qui, dans deux passages successifs, tiendrait un langage si différent? Est-ce le même qui, après avoir souhaité de s'exiler, conseillerait, aussitôt après, à ses concitoyens de rester tranquilles dans leurs foyers, de regarder autour d'eux et de voir s'ils n'ont pas sous la main ce qu'ils vont chercher, sans le trouver, en de lointains pays? — Mais, reprend M. Lejay [1], d'accord avec Kiessling [2], ces recommandations qu'Horace semble adresser à tous les Bullatius, c'est à lui-même en réalité qu'il les adresse. Il a besoin tout le premier de conseils et de réconfort; il souffre toujours de cette instabilité d'âme, qu'il avouait naguère plus nettement [3], il se plaît « à confondre adroitement sa propre inconstance avec la manie de voyages » qui tourmente son siècle, pour avoir une occasion de se corriger, lui d'abord, et de travailler à sa guérison sous couleur de préparer celle d'autrui. La contradiction entre les deux passages existe en effet, si Horace est déjà le prédicateur de morale, sûr de lui, maître de ses passions, qui a échappé aux orages dont il veut préserver ses semblables; elle n'existe pas, s'il est malade

1. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 495. — 2. Kiessling [2], p. 84. — 3. Sat. II, 7, 28-29; Ep. I, 8, 12.

encore et si on le range parmi ceux auxquels s'applique la leçon. Les vers 7-10, c'est la crise de découragement, c'est le moment de faiblesse qu'il n'a pas su vaincre, « l'accès d'humeur noire et de misanthropie [1] »; les vers 11 et suivants, c'est l'effort pour se ressaisir, ce sont « les raisons qu'il essaie de se donner pour trouver le calme auquel tend toute sa philosophie [2] ». — Interprétation ingénieuse, trop subtile à mon sens, et qui ne tient pas compte de deux choses : Horace n'est plus inconstant à l'époque où nous sommes; si même il l'était encore, on ne saurait légitimement confondre une simple mobilité d'humeur avec un accès de misanthropie.

Mais rien dans la lettre ne prouve qu'il continue à souffrir de son inconstance d'autrefois. Le vers 29 semble prouver au contraire qu'il en est guéri. Que dit ce vers? *Quod petis hic est* : « Ce que tu cherches, Bullatius, est *ici* ». Pour donner à *hic* toute sa valeur, qui est celle d'un démonstratif de la première personne, il faut ajouter : « Ce que tu cherches est *ici où je suis*, moi Horace ». C'est-à-dire, en développant encore la pensée : « La tranquillité après laquelle tu cours, Bullatius, pas n'est besoin de la poursuivre en voiture, en bateau; elle est partout, dès qu'on a la sagesse de la chercher en soi-même. Elle est à Ulubres, oui, même à Ulubres, au milieu des marais Pontins [3], comme elle habite sous mon toit, dans ma villa de Sabine. » Elle habite donc dans l'âme du poète. Il la possède, il en jouit; il n'est plus l'inconstant qu'on nous présentait tout à l'heure, l'inconstant de l'épître 8, qui se plaignait auprès d'Albinovanus Celsus de n'aimer la campagne que quand il était à la ville. C'est la campagne maintenant qui est

1. Lejay, p. 197, n. 2. — 2. Lejay, p. 196.

3. Cicéron s'amusait à appeler les habitants de ce petit trou les grenouilles d'Ulubres (*ad Fam.*, 7, 18). Habitants peu nombreux; c'était Ulubres l'abandonnée (*vacuae Ulubrae*).

son séjour de prédilection; il ne la quitte plus jamais sans tristesse et lui revient fidèle, aussitôt qu'il peut se dérober aux devoirs du monde. C'est de la campagne qu'il écrit à Bullatius : le rapprochement de *hic* et d'*Ulubris* et la comparaison entre les deux mots atteste, en effet, que le premier comme le second désigne un lieu paisible, une retraite, et que le poète n'est point à Rome quand il compose son épître.

S'il n'est plus inconstant, encore moins est-il le triste, le sombre, le désespéré, qu'il faudrait qu'il fût cependant, si le sentiment que traduisent les vers 7-10 lui appartenait en propre. Car il y a de la mélancolie dans ces vers, une profonde mélancolie (M. Lejay a raison de le reconnaître; mais alors, reconnaissons aussi que ce n'est plus Horace qui parle); il y a le découragement d'une âme qui, dégoûtée des autres, finit par se dégoûter d'elle-même, qui veut comme se perdre dans la contemplation des forces orageuses et sauvages de la nature. Le dernier trait *Neptunum procul e terra spectare furentem* est une réminiscence du *Suave mari magno* de Lucrèce[1]; mais il est redit dans un tout autre esprit. Chez Lucrèce, c'est la joie du philosophe qui, des hauteurs sereines où l'a placé la doctrine, semblable à un homme suivant du rivage la lutte des matelots contre la tempête et mesurant mieux aux dangers d'autrui l'avantage de sa propre sécurité, assiste, spectateur tranquille, au misérable conflit des passions humaines et savoure avec une félicité plus vive la paix intérieure qu'il a su conquérir. Dans la lettre à Bullatius, ce vers et le précédent, c'est l'ardent désir de l'obscurité et de l'ensevelissement dans l'oubli, le cri de désespoir du pessimiste qui s'abandonne, renonce à l'effort et demande à disparaître, c'est un peu l'aspiration au néant. Sentiment curieux, déjà

1. Lucret., II, 1 sqq.

moderne, qui remplira les romans et la poésie lyrique du XIX[e] siècle, mais sentiment, je le répète, tout à fait contraire au naturel d'Horace. Changeant de goûts, Horace l'a été; il ne l'est plus. Mélancolique et pessimiste, il ne l'a jamais été. Je ne me le figure pas, à aucune époque de son existence, disant de lui ce qu'on prétend lui faire dire; sa robuste santé morale le préservait d'une telle faiblesse. S'il y eut un moment où le découragement était permis, c'était pendant sa jeunesse, au lendemain de Philippes, quand il connut par la ruine de toutes ses espérances un terrible mécompte. Or c'est à ce moment qu'il se jette dans la vie avec le plus de fougue et d'entrain. Il a des colères, il n'a pas de tristesses. Virgile, pour un coup moins rude, en porta toujours la blessure; car elle était plus en lui qu'elle ne venait des choses. Horace se redresse sous l'épreuve et fait tête aux événements. Comment plus tard, quand tout lui sourit, aurait-il tenu un langage que l'infortune ne lui a pas arraché? Enfin le séjour aux champs, tel qu'il le conçoit et le pratique, n'est pas la solitude farouche. Il a quitté Rome pour se soustraire aux importuns, non pour se cacher à tous ses semblables. Il aime la société des bons campagnards, ses voisins, qu'il invite le soir à partager son repas, avec lesquels il prolonge la veillée, écoutant les vieilles histoires dont ils entremêlent des discussions plus sérieuses. C'est un ennemi des fâcheux, ce n'est pas un ennemi des hommes. Décidément, le *oblitusque meorum obliviscendus et illis* ne lui convient en aucune façon.



Résumons la question : S'agit-il de retirer les vers 7-10 à Bullatius, les raisons qu'on apporte sont insuffisantes. S'agit-il ensuite de les attribuer à Horace, les

arguments dont on se sert ne sont pas davantage à l'abri des critiques. La conclusion s'impose : c'est Bullatius qui prononce les vers 7-10 ; c'est de Bullatius qu'ils expriment la pensée. Et Horace reste ainsi dans son rôle de conseiller, non pas pédagogue arrogant qui fait de haut la leçon, mais moraliste éclairé qui définit le mal et propose le remède, ami dont la parole a d'autant plus de poids qu'il recommande aux autres ce dont il a fait l'épreuve sur lui-même et qui lui a réussi. Quand il dit qu'on ne doit pas se laisser rebuter par un contre-temps, si pénible qu'il soit, il pourrait citer sa conduite passée en exemple. Quand il vante la nécessité de garder l'équilibre intérieur, il sait les bienfaits qu'il a retirés pour son compte de l'application du précepte. Changer son âme et non point changer de climat, c'est à quoi il s'essaye et à quoi l'on devrait s'essayer comme lui. Il ne blâme pas Bullatius de vouloir vivre à Lébédos, (Lébédos, Ulubres ou Rome, qu'importe ?) ; il le blâme de vouloir y vivre dans l'état d'esprit où il se trouve, c'est-à-dire abattu, et pour la raison qu'il indique, par dégoût de reprendre la mer.

Mais puisque le bonheur vient du dedans et non des choses extérieures, le mieux est encore de ne pas voyager du tout. Tant que rien ne nous force à quitter notre patrie et que la fortune nous fait bon visage [1], demeurons où nous sommes, cultivons notre jardin. Tout le reste est folie, agitation stérile, laborieuse oisiveté, *strenua inertia* [2] (Horace emploie ici une de ces alliances de mots qui lui sont familières [3] et que Sénèque, encore bien plus ami de l'antithèse, n'aura garde de laisser perdre [4]). Ayons l'esprit sain et le

1. v. 20. — 2. v. 28.
3. Carm. I, 34, 2 ; III, 11, 35 ; Ep. I, 12, 19. C'est la figure appelée *oxymoron*.
4. *De Tranq. anim.*, 12, 3 ; *de Brevit. vit.*, 12, 2 et 12, 4.

cœur en repos; tous les charmes de Rhodes et de Samos nous laisseront alors insensibles. Nous ne soupirerons pas plus après ces brillantes cités que nous ne regrettons de n'avoir point de manteau pendant les chaleurs ou de rester sans feu au mois d'août[1]. L'heure présente nous semblera bonne; nous en jouirons sans tarder et nous remercierons les dieux de nous l'avoir donnée[2].

C'est encore la philosophie habituelle au poète; nous y sommes toujours ramenés; il ne se lasse pas d'en prêcher les maximes. Il faut noter toutefois, malgré les redites, la légère progression dans le développement des idées, et préciser ce que l'épître actuelle ajoute à la précédente. Horace disait dans celle-ci : « En quelque *condition* que le sort t'ait placé, tâche de t'en accommoder et de t'y plaire ». Il dit maintenant : « En quelque *lieu* que le sort t'ait fait naître, restes-y : tu peux être heureux là comme ailleurs ». Contente-toi de ton lot dans la société, contente-toi du coin où tu es logé dans l'univers, telle est la leçon à tirer des deux pièces.

1. v. 17-19. — Nauck et après lui L. Müller supposent ingénieusement que les deux hémistiches des vers 18-19 *campestre nivalibus auris* et *per brumam Tiberis* sont interpolés, comme allant à l'encontre de la pensée exprimée dans la phrase. Cette pensée est que le sage, heureux de ce qu'il a, ne demande rien de plus. La comparaison doit donc s'établir avec quelqu'un qui n'ajoute rien à ce qu'il possède. Or c'est en été qu'on n'ajoute rien à son ordinaire; de simples vêtements suffisent, ainsi qu'une chambre sans feu; on n'a nul besoin, pour le bien-être, d'un supplément de chaleur (un lourd manteau ou le foyer allumé). En hiver, au contraire, le léger caleçon de toile des gymnastes (*campestre*) est insuffisant et le bain dans le Tibre est désagréable; il faut donc *ajouter* à son costume habituel un vêtement plus épais, à sa toilette ordinaire de l'eau chaude. L'idée, négative dans le premier cas (on ne demande rien), devient positive dans le second (on désire quelque chose). Comme le sage, loin de désirer Rhodes et Mytilène, les regarde avec une complète indifférence, les deux comparaisons qui ont un désir pour contre-partie ne sauraient lui convenir.

2. v. 23.

IX

Épitre 12 a Iccius. — Caractère d'Iccius. — Iccius et Grosphus — Iccius et Horace : ironie de la lettre. — Nouvelles politiques : Horace et le régime impérial.

L'épître 12 ne nous apprend pas grand'chose de nouveau sur l'état d'âme d'Horace ; mais elle confirme ce dont nous nous doutions, la répugnance du poète à l'endroit des spéculations physiques et métaphysiques, en un mot pour tout ce qui n'est pas la morale, et elle nous fait connaître d'autre part, en la personne d'Iccius, une originale figure de correspondant.



Cet Iccius était un philosophe qui cherchait à s'enrichir ou, si l'on veut, un homme d'affaires qui s'occupait de philosophie. De quelque côté que l'on prenne la chose, elle enferme toujours une certaine contradiction : les nobles études et la poursuite de l'argent ne vont guère ensemble. Et, de cette contradiction dans sa conduite, découlait pour Iccius un malaise, qu'il n'arrivait pas à cacher. Il se plaignait, il était lui aussi, comme Bullatius, un inquiet, un mécontent, mais pour d'autres causes. Une première fois déjà Horace lui avait écrit [1]. C'était en l'an 27, au moment où le préfet d'Egypte, Ælius Gallus, préparait son expédition d'Arabie. Iccius songeait à l'accompagner, séduit par tout ce qu'on racontait de fabuleux sur ce pays de l'or et des pierres précieuses : il comptait bien trouver là-bas l'occasion de secouer une médiocrité de situation, à laquelle il ne pouvait se plier. Étonnement de

1. Carm. I, 29.

son ami, qui essaie de le dissuader et le plaisante avec malice. « Quoi donc! après avoir acheté toute une bibliothèque philosophique et placé sur ses rayons Panætius à côté des disciples de Socrate, il échangera maintenant ses livres contre une cuirasse! Est-ce d'un sage? Franchement, on attendait mieux de lui (*pollicitus meliora* [1]). » Iccius renonça-t-il à son projet ou passa-t-il outre, malgré les conseils d'Horace? Dans tous les cas, comme l'expédition échoua quand elle fut entreprise deux ou trois ans plus tard, il en fut pour ses espérances de fortune. Adieu tout le butin rêvé, les trésors d'Orient, et la belle princesse captive, et le jeune échanson enlevé à une cour royale, que le poète railleur faisait apparaître à son imagination!

Mais l'ambitieux et avide philosophe ne se résignait pas pour cela. Nous le retrouvons, en l'an 20, propriétaire foncier, selon une conjecture de Horkel [2], aux environs de la ville sicilienne d'Acrillæ [3], ou plutôt, selon la leçon des manuscrits, intendant des biens qu'Agrippa possédait dans la grande île. La correction apportée au texte est une simple hypothèse, et il faut s'en tenir à la tradition manuscrite. Pourquoi Iccius n'aurait-il pas été intendant d'Agrippa? L. Müller objecte que, s'il avait pu employer à son profit les revenus considérables de son maître en Sicile, les plaintes du vers 3 ne se comprendraient plus, et encore moins l'épithète de *pauper* du vers 4. — Mais où a-t-on vu un intendant disposer de tous les revenus qu'il administre? Iccius en avait seulement sa part, une part sans doute encore très convenable, qu'Agrippa ne devait point chercher à mesurer chichement et qui aurait suffi à tout autre moins âpre. Quant à l'épithète de *pauper* qu'Horace emploie dans son épître, il est

1. Carm. I, 29, 16. — 2. Adoptée par Ribbeck et L. Müller.
3. Le nom de la ville semble avoir été *Acrillae, arum*, et non *Acrilla, ae*, qui serait nécessaire cependant pour les besoins du vers.

probable qu'Iccius se l'était d'abord appliquée à lui-même. Or tout est relatif, la pauvreté comme le reste : on est toujours le pauvre de quelqu'un. Iccius, évidemment, regardait plus haut que lui, étant de ceux qui peuvent avoir assez, qui n'ont jamais trop. Même largement pourvu du nécessaire au service d'Agrippa, il n'est pas étonnant qu'il se soit lamenté auprès d'Horace sur sa misère.

Enfin l'on comprend mieux, s'il était le *procurator* d'un grand personnage, la recommandation de la fin de la lettre. Horace le prie de bien accueillir Pompéius Grosphus [1]. Ce Grosphus, nous le connaissons. C'était un riche Sicilien, chevalier romain, dit le scoliaste ; l'ode II, 16 lui est adressée [2]. Comme il menait un train de vie luxueux, portait des vêtements teints de pourpre d'Afrique, possédait de nombreux troupeaux dans d'immenses pâturages [3], il ne doit pas songer à obtenir d'Iccius un service d'argent (qu'Iccius d'ailleurs, étant donné son caractère, eût été assez mal disposé à lui rendre). Cependant il a besoin de quelque chose, Horace le dit en propres termes : « Voici le moment, Iccius, de faire provision d'amis ; on les achète à bon marché, quand il manque aux gens de bien ce qu'il vous est facile de leur fournir [4]. » Ce quelque chose ne peut avoir été qu'un service politique. Un représentant d'Agrippa passait aisément pour disposer de quelque influence en haut lieu. Il n'était pas inutile à un habitant de Sicile de nouer avec lui des relations et d'obtenir son appui. Grosphus avait donc demandé à Horace de s'entremettre, et Horace s'exécutait.

1. v. 21-24.
2. Il est question aussi dans les Verrines (II, 3, 23, 56) d'un Eubulides Grosphus né à Centorbi, au pied de l'Etna, et qui était le premier de la ville par son mérite, sa naissance et surtout sa fortune (*homo cum virtute et nobilitate domi suae, tum etiam pecunia princeps*). Celui-là ou son fils aura reçu de Pompée le droit de cité ; d'où son nom *Pompeius* Grosphus.
3. Carm. II, 16, 33 sqq. — 4. v. 24.

Le passage relatif à Grosphus n'est pas autrement important. Ce qui a plus d'intérêt, ce sont les conseils à Iccius; ils sont appropriés comme toujours à la situation du destinataire; ils n'ont même de sens que s'ils lui conviennent. Iccius n'est pas content de son sort et Horace le rappelle à la mesure. Le vers 4 est une réponse directe à ses doléances : « Non, celui-là n'est pas pauvre qui possède le nécessaire[1] ». Iccius a-t-il bon pied, bon estomac, bons poumons? Qu'il s'estime déjà heureux; la santé est le premier de tous les biens. Horace en parle par expérience, lui que les maux d'estomac ou de tête ne laissent pas tranquille. Si maintenant, outre la santé, Iccius a des moyens d'existence assurés, que lui faut-il encore? Jupiter est quitte à son égard : les richesses d'un roi ne lui apporteraient rien de plus[2]. Cette morale tant de fois répétée a ceci de nouveau et de piquant, dans le passage actuel, qu'elle s'adresse à un soi-disant philosophe. C'est parce qu'il est choquant de voir les prétentions à la science — et aussi à la sagesse : c'est tout un à l'origine; le σοφός était à la fois le savant et le sage — se juxtaposer dans l'âme d'Iccius avec les préoccupations les plus terre à terre, que l'auteur de l'épître se permet de ne pas lui ménager l'ironie. Il a toujours aimé cette attitude : l'ironie est l'arme des gens du monde; mais elle est particulièrement de mise avec un personnage comme Iccius. Aussi tout le milieu de la lettre, sinon la lettre entière, est-il écrit sur ce ton[3].

1. *Pauper enim non est cui rerum suppetit usus.* Je ne crois pas que *usus* ait ici le sens de *jouissance* ou *usufruit*, par opposition à *mancipium*, la nue-propriété. Mais ce sens, si on l'adoptait, ne ferait que confirmer la thèse émise précédemment, qu'Iccius est l'intendant d'Agrippa : les biens qu'il administre ne lui appartiennent pas en propre.

2. v. 2-6.

3. Kiessling l'a bien vu (feine Ironie und freundschaftliche Neckerei ist wie in der Ode an Iccius, so auch der Grundton des Briefes, p. 89); mais d'autres ne l'ont pas vu comme lui (Orelli-Mewes; *sine loco*, p. 405, note du v. 20).

Ironiques sont les vers 7-12 : *Si forte in medio positorum abstemius herbis Vivis et urtica* etc., et la pensée est la suivante : « Si tu désires toujours plus de richesses, Iccius, ce peu de modération est surprenant chez un philosophe. Et d'autre part, si tu vis comme un philosophe doit vivre, avec frugalité; si, négligeant même les biens qui sont à ta portée, tu te contentes d'herbes et d'orties[1], tu n'as pas besoin de richesses; car tu continuerais à mener cette vie austère, le jour où le Pactole viendrait à rouler chez toi ses flots d'or. Un philosophe est toujours assez riche : c'est sa philosophie qui fait sa richesse. » La raillerie redouble à la fin de la phrase, où Horace se demande pour quelle raison Iccius ne changerait rien à son genre de vie : est-ce parce que l'argent ne saurait complètement changer le naturel? ou parce que, aux yeux d'un sage comme lui, la vertu à elle seule tient lieu de tout le reste[2]? Or Iccius, à en juger d'après sa conduite, ne regardait point du tout la vertu sans argent comme capable d'assurer encore le bonheur. Et Horace le sait bien; il ne lui prête tous ces beaux sentiments que pour faire le malicieux.

Ironique de même, la comparaison avec Démocrite[3]. Qu'admire-t-on en effet chez le philosophe d'Abdère? Son désintéressement, désintéressement tel que, selon une tradition plus ou moins exacte, mais qu'Horace reprend avec intention, pour être tout entier à ses savantes études il avait renoncé à s'occuper de son

1. v. 7-8. Ces herbes, bien entendu, sont des plantes légumineuses, comme le poireau ou l'oïgnon, dont Horace parle au v. 21 et dont il dit plaisamment, faisant allusion à la doctrine de la métempsychose, qu'Iccius les immole sur sa table. Quant à l'ortie jeune, à l'ortie de printemps, Pline assure qu'elle n'est nullement désagréable à manger (*N. H.* 21, 93). — Toute l'explication du Pseudo-Acron sur ce passage est ridicule : *Iccius iste accumbens in praesentia Agrippae, ut fidelior ei videretur, parcissime epulabatur, in tantum ut, intermissis carnibus, herbis vesceretur, at in secreto* (*vivens*?) *gulae indulgebat*.

2. v. 10-11. — 3. v. 12 sqq.

patrimoine et abandonné aux troupeaux du voisin ses champs et ses récoltes. Iccius, lui, est tiraillé entre des soins contraires, terrestres et célestes, et s'applique autant à ceux-là qu'à ceux-ci. La comparaison donc est boîteuse; l'amusement d'Horace sera de vouloir la faire marcher tout de même. Cette qualité de Démocrite qu'Iccius n'a pas, c'est justement celle qu'il feindra, avec une gravité apparente, de reconnaître et de louer chez son correspondant. « Que nous parle-t-on de Démocrite? Il y a bien de quoi s'étonner! N'avons-nous pas Iccius? Iccius même est plus admirable. Car Démocrite a pris toutes les précautions pour n'être point distrait de sa philosophie. Iccius garde ses occupations actives, et c'est dans un siècle avide, qui s'abaisse à de vulgaires pensées, au milieu de la contagion générale, qu'il maintient son esprit sur les sommets de la spéculation[1]. » En vérité, Horace se moquerait de nous à parler de la sorte, s'il ne se moquait d'Iccius; mais sa moquerie est assez fine, pour que l'autre n'ait pas le droit de trop se fâcher.

Ironique enfin, sinon en lui-même, du moins par le trait qui le termine, le tableau des « sublimes recherches » auxquelles Iccius se livre[2]. Dans de très beaux vers où il semble se souvenir de Virgile[3] et surtout des *Phénomènes* d'Aratus traduits par Cicéron, le poète passe en revue quelques-uns des problèmes relatifs à l'existence du monde : les révolutions des astres, le cours des saisons, les éclipses de lune, les lois qui régissent la mer, le but et les effets de cette harmonie générale fondée sur le désaccord des éléments particuliers. Il a l'air de parler sérieusement; on le croit épris de ces considérations sur l'univers; mais

1. v. 15 *adhuc sublimia curas. Adhuc* a beaucoup de force. Là où un autre faiblirait, Iccius, malgré les soucis de l'existence matérielle, supporte sans se lasser le fardeau de ses études.

2. v. 15 sqq. — 3. *Buc.*, 6, 31 sqq.; *Georg.*, II, 475 sqq.

il se démasque à la fin et, soudain, nous livre son opinion, qu'il avait plaisamment réservée : tout cela est un passe-temps de rêveurs et de songe-creux. Les études d'Iccius n'aboutiront qu'à une chose, à lui faire connaître, d'Empédocle ou de Stertinius quel est celui qui est fou[1]. Horace entend bien qu'ils sont fous tous les deux, fous d'ailleurs comme tous leurs pareils, les physiologues; s'il a pris ces deux noms, et ceux-là seulement, ce n'est pas au hasard. Empédocle d'Agrigente était, pour un philosophe de Sicile, le maître dont la lecture s'imposait; Stertinius, d'autre part, était un représentant du stoïcisme, la doctrine à la mode, mais un pauvre représentant; et l'ironie, renforcée encore par la périphrase *Stertinium acumen*, consiste à faire de ce triste compilateur un successeur autorisé de Zénon.

La conclusion, qu'Horace n'a pas tirée, chacun peut la tirer aisément : Iccius devrait s'occuper de morale, non de cosmologie. Jadis il s'était mis à l'école de Socrate[2]; il semblait attiré plutôt par la psychologie et l'éthique. Pourquoi cherche-t-il maintenant à bâtir des systèmes sur l'origine des choses? Ce sont des questions obscures, insolubles, et qui restent, dût-on même les résoudre, sans utilité immédiate pour la vie. Laissons donc le monde physique (τὰ μετέωρα, *caelestia*). Le monde moral, voilà le seul objet intéressant. Soyons modestes et soyons pratiques; méditons sur nous-mêmes. Nous avons assez à faire avec notre âme, sans nous inquiéter encore de ce qui se passe dans le ciel.



Ces conseils donnés et Grosphus recommandé à l'intendant d'Agrippa, Horace n'a plus qu'à clore sa lettre; mais avant de prendre congé d'Iccius, il tient

1. v. 20. — 2. Carm. I, 29, 14 : *libros Panaeti Socraticam et domum.*

à lui envoyer, dans son domaine retiré de Sicile, des nouvelles de Rome et de l'Italie[1]. Elles respirent une sorte d'allégresse, allégresse justifiée par la situation brillante de l'Empire. A l'Occident, à l'Orient, les peuples se soumettent. Le Cantabre est vaincu par Agrippa, l'Arménien accepte son roi des mains de Tibère. Le Parthe lui-même, l'ennemi redoutable et détesté entre tous depuis l'humiliation infligée dans les plaines de Carrhæ, s'humilie à son tour et, prosterné aux genoux de César, lui restitue les drapeaux enlevés à Crassus. Des monnaies, frappées pour célébrer l'événement, montrent un asiatique devant le tribunal du général romain dans cette attitude suppliante[2]. Que ces prosternations fussent le cérémonial ordinaire de la προσκύνησις orientale, que les étendards remis l'aient été par de simples envoyés et non, comme dit Horace, par Phraate en personne, que Phraate enfin ait cédé à Auguste, moins peut-être par crainte des armes romaines que pour éviter des troubles à l'intérieur de son royaume[3], il n'importe. Horace, avec tous ses contemporains, vit dans cette restitution, et avait le droit d'y voir, un acte d'obédience : le roi des Parthes se déclarait le vassal de l'empereur ; c'était assez pour remplir les cœurs d'une immense fierté. Ajoutez que l'année où cette lettre est écrite, la nature, qui semble ne pas vouloir être en reste de faveurs, joint ses présents à ceux des nations ; elle couvre l'Italie de moissons d'or. Ainsi partout la paix, l'abondance, une merveilleuse prospérité. On sent le poète heureux, et ce bonheur qu'il

1. v. 25-29.

2. Cohen, *Descr. hist. des monnaies imp.*, I, *Oct. Aug.*, 297, 307, 330, 361. — Aug., *Monum. Ancyr.*, V, 40, p. 84 Mommsen : *Parthos trium exercituum Romanorum spolia et signa reddere mihi* supplicesque *amicitiam P. R. petere coegi.*

3. Tac., *Ann.*, II, 1 (*Phraates*) *cuncta venerantium officia ad Augustum verterat..., haud perinde nostri metu quam fidei popularium diffisus.*

éprouve n'a pas été une des moindres raisons qui l'aient incliné à se déclarer pour l'Empire.

Gardons-nous donc à ce propos, quand il vante le régime, de conclure trop vite qu'il parle en courtisan. Il tenait à son repos par-dessus tout : or l'Empire donnait aux peuples le repos. S'il avait pris l'horreur des affaires publiques, il n'était pas fâché que ces affaires fussent en bonnes mains : or, pour la première fois, avec l'Empire le monde était bien gouverné. Les guerres civiles supprimées, les frontières protégées, la tranquillité au dedans, la gloire au dehors, que pouvait-il demander de plus? — Il entrait bien de l'égoïsme dans cette affection. — Sans doute; mais soyons francs. Est-ce uniquement pour eux-mêmes, et sans aucun retour sur soi, que l'on aime les gouvernements? Ils ont la charge de défendre les intérêts matériels et moraux des individus, et l'on s'attache à eux en proportion des services qu'ils rendent. C'est précisément parce qu'Horace est si intéressé au maintien du pouvoir d'Auguste, que les éloges qu'il en fait sont sincères. Il parle du fond du cœur. Il ne dit que ce qu'il pense, j'ajouterai : ce que tout le monde pensait autour de lui. Virgile n'avait pas dû naître avec une âme de flatteur; c'était une sorte de sauvage rougissant : il n'a pas moins qu'Horace remercié le prince d'assurer la félicité de l'univers.

Seulement, peut-on concilier, avec cette impression favorable sur laquelle la lettre se termine, l'opinion de L. Müller qu'Horace se trouve encore dans les dispositions morales peu satisfaisantes où il était au moment de l'épître 8? Il n'y a pas un mot dans l'épître 12 qui révèle pareille inquiétude. — Cela tient, dit L. Müller, à ce que la lettre n'est pas entière; une phrase au moins s'est perdue. Il faut supposer une lacune après le vers 24, entre la recommandation de Grosphus et l'annonce des succès de la politique

impériale; et il faut admettre cette hypothèse, pour expliquer le *tamen* du vers 25, incompréhensible en l'état actuel du texte, puisqu'il doit marquer une opposition et que l'opposition n'existe pas.

Supposer une lacune est un moyen trop commode pour qu'on puisse légitimement y recourir, sans absolue nécessité. Est-ce ici le cas? Il est bien vrai que *tamen* ne s'oppose pas à la recommandation de Grosphus qui précède immédiatement (et qui n'occupe d'ailleurs que quatre vers); mais il s'oppose à l'idée générale de toute la pièce, laquelle continue, par-dessus le court paragraphe intermédiaire, jeté comme une parenthèse (*verum seu pisces*, etc.), à rester présente à la pensée de l'auteur. Horace se dit ceci : « Iccius est au loin, en Sicile; il est absorbé par ses études philosophiques et le soin de sa fortune; je ne veux pas *cependant* le laisser dans l'ignorance de ce qui se passe à Rome ». Si le lien paraît encore assez lâche, cela tient à la libre allure du causeur, permise au genre familier de l'épître. Mais l'explication a l'avantage de faire disparaître une supposition arbitraire et de conserver à Horace la physionomie morale, qui est la sienne dorénavant. Au lieu de ce malaise dont aucune trace ne subsiste, nous ne trouvons plus dans la lettre qu'ironie malicieuse, indice d'une entière liberté d'esprit, et à la fin épanouissement d'une âme qui semble pleinement satisfaite. Bien plutôt que de l'épître 8, la pièce actuelle se rapproche des épîtres 14 et 16, qu'il me reste à examiner.

X

Épitre 14 au vilicus. — Rapports d'Horace avec ses esclaves. — Caractère du *vilicus*. — Horace en possession de la *constantia*. — Fin de la crise morale.

Ce contentement intérieur, qui se dégageait de la lettre à Iccius sans qu'il fût directement exprimé, Horace l'exprime de la façon la plus vive dans l'épître qu'il adresse à son *vilicus,* l'esclave chargé de surveiller sa propriété de Sabine. « Tu sais que je suis maintenant d'accord avec moi-même », lui écrit-il avec un accent de fierté, *me constare mihi scis*[1]. Notons que pour un homme si réservé d'habitude, si peu disposé à se surfaire, l'aveu est significatif; il faut qu'il soit deux fois certain d'avoir triomphé de son inconstance pour oser proclamer sa victoire. Notons aussi qu'il se sert du présent de l'indicatif *scis* et non de l'impératif *scito*. Ce n'est pas une nouvelle qu'il veuille apprendre au *vilicus*; le changement de son âme date de quelque temps déjà, et a fait ses preuves. *Scis*, « tu sais bien, tu as pu constater par toi-même, à maintes reprises, que je dis vrai. Le personnage d'humeur mobile que j'étais, le *ventosus* de jadis, s'est fixé. Entre Rome et la petite vallée solitaire, mon goût ne balance plus; j'ai opté pour la campagne. De la ville, où me retiennent les devoirs de l'amitié, où je demeure encore pour entourer de soins affectueux la douleur de Lamia, ma pensée, mon cœur, tout mon être, brisant les barrières, franchissant la distance, vole là où tu es, heureux mortel qui ne connais pas ton bonheur. » Ainsi Horace voit clair en lui désormais, et ne doute plus de ses préférences, et tient à ce qu'on en soit convaincu. Établir

1. v. 16.

définitivement ce point, ce sera le premier objet de sa lettre. Opposer ses sentiments et sa conduite à la conduite et aux sentiments de son esclave, ce sera le second, qu'il entremêlera au premier et qui s'y rattache d'ailleurs étroitement.



Une objection se présente d'abord. Puisque c'est nous, public, qu'il s'agit de convaincre, la lettre ne s'adresse donc pas vraiment à l'esclave régisseur, et celui-ci n'est qu'un destinataire fictif. Le poète a imaginé un cadre ingénieux, pour faire la leçon à tous les hommes déraisonnables, qui ne se contentent pas du lot qu'ils ont obtenu du sort.

Je ne reviendrai pas sur une question dont j'ai parlé précédemment. Je ferai simplement observer que le *vilicus* sait au moins lire, écrire et compter; ses fonctions mêmes d'intendant l'y obligent; sans être frotté de philosophie comme le Dave des *Satires* [1], il possède tout de même une petite instruction. En outre, ses lamentations sur le rude service des champs ne sont pas un thème de fantaisie; il a dû se plaindre plus d'une fois de cette besogne sans compensation joyeuse, sans aucune distraction qui la rende supportable : les vers 21-30 sont un écho de ces plaintes. Peut-être a-t-il profité de ce que son maître prolongeait son séjour à Rome, pour lui laisser entendre qu'il irait volontiers l'y rejoindre. « Tu n'ignores pas, lui répond Horace, que si mon absence dure, c'est à mon corps défendant; jamais je ne quitte la campagne sans tristesse, lorsqu'une affaire me rappelle à la ville. Cet ennui qui te pèse, j'en vois bien la cause. Il te manque les lieux de débauche, les plaisirs du

1. Sat. II, 7.

cabaret, la taverne où l'on s'enivre et la joueuse de flûte à qui tu voudrais faire admirer ta danse et tes grâces de lourdaud[1]. » Ces détails sont si précis et savoureux que j'ai peine à croire qu'ils ne sont pas pris sur le vif. A la fin de la pièce, même veine naturelle et franche; l'esclave de la ville, rusé compère tout prêt à échanger ses fonctions de bas étage contre celles du *vilicus* qu'il envie avec raison, le maître, tranchant par un arrêt sans réplique des récriminations importunes et enjoignant à chacun de faire avec soin, là où il est placé, le métier qui lui incombe, tout cela c'est la vie même, l'observation directe, non pas une invention de littérateur.

L'on pourrait s'étonner qu'Horace prît la peine de discuter avec un esclave récalcitrant, au lieu de se borner à lui donner des ordres, si l'on ne savait quels rapports familiers existaient entre le maître et ses serviteurs. Qu'on ne dise pas qu'il était lui-même fils d'esclave. Ce ne sont pas toujours ceux qui ont connu l'infortune sociale, qui traitent le mieux dans la suite leurs anciens compagnons de misère. Combien, dont le cœur est resté bas, cherchent à prendre une revanche des souffrances passées et mettent une joie orgueilleuse, parfois cruelle, à exercer sur d'autres l'autorité conquise! Sous Auguste, un Védius Pollion ne jetait-il pas en proie à ses murènes un esclave coupable d'une faute insignifiante[2]? C'était une exception, je le veux bien. Mais la morgue d'un Pallas devait être moins rare; et plus d'un parvenu devait penser, avant l'affranchi de Claude et comme lui, « qu'il ne faut commander chez soi que des yeux ou du geste et refuser de prostituer ses paroles à des hommes de rien[3] ». Tout autres étaient les sentiments d'Horace. « Supposons, écrit-il dans une satire, qu'un esclave, empor-

1. v. 21-26. — 2. Plin., *N. H.*, IX, 77; Sen., *de Clem.*, I, 18, 2; *de Ira*, III, 40, 2. — 3. Tac., *Ann.*, XIII, 23; *Dio Cass.*, LXII, 14.

tant un plat, ait goûté à un reste de poisson ou léché un peu de sauce déjà tiède; si tu ordonnes qu'on le cloue sur la croix, les sages te déclareront plus fou que Labéon[1]. » Et ailleurs : « N'imitez pas le vieil Albucius, impitoyable aux négligences, quand il distribuait leurs tâches à ses esclaves[2] ».

Voilà deux passages qui font, certes, honneur au poète. Pourtant je ne voudrais rien exagérer : ce n'est pas encore la tendresse de Sénèque. Ces passages, à les regarder de près, ne disent pas tout à fait ce qu'ils semblent dire, une fois détachés du contexte. Le premier, d'abord, ne va pas sans réserves : ce sont les sages qui condamneront le supplice de l'esclave; mais les autres, ceux qui ne sont pas sages, et qui forment l'immense majorité? Leur est-il donc permis de garder une opinion différente, et Horace n'aurait-il pas dû affirmer qu'il suffit d'être homme, simplement, pour protester contre une pareille cruauté? Le *inter sanos* est de trop. Puis il y a du badinage à prétendre, aussitôt après, qu'il existe une faute plus grave et plus insensée, qui est de juger sévèrement les torts d'un ami. Quant à la seconde citation, replacée dans l'ensemble, elle perd de sa valeur, elle aussi, et n'est plus guère qu'un précepte de bon goût. Horace veut qu'on ne soit ni le maître dur qui ne passe rien aux esclaves chargés des soins de la table, ni le maître d'une simplicité négligente qui leur laisse offrir de l'eau sale pour laver les mains des convives; en d'autres termes il recommande, là comme partout, qu'on ne tombe dans aucun excès. Il n'y a donc pas chez lui la note émue des lettres à Lucilius, où Sénèque appelle ses esclaves des amis plus humbles[3], presque des frères, et formule le principe : Sois avec tes inférieurs comme tu voudrais que ton supérieur fût avec toi-même[4]. Horace n'a pas

1. Sat. I, 3, 80. — 2. Sat. II, 2, 66. — 3. Sen., *Ep.* 47, 1. — 4. Sen., *Ep.* 47, 11.

non plus cette hauteur d'esprit qui se met au-dessus des préjugés. Il s'en tient sur le compte de chacun au sentiment de Mécène, que peu importe l'origine du père, pourvu que le fils soit un homme libre (*dum ingenuus*[1]). La naissance libre, telle est encore la condition qu'ils posent l'un et l'autre et la barrière devant laquelle ils s'arrêtent, tout dégagés qu'ils se croient des opinions de leur temps. Des progrès restaient à faire. Mais les esclaves d'Horace auraient eu tort de se plaindre[2]. Leur maître leur témoignait déjà de la bienveillance, sinon de l'affection; il était indulgent, causait avec eux et leur permettait de parler librement, jusqu'à lui adresser des reproches[3]. Que la permission ait été réellement donnée en temps de Saturnales ou qu'elle soit une invention plaisante pour amuser le lecteur, ce n'en est pas moins sous ce jour qu'Horace a tenu à paraître au public; l'image ne peut pas avoir été très différente de la réalité.

En fait, ni Dave ni le *vilicus* ne se plaignent d'être traités durement. Dave, apprenti philosophe, attaque dans Horace l'homme et non le maître; il lui reproche son humeur versatile, la qualité de ses amours, son goût de la bonne chère et des œuvres d'art, non sa sévérité à l'égard de ses gens[4]. Le *vilicus*, de son côté, ne peut s'en prendre qu'à lui-même, s'il vit à la campagne; Horace ne l'y a pas envoyé de force; c'est lui qui l'a désiré ardemment[5]. Quand il était à Rome, chargé des fonctions de *mediastinus*[6], c'est-à-dire bon

1. Sat. I, 6, 8. L'*ingenuus* devait être au moins fils d'affranchi; l'affranchi n'était pas lui-même *ingenuus*. « *Ingenui sunt qui liberi nati sunt, libertini qui ex iusta servitute manumissi sunt.* » (Gaius, I, 11.)

2. Ils étaient trois à la ville (Sat. I, 6, 116) et vraisemblablement, quoiqu'on l'ait contesté (Lejay, *ouv. cit.*, p. 579, n. 118), huit à la campagne (Sat. II, 7, 117).

3. Sat. II, 7. — 4. Voir plus haut (p. 49) ce qu'il faut penser de ces reproches eux-mêmes. — 5. v. 14.

6. Nonius (p. 143, 4 M.) explique *mediastinus* par *balnearum minister* (cf. aussi scolies de Juvénal, 7, 4). On comprend que l'esclave à tout faire convînt particulièrement au service des bains; c'est pourquoi le

à tout et mis aux gros ouvrages, il ne cessait de soupirer après la Sabine. Ignorait-il donc ce qu'il y trouverait? Il devait bien savoir, comme tout autre, que le service des champs était plus pénible, et qu'on l'imposait souvent à tel ou tel, en punition de quelque faute commise. Les esclaves, entre eux, considéraient la situation de la *familia rustica* comme inférieure, et l'on voit par le début de la *Mostellaria* de Plaute que l'esclave de la ville n'avait parfois que du mépris pour le campagnard[1]. Tranio l'élégant, le parfumé, raille Grumio le bouvier, qui sent l'ail. Celui-ci s'est approché pour lui parler sous le nez. Tranio le repousse avec une bordée d'injures : « Que les dieux t'exterminent, vrai tas d'ordures, bouc, étable à porcs, métis de chèvre et de chien! » Et Grumio de reconnaître humblement la supériorité du citadin. « Laisse-moi, pauvre mangeur d'ail, subir mon sort. Tu es le fortuné, je suis le misérable; résignons-nous. » Voilà le peu de cas que l'esclave des champs faisait de lui-même.

Il est vrai que si le *vilicus* perdait, à son existence rustique, ce que le voisinage du maître donnait quelquefois à la ville, savoir faveurs et argent, il y pouvait gagner ce qui résulte de l'éloignement de ce maître, la liberté. Plus isolé, il agissait plus à sa guise. « Lorsqu'on sert, dit un personnage de Pomponius, dans un champ bien distant de la ville, où le propriétaire vient rarement, on n'est pas serviteur, on est maître : *non vilicari sed dominari est mea sententia*[2]. » Ajoutez certains avantages auxquels il avait droit et que signale Horace dans son épître, l'usage du bois, des troupeaux, du jardin[3]. Ajoutez d'autres profits illicites, prélevés sur les revenus du maître ou les rations des esclaves[4].

nom semble avoir été propre aux esclaves baigneurs; mais ici le sens est plus général.

1. *Mostellar.*, I, 1, 38 sqq. — 2. Nonius, p. 186, 1 M. — 3. v. 41-42.
4. Colum., I, 1, 20; I, 8, 13; I, 8, 17.

Ajoutez enfin la satisfaction de commander à d'autres; car le *vilicus* n'est qu'un esclave, lui aussi; ce n'est pas un affranchi, comme on le dit parfois; mais il a la surveillance et la direction de la *familia*[1]; il est, d'après Nonius, celui qui préside à l'exploitation (*vilicari, villae praeesse*[2]). Les vers où il est question pour le *vilicus* d'Horace d'arracher des ronces et des épines, de défricher une terre inculte, d'élever une digue afin d'empêcher le ruisseau torrentueux d'inonder la prairie[3], ne contredisent pas cette façon de voir. Ou bien il faut entendre que ce sont des ordres donnés au personnel de la ferme et des travaux à faire exécuter, ou bien, comme il est plus vraisemblable avec un personnel peu nombreux, le chef est obligé par moments de mettre lui-même la main à la besogne.

Faut-il croire, d'après ces indications et quelques autres, que la propriété de Sabine n'était pas en très bon état, quand Mécène en fit présent? Car enfin, si Horace parle d'épines à ôter de son champ, ce n'est pas uniquement, je suppose, pour le plaisir d'amener une belle antithèse avec les épines à ôter de son âme[4], et il y avait réellement des ronces sur ses terres; une partie d'entre elles, tout au moins, n'avait pas vu depuis longtemps le hoyau[5]. Dans une satire[6], il se montre encore occupé à construire; ces constructions sont des agrandissements, mais peut-être aussi des réparations. Les quinze années de guerres civiles qu'on avait traversées, expliquent sans doute l'abandon où avait été laissé le domaine.

Mais cet abandon à son tour contribuerait à expliquer les sentiments successifs du *vilicus* à l'égard de la campagne. Quand il souhaitait d'aller y habiter, il

1. *C. I. L.*, X, 3550 : *vilicus et familia quae sub eo est*; IX, 3028 *Hippocrati Plaut. vilic(o) familia rust(ica) quibus imperavit modeste.* — Colum., XI, 1, 3 : *vilicum fundo familiaeque praeponi convenit.*

2. Nonius, p. 186, 1 M. — 3. v. 4-5; 26-30. — 4. v. 4-5. — 5. v. 27. — 6. Sat. II, 3, 308.

ne croyait pas que la terre lui donnerait tant d'ouvrage. Son arrivée là-bas dut être une déception. Ces friches et ces broussailles lui parurent un affreux désert, des lieux sauvages et inhospitaliers, que dans son mépris il désignait, en se servant de la langue des paysans sabins, par le mot de *tesqua*[1]. Avait-il en outre espéré que le maître se ferait rare, qu'il le laisserait régner à la ferme? Et avait-il vu avec dépit qu'Horace, au contraire, venait de plus en plus souvent séjourner dans sa villa, prenait goût à la vie rurale, s'intéressait à la culture, surveillait ses travailleurs? C'est alors qu'il éprouvait le regret de ce qu'il avait quitté, de Rome avec ses plaisirs, ses jeux, ses bains, ses heures d'amusement et de flânerie[2]. Au fond c'était un paresseux, qui rêvait toujours de vivre, là où il pensait avoir moins à faire. Selon Columelle, un *vilicus* ne peut être bon, s'il n'a été endurci dès l'enfance aux travaux de la campagne[3]. Rien de plus dangereux pour un propriétaire que d'amener aux champs un de ces esclaves gâtés par le service des villes, race de fainéants et d'endormis[4], qui n'aiment que le cirque, le théâtre, les tavernes et les lupanars. C'est assez bien, on l'a vu, le portrait de notre *vilicus*. Horace avait eu le tort une première fois d'écouter ses prières; il ne le connaissait pas. Maintenant qu'il le connaît mieux, il ne se prêtera plus à une nouvelle fantaisie de ce peu intéressant personnage. Après un refus doucement exprimé au début de la lettre : « Ne veux-tu pas que nous luttions l'un et l'autre à qui travaillera plus bravement, moi sur mon âme, toi sur mon domaine[5]? », il lui signifie nettement à la fin que la discussion est close et que, bon gré mal gré, il restera dans son emploi rustique.

1. Schol. Cruq : *loca adita difficilia et inculta lingua Sabinorum sic nominantur.*

2. v. 15. — 3. Colum., I, 8, 1. — 4. *Somniculosum genus.* — 5. v. 15.

Mais comme il n'est pas un maître brutal, avant de rendre son arrêt, auquel il donne un tour de proverbe populaire[1], il a tâché de le faire accepter par l'esclave dans le corps de l'épître. Il a surtout employé à cette fin deux arguments qui se complètent et se renforcent : d'abord un principe[2], une règle de morale (ne pas se comparer à autrui ; à trop regarder la condition d'un autre, on prend la sienne en aversion) ; puis un exemple concret, tiré de la conduite qu'il a tenue lui-même[3]. Il a passé vite sur l'argument abstrait ; il s'est étendu sur sa conduite, sachant que « les exemples vivants sont d'un autre pouvoir » ; mais tout de même il n'a pas négligé le principe, car il veut donner à sa lettre une portée générale.



Tel est bien, en définitive, le point de vue auquel il faut se placer. Horace écrit à son esclave, mais en lui écrivant, il s'adresse aussi au public, et à un public de diverses catégories. Il songe à tous ceux, grands ou petits, qui semblables au *vilicus*, souffrent à un degré quelconque de l'instabilité d'humeur. Il songe également à ses amis, auxquels il veut inspirer la conviction qu'il est guéri, lui, de son humeur inquiète et que son amour pour la campagne est devenu constant et fidèle. Il songe à ses envieux (dont le nombre a grandi avec

1. Il imite en effet le proverbe grec : ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην (Aristoph., *Guêpes*, 1131), que Cicéron avait traduit (*Tusc.*, I, 18, 41) : *Quam quisque norit artem, in hac se exerceat.*

2. v. 11-13. La pensée en effet est générale. Le *uterque* du v. 12 ne désigne pas seulement Horace et son esclave, mais deux personnes quelconques dont chacune préfère le lieu habité par l'autre. Ou plutôt il faut dire qu'Horace ne songe plus à lui ; car le *stultus* du même vers 12 ne saurait lui convenir. Comment se reprocherait-il ici de soupirer après la campagne, alors que les vers 1, 16, 20, 34, etc. prouvent assez qu'il s'applaudit de l'aimer ? L. Müller, pour supprimer la difficulté, supprime les v. 12-13. Mais la difficulté, on le voit, n'est pas insoluble.

3. v. 31-39.

sa fortune), qu'il laisse à leur tortueux manège et dont il ne craint plus, dans la paix des champs et le calme de sa conscience, ni les regards obliques ni la dent venimeuse[1]. D'où résulte qu'il y a dans cette épître des parties qui visent seulement le *vilicus*, d'autres qui le touchent encore, mais déjà vont plus loin que lui, d'autres enfin qui passent par-dessus sa tête. La lettre a été pour Horace, non pas un prétexte, puisque le point de départ est pris dans la réalité, mais une occasion aussitôt saisie de revenir, sous une forme originale, à ses thèmes de philosophie ordinaires. Elle lui a surtout permis de parler de lui-même à propos de son fermier et de marquer l'étape décisive de son amélioration intérieure.

C'est en cela effectivement, la personne du *vilicus* mise à part, que réside le véritable intérêt de la pièce. La morale qu'elle enseigne, nous la connaissons; c'est celle de l'épître 10, de l'épître 11, de l'épître 12 : « Que chacun accepte sa destinée et se tienne à sa place; il faut arracher de son cœur le désir, et non vouloir changer de situation ; l'inconstance dans les goûts est le plus grand obstacle au bonheur. » Tout cela, dans son œuvre, est presque ressassé. Le progrès, c'est qu'il peut maintenant se citer en exemple. On se rappelle les plaintes de l'épître à Celsus; il gémissait de ses défaillances, poussait un cri de détresse. Il en a fini avec cette misère morale; à force de le vouloir, il s'est rendu maître de lui.

Le changement se traduit au dehors par un changement de tenue et d'habitudes. Plus d'étoffes légères, de cheveux parfumés; plus de banquets où l'on boive le falerne dès le milieu du jour[2]. Tout entier à la philosophie, l'ancien amant de Cinara néglige sa toilette; d'élégant citadin il est devenu campagnard, comme le

1. v. 37-38. — 2. v. 32-34.

Volteius Menas de l'épître 7 : *ex nitido... rusticus*[1]. Non point qu'il se reproche son joyeux passé; seulement, tout a une saison. Il ne rougit pas d'avoir été jeune ; il rougirait de ne pas mettre un terme aux plaisirs de la jeunesse[2]. Ce qui lui convient désormais et ce qu'il aime, c'est un frugal repas, le sommeil sur l'herbe, au bord d'un ruisseau[3]. Tous ceux qui l'approchent, son *vilicus* comme les autres, peuvent constater son nouveau genre de vie. Mais ce qui se voit moins et importe davantage, c'est le changement intérieur dont cette conduite n'est que la conséquence. Avec l'équilibre de l'âme il a trouvé le contentement de soi et la sérénité qu'il cherchait. La crise, qui remonte aux *Satires* et s'est développée au cours des *Épitres*, est maintenant apaisée. Ce succès est dû à l'âge, au travail de la réflexion, à l'effort de la volonté. Il est dû aussi pour une part à la campagne, et Horace le sentait bien, quand il disait au début de sa pièce, avec l'émotion discrète qui est la sienne, que son petit champ le rendait à lui-même : *mihi me reddentis agelli*[4]. C'était montrer autant de justice que de reconnaissance.

XI

Épitre 16 a Quinctius — La pièce maîtresse du recueil : le bonheur fondé sur la vertu. — Le vrai et le faux honnête homme. — Horace et le stoïcisme : ce qui l'en rapproche, ce qui l'en distingue. — Le dialogue de *Bacchus* et de *Penthée*, sommet de la pensée du poète. — Conclusion.

Au point où nous en sommes, il semble qu'Horace soit arrivé au terme de sa route. Le calme, il le possède ; le bonheur, il en jouit. Il n'a plus rien à souhaiter. — Quelque chose encore cependant, la vertu. Et c'est son honneur d'y avoir, une fois au moins, aspiré.

1. Ep. I, 7, 83. — 2. v. 36. — 3. v. 35. — 4. v. 1.

La morale des *Satires* n'était souvent que la morale de l'intérêt bien entendu. « Fuyons les passions, disait-elle : l'avarice, l'ambition, la gourmandise, la débauche nous apportent plus d'inconvénients que d'avantages. » Sagesse profitable à coup sûr; mais ce n'était pas le bien pratiqué pour lui-même, et uniquement parce qu'il est le bien : elle enseignait le bonheur plutôt que la vertu. Dans les *Épîtres* mêmes, si déjà nous avons pu noter la préoccupation du bien moral, nous n'avons pas encore trouvé la vigoureuse affirmation que le bonheur n'est rien sans la vertu, ou du moins sans l'effort vers la vertu. Nous la trouvons dans l'épître 16 à Quinctius, et c'est ce qui fait de cette lettre la pièce par excellence, la pièce maîtresse du recueil. *Oderunt peccare boni virtutis amore* [1], déclare maintenant le poète. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne faut pas considérer la vertu seulement comme une bonne affaire? Elle possède par elle-même une telle puissance d'attrait, un tel rayonnement que, pour celui qui en a la claire vision, la seule récompense doit être la joie de la servir, en tout désintéressement.

Ce degré suprême de l'évolution morale, Horace l'atteindra dans la mesure où il se rapprochera du stoïcisme. Jusqu'ici, l'on ne saurait prétendre qu'il eût subi l'influence exclusive d'une philosophie déterminée? On se souvient que dans la première épître à Mécène il ne se prononçait définitivement ni pour la doctrine du plaisir ni pour celle de la vertu. Sans doute il avait à ce moment-là ses raisons particulières [2]; mais plus tard il continue d'avoir une raison générale, c'est que pratiquement l'une et l'autre doctrine, sur certains points, sur ceux précisément qu'il abordait, étaient peu éloignées de se valoir. Le plaisir, selon Épicure [3], n'est pas la grossière satisfaction des

1. v. 52. — 2. Voir p. 62 et suiv.
3. Dans l'épître 1, Horace parlait d'Aristippe, non d'Épicure; mais

sens; il est surtout négatif : il consiste à ne pas souffrir. Pour éviter la souffrance, l'homme prudent, le sage, donne prise le moins possible sur lui aux événements du dehors ou aux passions du dedans; il se fait humble, petit, cache sa vie avec soin; il se fait tempérant et modéré en toutes choses; il n'a pas de désir, tout désir étant douloureux; bref il tâche d'arriver à cette possession de soi-même, où tendait par une autre voie le sage selon le stoïcisme. Donc, à ne chercher que le simple bonheur, il était inutile de se déclarer nettement pour l'ἀταραξία ou l'ἀπάθεια, puisque, par l'absence de trouble ou la répression des passions, c'était toujours par la tranquillité de l'âme que les deux écoles vous menaient au bonheur. Mais si l'on est difficile sur la qualité de ce bonheur, si l'on croit même qu'il faut, pour que la sérénité soit entière, non point en faire le résultat d'un calcul bien compris, mais l'avoir conquise de haute lutte dans la soumission à un idéal, à une loi supérieure, au devoir, s'il faut opter en un mot, alors c'est vers le stoïcisme qu'une âme bien née devait se porter, inévitablement.

Ainsi Horace, écrivant à Quinctius, était dans des dispositions morales qui l'élevaient au-dessus de lui-même. De là une épître où il n'y a plus trace de l'ironie qui lui était familière ; il laisse ce demi-sourire dont il accompagnait ses conseils; partout un ton grave et sérieux, dont la gravité même va croissant vers la fin, pour trouver sa plus noble expression dans l'admirable dialogue de Bacchus et de Penthée. Il est probable que, si l'on était à même d'identifier ce Quinctius et de le mieux connaître [1], quelque détail de sa vie montrerait

le plaisir, entendu tel que le conçoit Aristippe lui-même, n'est déjà pas à la portée de tout le monde; résultat d'un choix, il suppose l'intelligence qui a su distinguer le bon, et la force d'âme qui a su s'abstenir du mauvais.

1. Les *Quinctii* en effet formaient des branches nombreuses. Le *cognomen* peut être *Cincinnatus*, *Flamininus*, *Hirpinus*, *Crispinus*.

comment la lettre lui est appropriée ; pas plus que les précédentes, celle-ci ne doit être une dissertation en l'air ; les vers 17-24 notamment semblent bien renfermer une leçon directe à l'adresse du destinataire, dont la figure n'est peut-être si effacée que parce que des allusions nous échappent [1]. Seulement Horace passe bientôt, comme il en a l'habitude, du particulier au général [2], je dirai même : plus complètement qu'il n'en a l'habitude ; car d'ordinaire, après avoir généralisé, il redescend vers le personnage qui lui a fourni l'occasion de sa pièce. Cette fois, ce qu'il a à dire est d'une telle importance qu'il en oublie son ami. Comme il sent tout le prix de son effort moral, c'est à l'ensemble de ses lecteurs qu'il veut communiquer le fruit dernier de ses réflexions : il termine sa lettre en se maintenant au plus haut.

Cependant, ne l'oublions pas, il est parti du concret, de lui-même ou de son correspondant. Quoique ses idées aient été méditées depuis plus ou moins longtemps, il a voulu attendre une circonstance pour les exposer. Et quand il les expose, il évite de donner du premier coup dans le vif de son propos : sa vieille répugnance à dogmatiser l'en empêche. La morale n'arrivera que par un biais, pour ne pas effaroucher tout d'abord ; et

L. Müller voudrait éliminer tous les *Quinctii* appartenant à l'aristocratie romaine, et il s'appuie sur l'épithète *optime* (v. 1) qui, selon lui, ne s'applique pas à un homme de haute condition (p. 122 et 123) : argumentation peu fondée. — On s'accorde d'habitude, sans preuve décisive pourtant, à voir dans le destinataire de l'épître le *Quinctius Hirpinus* auquel fut dédiée auparavant l'ode II, 11.

1. Il en est ainsi de certaines odes ; elles ne semblent d'abord que des lieux communs, et le resteraient, si parfois le hasard ne nous révélait le fait contemporain qui donne un sens particulier au développement général et rend la vie à une banalité. Exemple : l'ode IV, 9, adressée à Lollius. Nous ne comprendrions pas la vivacité singulière que met Horace à développer des idées rebattues sur le pouvoir de la poésie, si nous ne connaissions les circonstances de la composition. Le poète a cru, en exaltant ce pouvoir, défendre un ami injustement attaqué et l'aider à tenir tête à une opinion publique malveillante ; le lieu commun est de l'actualité. J'y reviendrai à propos de l'épître 18.

2. A partir du v. 40 Quinctius est entièrement laissé de coté. La discussion ne vise plus que l'humanité tout entière.

il commencera par parler de sa maison de campagne. Ce début a étonné. Scaliger s'en plaint : *Ubi rus descripsit, exilit temere (Horatius) ad discutienda praecepta sapientiae*[1]; il ne s'est pas rendu compte de la manière du poète. Encore faut-il pourtant que cette introduction au sujet soit bien une préparation à la leçon morale, qu'elle nous y achemine, qu'elle serve à créer l'atmosphère où évoluera ensuite la discussion. Nous verrons un peu plus tard si la condition est réalisée, et s'il existe un lien, et quel lien, entre les deux parties dont se compose la pièce. Voyons, pour l'instant, ce que sont les deux parties en elles-mêmes.



D'abord la description de la villa. Elle est faite à un point de vue nouveau. Il n'est presque plus question du bien-être moral qu'on trouve à vivre aux champs, au milieu de la nature apaisante et conseillère de sagesse[2]. Horace n'insiste que sur le bien-être physique que la campagne lui procure, sur la salubrité de ce coin de vallée, qui rend bien portant (*incolumem*) celui qui l'habite[3], salubrité de l'exposition, de l'eau, de l'air. Une source y coule, pure comme celles des plus hautes montagnes, souveraine contre le mal de tête et les mauvaises digestions[4]. La température reste fraîche en été et permet de passer sans encombre les heures accablantes de septembre[5]. La vallée, orientée du nord au sud, reçoit du côté droit le soleil à son lever, tandis que le côté gauche retient la lumière vaporeuse du soir[6]; mais comme elle est étroite, au point que les

1. *Poet.*, l. VI c. 7, p. 337 (éd. de 1561, in-f°.) — 2. Cf. les épîtres 10 et 14. — 3. v. 16. — 4. v. 12-14. Sur cette importance de la question de l'eau pour Horace, voir p. 37-38. — 5. v. 16.

6. v. 7. Le verbe *vaporet* est quelquefois traduit par couvrir de vapeurs (Orelli-Mewes, p. 431, fin de la note 5-7); il s'agirait alors des vapeurs du soir, au crépuscule. Le *sed* du v. 6 me paraît appeler un

hauteurs qui la bordent semblent à distance se rejoindre, l'astre brûlant ne peut y régner en maître incontesté, et l'un des deux versants est toujours rempli d'ombre. L'ombre, c'est le trait par lequel le poète ouvre et clôt sa description [1]; dans les pays du Midi c'est en effet la chose rare et appréciable entre toutes. Ombre des contreforts montagneux, ombre des arbres, des chênes et des yeuses, verdure abondante, à croire que Tarente a été transportée dans la Sabine avec tout son feuillage [2], nous avons l'impression que la retraite est délicieuse et que son charme tient surtout à sa fraîcheur.

Cette avantageuse situation de sa villa, Horace s'excuse de la décrire tout au long, en propriétaire bavard (*loquaciter*) [3], — si bavardage il y a, lorsqu'une description ne dépasse pas une douzaine de vers. Quant aux revenus de ses terres, évidemment il aime mieux n'en point parler; car ne mentionner, en fait de productions, que la prunelle, la cornouille et le gland [4] — prunelles et cornouilles avaient beau donner des baies qui, une fois confites, remplaçaient les olives [5], le gland avait beau permettre l'élevage du porc, — on avouera que c'est par trop insuffisant, quand il s'agit d'un domaine, dont une partie pouvait à elle seule nourrir cinq métayers avec leurs familles, et dont le reste, pour être cultivé, nécessitait l'emploi de huit esclaves [6]. Dès

autre sens; c'est un correctif des mots *opaca valle*. La vallée reçoit des hauteurs voisines une ombre épaisse, *mais non pas au point* qu'elle manque de soleil tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon les heures. On y trouve donc fraîcheur et tiédeur à volonté, en changeant de versant. De là vient peut être qu'Horace a pu dire ailleurs qu'on n'y souffrait point du froid en hiver (*est ubi plus tepeant hiemes*, Ep. I, 10, 15). — *Vaporet* se traduira par *échauffer*. S'y ajoute-t-il encore cette nuance de *poussière lumineuse*, qui caractérise l'effet d'un coucher de soleil après une belle journée? Ce serait sans doute supposer qu'Horace a eu l'œil plus sensible qu'il n'est vraisemblable aux impressions pittoresques.

1. v. 5-6 : *Opaca valle*; v. 15 : *latebrae... amoenae*. — 2. v. 10-11. — 3. v. 4. — 4. v. 8-10. — 5. Colum., XII, 10, 3.

6. Ep. I, 14, 2-3; Sat. II, 7, 118 (malgré les doutes de Lejay, *ouv. cit.*, p. 579).

le début de l'épître, il se hâte d'esquiver, en les prévenant, des questions importunes : « Ne me demande pas, dit-il à Quinctius — et par delà Quinctius, c'est aux lecteurs curieux qu'il s'adresse [1], — si j'ai des champs de blé, des champs d'oliviers qui enrichissent leur possesseur, des vergers, des prairies, un vignoble [2] ». Et il donne à entendre qu'il n'a rien de tout cela. Il rabaisse l'importance de sa propriété. Pourquoi ? Est-ce crainte qu'on ne s'en fasse une idée exagérée ? Est-ce prudence, pour désarmer l'envie, toujours prête à poursuivre ce qui s'élève ? Ou encore, la foule ne pouvant croire que le bonheur ne vienne pas de l'opulence, est-ce pour démontrer à sa manière que « ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux », que ce bonheur dont on lui demande le secret, c'est à la fois peu de chose et chose difficile à acquérir, chose en tout cas que ne donne aucun des soi-disant biens auxquels s'attache le vulgaire ? Il ne faut rien de plus pour le posséder, mais rien de moins, que la santé de l'âme et la santé du corps : *mens sana in corpore sano*. Horace n'aime tant sa campagne que parce qu'elle le place dans les meilleures conditions d'hygiène morale et physique qui l'aideront à obtenir l'une et l'autre. Le vers 15 qui termine le morceau : *hae latebrae dulces et, iam si credis, amoenae*, résume ce double avantage [3]. Ce qui nous déroute un peu, c'est que des deux parties, l'âme saine et le corps sain, il a surtout développé la seconde et à peine indiqué la première : caprice de cet esprit, un des plus amis de l'imprévu qui aient existé. Parfois il donne plus qu'on n'attendait, mais parfois aussi il donne moins ; à nous de suppléer à ce qui manque. Ce qui manque ici, d'ailleurs, avait été déjà développé bien des fois.

1. Quinctius, en effet, doit savoir à quoi s'en tenir. L'épithète de *optime* (v. 1) suppose une certaine intimité avec Horace, donc au moins quelque connaissance de la villa du poète.

2. v. 1-4. — 3. *Dulces*, agréables au cœur, qui font du bien moralement ; *amoenae*, agréables à la vue, verdoyantes, où l'être physique se repose.



La position de la villa décrite en manière d'introduction, Horace aborde son véritable sujet. Ce sujet, c'est l'hypocrisie; Tartufe en fera les frais. Combien de gens trompent leurs semblables par les apparences! Combien accaparent une réputation, des éloges, des honneurs, auxquels ils n'ont aucun droit! Quelle distance souvent entre l'être et le paraître : *esse atque videri!* Constatant que le plus honnête homme selon l'opinion du monde est loin de l'être toujours au regard de sa conscience, Horace est amené à chercher une définition de l'honnête homme, et c'est en la cherchant qu'il s'élève sur ces sommets de la morale où il rejoint le stoïcisme. Tel est le plan général. Comment est-il mis en œuvre?

Nous passons sans transition de la première partie à la seconde, de l'introduction au sujet : on sait avec quelle liberté notre auteur en use à cet égard. Les deux parties sont juxtaposées; elles se heurtent même assez violemment dans un choc de pronoms personnels : *tu* est jeté en tête du vers 17 pour s'opposer au *me* du vers 16. « J'ai fini en ce qui me concerne, semble dire Horace, après qu'il a décrit sa villa ; à ton tour maintenant, Quinctius, d'être mis en cause. » Et la morale commence. — Si cette morale vise Quinctius, elle ne contient pas cependant une peinture dont tous les traits doivent lui être appliqués; elle est plutôt un avertissement à l'ami, de ne pas mériter qu'on les lui applique. Il a bonne réputation ; Horace ne prétend pas qu'elle est usurpée. Qu'il veille seulement à ce qu'elle soit toujours justifiée à ses propres yeux. « Tu vis comme il faut, lui écrit le poète, si tu t'efforces d'être réellement ce qu'on dit que tu es [1]. »

1. v. 17.

Esse quod audis, cette formule devrait être une règle universelle de conduite. Prenons une comparaison. A quoi sert de faire bonne contenance à table devant les convives et de se raidir en leur présence, déguisant une fièvre qui vous mine?[1] Ne vaudrait-il pas mieux aller trouver le médecin et lui montrer cette plaie secrète qu'on cache par une fausse honte? De même pour celui qui, malgré sa belle apparence, est moralement malade, le vicieux qui fait illusion. Quelle sottise, quel aveuglement de s'entêter dans la dissimulation plutôt que d'aller consulter le philosophe! C'est bien une preuve de plus à l'appui de la doctrine, que le mal vient de l'ignorance et le vice de la folie : *Stultorum incurata pudor malus ulcera celat*[2].

Mais si le malade ne s'estime pas malade, à force d'entendre répéter qu'il est bien portant? s'il en croit les autres, qui lui vantent sa bonne constitution? — Là est le danger : se fier à la foule. Quinctius ne commet-il pas un peu cette faute?[3]. La foule ne va jamais au fond des choses; elle juge sur ce qu'elle voit et se paye de ce qu'on lui montre. S'en rapporter à elle, non à soi, c'est risquer d'emboîter le pas à l'erreur. Il importe donc de bien se persuader que le bonheur n'est pas dans l'opinion extérieure, mais dans la vertu personnelle, qu'il ne dépend pas d'autrui, mais du sentiment intime de ce que l'on vaut. Supposons que quelqu'un s'avise, pour louer Quinctius, de l'appeler guerrier valeureux sur terre et sur mer, il ne voudra pas d'un titre, qui lui semblera justement ne pouvoir convenir qu'à Auguste. Mais s'il permet qu'on l'appelle homme sage, homme irréprochable, répondra-t-il davantage, en autorisant ces éloges, à des noms qu'il mérite[4]? Là est toute la question.

1. v. 22-23. — 2. v. 24. — 3. v. 19.

4. v. 25-31. — *Respondesne tuo, dic sodes, nomine?* Quinctius est comme le soldat ou le citoyen qui, à l'appel du général ou du censeur, répondent :

Certes, il est agréable d'être loué par le peuple[1]. Seulement, si ce même peuple vous blâme, accepterez-vous aussi ses reproches? Vous le devez, en bonne règle, puisque vous l'avez érigé en juge de la vertu des citoyens. Or rien n'est plus changeant que le peuple; il ôte les faisceaux, sur un soupçon, comme il les a donnés, par caprice[2]; ses louanges sont d'un jour; demain, vous le sage d'hier, il vous traitera peut-être de voleur, de débauché, de parricide[3]. La conclusion? C'est qu'il n'y a pas plus à être blessé de ses outrages gratuits qu'à s'enorgueillir de ses éloges mensongers, et que celui-là seul s'émeut et change de couleur, qui a quelque tache ou quelque infirmité à cacher[4].

Cette idée d'hypocrisie, qui revient, conduit Horace à faire entre le vrai et le faux honnête homme les distinctions nécessaires. Qu'est-ce que l'honnête homme? *vir bonus est quis?*[5]. Cette interrogation nous met au cœur de l'épître, car c'est ici que se marque la plus grande opposition avec les jugements populaires. Pour la foule, l'honnête homme est le citoyen respectueux de la loi, l'arbitre qui tranche avec autorité les procès, le répondant ou le témoin dont la parole fait foi, bref l'homme « légalement correct[6] ». Mais en lui-même, que vaut-il? La foule n'a cure de le savoir; il lui suffit, je l'ai dit, que les dehors soient recommandables;

présent. *Tuo nomine*, c'est « répondre à un nom qui soit bien le tien et non pas le nom du voisin ». Ton nom est-il réellement celui de *sapiens*, que la foule vient de prononcer? N'est-il pas plutôt celui de *stultus*?

1. v. 31-32 : *Nempe vir bonus et prudens dici delector ego ac tu* n'est pas une objection de l'interlocuteur (en ce cas il y aurait *at*). C'est Horace encore qui parle; il ne fait une concession que pour l'annuler aussitôt.

2. v. 33-35. — Le peuple, à vrai dire, n'ôtait pas les magistratures. Cela signifie-t-il qu'après avoir fait de tel ou tel un préteur, le peuple n'en fera pas plus tard un consul, ou bien qu'après avoir paru se déclarer d'abord pour un candidat, il se tournera ensuite contre lui?

3. v. 36-37. — 4. v. 38-40. — 5. v. 40.

6. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 511.

elle ne s'inquiète pas de la moralité intérieure. Cela explique que tant de gens se contentent de paraître ce qu'ils ne sont pas, au lieu de s'efforcer à être ce qu'ils paraissent, et que la vie sociale soit le triomphe de la tartuferie. Horace prend un de ces hypocrites, pour le marquer au front d'un trait incisif[1]. Le personnage s'est emparé de l'estime publique; tout le forum, les juges sur leur tribunal le contemplent avec respect. Quand il sacrifie aux dieux un porc ou un bœuf : « O Janus, O Apollon, » s'écrie-t-il bien haut, de manière à être entendu. Puis tout bas : « Belle Laverne, donne-moi d'échapper aux regards, de paraître juste et pur; couvre d'un nuage mes fourberies et sur mes crimes étends une nuit épaisse [2] ».

Au rebours du vulgaire, le sage perce les apparences. Non seulement n'est pas honnête homme à ses yeux celui qui n'a qu'une façade brillante, derrière laquelle il abrite des actions honteuses (*introrsum turpis, speciosus pelle decora*[3]), mais ne l'est pas non plus, nécessairement, celui-là même qui n'a point commis de fautes. L'honnêteté réside dans l'intention, non dans l'acte. Si donc l'on ne s'abstient du mal que pour n'avoir pas trouvé une occasion de mal faire ou, ce qui est plus habituel, par crainte d'être puni, on n'a encore aucun droit au titre de *vir bonus*. De là ce dialogue entre l'esclave et le maître : « Je n'ai point volé. — On ne te battra pas : ce sera ta récompense. — Je n'ai point tué. — Bien, tu ne seras pas mis en croix. — Je suis honnête et probe. — Oh! pour cela, c'est une autre affaire; » et le philosophe de la Sabine refuse

1. Si Horace se sert de l'expression *vir bonus* (v. 57), c'est qu'elle est prise successivement en deux sens différents. Nous avons affaire ici au *vir bonus* selon le monde.

2. v. 57-62. Ce thème des vœux coupables a été souvent exploité dans la littérature postérieure : Ovide et le marchand à la fontaine de Mercure (*Fast.* V, 681), Sénèque (Ep. 10, 5), Perse (II, 9), Pétrone (88, 8), Lucien (*Icaroménippe*, 25).

3. v. 45.

d'en convenir[1] ». Il lui faut en effet quelque chose de plus, qu'il formule dans le beau précepte, d'inspiration stoïcienne, que j'ai déjà cité : « L'honnête homme fait le bien, parce que c est le bien, — par seul amour de la vertu[2]. »



Déroulons les conséquences du précepte. Si l'honnête homme déteste le mal pour lui-même, il le détestera toujours, en toutes circonstances, à tous les degrés : il le détestera, même léger, même insignifiant. « Sur mille mesures de fèves tu ne m'en as dérobé qu'une ; moindre est le dommage, mais non moindre la faute[3]. » Qu'il y ait encore ici une inspiration stoïcienne et un souvenir du paradoxe ὅτι ἴσα τὰ ἁμαρτήματα, il ne me paraît guère possible de le nier ; quoi que dise M. Lejay[4], Horace a dû songer au dogme de l'égalité des fautes. Seulement, avec son ferme bon sens, il n'en a pris que ce que les gens raisonnables peuvent avouer. Un paradoxe n'est parfois que l'exagération d'une idée juste : il a gardé l'idée juste et rejeté l'exagération.

Quelle est l'idée juste ? Que l'intention seule fait la faute, et non l'acte lui-même. *Il y a donc des cas* où les fautes sont égales devant la conscience, même si les conséquences qui en résultent sont extrêmement inégales. N'est-ce pas ce que dit Horace ? « Tu ne m'as volé qu'une mesure sur mille, parce que tu pensais

1. v. 16-19. *Renuit negitatque Sabellus.* Deux sens de *Sabellus* : ou les hommes graves, de mœurs sévères, comme les Sabins, ou lui, Horace, à cause du bien qu'il a en Sabine. Mais les deux sens sont ici fondus ensemble : Horace, devenu Sabin par sa propriété, est aussi devenu un Sabin au moral. — Sur la réputation d'honnêteté des paysans Sabins, sorte de paysans du Danube en leur temps, cf. Cic. *ad Fam.* XV, 20, 1.

2. v. 52.

3. v. 55-56. Ces vers soulèvent un certain nombre de difficultés au point de vue de l'établissement du texte (voir L. Muller, qui se les exagère peut-être) ; mais le sens en tout cas n'est pas douteux.

4. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 512 et 516, n. 6.

ainsi cacher mieux ton larcin. C'est la crainte du châtiment qui t'a retenu. Si tu avais eu l'espoir d'échapper, tu aurais volé le tout. La faute n'est pas moins grave, parce que les circonstances ont restreint le dommage : *damnum est, non facinus, mihi pacto lenius isto*[1]. » — Quelle est l'exagération? De proclamer, comme font les Stoïciens avec leur outrance coutumière, d'abord que *toutes les fautes* sont *toujours* égales, puis de ne vouloir *jamais* tenir aucun compte, dans le jugement à prononcer, des conséquences de la faute. Aussi de leur principe se déduit logiquement pour eux une égale sévérité dans la répression de toutes les fautes[2]. Horace se garde bien de les suivre sur ce terrain. Il a dit : la faute est la même pour une mesure volée ou pour mille. Il n'a pas dit : la peine sera la même. Il sait bien que, dès qu'on passe à la pratique, on se trouve dans le domaine du relatif, qu'on est alors obligé de distinguer les espèces, de peser et apprécier les résultats, et que, si la faute est une en son essence (*peccare unum est*[3]), les manifestations de la faute comportent des sanctions très diverses.

Ainsi interprété, ce passage ne me paraît nullement en contradiction avec celui de la satire I, 3 qu'on lui oppose[4]. Sans doute dans la troisième satire Horace s'était moqué du dogme de l'égalité des fautes; mais dans notre épître l'a-t-il donc accepté tout entier? D'autre part, la moquerie de la satire portait justement sur le refus des Stoïciens de proportionner les peines aux délits; le ridicule était de vouloir punir brutalement du fouet ce qui ne mérite qu'un coup de lanière[5].

1. v. 54-56.
2. Sévérité draconienne, au propre. C'est le même crime, d'après Horace (Sat. I. 3, 115-117), de briser quelques têtes de choux dans le champ du voisin ou d'enlever la nuit dans un temple les objets sacrés. Dracon confondait précisément ces deux fautes dans une peine identique (Plut., *Solon*, 17).
3. Cic., *Parad.*, III, 1, 20. — 4. Sat. I, 3, 115-117. — 5. Sat. I, 3, 119.

L'Horace des *Épitres* n'a pas changé d'avis; sa réprobation est la même pour une conséquence aussi inhumaine : il ne faudrait pas beaucoup le presser pour le lui faire avouer.

Néanmoins les grands côtés du stoïcisme lui inspirent, avec de l'admiration, une sympathie croissante, et sa pensée incline de plus en plus vers la doctrine; la dernière partie de la pièce achèvera de le montrer. Voici, en effet, jusqu'où elle nous conduit : Si l'honnête homme est celui qui pratique le bien pour le bien, sans aucune considération d'intérêt personnel, qui fuit le mal pour le mal, sans chercher à l'acte coupable aucune excuse sophistique, enfin qui fait ce qu'il doit faire, uniquement parce qu'il le doit, il ne dépend plus de personne. Et ne relevant que de lui-même, il peut se dire à tout moment, il peut dire au tyran qui le menace : « Je suis libre ». Il a conquis ce que donne seule l'obéissance au bien moral, à savoir la liberté, bien suprême. Il va de soi que, par la satisfaction du devoir accompli, il a aussi conquis le bonheur.

Telle est la conclusion à laquelle, en définitive, nous aboutissons; conclusion toute stoïcienne. Mais ce serait mal connaître Horace que de le croire soucieux d'y arriver par un développement régulier; il a sa manière à lui de développer, qui ne ressemble à aucune autre; et ce n'est pas toujours au plus grand profit de la clarté. Ici la pensée s'exprime successivement par une opposition et une comparaison, qui ne laissent pas d'être obscures à certains égards, entre l'homme libre et l'homme cupide[1], entre l'homme cupide et l'esclave[2].

Certes l'opposition introduite est, en soi, des plus naturelles; mais comment se rattache-t-elle à l'idée précédente? Jusque-là il était question du faux hon-

1. v. 63-66. — 2. v. 67-72.

nête homme; or le cupide n'est pas nécessairement un hypocrite, il peut être tout le contraire; et celui que nous présente Horace ne songe pas à se cacher; c'est ostensiblement qu'il se baisse, pour ramasser un sou que les enfants se sont amusés à sceller dans le pavé de la rue[1]. Une idée intermédiaire a donc été sous-entendue et doit être restituée. Après avoir montré que c'est folie de chercher son bonheur dans l'opinion d'autrui, Horace avait à nous dire que ceux-là ne sont pas moins fous qui le placent dans l'âpre poursuite de l'argent. Il ne l'a pas dit; une fois de plus, il a négligé la transition.

Quant à la comparaison de l'homme avide avec un esclave[2] (en l'espèce un prisonnier de guerre), là encore rien que de naturel et même de banal. Il est évident que tout homme qui cède à ses passions devient leur esclave, comme celui qui, par sa lâcheté, a été vaincu dans un combat, devient esclave de l'ennemi. En particulier l'homme avide porte la marque caractéristique de l'esclavage, la crainte; il craint parce qu'il désire; il tremble de ne point posséder ce qu'il convoite, et la crainte anéantit pour lui l'espoir d'être jamais libre : *qui metuens vivet, liber mihi non erit unquam*[3]. L'exemple, fondé sur cette maxime, se comprend de soi-même. Mais quand on en vient aux détails de la comparaison, le rapport entre les deux termes cesse d'être aussi clair. « Ce prisonnier dont j'ai parlé, vous pourriez le mettre à mort; les droits

1. v. 64.

2. On remarquera chez les auteurs anciens la fréquence de ces comparaisons tirées de l'esclavage. L'esclave, en effet, est comme un repoussoir qu'on a toujours devant les yeux; et cela, au point de vue de la morale, a eu son bon et son mauvais côté. L'avantage, c'est qu'une certaine distinction s'est maintenue dans les mœurs; on tâchait à conserver intact ce *liberale ingenium* dont on était fier. L'inconvénient, c'est qu'il s'en est suivi un grand mépris du travail, que l'on considérait comme œuvre servile et qu'on abandonnait aux esclaves.

3. v. 66.

de la guerre vous y autorisent. Laissez-le vivre, dit Horace, et vendez-le plutôt comme esclave. Qu'il aille aux champs retourner le sol, ou sur mer affronter les tempêtes; qu'au prix de mille fatigues il vous rapporte du blé et des denrées de toute sorte; il rendra service. » Quelle relation existe, je le demande, entre le captif qu'on s'est abstenu de tuer pour en faire un laboureur ou un marchand, et le cupide dont la passion ne peut être assouvie? Celle-ci cependant, sur laquelle Horace n'a pas insisté autant qu'il convenait : l'insatiable s'extermine comme l'esclave. Il est vrai que l'esclave subit une nécessité, il est obligé à peiner sans relâche; il a eu la vie sauve, pour être condamné aux plus rudes travaux. L'insatiable n'a été astreint par personne à la tâche d'amasser; mais c'est tout comme, car il s'y astreint de lui-même. « Eh bien! laissez-le faire lui aussi, et ne cherchez pas, quand même vous le pourriez, à l'arrêter dans sa fureur. Vous désirez qu'il soit puni? Rassurez-vous : il porte en lui la meilleure des punitions, son vice, qui sera sa torture. » Ce développement qui manque chez Horace, se trouve tout au long dans Sénèque, excellent commentateur une fois encore de la morale de nos *Épitres* [1]. Horace plus brusque, plus concis, abrège ou omet ce qu'on verra son successeur tourner et retourner en cent manières ingénieuses. Il ne lui déplaît point qu'il reste à compléter, à deviner même, pour le lecteur.

La transition n'existe pas davantage avec le morceau final [2], morceau très court, très soigné, d'un art savant, où rien n'a été livré au hasard : il y a donc bien chez notre poète un parti pris de supprimer les transitions. Celle-ci est aisée, du reste, à rétablir. « Tous les hommes sont plus ou moins esclaves; ceux qui ne le sont pas du fait de leur condition, le sont

1. Notamment *Ep.* 115, 16-17. — 2. v. 73-79.

encore du fait de leurs passions. Seul l'honnête homme, le sage, ne le sera jamais, à aucun degré ; il a toujours un moyen de rester libre, c'est de mourir. Et il mourra, en effet, plutôt que d'accepter l'esclavage. » Ce tableau de l'homme de bien aux prises avec le maître qui veut l'asservir, on pouvait se borner à le tracer sous une forme générale; mais avec son goût de l'imprévu et son goût du concret Horace nous jette, sans préparation, en pleine parabole et a recours à un exemple précis : il va reprendre à Euripide la mise en scène de Bacchus et de Penthée. A Euripide lui-même ou à quelque intermédiaire latin. Les imitations ne manquaient pas, dans le théâtre romain, des *Bacchantes* d'Euripide [1], et la prédication stoïcienne, dont s'inspire ici la morale d'Horace, s'adressait de préférence aux légendes qu'avait popularisées la tragédie latine. Mais directement ou indirectement imité, peu importe; le morceau est admirable et vaut qu'on le cite; jamais Horace ne s'est élevé plus haut. « Penthée, roi de Thèbes, quel indigne traitement me forceras-tu à subir? — Je t'enlèverai tes biens. — Tu veux dire sans doute : mes troupeaux, mes terres, mes meubles, mon argenterie? prends, tu le peux. — Je te mettrai des fers aux pieds et aux mains; je te retiendrai dans une affreuse prison. — A ton aise. Le dieu que je sers, dès que je le voudrai, saura bien me délivrer lui-même. » Il entend par là, ce me semble : je saurai bien mourir. La mort est le terme de tout. »

Tel est ce dialogue. La différence entre Euripide et Horace, c'est que chez Euripide le dieu libérateur, dont Bacchus se donne comme le prêtre, c'est Dionysos ou, sous un autre nom, Bacchus lui-même; il se moque des menaces du tyran, parce que sa toute-puissance le tirera d'affaire en temps opportun. Dans

1. Les *Bacchantes* d'Accius par exemple, ou le *Penthée* de Pacuvius.

Horace, la divinité qui délivre, c'est la mort. Il y a là une interprétation tout à fait dans le goût et les habitudes du Portique [1]. On se rappelle que les Stoïciens se servaient d'Homère et des Tragiques, pour donner à leur doctrine abrupte un air moins farouche. Ils prenaient les fables consacrées et les traitaient comme des allégories. Horace se conforme à la tradition. Déjà dans la satire II, 3 il avait symbolisé en la personne d'Agamemnon, meurtrier de sa fille, la folie de l'ambitieux qui s'emporte au crime et ne craint pas de souiller ses mains du sang même de ses proches [2]. Il est vrai qu'alors il faisait parler un stoïcien, Stertinius; et l'on pouvait croire qu'il s'amusait à parodier les procédés de discussion de l'école. Mais dans l'épître 16, reprenant ces procédés, il parle en son nom ; sa sincérité ne saurait être douteuse. La doctrine désormais le hante ; il fait plus que d'en imiter la méthode [3], il en reproduit jusqu'à l'esprit. Cette résistance de l'honnête homme à l'oppression, ce contraste du sage impassible avec le tyran plein d'une rage impuissante, cette idée enfin que la mort est toujours là comme un asile sûr pour sauver la liberté personnelle en danger, qu'elle est dans toute la force du terme la grande libératrice, est-il rien de plus stoïcien? Cicéron, dans ses *Tusculanes*, avait établi que la mort n'est pas un mal. Les penseurs de l'Empire, avec Horace, allaient dire bientôt qu'elle est un bien. Sénèque s'en fait une idée chère et s'y attache déses-

1. M. Lejay dit (*éd. petit in-16*, p. 517 n. 10) : « Cette façon d'intervenir pour interpréter une belle phrase stoïcienne, marque une légère ironie » ? Il n'y a point d'ironie, et il ne s'agit pas d'interpréter une phrase stoïcienne. Il s'agit d'interpréter une phrase d'Euripide, et c'est le fait même d'intervenir qui est conforme à la manière stoïcienne.

2. Sat. II, 3, 199-223.

3. Influence de l'argumentation stoïcienne : dans les interrogations employées comme procédé de discussion (v. 31, 38, 40), dans les questions avec *qui* interrogatif adverbial (v. 63 *qui melior servo, qui liberior*), dans les définitions (v. 40-43). Naturellement ces procédés ne sont pas aussi fréquents que dans la satire II, 3 où Horace imitait un véritable sermon stoïcien.

pérément. Les passages, où il invective contre ceux qui lui enlèvent ce suprême recours, sont dans toutes les mémoires, mais ils ont une si belle et si poignante éloquence qu'on peut toujours les entendre : « Il y a des gens, s'écrie-t-il, qui se déclarent des sages et qui vous disent qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, que c'est un crime de se tuer, qu'il faut attendre l'heure fixée par la nature. Ils ne voient pas, ceux qui parlent ainsi, qu'ils nous ferment le seul chemin qui nous reste vers la liberté. La loi éternelle n'a rien fait de mieux pour l'homme que de lui donner une seule façon d'entrer dans la vie et plusieurs d'en sortir [1]. » Et encore : « Quelque part que tu jettes les yeux, tu y trouveras la fin de tes maux. Vois-tu ce précipice? C'est par là qu'on descend à la liberté. Vois-tu cette mer, ce fleuve, ce puits? Au fond de leurs eaux se cache la liberté. Vois-tu cet arbre petit, mal fait, stérile? Là est suspendue la liberté [2]. »

Est-ce à dire que ce sombre désespoir est le terme où tendait la pensée d'Horace? Logiquement, oui. Mais Horace ne se piquait point de logique, et il n'était pas dans sa nature de pousser à bout les conséquences d'une doctrine, quelle qu'elle fût. De plus, il n'avait point passé par le régime politique qui contribuait tant au pessimisme de Sénèque. L'effroyable époque d'un Caligula, d'un Néron, où « l'on vivait le cœur palpitant d'angoisse [3] », familiarisait les esprits avec l'idée du suicide et les amenait à le proclamer comme une nécessité, comme celle de demain, celle d'aujourd'hui peut-être. Mais Horace, eût-il connu ce malheur des temps, n'aurait sans doute pas fait davantage la profession de foi qu'on a lue. En face de situations tragiques, je me le figure plutôt adoptant l'attitude prudente d'un Agricola qu'imitant l'intransigeance

1. Sen., *Epist.*, 70, 14. — 2. Sen., *de Ira*, III, 15, 4. — 3. Sen., *Epist.*, 74, 3 *palpitantibus praecordiis vivitur.*

d'un Thraséa. Il ne faut donc pas le tirer au stoïcisme plus que de raison : ce serait dénaturer sa physionomie. Il s'est borné dans son épître à indiquer d'un mot : *moriar*, le point extrême où l'on peut aboutir, et il n'a pas insisté. C'est déjà beaucoup pour lui, venu tard à la doctrine et parti de principes opposés, d'être allé aussi loin. L'aimable épicurien se faisant, non pas stoïcien, c'est trop dire, mais assez ami du stoïcisme pour s'approprier certains de ses préceptes, quelle évolution tout de même, quel chemin parcouru depuis les *Épodes* et les *Odes* !



Il est redevable de ce progrès à la philosophie, qui est venue compléter sa morale. Chez lui la morale est, à l'origine, affaire de tempérament ; il évite les excès, parce qu'il est naturellement ennemi des extrêmes. Puis, dès qu'il réfléchit, il s'aperçoit que ce premier mouvement de sa nature est aussi le meilleur et que, par exemple, le plaisir ne dure que si on le ménage. La satire I, 2, sur le choix d'une femme à aimer, prouve à quel point la modération est installée de bonne heure au plus profond de lui-même ; elle le montre portant la raison dans ce qui semble le moins susceptible de raison, l'amour, et à un âge où l'on n'a guère coutume d'être raisonnable, à vingt ans[1]. Sa vertu à cette époque, si le mot de vertu peut convenir, est beaucoup moins la recherche du bien que l'habitude de fuir le désordre et le dérèglement, comme choses qui dépassent la mesure. Il est vertueux par goût inné de la pondération et par première expérience. Le résultat de ses études philosophiques a été de le rendre vertueux par principe, parce que la vertu est bonne et

1. Il devait avoir plus près de 25 ans que de 20. Voir la date probable dans Cartault, *ouv. cit.*, p. 51.

belle en soi, et qu'elle doit être considérée comme une fin, non plus comme un moyen. A sa morale instinctive la philosophie a donc ajouté l'idée du devoir; elle a mis le couronnement à tous ses efforts pour devenir meilleur.

Mais ces efforts n'auraient pas eu aussi vite le succès souhaité, s'ils n'avaient trouvé dans le séjour du poète à la campagne une aide bienfaisante? Et nous pouvons répondre maintenant à la question que nous nous étions posée au début : Y a-t-il un lien, et quel lien, entre les deux parties de l'épître, entre l'éloge de la villa sabine et la discussion morale? A vrai dire, le lien logique est peu serré; mais il y a, M. Lejay l'a bien vu, « une affinité plus intime[1] ». De quoi s'agissait-il en effet dans cette discussion? De définir l'honnête homme, d'établir que le vrai bonheur est fondé sur la vertu. C'est précisément à la campagne qu'Horace « se ressaisit, qu'il peut réfléchir et travailler à devenir un honnête homme, non selon le monde, mais selon sa conscience. Ces horizons limités et verdoyants, cette fraîche vallée, le murmure de ce ruisseau sont inséparables des apaisantes et sérieuses réflexions du poète. » Aussi n'est-ce pas un pur hasard, si dans trois des plus importantes épîtres qui agitent les problèmes de la conduite, dans les épîtres 10, 14 et 16, il a mêlé à ses démonstrations la description de sa campagne : il avait conscience d'une dette à payer. Pour nous, postérité, la petite villa, qui a été réellement une des conditions de son bonheur, demeure étroitement associée à son souvenir; elle est partie intégrante de sa vie morale. Quand nous nous représentons, non point l'Horace des débuts, celui des belles affranchies et des joyeux banquets, mais l'Horace seconde manière, celui des *Épîtres*, plus grave et recueilli, ce n'est pas à

1. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 512.

Rome que nous nous l'imaginons vieillissant en sage, c'est dans sa propriété de Sabine, à l'ombre de ses yeuses et sur les bords de la Digentia.

XII

Épitre 15 a Vala. — En marge des précédentes. — Différences de forme. — Différences de fond. — Les circonstances et l'époque de la composition.

Cette singulière épître doit être considérée comme en marge des précédentes. Peut-être les différences que je vois finiront-elles par s'atténuer, en s'expliquant dans une certaine mesure. Mais ce sont elles qui frappent tout d'abord.

Différences de forme. La pièce est d'un tour à la Lucilius. Dire qu'elle a le laisser-aller du genre épistolaire et la liberté de la conversation familière, n'est pas suffisant. Les autres épîtres aussi sont familières ; elles ne sont pas négligées à ce point. Celle-ci a quelque chose d'embarrassé, de gauche, qui tranche avec l'aisance ordinaire de ses pareilles. La première phrase ne comprend pas moins de 25 vers, coupés par deux grandes parenthèses (l'une de 11 vers, l'autre de 6), qui alourdissent singulièrement, si même elles n'obscurcissent, la construction. Il faut remonter jusqu'à la satire I, 7, tout au début des *Satires* et de la carrière d'Horace, pour en retrouver l'équivalent. Un emploi aussi soutenu de la parenthèse interrompt la liaison des choses, en jetant à la traverse quantité d'idées accessoires, que l'auteur n'a pas su mieux exprimer. C'est un procédé d'un art encore jeune, caractéristique, autant qu'on en peut juger par les fragments qui nous sont parvenus, de la manière de Lucilius. L'épître 15 paraît être ainsi d'un autre âge,

et si les premiers vers ne contenaient une allusion aux guérisons obtenues par le régime hydrothérapique d'Antonius Musa, notamment avec Auguste en l'an 23 (ce qui empêche de placer l'œuvre antérieurement à cette date), on la croirait certainement d'une époque plus ancienne.

Différences de fond. La période des *Épitres* est marquée par une crise de conscience chez Horace et un besoin de conversion. Or, dans la pièce qui nous occupe, il n'y a pas la moindre intention de s'étudier soi-même ni de chercher à se rendre meilleur. La philosophie qui s'en dégage est celle des odes épicuriennes, philosophie de bon vivant, morale assez vulgaire. Il est vrai que, dans les épîtres 4 et 5, cet épicurisme laisse encore quelques traces; mais, dans l'une comme dans l'autre, il est justifié par des raisons d'amitié. C'est un épicurisme de circonstance, que l'auteur affecte pour distraire Torquatus, un ami soucieux, ou faire sourire Tibulle, un ami mélancolique; il se réduit d'ailleurs à peu de chose, à une simple boutade, à un éloge inoffensif du vin la veille d'un anniversaire. Dans l'épître 15 le cas n'est plus le même. Horace s'occupe de sa propre personne et non de celle d'autrui; c'est pour son compte qu'il est épicurien. Puis, comme il insiste sur la bonne chère en perspective! Avec quelle complaisance! Blé, vin, gibier, poisson, rien d'essentiel n'est oublié. Il entend se traiter du mieux qu'il pourra, ne pas se refuser quelque amourette à la rencontre, bref vivre joyeusement, bien manger, bien boire, devenir gras comme un Phéacien [1], comme un de ces Phéaciens dont l'épître 2 attaque pourtant avec vivacité la mollesse honteuse [2]. Il va plus loin : il se compare à Mænius [3], type de dissipateur et de parasite, représentant fameux de la

1. v. 14-24. — 2. Ep. I, 2, 28-31. — 3. v. 26-42.

luxuria. Il va plus loin encore : ne semble-t-il pas railler ses déclarations antérieures sur l'*aurea mediocritas*? La médiocrité, dit-il, je la vante, quand il faut en passer par là (*tuta et parvola laudo, cum res deficiunt*). Je suis modéré par nécessité, sage par contrainte. Mais foin de la modération et de mon méchant ordinaire, dès qu'il se présente quelque chose de meilleur (*ubi quid melius contingit et unctius*[1]).

Tout cela étonne, avouons-le, datant de l'époque des *Epitres*. De pareilles théories jurent avec les maximes que nous y avons vues formulées. Est-ce ici, est-ce là qu'Horace n'est plus sincère? Ou encore, théories et maximes sont-elles bien du même temps, et n'avons-nous pas à tenir compte d'époques successives? — Examinons à quelle occasion la pièce fut écrite.

Horace venait de se confier au médecin grec Antonius Musa, inventeur d'un traitement par l'eau froide qui faisait fureur, depuis qu'Auguste lui avait dû presque inespérément le salut. Il avait voulu, comme tout le monde, essayer du régime merveilleux. Non pas sans doute qu'il fût plus malade alors que d'habitude; mais sa médiocre santé réclamait toujours des soins, en particulier ses maux de tête et d'estomac dont nous savons qu'il était affligé[2]. Musa avait déclaré inefficaces pour lui les bains de vapeur et de soufre qu'il avait coutume de prendre dans les bois de myrtes, sur les hauteurs qui couronnent Baies[3], et lui avait ordonné les douches glacées de Gabies ou de Clusium[4]. Pour se reposer du traitement, il avait

1. v. 42-46.

2. Ep. I, 16, 14. Le scoliaste de Cruquius dit qu'il s'agissait de soigner ses yeux malades (*hic autem Musa Horatio iussit ut lavacro frigido uteretur propter oculorum dolorem*). Le traitement par l'eau froide n'est guère indiqué en pareil cas.

3. v. 2-7. — Sur ces bains de vapeur, cf. Cels. II, 7 : *siccus calor est : quorundam naturalium sudationum, ubi e terra profusus calidus vapor aedificio includitur, sicut super Baias in murtetis habemus*; Vitruv. II, 6, 2. — Aujourd'hui ce sont les *stufe di Tritoli*.

4. v. 8-9. Horace ne dit pas positivement qu'il a suivi le régime à

l'intention d'aller passer l'hiver dans quelque endroit de la côte du sud. Il hésitait entre Salerne et Vélie, deux stations bien abritées des vents froids, adossées à l'Apennin et s'ouvrant sur la mer au midi. Le climat de Vélie était depuis longtemps réputé pour sa douceur; c'est là, selon Plutarque[1], que les médecins avaient envoyé Paul Émile dans ses derniers jours et que le grand homme était venu tenter de prolonger une vie qui lui échappait. Avant de se décider toutefois, Horace demande des renseignements à son ami Vala, qui est lui-même inconnu, mais dont la famille ne l'est pas tout à fait.

Beaucoup de manuscrits l'appellent Numonius Vala, et il n'y a pas lieu de contester cette appellation. Or des *Numonii* sont mentionnés dans des inscriptions grecques de Rhegium et deVibo[2]; un Numonius Vala fut lieutenant de Varus dans la désastreuse expédition de Germanie[3]. C'était donc une famille importante, une famille riche (les derniers vers font allusion à cette richesse, lorsqu'ils parlent de fortune assise sur de bonnes terres et représentée par d'opulentes villas), une famille enfin qui avait des attaches dans l'Italie méridionale. Une inscription rapporte même qu'un Q. Numonius C. F. Vala était patron de la cité de Pæstum[4], près de laquelle étaient peut-être situées les propriétés dont il vient d'être question. Pestum étant à égale et faible distance de Salerne et de Vélie[5], un membre de la *gens Numonia* était mieux placé que personne, pour donner d'exactes informations sur le climat, le caractère des habitants, les ressources matérielles de l'un et l'autre pays.

Clusium même ou à Gabies; mais c'est probable. — Pour les douches froides sur la tête, cf. Cels. I, 4, sur l'estomac Cels. IV, 12 (5) *Daremb.*

1. Plut. c. 39. — 2. C. I. G. 5763.5771. — 3. Vell. Pat, II, 119. — 4. C. I. L. X, 481.

5. Exactement à 23 milles au sud de Salerne, à 24 milles au nord de Vélie.

Les circonstances de la composition expliquent en partie le contenu de la pièce. Retenons surtout ceci : Horace est sur le point de voyager. Dans son existence régulière, un voyage, c'est l'irrégularité, l'événement rare, exceptionnel, à l'occasion duquel on se permet au besoin une folie : *dulce est desipere in loco*[1]. Eh bien! sa folie sera précisément de changer de régime, de rejeter la frugalité de sa vie courante, de vouloir qu'on lui serve ce qu'il n'a pas d'ordinaire[2], du lièvre, du sanglier, des oursins de mer, un vin généreux, qui lui donne du ton et « le rajeunisse auprès des belles de Lucanie[3] ». Tant qu'il reste chez lui, remarquez-le, il s'accommode de tout, il se contente d'aliments simples et de vins médiocres, il sait être sobre[4]. Au début de l'épître, sa théorie du bien-vivre est donc limitée, et son épicurisme n'est qu'un article de voyage. A la fin, il n'en est plus de même, parce que dans l'intervalle il a cité le parasite Mænius en exemple et que cet exemple agit sur lui. Mais pourquoi l'a-t-il cité? Pourquoi s'est-il comparé avec un personnage aussi méprisable? Pour faire comprendre par une petite histoire amusante, sous une forme exagérée et grossie à plaisir, sa propre façon de vivre, et la double disposition de son esprit suivant les lieux où il se trouve. Mænius mange des mets grossiers chez lui, faute de mieux ; chez les autres il devient un gouffre, la terreur des marchés; du reste, fin connaisseur, gourmet, sachant apprécier à leur valeur et mettre à leur rang, qui est le premier, une grive bien grasse ou un large ventre de truie[5]. Or, c'est un peu l'histoire de notre poète. Ce type, qu'il a rencontré dans les satires de Lucilius[6], lui a paru vivant et pittoresque, en certains points sem-

1. *Carm.* IV, 12, 28. — 2. v. 18-23.

3. Sans doute quelque servante d'auberge, comme celle dont il fit la rencontre pendant son voyage à Brindes (*Sat.* I, 5, 82).

4. v. 17. — 5. v. 31-41. — 6. Voir sur ce point les réserves de M. Cartault (*ouv. cit.*, p. 287-288).

blable à lui-même; il s'en est emparé et l'a introduit dans son épître.

La ressemblance pourtant se borne à certains points. Car il n'est pas question pour le parasite de voyager; c'est à Rome, toujours à Rome, qu'il demeure, en quête de sa nourriture; et ce n'est pas suivant les lieux, c'est dans un même lieu, selon les moments, qu'il se montre tour à tour philosophe ou glouton : sage, quand il n'a rien pu attraper; vorace, dès qu'il lui tombe un bon morceau sous la dent. Comme il arrive assez souvent chez Horace, la comparaison n'est pas juste dans toutes ses parties. Mais par un phénomène de suggestion littéraire, ou simplement pour plaisanter, Horace s'est identifié complètement avec Mænius. Au contact de l'épicurien, il a senti grandir son épicurisme à lui-même. Sa théorie de tout à l'heure s'est étendue, développée. Ce n'est plus mainnant l'occasion d'un voyage qu'il attendra, pour modifier son genre de vie. Qu'à n'importe quel moment une circonstance favorable se présente, que le sort le gratifie d'une aubaine : même chez lui, en son logis, il se hâtera de la saisir et d'en jouir. Qu'on sache bien que, s'il se contente encore de peu désormais, c'est uniquement parce qu'il aura peu.

L. Müller[1] suppose que l'aubaine lui était effectivement échue, sous la forme d'un cadeau que lui avait offert l'empereur, pour le remercier des trois premiers livres d'odes dont l'épître 13 annonce l'envoi[2]. Ce n'est qu'une conjecture; mais elle est ingénieuse. Elle s'appuie sur des analogies qui prouvent que ces cadeaux étaient dans les habitudes du temps (Varius reçut un million de sesterces pour sa tragédie de Thyeste[3]; Virgile tenait dix millions de sesterces environ de la libéralité de ses amis[4]; Horace lui-

1. L. Müller, *édit. de Vienne*, p. 115. — 2. Voir p. 310. — 3. Hieron., cité par Reifferscli., *Suet. reliq.*, p. 48 note. — 4. Suet., p. 57 Reiff.

même, selon Suétone, fut plus d'une fois enrichi par Auguste[1]). Enfin elle expliquerait, si elle était fondée, les déclarations épicuriennes de l'épître ; on comprendrait ce que ces déclarations ont d'excessif, quand on saurait qu'elles ont été faites sous le coup de quelque bonne fortune, dans une heure de contentement et de joie.

Mais l'hypothèse de Müller laissée de côté, il reste d'autres explications possibles. Peut-être y a-t-il beaucoup de badinage et d'ironie dans cette façon de se renier soi-même et de se comparer à Mænius. Horace a souvent la manie de se rabaisser, de se donner pour plus mauvais qu'il n'est, de faire à rebours les honneurs de sa personne. Il faut continuellement se demander avec lui jusqu'à quel point il est sérieux. — Puis on a toujours la ressource de penser, et c'est en somme le plus vraisemblable, que le badinage de la lettre n'est pas incompatible avec un fond de sincérité et que l'auteur, à l'époque où il écrit, n'a pas définitivement renoncé à la vie épicurienne. Y renoncera-t-il jamais complètement? En tout cas, il luttera pour s'en dégager ; et les autres lettres que nous venons d'étudier, sont là pour attester qu'il y a presque réussi. Mais c'est précisément cet effort qui est absent de l'épître 15, et c'est l'absence de cet effort, qui empêche de considérer la pièce, comme ayant suivi le moment où le poète a entrepris de se convertir.

Nous sommes donc ramenés à la conclusion, où nous avait conduits la lettre envisagée dans sa forme seule : elle est antérieure à toutes celles de ce chapitre sur l'étude de soi-même. Car on admettra difficilement que l'Horace des épîtres 1, 6, 8, 10 (pour ne citer que les premières), après avoir témoigné de si hautes préoccupations morales et une si noble inquiétude

1. Suet., p. 46 Reiff.

d'âme, ait pu revenir à ce point en arrière. Je me refuse à croire, pour ma part, qu'une fois engagé dans les voies de la sagesse, et quelques défaillances ou rechutes que j'aie dû signaler, il ait parlé de lui, ne fût-ce qu'en manière de plaisanterie, comme il l'a fait à Numonius Vala.

CHAPITRE III

HORACE ET LES JEUNES GENS

I

Conséquences de la présentation à Mécène. — Les disciples d'Horace. — Caractères de l'enseignement qu'il donne à la jeunesse.

La présentation à Mécène fut pour Horace un événement décisif. On a beau avoir tâché d'arranger sa vie à l'avance et d'y mettre de l'unité; les circonstances souvent sont les plus fortes. A son retour de Philippes, il avait fait de tristes, mais salutaires réflexions sur sa mésaventure. Il était guéri de l'ambition, dont il venait de constater les désagréments; il ne demandait plus qu'une existence tranquille et sûre, où il gardât la chose précieuse entre toutes, sa liberté. Aussi s'était-il juré de renoncer aux affaires publiques et de se borner à contempler le train du monde en curieux, en observateur ironique et amusé. Le meilleur moyen d'arriver à ses fins lui semblait être maintenant de s'enfermer dans son métier d'auteur, d'être poète et rien que poète. Or les soucis lui vinrent de cette poésie même, dont il n'attendait que d'heureux résultats. Car ses vers lui ouvrirent la porte de Mécène; l'amitié de Mécène fit de lui, contre son gré, un personnage; devenu un personnage, il fut en butte aux importuns, en proie aux jaloux; c'en fut fait de son repos, de ses aises, de sa liberté.

La progression se marque très nettement à travers les trois satires I, 6, I, 9 et II, 6. Quoique la liaison avec Mécène soit déjà formée à l'époque de la satire I, 6, elle ne crée encore à Horace aucun embarras. Il continue de vivre à sa guise. Il se lève tard, il se couche tôt; il travaille un peu; surtout il flâne au dehors; il va se promener, seul, au Grand Cirque, au Forum; il s'arrête auprès des marchands, qu'il interroge sur le prix des denrées, il écoute les diseurs de bonne aventure; il fait ce qui lui plaît [1]. Remarquez que dans le récit détaillé de sa journée il n'est nulle part question du temps qu'il consacre à Mécène et aux amis de Mécène. La fréquentation de cette société lui prend bien cependant quelques-unes de ses heures; mais évidemment elle n'est pas encore entrée dans la régularité de sa vie quotidienne. Les relations demeurent intermittentes; elles sont charmantes, un peu superficielles : elles ont au moins l'avantage de ne pas empiéter sur son indépendance. Il jouit du commerce de gens d'esprit, dont le rapproche la communauté des goûts, sans avoir à souffrir des ennuis qu'amène la notoriété. Somme toute, il a dû beaucoup aimer cette première période et la regretter plus d'une fois, quand elle fut passée, — jusqu'au moment où le cadeau du petit domaine de Sabine vint sauver sa liberté compromise.

Dès la satire I, 9, il n'est plus entièrement son maître. Un intrigant l'aborde sur la Voie Sacrée, s'attache à ses pas et essaie à toute force de se pousser en haut lieu par son intermédiaire. Horace résiste à ce manège; mais il commence à être inquiet pour la tranquillité de ses promenades. Dans la satire II, 6, la situation a empiré; les sollicitations se multiplient à mesure qu'augmente son intimité avec Mécène; comme on voit

1. Sat. I, 6, 111 sqq.

les deux amis toujours ensemble, en voiture, au spectacle, au Champ de Mars, on le prend aisément pour un favori de la Fortune : *Fortunae filius* ! dit-on sur son passage [1]. Il ne peut plus sortir sans être guetté, assailli par les demandes des fâcheux. Roscius l'attend dès huit heures du matin au tribunal du préteur [2]. Les scribes, ses anciens collègues, le convoquent pour une affaire qui intéresse la corporation [3]. On le prie de soumettre un papier à la signature de Mécène [4]. Il est excédé. Mais comment, lui si prévoyant, n'avait-il pas prévu cette conséquence de sa nouvelle situation ? Pouvait-il penser que, rapproché de Mécène, il ne le serait pas d'Auguste et des hommes au pouvoir? que personne ne chercherait à exploiter l'influence qu'on lui supposait? En vain déclarait-il que, pour vivre auprès des dieux [5], il n'en était pas plus renseigné sur les secrets d'État, qu'il ne causait avec Mécène que de la pluie et du beau temps, qu'il était un très petit personnage; on refusait de l'en croire, et l'on n'avait pas complètement tort. Il est bien vrai qu'il ne se mêlait pas de politique, mais il est vrai aussi que son crédit personnel était considérable. Deux choses le prouvent. D'abord la place qu'il a su prendre dès cette époque dans la société romaine; il traite même le plus grand monde avec une sorte de familiarité; il invite sans se gêner Torquatus à dîner, et à Tibère, le beau-fils du prince, il recommande Septimius. Ensuite ses relations avec les jeunes gens : il est comme le protecteur, mieux que cela, comme le directeur d'un certain nombre d'entre

1. Sat. II, 6, 49.

2. Sat. II, 6, 34-35. *Ante secundam*, c'est bien tôt pour Horace qui restait autrefois couché jusqu'à la 4e heure (*ad quartam iaceo* Sat. I, 6, 122).

3. Sat. II, 6, 36-37. Il y a même dans le texte *reverti* : c'est une seconde convocation. Décidément ces scribes sont bien ennuyeux; d'autant plus que le *aliena negotia* du v. 33 prouve qu'Horace n'a plus rien à voir avec la corporation.

4. Sat. II, 6, 38-39. — 5. Sat. II, 6, 52.

eux qui lui sont très attachés, qui l'admirent et qui l'aiment, les Florus, les Lollius, les Celsus, les Scæva. C'est toute une petite école qu'il a autour de lui ; ce sont des disciples presque autant que des amis.

Sur ce point encore, la vie a modifié son programme de jeunesse. On l'eût bien étonné, si on lui eût dit autrefois que les circonstances feraient de lui un professeur. Rien ne paraissait plus contraire à sa nature et n'était assurément plus loin de ses intentions premières. Il a fini cependant par jouer ce rôle, et même par le jouer de bonne grâce. Ainsi, tandis qu'il continuait à refuser le titre de confident de Mécène, que le public s'obstinait à lui donner, il acceptait d'être le conseiller intellectuel et moral de la jeunesse. Les deux cas en effet n'étaient nullement pareils. Il avait le droit de s'impatienter qu'on lui attribuât une importance politique qu'il n'avait pas et ne voulait pas avoir ; mais il comprenait qu'on eût recours à sa grande expérience des choses de l'esprit et des choses de la vie. Il se sentait là sur son terrain ; il lui semblait naturel qu'on vînt l'y trouver. Et puis, dans l'enseignement il y a la manière. S'il détestait la mise en scène de la leçon, le ton de suprématie que prend volontiers celui qui professe, il n'avait pas la même horreur pour le précepte discret qui s'insinue, pour l'avertissement utile donné avec précaution par un homme du monde. Or il était libre de choisir sa manière et son heure ; ce n'était pas comme avec les importuns, dont les désirs exigeants ne le laissaient souvent maître ni de l'une ni de l'autre. Il était libre aussi de choisir ceux à qui s'adresser, d'en fixer le nombre et la qualité. Il pouvait ne risquer un conseil que dans certaines conditions, notamment lorsque la différence d'âge entre lui et le destinataire de l'épître devait donner à sa parole l'autorité d'un grand aîné sur son cadet. Et c'est bien pourquoi il n'a fait de l'enseignement véritable qu'avec la jeunesse.

D'où lui viennent ces jeunes gens? Presque uniquement de la bonne société, non tous peut-être de la haute aristocratie, mais au moins de cette noblesse moyenne qui a été une des forces de Rome[1]. Il n'exclut pas de parti pris les disciples peu fortunés; l'étude de la sagesse, dit-il, est utile au pauvre comme au riche[2]; seulement il exige, quand on s'adresse à lui, qu'on ait reçu une instruction préalable; il ne veut à aucun prix des ignorants; et par là son enseignement n'est pas fait pour le vulgaire. Une fois de plus, nous nous heurtons à ce dédain ou à cette haine de la foule, qui est certainement un des sentiments les plus profonds de son âme. On voit l'étrange contraste entre sa naissance et son tempérament! Ce fils d'esclave n'est rien de moins, par les goûts, qu'un aristocrate. Et quelle différence entre lui et Virgile, si plein de tendresse pour les humbles, qui s'intéresse avec une si vive émotion aux efforts du petit paysan en lutte journalière contre la nature! Les accents des *Géorgiques* ne sont nulle part chez Horace. Sa clientèle est presque toute une clientèle de jeunes seigneurs, séduits par ses vers, ayant besoin de ses leçons, admirant la façon dont il a réussi auprès de Mécène, et désireux de s'instruire à son exemple. Ils attendent de lui des préceptes sur l'art de se conduire avec les grands; et certes il ne trompera pas leur attente[3]; il consentira par deux fois à céder à leurs désirs. Mais une chose lui paraît singulièrement plus importante, l'art de se conduire avec soi-même et de donner à l'âme un bon pli. Aussi est-ce sur la nécessité de la culture morale et de la réforme intérieure qu'il retiendra de préférence leur attention. Comme, d'autre part, presque tous sont pos-

1. L. Muller (*Einleitung* p. 4-5 et Ep. I, 18, p. 141) ne me paraît pas avoir raison, quand il prétend, sans preuve décisive, qu'aucun des correspondants d'Horace, à l'exception de Tibère, n'était plus que chevalier.

2. Ep. I, 1, 25 et I, 3, 28. — 3. Voir les épitres 17 et 18.

sédés d'une inquiétante manie de littérature, qui n'est trop souvent qu'une forme de la vanité, l'enseignement qu'il leur donnera se proposera deux objets bien définis, complément l'un de l'autre : les détourner de la poésie qui leur réserve des déceptions, parce qu'elle ne souffre pas la médiocrité, et les pousser vers la philosophie, où ils trouveront plus de satisfactions vraies et de bonheur. L'épître 2, la première de celles qu'il adresse à des « jeunes », est précisément une exhortation à la pratique de la sagesse [1].

II

Épitre 2 a Lollius. — La philosophie, remède à la douleur physique comme à la douleur morale. — La famille des *Lollii*. — Horace et les poèmes homériques : Homère professeur de morale. — Horace directeur de conscience. — Qu'il faut se convertir : nécessité de la lecture et de l'enseignement oral. — Qu'il ne faut point différer la conversion. — Les sentences de la 2e moitié de l'épître. — La conclusion : comment l'expliquer.

Pour bien comprendre cette épître, il faut se rappeler tout ce que représentait aux yeux d'Horace la philosophie. La grande raison qu'il a de l'aimer, c'est qu'elle est un remède souverain aux maux de l'âme. Il écrivait à Mécène : « Point de naturel si envieux, emporté, fainéant, ivrogne, débauché, si sauvage en un mot, qu'il ne puisse s'amender par la culture [2] »; entendez, la cul-

1. Comme nous manquons souvent de renseignements sur les destinataires des *Épitres*, il est probable que, parmi ceux dont nous ne savons rien, il y a eu des jeunes gens : Numicius par exemple (Ep. 6) ou Bullatius (Ep. 11) ou Quinctius (Ep. 16). Toutefois nous n'en sommes pas sûrs. En outre, c'est Horace, beaucoup plus que son correspondant, Horace avec sa pensée et son état d'âme, qui est le sujet et fait l'intérêt de ces épîtres 6, 11, 16 : il était donc naturel de les écarter du chapitre sur les rapports d'Horace avec la jeunesse, pour les rattacher au chapitre précédent. Mais disons-nous que Lollius, Florus, Celsus, Scæva, les seuls dont nous nous occupons, n'ont pas formé la totalité des jeunes amis du poète ; la petite école groupée autour de lui devait être plus nombreuse. — 2. Ep. I, 1, 38-39.

ture philosophique : *cultura animi philosophia est*[1]. Ce n'est pas tout, et Horace lui attribue plus de vertu encore. Il se range volontiers à cet avis de Cicéron, qu'elle est capable d'agir non seulement sur le moral, mais sur le physique lui-même, et de guérir l'homme tout entier. Quand donc il la compare avec la médecine, il ne croit pas recourir simplement à une figure ; il fait une assimilation qui prétend être exacte.

Nous trouvons la prétention audacieuse. Que les religions arrivent à produire sur l'âme et sur le corps de prodigieux effets, qu'elles aient des saints et des martyrs, cela se comprend ; elles mettent en jeu la sensibilité, elles disposent du ravissement et de l'extase, qui suppriment ou atténuent, avec la conscience, la souffrance de la chair. Mais une philosophie, armée seulement du raisonnement et de la logique! Armes bien médiocres, pour dompter la nature. Toutes les doctrines pourtant l'ont essayé, et je dirai : elles étaient presque dans la nécessité de le faire. Car au fond, même les plus spiritualistes d'entre elles n'avaient pas de la vie ultérieure de l'âme une certitude bien affermie ; elles regardaient l'immortalité surtout comme une belle espérance. « La chose vaut la peine qu'on se hasarde d'y croire, disait Platon ; c'est un noble risque à courir, c'est un espoir dont il convient de s'enchanter soi-même[2]. » De leur côté les Stoïciens, qui acceptaient l'immortalité, la réservaient à leurs grands hommes, à ceux qu'un effort de volonté avait rendus les égaux du dieu universel, c'est-à-dire à quelques rares privilégiés. Et quant aux Épicuriens, ils la niaient résolument. Or, quand on n'affirme pas qu'il existe un autre monde destiné à réparer le mal de celui-ci, il faut bien tâcher de tout arranger pour le mieux dès notre séjour ici-bas; et puisque la grande misère de l'humanité après la mort, c'est la souffrance.

1. Cic., *Tuscul.*, II, 5, 13. — 2. Plat., *Phédon*., p. 114d.

on est ainsi conduit à chercher des remèdes terrestres à la douleur.

Pour la douleur morale, l'école de Cyrène déclarait : il suffit de s'y attendre[1]. Le personnage de Térence qui, revenant de voyage, se tenait toujours prêt à trouver sa fille malade, son fils coupable, sa femme morte, se conformait donc au précepte sans le savoir[2]. Il y a du vrai, au reste, dans cette recommandation de l'école; la surprise augmente en effet l'affliction, de même qu'on diminue le mal par l'attention à le prévoir. Les Épicuriens, eux, voulaient qu'on détournât sa pensée de tous les sujets de tristesse pour la reporter sur des idées riantes, et qu'on évoquât en soi l'image de quelque plaisir[3]. Cicéron jugeait le conseil trop difficile à suivre et proposait un moyen plus simple[4] : ramener les choses à leur exacte proportion. C'est l'imagination presque toujours qui est la coupable, « cette maîtresse d'erreur et de fausseté » ; elle déforme et grossit les événements comme les objets. Ajoutez l'opinion, l'usage, le préjugé, la bienséance[5]. On est malheureux, souvent, parce qu'on croit qu'on doit l'être. Vienne une circonstance qui vous empêche de vous abandonner à votre douleur; on s'aperçoit que cette douleur n'était pas si profonde. Ceux qui virent Pompée tomber en face de Péluse sous le poignard des assassins, inquiets pour eux-mêmes, n'eurent plus qu'une pensée : faire force de rames et s'enfuir. C'est seulement une fois arrivés à Tyr, quand ils se furent mis en sûreté, qu'ils commencèrent à pleurer leur chef; jusque-là ils n'y avaient pas songé. « Quoi donc? s'écrie Cicéron; la crainte aura pu chasser de leurs cœurs la tristesse? et la raison, la sagesse ne le pourraient pas[6]? »

1. *Tuscul.*, III, 13, 28. — 2. Terent., *Phorm.* II, 1, 13. — 3. *Tuscul.*, III, 15, 33. — 4. *Tuscul.*, III, 16; III, 22. — 5. *Tuscul.*, III, 26-27. — 6. *Tuscul.*, III, 27, 66.

Vouloir remédier à la douleur physique était, semble-t-il, une tentative plus hardie. Cependant, remarquons avec Épicure que les douleurs durent peu, si elles sont vives, qu'elles sont tolérables, si elles se prolongent [1]; avec Zénon, que la volonté peut beaucoup sur le corps, que le sage qui refuse de se laisser vaincre par la douleur, parvient à la vaincre effectivement [2], que les enfants à Sparte, les athlètes à Olympie (comme plus tard les gladiateurs dans l'arène), ne poussaient pas une plainte [3]. D'où Épicuriens et Stoiciens concluaient que la douleur n'est rien [4], les uns comptant sur cette loi d'heureuse compensation qui régit la souffrance, les autres sur la fermeté de l'âme qui fait dire à l'homme courageux ce que disait Posidonius torturé par la goutte : « Tu as beau t'évertuer, douleur; quelque importune que tu sois, jamais je n'avouerai que tu es un mal [5]. »

Si la philosophie obtenait tous ces merveilleux résultats, il est certain qu'on ne pouvait trop en recommander l'étude. Ainsi s'explique qu'Horace, plein de confiance en ses promesses, persuadé de l'efficacité de son enseignement, ait fait autour de lui une propagande très active. Il commence ici avec Lollius Maximus [6].



Quel était ce jeune Lollius? Probablement le fils du consul de l'an 21, du général de l'an 16, qui fut un

1. Diog. Laert., X, 140; Cic., *Tuscul.*, II, 19. — 2. *Tuscul.*, II, 22. — 3. *Tuscul.*, II, 20, 46. — 4. *Tuscul.*, II, 13, 31 : *nihil est plane dolor*; II, 19, 44 : *neglege dolorem.*

5. *Tuscul.*, II, 25,61 : *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum.*

6. *Maximus* est un *cognomen.* Ne pas entendre *maximus natu* : Horace aurait dit alors *maxime Lolliorum* (cf. *maior Neronum* Carm. IV, 14, 14; *Neronum minor* Sat. I, 6, 121). Le surnom est placé avant le nom (cf. Carm. II, 2, 3 *Crispe Sallusti*), construction familière, qui deviendra fréquente dans la prose de l'époque impériale, notamment chez Tacite.

personnage important, un favori d'Auguste, quelque chose comme Villeroy sous Louis XIV. Lucien Müller n'admet pas cette identification[1], pour la raison que notre Lollius est, à peu près certainement, le même que le Lollius de l'épître 18; or, on a peine à croire que celui-ci ait été le fils d'un consulaire: car il reçoit d'Horace une série de conseils sur la façon de se ménager une brillante carrière, et l'on ne voit pas comment il aurait besoin de tant de conseils, si, par la seule influence de son père, homme considérable qui jouit de tout son crédit auprès du prince et servira plus tard de mentor en Orient à C. Cæsar l'héritier de l'empire, sa carrière était déjà toute tracée à l'avance; ce doit être, beaucoup plutôt, un jeune homme ayant encore sa situation à faire et qui appartient simplement à l'ordre équestre.

L. Müller est un peu suspect d'avoir voulu trouver dans cette conclusion la confirmation de son idée générale, que les épîtres du premier livre ne sont pas écrites à des aristocrates. Pour nous, laissons les théories et examinons les faits. — Nous constatons d'abord que le Lollius de l'épître 18 a suivi Auguste dans l'expédition d'Espagne contre les Cantabres[2], celle-là même où Tibère s'essaya, lui aussi, au métier des armes en qualité de tribun. Il a donc débuté dans des conditions exceptionnelles, sous le commandement du chef suprême, dans la cohorte impériale, aux côtés d'un prince; il a été particulièrement bien traité : ce qui ne s'expliquerait guère, s'il n'était pas fils d'excellente famille. En outre nous le voyons un jour chez son père, à la campagne, s'amuser à simuler sur un étang la bataille d'Actium[3], comme quelqu'un qui vit dans un milieu assez directement intéressé aux événements politiques, pour qu'un enfant en fasse l'objet de ses

1. L. Müller, p. 144-145. — 2. Ep. I, 18, 55. — 3. Ep. I, 18, 60 sqq.

préoccupations familières. — D'autre part, n'oublions pas que la société romaine reposait sur la clientèle, que partout, du haut jusqu'au bas, ce n'étaient que protecteurs et protégés. Ces conseils de l'épître 18 sur les moyens de parvenir qui, adressés à un jeune noble, étonnent et choquent L. Müller, surprennent beaucoup moins celui qui a présent à l'esprit l'état singulier des mœurs d'alors. — Enfin le Lollius de l'épître 2 semble avoir été l'objet d'une grande affection de la part du poète. Remarquons que, Mécène excepté, il est le seul correspondant du premier livre auquel soit adressé plus d'une lettre. Cette affection se comprend, s'il est le fils du consul dont j'ai parlé. Celui-ci, en effet, était lié avec Horace d'une amitié toute particulière et fut vivement défendu par lui devant le public, lorsque quelques années plus tard, en l'an 16, il se laissa battre sur le Rhin par les Sygambres [1]. L'échec, bien qu'ayant été réparé, n'en avait pas moins causé en Italie une pénible impression, *clades maioris infamiae quam detrimenti* selon le mot de Suétone [2] : on avait perdu l'aigle de la cinquième légion [3]; c'était comme une préparation au désastre de Varus. Afin de réhabiliter son ami, Horace composa l'ode 9 du livre IV, qui est un lieu commun sur le pouvoir de la poésie, mais qui malgré sa forme générale redevient très vivante, quand elle est replacée au milieu des circonstances qui l'ont dictée. La vivacité de l'éloge, pour un homme qui ne le méritait guère, ne peut venir que du désir de remonter un courant d'opinion défavorable. Il est curieux de voir que le poète a loué son personnage précisément des qualités qui lui manquaient le plus. *Vindex avarae fraudis et abstinens....* dit-il [4], « tu es sévère pour les fraudes de la cupidité, indifférent à l'argent qui attire tout à lui ». Or, c'est de concussions que Lollius finit par être

1. Dio, LIV, 20. — 2. Suet., *Aug.* 23. — 3. Vell. Paterc., II, 97. — 4. Carm. IV, 9, 37.

accusé; son immense fortune était mal acquise. Il fut même soupçonné d'être entré en intelligences avec les Parthes et d'avoir accepté l'or de leurs rois[1]. Que dans l'ode il ait pu être félicité de son désintéressement, cela prouve, ou qu'il était habile homme et dissimulait bien ses vices[2], ou que l'auteur de la pièce n'a pas demandé mieux que de s'aveugler, l'amitié faisant tort à sa clairvoyance. Mais alors, n'est-il pas naturel qu'au fils d'un ami si cher, Horace ait voulu rendre le genre de services mentionné dans les lettres 2 et 18, et donner des conseils pratiques, soit pour « réussir » dans la vie, soit tout simplement pour être heureux? Nous avons donc de bonnes raisons, en fin de compte, pour croire que le jeune Lollius appartenait à la plus haute noblesse.

Au moment où Horace lui écrit l'épître 2, il achevait son instruction chez le rhéteur[3], à l'exemple des autres jeunes gens de son monde. L'enseignement du rhéteur était l'enseignement supérieur de l'époque; on couronnait ses études par la *declamatio*. Pendant que Lollius déclame à Rome, Horace séjourne à Préneste, chez un ami, ou plutôt en location, dans un de ces gîtes (*deversoria nota*[4]), où il avait l'habitude de descendre, quand il quittait sa maison de Sabine; et il s'occupe à y relire Homère. Plein de sa lecture, il la commente au jeune homme. Justement l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont de ces œuvres essentielles que l'élève a expliquées dans l'école du grammairien, avant de passer aux mains du rhéteur. Horace est donc sûr, en revenant sur ce sujet, d'éveiller des souvenirs encore tout frais dans sa mémoire; mais il ne lui en parlera pas de la même façon. Le maître antérieur y a vu l'occasion d'une étude grammaticale et littéraire; Horace, suivant les

1. Plin., *N.H.*, IX, 117-118 :
2. Vell. Paterc., II, 97 : *homine in omnia pecuniae quam recte faciendi cupidiore et inter summam vitiorum dissimulationem vitiosissimo.*
3. v. 2. — 4. Ep. I, 15, 10.

habitudes stoïciennes déjà signalées plus haut[1], y cherchera l'occasion d'une étude morale. Aux philosophes du Portique, en quête d'exemples populaires pour illustrer leurs thèses, les poèmes homériques offraient une riche moisson de légendes, qu'on pouvait aisément expliquer par l'allégorie. Ils cessèrent, dès lors, d'être envisagés par eux dans leur beauté d'œuvres d'art, pour ne plus servir que de prétexte à leçons sur la conduite de la vie. Ce fut un système ; on écrivit des Ἀλληγορίαι Ὁμηρικαί ; on dirigea les lectures des disciples, de telle sorte qu'il en résultât un profit, beaucoup moins pour leur goût et leur intelligence, que pour leur âme.

Horace, ici, ne procède pas différemment : tandis que l'*Iliade* montrera à Lollius toutes les calamités qu'amène pour les individus et les peuples le triomphe des passions, l'*Odyssée* lui racontera les succès de l'homme qui reste maître de soi. Considérations exactes en elles-mêmes et légitimes, pourvu qu'on ne les prête pas à Homère. Horace ne croyait pas positivement qu'elles étaient dans la pensée du vieil aède ; mais il croyait tout de même lui faire honneur, en tirant de son œuvre une si belle morale[2]. Il ne voyait pas que c'était plutôt le rabaisser, et que le spectacle de la nature humaine décrit sans idée préconçue est autrement salutaire qu'un parti pris d'enseignement. Mais, à l'époque des *Épîtres*, il lui faut de la philoso-

1. Voir p. 185.

2. En réalité Horace, comme d'ailleurs la plupart des anciens, n'a pas bien compris Homère. Il est remarquable que le peuple l'ait mieux saisi que les critiques. Ceux-ci, et Horace en particulier, ont moins vu en lui le poète naïf, spontané, sincère, à qui tout paraît vrai, qui croit à ses récits et s'émeut de ses propres chants, qu'un artiste habile, qui de parti pris entreprend une épopée, choisit, invente, crée des fictions, tient en réserve toute espèce de merveilles (*speciosa miracula* A. P. 144), en un mot qui ment (*mentitur* A. P. 151). Le sens du passé, surtout du passé lointain, du primitif, est ce qui a le plus manqué à l'antiquité, et par suite le sens des conditions auxquelles se réalisent les épopées d'inspiration naturelle et de création populaire.

phie partout; il veut donc en retrouver jusque chez Homère, le père de la poésie. Le piquant serait que dans ce morceau, si visiblement imprégné d'influence stoïcienne et dont les expressions mêmes sont quelquefois empruntées à l'école [1], il eût commencé par parler légèrement des Stoïciens. Ne déclare-t-il pas en effet que la morale d'Homère vaut mieux que celle de Chrysippe [2]? Il semble donc que l'enthousiasme pour ce qu'il vient de découvrir chez le poète grec, le rende injuste à l'égard des maîtres qui le lui ont fait découvrir. Regardons de près cependant les termes dont il s'est servi : *planius ac melius Chrysippo et Crantore* [3]. « Homère enseigne plus clairement et agréablement que les philosophes. » Il ne s'agit pas du fond même de la morale; il s'agit seulement de la manière de l'exposer. Or qui niera, en songeant tout au moins à Chrysippe, aux obscurités et à la prolixité stoïciennes (ce que Cicéron appelait les broussailles des Stoïciens [4]), que les leçons de morale ne fussent infiniment plus claires chez Homère que chez les écrivains de la secte, qui affichaient pour l'art un si complet mépris?

Ainsi Homère est traité comme un professeur de morale. On lui suppose des arrière-pensées, on cherche en lui des symboles. A cause de l'amour de Pàris pour une femme, la guerre est allumée entre la Grèce et la Phrygie : quelle preuve plus évidente de la folie des peuples et des rois [5]! Anténor donne le bon conseil de rendre Hélène à son mari; mais Pàris refuse, en déclarant qu'on ne le forcera pas à vivre tranquille

1. v. 8 *stultorum regum*; v. 23 *Sirenum voces et Circae pocula* : le langage de la prédication philosophique personnifie les passions.

2. v. 3-4.

3. Je lis *planius*, non *plenius* = *longius* : il serait difficile (et ce ne serait guère un mérite) d'être plus long que Chrysippe, auteur de 750 ouvrages, selon Diogène Laërce. — Paléographiquement, on peut accepter la leçon que l'on veut.

4. *Dumeta*, *spinas* (Cic., *Acad. pr.*, II, 35, 112; *de Fin.*, IV, 28, 79).

5. v. 8 *aestus*, le bouillonnement des flots, ici le bouillonnement des passions, qui aboutit à la *stultitia*.

et heureux. Nestor, de son côté, essaie de calmer Agamemnon et Achille également furieux : vaine entreprise. En attendant, qui paye les fautes des grands? Les petits[1], l'armée, décimée par les combats et la peste. Presque tout le monde est fou, à Troie et dans le camp des Grecs. — En regard, Homère a placé Ulysse, admirable exemple de constance, de prudente habileté, d'énergie opiniâtre, Ulysse, qui pendant dix ans, sur la vaste mer, dans son île, dans son palais, est mis aux prises avec la plus cruelle adversité, sans que sa fermeté se démente un instant; il souffre, il lutte *adversis rerum immersabilis undis*[2]. C'est par cette force d'âme qu'il plaisait aux Romains, toujours prêts à adopter tous les types de courage; et, dans une de ses tragédies, le poète Pacuvius le représentait déjà prononçant au moment de mourir ces fières paroles : « On peut regretter que la fortune vous frappe, on ne doit point en gémir : ce n'est pas digne d'un homme; les pleurs sont bons pour les femmes[3]. » Mais le héros avait aussi de quoi plaire aux philosophes; car ce personnage à la mâle attitude est en même temps un modèle de sagesse; il échappe aux Sirènes, à Circé[4], c'est-à-dire aux séductions du vice; il suit le rude chemin du bien, sans broncher. Comme Hercule, auquel il ressemble, il ne veut pas entendre la voix de la volupté; il se bouche les oreilles avec de la cire, il se défie du breuvage enchanté de la magicienne. Avec Hercule, il méritait de devenir pour les Stoïciens, et il est devenu, en effet, l'incarnation du « sage[5] ». L'*Iliade*

1. Phaedr., I, 32, 1, *humiles laborant, ubi potentes dissident*. — 2. v. 22.
3. *Tuscul.*, II, 21, 50. Cicéron dit que Pacuvius avait corrigé Sophocle, chez lequel Ulysse blessé se lamentait pitoyablement, spectacle peu convenable à des Romains.
4. v. 23 sqq.
5. Zeller, III, V[e] part., 3[e] édit., p. 269 et 335. M. Lejay (*ed. in-8*, p. 476) fait remarquer, d'après E. Weber, que « les mœurs d'Ulysse, sa sagesse, son éloquence, peut-être aussi son costume de mendiant le rendent *antisthénien* ». — Pour Horace aussi il est bien le *sage*. De là le mot

et l'*Odyssée* forment ainsi deux tableaux qui s'opposent, pendant et contraste à la fois : d'un côté, ce qu'il faut fuir, la passion; de l'autre, ce qu'il faut rechercher, la vertu. Et, comme dans toute morale en action, le bien et le mal sont aussitôt suivis de leurs conséquences : ils mènent au succès ou à la ruine. L'enseignement est complet.

Voilà ce que les Stoïciens, et Horace, lui-même faisaient des œuvres homériques, cette source de beauté. En continuant dans une pareille voie, on aboutissait tout droit à la théorie que le P. Lebossu formulera un jour dans son *Traité du poème épique* (1675) : « L'épopée est un discours inventé avec art pour former les mœurs par des instructions déguisées ». Choisissez d'abord la morale; vous en tirerez ensuite indifféremment une épopée ou une fable. Ainsi les deux chiens et le loup : l'histoire de l'animal, qui mange les moutons pendant que les gardiens se disputent, c'est l'histoire même de l'*Iliade*, où la mésintelligence des chefs cause la perte des nations; Esope rejoint donc Homère. Certes, Horace aurait reculé devant ces exagérations; il n'en est pas, si l'on veut, responsable; elles sont cependant plus ou moins sorties de lui. S'il était capable de se retenir sur la pente, un esprit étroit et sans goût risquait, comme il est arrivé, de rouler jusqu'au bas.

L'excuse d'Horace, c'est qu'ayant à faire la leçon à Lollius, il a cherché un moyen d'amener sa morale. Il a voulu qu'elle se présentât comme par hasard, s'abritant derrière celle d'Homère; et Homère lui-même n'a été l'objet de son propos, que parce qu'une occasion l'invitait à en parler. Il se trouve qu'il vient de relire à Préneste la guerre de Troie et les aventures d'Ulysse; il se trouve aussi que Lollius, qui fréquente

sapientia qui lui est appliqué au vers 17. Autrement, *prudentia* eût été plutôt le mot juste.

les écoles, est tout nourri de cette poésie. Horace est conduit naturellement par les circonstances à lui dire son sentiment sur le poète; son point de départ est leur occupation du moment à tous deux. Encore ne dira-t-il ce sentiment que si Lollius, ayant du loisir, est disposé à l'entendre; il s'entoure de précautions : *nisi quid te detinet*[1]; il n'impose rien. On aurait de la peine à être moins pédant et plus discret.



Une fois trouvé le prétexte à moraliser et, avec l'aide de Pâris et d'Ulysse, la morale elle-même amorcée, Horace continue pour son compte, oubliant Homère. Mais, avant de le quitter définitivement, il établit, entre le gros des hommes de tous les temps et certains personnages de l'*Odyssée*, une comparaison qui lui permettra de passer de la légende à la réalité, et ce sera la transition entre la première partie et la seconde[2]. Ces prétendants de Pénélope occupés à boire dans le palais d'Ulysse, ou ces courtisans d'Alcinoüs qui portent toute leur attention sur les soins de leur corps, qui ne rêvent que plaisir et bombance, c'est notre portrait, c'est nous-mêmes, engourdis que nous sommes dans la mollesse et asservis à nos passions. Précisons davantage. L'expression employée par Horace : *nos numerus sumus* (les gens qui se bornent à faire nombre s'opposant aux héros dont chacun compte à part des autres, aux vertueux qui sont une élite, mais aussi une poignée), cette expression semble désigner la masse de l'humanité; tout de même, comme la masse ne vit pas dans la bonne chère et l'opulence, la comparaison avec les Phéaciens n'est exacte que si l'auteur vise plus directement la jeunesse

1. v. 5. — v. 27-31.

dorée de son époque, laquelle risque de se perdre par la paresse et la débauche. Et c'est bien pour elle en réalité qu'il écrit, pour elle spécialement, malgré la portée, en apparence générale, du discours. Sa clientèle, je l'ai dit, est aristocratique, de naissance souvent, de goûts et de mœurs toujours; elle est à même de se procurer ces plaisirs, qui sont regardés par la folie humaine comme l'agrément de l'existence. C'est donc elle, plus qu'une autre, qu'il importe d'exhorter à cette active surveillance de soi, à cette vigoureuse discipline morale, qui fait seule la santé de l'âme.

Pour n'être point présentés avec un appareil didactique, deux conseils fondamentaux ne s'en dégagent pas moins de la seconde partie de l'épître : il faut se convertir; il ne faut pas différer la conversion. — Qui nous convertira? La philosophie. Par quel moyen? Par la prédication ou la direction, et surtout par le livre. De là, nécessité d'un maître ou d'un directeur; plus encore, nécessité de l'étude personnelle. J'ai eu l'occasion, précédemment, d'indiquer ce qu'était devenue la philosophie dès les premiers temps de l'Empire. Dans l'affaiblissement ou la disparition des anciennes croyances religieuses, elle avait pris la place de la religion. Elle avait ses ordres, ou plus contemplatifs ou plus portés vers l'action, qui répondaient aux divers besoins des âmes en peine d'un soutien et d'une foi. Aux âmes craintives, tristes, découragées, l'épicurisme; aux âmes énergiques et fortes, le stoïcisme. Chapelles différentes d'un même culte, dont les rites pouvaient varier, mais qui poursuivaient un but identique, l'anéantissement des passions. Comme une religion enfin, elle avait ses ardeurs de prosélytisme, sa propagande. Aussi avec quelle vivacité Horace parle-t-il à Lollius! Interrogations, comparaisons, images d'un relief vigoureux, phrases courtes, rapides, un peu haletantes, expressions condensées en forme de pro-

verbes, il l'encourage, le presse, le stimule de toutes les manières. Nous ne sommes pas habitués à voir la philosophie si passionnée. C'est qu'elle prêche véritablement, alors, la conversion du pécheur. « Quand ils veulent tuer leur homme, les brigands se lèvent dès le milieu de la nuit; et toi, afin de sauver ton âme, tu ne feras pas l'effort de te réveiller? Cours, pendant que tu es valide, ou, devenu hydropique, il te faudra bien courir pour soigner ton mal. Si tu ne demandes pas avant le jour un livre avec de la lumière, t'appliquant, au lieu de dormir, à l'étude du bien et de l'honnête, c'est l'envie, c'est l'amour qui se chargeront de t'enlever le sommeil. Eh quoi? tu retires avec empressement de ton œil le moindre objet qui le blesse, et, quand le mal ronge ton âme, tu remets de la guérir à une autre année? C'est être à moitié de la tâche que d'avoir commencé; aie le courage enfin d'être sage : mets-toi à l'œuvre. Celui qui ajourne le moment de bien vivre, ressemble à ce paysan qui attend l'écoulement du fleuve. Il attend, mais le fleuve coule et coulera jusqu'à la fin des âges. [1] » Morceau bien connu, mais qui permet de mesurer l'espèce d'impatience qui possède Horace. Cette impatience, jusqu'ici Horace l'éprouvait pour lui-même; il s'en voulait, écrivant à Mécène, d'avoir si longtemps tardé à écouter la voix de la philosophie [2]. Elle se marque à présent dans ses objurgations à la jeunesse.

Ouvrons donc les traités de philosophie et méditons-les. Les grands ennemis de l'homme et les seuls vrais obstacles à son bonheur, ce sont ses passions : qu'il s'en débarrasse à tout prix. Il y a un premier moyen, excellent, la lecture. Déjà Horace n'avait-il pas dit dans l'épître à Mécène [3] : « Contre la cupidité, contre l'ambition dont tu souffres, il est des pratiques salutaires,

1. v. 32-43. — 2. Ep. I. 1, 20 sqq. — 3. Ep. I, 1, 33-37.

il est des formules magiques qui te guériront;... oui, je sais tel petit livre, dont la lecture trois fois répétée purifiera ton âme »? Que peut être ce *libellus* aux prescriptions merveilleuses, sinon l'un des *dialogi* en usage chez les Stoïciens? A Lollius il recommande de prendre même sur ses nuits pour étudier la philosophie [1]. Dans une seconde lettre il lui répétera : « Au milieu de toutes tes occupations, souviens-toi de lire », *inter cuncta leges* [2]. La lecture, suivie de réflexions personnelles, est une habitude qui date de loin chez Horace et qui lui a réussi; il constate qu'avec elle il est allé s'améliorant peu à peu. Aussi quand il prie les dieux pour son compte, n'a-t-il garde d'omettre, parmi ses vœux les plus chers, celui d'être toujours pourvu d'une bonne provision de livres (*bona librorum... copia* [3]).

Mais il n'exige pas qu'on s'en tienne à cette méthode. A côté de l'enseignement par le livre, il y en a un autre donné par le maître. Quoique personnellement il semble avoir dû peu de chose à l'enseignement oral (des stoïciens populaires, qu'il est allé entendre, il a tiré plutôt une satisfaction de curiosité qu'un véritable profit), ce n'est pas une raison pour qu'il en méconnaisse l'utilité. Dans ses conseils à la jeunesse il associera les deux enseignements. Il dira à Lollius (épître 18) : « Souviens-toi de lire, mais interroge aussi les philosophes », *leges et percontabere doctos* [4]; et déjà (épître 2) : « Abreuve ton âme encore pure des paroles de la raison, ô mon enfant; confie-toi à quelque maître plus sage », *nunc adbibe puro Pectore verba, puer, nunc te melioribus offer* [5]. Bien plus, il ne refusera pas d'être lui-même, à l'occasion, ce maître. S'il s'est compris au nombre de ceux qu'il désigne par *meliores*, l'emploi du comparatif et le voisinage du mot *puer* enlèvent à l'expression tout air d'outrecuidance. Il ne se donne

1. v. 35. — 2. Ep. I, 18, 96. — 3. Ep. I, 18, 109. — 4. Ep. I, 18, 96. — 5. v. 67-68.

pas pour un sage; il se dit seulement plus sage que Lollius, ce qui est l'évidence même : ayant plus vécu, il a plus réfléchi. Les résultats de cette sagesse acquise, il les tient au service de ses jeunes amis. Il accepte d'être leur confident et, si étrange que le mot paraisse appliqué à Horace, quelque chose comme leur directeur.

Assurément il n'exercera pas la direction de conscience comme un Sénèque, qui s'empare entièrement des âmes et, sans permettre qu'on lui échappe, descend jusqu'aux moindres détails de la conduite, indique non seulement les livres à lire, mais la manière d'occuper sa journée, les soins à donner au corps, prévoit tout, règle tout, répond à tout [1]. De quel autre nom cependant appeler cette façon, encore discrète et intime, de guider quelques disciples choisis, de leur tendre la main pour les mettre dans la bonne voie, de les avertir avec tact quand ils s'égarent, d'avoir pour chacun d'eux le mot qui convient? C'était d'ailleurs le courant qui entraînait la philosophie à cette époque, lorsqu'elle s'adressait aux classes élevées de la société. Avec le peuple, elle prenait plutôt la forme de la prédication; avec les gens du monde, celle de la direction. Déjà, du temps de Scipion et de Lælius, elle avait commencé à pénétrer dans les grandes familles, qu'elle formait à la sagesse par les entretiens journaliers de quelque noble esprit. De plus en plus, sous l'Empire, le philosophe devient le conseiller de la maison, l'homme utile dans les circonstances ordinaires de la vie, indispensable dans les épreuves, l'ami éloquent et persuasif qui éclaire, qui encourage, qui console. Nous touchons au moment où Livie, ayant perdu son fils Drusus, ira demander « au philosophe de son mari », Aréus, un soulagement à sa douleur [2],

1. Senec., *Ep.* 1, 2, 3, 14, 15, 62, etc. — 2. Senec., *ad Marc*, 4, 2.

où Julius Canus marchera au supplice accompagné de « son philosophe [1] », où Thraséa mourant gardera le stoïcien Démétrius à ses côtés [2], où Sénèque écrira ses lettres de direction et Plutarque ses traités de consolation. Il y a là une orientation très intéressante et significative. Dans tout ce mouvement la part d'Horace reste, bien entendu, une part très petite. J'ai simplement voulu marquer l'esprit de son enseignement et la tendance dont il relève. Horace n'est pas un philosophe de profession, ni un de ces sages attachés par devoir à une famille et se consacrant tout à elle; c'est un homme indépendant, qui a toujours eu le goût des choses morales et en a pris avec l'âge une passion très vive, qui cherche à communiquer cette passion autour de lui au petit groupe qu'il aime, et le fait avec ardeur pour le bien de ceux qu'il instruit, mais sans pédantisme et sans croire qu'il remplit une mission.



Du reste, que l'on s'instruise sous la lampe par le travail silencieux de la lecture ou dans la conversation en tête à tête avec le maître, toute manière est bonne qui vous mène à la vertu. L'essentiel est de se convertir, c'est-à-dire d'apprendre. Car apprendre et se convertir, pour Horace, comme pour presque toute l'antiquité, les deux termes sont synonymes. C'est toujours le précepte socratique, que le vice vient de l'ignorance et qu'on pèche parce qu'on ne sait pas. Qu'on se mette seulement à étudier, et l'on ne peut manquer de devenir meilleur. Mais qu'on le veuille avec énergie, et non point de cette volonté molle, languissante, qui s'en tient aux bonnes intentions. Qu'on le veuille tout de suite, sans attendre. Attendre quoi? Que le fleuve ait

1. Senec., *de Tranq. an.*, 14, 9. — 2. Tac., *Ann.*, XVI, 19.

fini de couler? Horace connaît ces délais de la tiédeur. Différer une tâche, c'est presque y renoncer; la commencer, au contraire, c'est l'avoir à moitié terminée [1]. Sur ce second point, l'urgence de la conversion, il n'est pas moins pressant que sur le premier, l'obligation de se convertir. Il n'y a pas un instant à perdre. C'est avant le jour qu'il faut s'éveiller, pour demander un livre avec de la lumière [2]; c'est dès maintenant qu'il faut aller trouver le maître et se nourrir de sa parole; *nunc... nunc*, la répétition de l'adverbe au début de chaque phrase marque l'insistance [3]. Toutes proportions gardées, on croirait entendre Bossuet ou quelque sermonnaire chrétien, gourmandant le pécheur indifférent qui tarde à faire son salut. Plus exactement, et sans sortir de l'antiquité, on croit entendre déjà Sénèque qui, à chaque page des lettres à Lucilius, renouvelle la même exhortation : *propera..., accelera, evade..., iam philosophare..., quid in longum ipse te differs* [4]? Tel, le cavalier qui ne laisse pas souffler sa monture, la pousse de la voix et de l'éperon. « Nous sommes tous à regarder au lendemain, dit encore Sénèque. — Quel mal à cela? — Un mal infini. On ne vit pas, on se prépare seulement à vivre, et on ajourne la vie;... au milieu de tous ces délais, elle est déjà loin de nous [5]. » Les Epicuriens tenaient le même langage, en donnant naturellement au mot *vivre* un tout autre sens; mais, on pourrait, au besoin, avec ces deux vers de Martial, traduire exactement la pensée d'Horace, et celle de Sénèque :

Non est, crede mihi, sapientis dicere : vivam.
Sera nimis vita est crastina; vive hodie [6].

1. v. 40. — 2. v. 35. — 3. v. 67-68. — 4. Ep. 32, 3; 17, 8; 17, 10.
5. Ep. 45, 12-13. Cf. encore 1, 2 : *dum differtur vita, transcurrit*; 13, 16-17; 17, 1. sqq. : 23, 9-11 *quidam ante vivere desierunt quam inciperent*; 32, 2; — de Brev. vit. 9 *maximum vivendi impedimentum est exspectatio, quae pendet ex crastino, perdit hodiernum.*
6. Mart., I, 15, 11.

Pour en revenir à notre épître, si l'homme recule sans cesse le moment de travailler à sa conversion, c'est qu'une passion l'accapare; et quand il s'agit du Romain du temps d'Horace, cette passion, c'est toujours la même à laquelle on se heurte, celle qui maintes fois signalée par le poète soulève, on le comprend, ses justes colères, l'avidité, la passion de s'enrichir : *quaeritur argentum* [1]; on veut la fortune, non la sagesse. Pourtant, dit Horace au nom de la morale qui lui est chère, « quand on a obtenu ce qui suffit, doit-on souhaiter quelque chose de plus [2]? » Mais il se borne cette fois à résumer en un vers sa thèse de la modération, l'ayant suffisamment développée ailleurs, et il se réserve pour un autre argument, qu'il juge préférable en la circonstance. Il feint d'entrer dans les sentiments et d'accepter la thèse de l'interlocuteur. « Admettons que l'acquisition des richesses soit le but de la vie. On les acquiert pour en jouir, n'est-ce pas? Eh bien! pourra-t-on en jouir, si l'âme, comme le corps, ne se trouve en bon état. *Valeat possessor oportet*. Oui, il faut que le possesseur se porte bien, et pour cela qu'il ne soit pas plus travaillé par les soucis que par la fièvre [3]. De la santé physique le riche s'occupera toujours assez; mais de la santé morale, plus importante, il ne prend aucun soin. Patience, il est vrai! Il sera bien puni. Parce qu'il n'aura pas combattu ses désirs et ses craintes (qui sont pour le Stoïcien les deux grands symptômes de l'âme malade), tous ses trésors entassés lui apporteront juste autant de plaisir qu'une belle peinture à des yeux châssieux ou une belle musique à des oreilles douloureuses [4]. » Le vers *sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit* est la conclusion du développement [5]. Plutôt que d'amasser de l'argent, commençons donc par purifier notre âme, car tout

1. v. 44. — 2. v. 46. — 3. v. 47-50. — 4. v. 51-53. — 5. v. 54.

s'aigrit dans un vase qui est mal nettoyé. Et quand l'âme sera nettoyée de ses souillures, alors nous ne tarderons pas à nous apercevoir que les richesses ne sont nullement nécessaires. Sénèque indique cette conséquence tout au long[1]. C'est bien à elle aussi qu'Horace a l'intention d'aboutir; mais il la laisse sous-entendue, satisfait pour l'instant, s'il obtient de son ami qu'il procède au travail préliminaire de purification intérieure : il sait que le reste suivra de soi-même.



Ici commence sur le danger des passions une série de maximes générales, qui étonnent par leur décousu[2] : suite de petites propositions juxtaposées, dont chacune n'est qu'une portion de vers, ou se termine avec le vers, ou enjambe à peine d'un mot ou deux sur le vers suivant; seul, ce qui a trait à la colère est exprimé avec un certain développement. De plus, aucune apparente liaison entre l'une quelconque de ces maximes et la précédente. Lucien Müller n'hésite pas à retrancher la première sur l'amour des plaisirs : *sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas*; elle brise, selon lui, l'enchainement des idées. Mais est-il certain qu'elle le brise plus que telle ou telle autre, plus que celle qui est relative à la colère? Si elle doit être suspecte, c'est, à mon avis, pour une raison différente : le pluriel *voluptates*, dont jamais Horace ne s'est servi, était ici d'autant moins nécessaire que, tout de suite après, nous trouvons le singulier *voluptas* et que *sperne voluptatem* respectait aussi bien les lois de la métrique. Il existe cependant entre ces maximes détachées un lien que voici : « Il faut, avons-nous dit, que le vase soit parfaitement propre, si l'on ne veut pas que le liquide

1. *Epist.*, 17. — 2. v. 55-63.

versé s'y aigrisse. Qu'est-ce donc qui le salit? Bien des choses diverses : la débauche, avec les regrets amers qu'elle laisse derrière elle; la cupidité, avec ses désirs insatiables; l'envie, qui vous fait maigrir de l'embonpoint d'autrui; la colère, cette courte folie. » Il est très vrai, d'autre part, que, sauf la maxime sur la cupidité, aucune ne se rattache en toute rigueur au développement du vers 44 : *quaeritur argentum* etc.; mais dans l'intervalle Horace a élargi son point de vue, et ce qui nous détourne de l'étude de la sagesse, ce n'est plus seulement pour lui la passion d'acquérir, c'est toute passion qui s'est emparée de nous. De même, quand il dit à la fin du morceau *animum rege*[1], le mot *animus* succédant à *ira furor brevis est* s'entendra plus spécialement, si l'on veut, de la partie irritable de notre être, que nous devons gouverner; mais on peut l'entendre aussi du siège des passions quelles qu'elles soient, où il importe que notre raison s'établisse en maîtresse et commande. Les deux sens, le sens particulier et le sens général, se sont confondus dans l'esprit du moraliste. Nous serions donc assez fidèles à sa pensée, en donnant au vers *hunc* (*animum*) *frenis, hunc tu compesce catena* la traduction suivante : « c'est, outre la colère, *toutes les autres passions* que tu dois accoutumer au frein et mettre à la chaîne[2] ».

Maintenant, pourquoi ce développement est-il présenté sous forme aussi fragmentaire? Bien qu'Horace ait l'habitude de pratiquer une liberté assez voisine du caprice, et juxtapose volontiers ses idées au lieu de les déduire les unes des autres, le morcellement est trop complet, dans notre passage, pour ne pas provenir d'une cause particulière. Sans parler des Grecs chez qui l'on rencontre de ces préceptes monostiques, à Rome les auteurs de mimes, notamment Publilius

1. v. 62. — 2. v. 63.

Syrus, cherchaient à relever par des sentences le genre grossier où ils s'exerçaient. De son côté le Romain aimait la morale condensée en formules à la fois pleines et portatives, faciles à retenir et à citer; tout jeune il en apprenait par cœur à l'école[1], et le petit traité d'Appius Claudius, l'un des premiers essais de poésie latine, n'a dû sa longue réputation qu'à son contenu de proverbes en vers saturniens, par lequel il était en étroite conformité avec le goût du public[2]. Sous l'Empire encore, au dire de Sénèque, le peuple faisait retentir le théâtre de ses applaudissements, quand l'acteur lançait un de ces vers où, dans le raccourci d'une antithèse, si peu de mots enfermaient tant de sens[3]. Et Sénèque lui-même, combien de fois ne témoigne-t-il pas pour Publilius un véritable enthousiasme? Il ne se lasse pas de citer ses maximes, de les commenter, de les proclamer dignes du cothurne[4]; il va jusqu'à placer celui qui les a écrites au-dessus de tous les autres poètes, comiques et tragiques[5]. Est-il donc interdit de penser qu'Horace a subi l'influence d'un auteur presque contemporain, qui avait eu un succès considérable[6], dont il existait peut-être déjà un recueil de sentences, et que, prédicateur de morale, il a cherché

1. Senec., *Epist.* 33, 6 *pueris sententias ediscendas damus.*

2. Le titre du recueil était sans doute *sententiae* (Festus p. 317 M). Qu'Appius eût d'ailleurs subi l'influence de la littérature gnomique des Grecs, des *verba aurea* de Pythagore (Cic., *Tuscul.*, IV, 2, 4) ou plutôt des recueils de sentences extraites des comiques contemporains, ce qu'il faut retenir, c'est le succès à Rome de ce *carmen.*

3. Senec., *Epist.* 108, 8-9.

4. Senec., *Epist.* 8, 8 : *quam multa Publilii non excalceatis, sed cothurnatis dicenda sunt!*

5. *De Tranq. an.*, 11, 8 : *Publilius tragicis comicisque vehementior ingeniis.*

6. Macrob., *Saturn.*, II, 7, 7 (*Publilius; cum mimos componeret ingentique adsensu in Italiae oppidis agere coepisset, productus Romae per Caesaris ludos.* Après ses succès de province, sa victoire sur Labérius et les autres mimographes, remportée en présence de César qui décerna lui-même le prix, mit le comble à sa réputation. Ce fut un événement littéraire, dont les lettres de Cicéron nous transmettent l'écho (*ad Fam.*, XII, 18, 2; *ad Attic.*, XIV, 2, 1; XIV, 3, 2).

à mettre au service de sa thèse cette manière sentencieuse, qu'il savait devoir être agréable au lecteur? Quant aux maximes elles-mêmes, la source en est indifférente. Que l'une ou l'autre semble tirée de tel et tel poète grec[1] ou se rapproche de quelque vers des mimographes latins[2], elles expriment des idées assez courantes et des lieux assez communs, pour qu'Horace ait pu les emprunter aussi tout simplement au trésor anonyme de la sagesse populaire. Il les a marquées de son élégance concise, par quoi elles ne le cèdent ni aux γνῶμαι des Grecs ni aux *sententiae* de Publilius.



Cette suite de sentences ne termine pas l'épître à Lollius. Le poète désire la clore par l'exhortation qui lui tient le plus au cœur, celle de ne pas différer la conversion. Il avait déjà lancé cet appel ; il le renouvelle[3] maintenant, mais en y ajoutant ceci, que s'il n'est jamais trop tard pour se convertir, il est bon que les saines habitudes remontent à l'enfance pour adhérer sûrement à l'âme. « Le parfum du liquide, qu'a reçu l'amphore encore neuve, persiste longtemps dans l'argile qu'il a imprégnée[4]. » Cette fin est préparée par deux comparaisons qui forment transition avec les sentences : simple association d'idées, au reste, plutôt que transition proprement dite. La dernière maxime, on l'a vu, pour exprimer la nécessité de dompter la colère, s'était servie des images *frenis* et *catena*[5]. Ce sont ces deux images qui éveillent dans l'esprit de

1. Comparer v. 55 (si le vers est bien d'Horace) et φεῦγ' ἡδονὴν φέρουσαν ὕστερον βλάβην (Alexis, *inc.* 44 M); — v. 58 et ὁ δὲ τὸ κάκιστον τῶν κακῶν πάντων, φθόνος (Ménandre, p. 198 Mein.); — v. 60 et Ménandre, p. 247 Mein. ; — v. 62 et Philémon, p. 417 Mein.

2. Comparer v. 56 et Syrus : *Tam dest avaro quod habet quam quod non habet* ; — v. 62-63 et Syrus : *animo imperabit sapiens, stultus serviet.*

3. Cf. déjà v. 38 sqq. — 4. v. 69-70. — 5. v. 63.

l'auteur l'idée du cheval à soumettre au frein, puis du chien à tenir en laisse ou à la chaîne. Quoique réparties en comparaisons distinctes, elles sont développées l'une et l'autre pour répondre à une même question précise : Quel est le moment favorable à choisir pour le dressage de la bête? Il n'y a pas d'hésitation possible : c'est celui où l'animal est jeune. C'est quand le cheval a la bouche encore tendre et le col flexible, que le maître de manège le façonne pour son futur cavalier[1]; c'est après avoir fait longtemps aboyer le petit chien dans la cour après une peau de cerf, qu'on l'enverra servir dans la forêt. Les mots essentiels sont *tenera cervice, cervinam pellem latravit in aula*[2], de même que, dans les vers suivants appliqués à Lollius, ce sont les expressions *nunc... nunc* et *puer* (*dum puer es*), qui portent tout l'accent de la phrase[3].

Nous voilà donc instruits, semble-t-il, de la pensée d'Horace. Mais il est dit qu'avec lui on aura toujours quelque surprise. Tant que l'on ne connaît pas son dernier mot, on n'est jamais sûr de l'avoir deviné et, quand on le connaît, il arrive qu'on soit déconcerté, le trouvant en désaccord avec ce qui précède. « Après tout, conclut en effet l'auteur de l'épître à Lollius, reste en arrière ou précipite-toi en avant, cela te regarde. Pour moi, je ne veux ni attendre les traînards ni m'essouffler pour rattraper les gens trop pressés[4]. » Hé quoi! N'est-ce pas là jeter de l'eau sur le feu qu'on vient d'allumer? Le professeur s'amuse-t-il? Est-il sincère? L'un et l'autre à la fois. Après une grave leçon de morale, il n'est pas fâché de plaisanter un peu avec son disciple, pour ne point avoir l'air, comme un pédant, de trop abonder dans son propre sens. Mais,

1. v. 64-65. Les mots *magister* et *eques* ne doivent pas désigner la même personne : chacun d'eux est le sujet d'une des propositions particulières de la phrase.

2. v. 64 et 66. — 3. v. 68-69. — 4. v. 70-71.

d'autre part, en demandant qu'on ne marche ni trop vite ni trop lentement, le dernier des premiers, le premier des derniers (*extremi primorum*, *extremis usque priores* [1]), il tient ce juste milieu qu'on doit garder, a-t-il dit [2], même dans la recherche de la sagesse, et reste fidèle à son principe de la modération en toutes choses. Et alors nous constatons que le désaccord n'est qu'apparent entre l'avertissement de la fin et la pensée générale de l'épître. Je rappelle ce qu'était cette pensée : il faut se convertir, il ne faut pas différer la conversion. Aucun des deux points n'est supprimé ou atténué par la restriction de la dernière phrase. Le vœu d'Horace est qu'une fois la conversion résolue et entreprise, on la mène sans précipitation fiévreuse, sans s'attarder assurément, mais sans courir non plus, sous prétexte qu'on est sur la route du bien : on risquerait, en courant, de manquer le but. Chaque chose à sa place et en son temps, voilà sa devise. C'est au nom de ce principe qu'il peut doublement solliciter Lollius, et de se mettre tout de suite à étudier la sagesse et, quand il s'y sera mis, d'éviter l'excès et l'ivresse de l'étude : *studia vel optimarum rerum sedata et tranquilla esse debent* [3].

L'intérêt de l'épître est de nous montrer Horace dans ses rapports avec la jeunesse. Le poète léger d'autrefois est devenu précepteur. Les circonstances, une situation en vue, l'âge, ont déterminé en lui ce changement. Quoiqu'il n'ait pas cherché le rôle, il le porte avec aisance; il se met d'emblée à la hauteur de sa tâche. Non seulement son ton s'élève, mais on peut dire qu'il est continuellement élevé. Par là cette deuxième épître diffère de la première, à laquelle on serait tenté de la comparer, puisqu'elles célèbrent toutes deux l'excellence de la philosophie. Mais dans

1. Ep. II, 2, 201. — 2. Ep. I, 6, 15-16. — 3. Cic., *Tuscul.*, IV, 25, 55.

celle-ci le lecteur passait par des alternatives de sérieux et de plaisant, de gravité et d'ironie; dans celle-là, c'est à peine si les deux derniers vers laissent percer un discret sourire. Aussi bien le destinataire des deux lettres est-il différent. Mécène, protecteur puissant, réclamait des égards; il fallait l'amener doucement à accepter une conversion philosophique, qui lui inspirait de la méfiance. La personne de Lollius permet une entière franchise dans l'expression des idées; toutes les supériorités sont du côté du poète.

III

Épitre 3 a Florus. — Horace, conseiller littéraire. — La question parthe et l'expédition d'Arménie. — La *cohors* de Tibère. — Ce que pense Horace de la littérature de Titius, Celsus et Florus. — Caractère de Florus. Il a besoin d'étudier la philosophie. — Sa brouille avec Munatius. — Ton libre et aisé dont Horace parle à toute cette jeunesse. Raisons de son influence sur elle.

Épitre 8 a Celsus. — Celsus secrétaire de Tibère. — Qu'il ne doit point se laisser enivrer par sa nouvelle situation. — Manière dont le conseil est donné.

Dans l'épitre à Florus, Horace nous apparaît sous un jour nouveau. Il n'est plus seulement le conseiller moral de ses jeunes amis; il devient aussi leur conseiller littéraire. La littérature est alors très cultivée; elle a la vogue. Une des causes en est certainement le contact qui s'est établi plus étroit avec la Grèce et l'Orient. Les relations entre Rome et l'Égypte se sont multipliées et le royaume des Ptolémées a été, après Actium, réduit en province. La poésie alexandrine, de jour en jour mieux connue, séduit par sa grâce raffinée des esprits qui se piquent maintenant d'élégance. Auguste, d'autre part, encourage cette production littéraire; il n'est pas fâché de donner un aliment à l'activité de ses concitoyens, auxquels il a enlevé, avec

la liberté, la conduite de l'État. Au lieu de faire de la politique, qu'ils fassent des vers : cela lui paraît moins inquiétant pour son pouvoir. Et tous d'obéir au désir du maître; tous d'écrire et la plupart, naturellement, d'écrire assez mal [1]. Le mot de Sénèque est déjà vrai : *litterarum intemperantia laboramus* [2].

Horace, avec sa très haute conception de la poésie, ne pouvait goûter cette littérature d'amateurs; il n'avait rien d'un Pline le Jeune. Selon lui, ne fait pas des vers qui veut : *tu nihil invita dices faciesve Minerva.* Pour être poète il faut le don, et il faut aussi l'apprentissage. Il faut savoir son métier, et l'on ne s'improvise pas auteur : vérité qu'oublie trop cette jeunesse qui l'entoure, dans son ardeur d'atteindre à quelque gloire. Le rôle d'Horace auprès d'elle sera donc de la détourner, s'il est possible, d'une voie dangereuse, ou tout au moins de la retenir sur la pente, en lui montrant les difficultés de l'art d'écrire. Ce rôle se précisera dans la lettre qu'il écrira plus tard aux Pisons et qui, malgré les apparences d'une libre composition, relève en somme du traité didactique. Ses idées sur la poésie y seront, comme il convient, beaucoup plus nettes; mais il les a conçues et portées en lui bien avant cette époque, et on les devine latentes déjà, sous les conseils enjoués qu'il adresse à la *studiosa cohors* de Tibère. Quoi qu'on ait dit [3], il y a une part d'ironie et de malice dans ses éloges aux jeunes poètes.



L'occasion de la lettre est le désir qu'éprouve Horace d'avoir des nouvelles de Florus et de quelques autres amis, qui sont partis de Rome pour accompagner

1. Ep. II, 1, 108 : (*populus*) *calet uno Scribendi studio*; 117 *Scribimus indocti doctique poemata passim.* — 2. Senec., *Ep.* 106, 12.
3. Voir plus bas p. 235.

Tiberius Claudius Nero, le futur empereur Tibère, dans son expédition d'Arménie. — Ces affaires d'Arménie étaient aussi importantes qu'embrouillées; importantes, parce qu'elles se liaient étroitement aux affaires des Parthes et que la question parthe, depuis les vingt-cinq dernières années de la République, était un des gros soucis de la politique extérieure; embrouillées, parce que l'Arménie, tantôt cliente des Romains et tantôt vassale des Parthes, passait continuellement des uns aux autres, ballottée entre les deux empires rivaux. Rome n'avait pas de plus dangereux voisins à l'Est que ces tribus guerrières de cavaliers et d'archers, constituées en nation sous les Arsacides, et dont l'expansion sur les bords de l'Euphrate venait se heurter à la sienne propre. Le conflit, qui était inévitable (deux grands États ne pouvant pas dans les idées des anciens exister côte à côte), avait jusque-là tourné surtout à l'avantage des Parthes. Les rêves d'impérialisme oriental, formés d'abord par Crassus, puis par Antoine héritier des projets de César, s'étaient brisés à deux reprises dans les plaines de Carrhæ et sous les murs de Praaspa. La défaite de Carrhæ notamment avait été terrible; elle était comparable à celles de l'Allia et de Cannes; le désastre même s'augmentait de tout ce que Rome dans l'intervalle avait acquis de puissance. Pour la première fois depuis qu'il y avait des aigles, les aigles étaient tombées au pouvoir de l'ennemi.

Qu'on se rappelle l'effet produit de nos jours sur les peuples d'Extrême-Orient par les revers des Russes en Mandchourie. Il dut se passer alors quelque chose d'analogue : Rome vit sa domination asiatique chanceler; elle était atteinte dans son prestige. Bien que Cassius, le questeur de Crassus, eût rejeté les vainqueurs au delà de l'Euphrate, une tache restait, que l'expédition d'Antoine fut loin d'effacer. Auguste, devenu

maître unique de l'Occident, avait à liquider ces affaires d'Orient, et c'était l'Arménie, point stratégique, forteresse naturelle, qui était la clef de la situation : c'était le champ de batailles ou d'intrigues nécessaire.

Plus organisateur qu'homme de guerre, le nouveau prince préférait l'intrigue à la bataille. Il renonce à la création d'un empire oriental ; il lui suffirait que l'Arménie fût un état-tampon, avec un roi qui surveillât les Parthes, sorte de lieutenant impérial chargé des intérêts de Rome sur la frontière. La fortune qui lui était déjà venue en aide si souvent, le servit, cette fois encore, à merveille ; il obtint par la diplomatie des résultats que ne lui auraient peut-être pas donnés des victoires. Des divisions avaient éclaté dans la famille des Arsacides ; en Arménie une faction renversait Artaxès, ami des Parthes, et demandait qu'on mît sur le trône Tigrane élevé à Rome, tout acquis à l'influence romaine. Auguste se hâta de profiter des circonstances : en l'an 20 il envoya son beau-fils, Tibère, installer Tigrane et lui poser sur le front dans une cérémonie solennelle le diadème royal. La présence des troupes impériales en haute Asie eut cette autre conséquence, qu'elle exerça une pression sur les Parthes eux-mêmes ; Phraate prit peur et finit par restituer les étendards enlevés à Crassus. L'effet sur l'opinion fut immense ; l'enthousiasme, universel. La honte de Carrhæ disparaissait ; ce n'était ni l'Arménie ni la Perse conquises ; mais Rome admira et applaudit Auguste, comme s'il avait conquis l'Arménie et la Perse, et les poètes le chantèrent à l'envi. Ces préoccupations nationales expliquent la place que les allusions aux Parthes tiennent dans l'œuvre d'Horace. Dans notre épître 3, il s'agira seulement de Tibère et de la campagne d'Arménie.

Tibère avait vingt-deux ans à peine, et sans doute

personne ne songeait alors qu'il dût être un jour l'héritier du trône. Mais il appartenait à la *gens Claudia*, une des plus anciennes et des plus nobles familles de Rome, une des plus justement fières d'elles-mêmes, et qui, mêlée à toute l'histoire de la République, comptait vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures, six triomphes, deux ovations. En outre le second mariage de sa mère en avait fait l'hôte du Palatin. Par le choix de ce délégué, Auguste indiquait l'importance qu'il attachait à l'expédition. Ajoutez qu'il avait donné à son beau-fils un brillant état-major, la fleur de la jeunesse romaine, voulant montrer à l'Orient un membre de la famille impériale entouré de l'aristocratie et de l'élite intellectuelle de l'empire, comme aussi habituer cette élite à la famille de l'empereur : c'était la *cohors* du prince, l'ancienne *cohors praetoria*, garde personnelle du consul, troupe privilégiée, qui remontait au temps lointain où le consul s'appelait *praetor*. Depuis que Scipion Émilien l'avait transformée à la mode grecque, en la recrutant, comme une φίλων ἴλη, au moyen de clients et d'amis, elle comprenait de plus en plus des fils de bonne naissance qui, auprès du général ou du gouverneur de province, s'essayaient à la vie militaire ou à la vie politique et composaient sa société habituelle. Cette fois la *cohors* était surtout une *studiosa cohors*, une cohorte littéraire. Tibère avait tenu à grouper autour de lui des jeunes gens distingués, instruits, poètes pour la plupart, et que la poésie liait de rapports personnels à Horace. Tout en réglant les affaires politiques, il pensait bien trouver l'occasion de s'occuper avec eux des choses de l'esprit. Lui-même avait beaucoup de culture, des habitudes sérieuses, des talents divers : *optimis studiis maximoque ingenio instructissimus* [1]. C'était l'époque, à

1. Vell. Paterc., II, 94.

laquelle s'applique cette phrase, où Tacite dit de lui : *egregius vita famaque, quoad privatus vel in imperiis sub Augusto fuit*[1].

Mais s'il avait le goût des lettres, ce goût n'était pas précisément celui d'Horace. D'abord il se plaisait aux curiosités littéraires, à cette érudition mythologique[2] que raillera Sénèque chez les savants de son temps[3], et qui se retrouvera encore chez Hadrien, l'empereur-antiquaire. Il s'amusait à demander à ses compagnons quelle était la mère d'Hécube, quel nom portait Achille déguisé en fille, ce que chantaient les Sirènes à Ulysse[4], sans doute pour le plaisir de les embarrasser par des questions captieuses, mais aussi parce qu'il attribuait de l'intérêt à ces minuties du savoir. De même il affectionnait dans sa parole ou son style les expressions rares, sorties de l'usage, voire obscures[5]. On ne s'étonnera pas, après cela, qu'il fût un admirateur des poètes d'Alexandrie et les regardât comme des modèles à suivre. Il plaçait leurs images dans les bibliothèques; il composait des poésies imitées de Rhianos, de Parthénios, ou d'Euphorion, le plus compliqué des Alexandrins. Or ni archaïsme, ni alexandrinisme, tel était le mot d'ordre d'Horace; pas plus l'école de Catulle que celle d'Ennius n'avait de quoi le satisfaire. Comme les jeunes gens de la cohorte de Tibère, les Florus et les autres, par désir de ressembler au prince, par l'effet aussi de l'entraînement que subissait leur génération, devaient appartenir au groupe des *cantores Euphorionis*, on devine quelle sera, en face d'eux, la position d'Horace. Il n'aime pas les gens du monde, qui sont gens

1. Tac., *Ann.*, VI, 51.
2. Suet., *Tib.*, 70 : *maxime tamen curavit notitiam historiae fabularis usque ad ineptias atque derisum.*
3. Senec., *de Brev. vit.*, 13. — 4. Suet., *Tib.*, 70.
5. *Prisca verba* (Tac., *Ann.*, IV, 19); *exoletas et reconditas voces* (Suet., *Aug.*, 86); *affectatione et morositate nimia obscurabat stilum* (Suet., *Tib.*, 70).

de lettres: mais il aime encore moins les gens du monde-poètes, qui cultivent le mauvais goût. Il aura donc deux raisons de se mettre en travers du courant, et il s'y mettra avec une obstination qui, pour n'être pas brutale, n'en sera pas moins des plus fermes.



La vivacité même ne lui manquera pas au besoin. En tout cas, il laisse clairement entendre sa pensée. Ce qui conviendrait le mieux à cette jeunesse, puisqu'elle est possédée de la manie des vers, ce serait de traiter quelque sujet comme l'histoire d'Auguste, de célébrer les travaux guerriers et les œuvres de paix (*bella et paces* [1]), qui ont mérité à l'empereur la reconnaissance de l'Italie. Ce n'est point du tout ce qu'elle fait, et quand elle ne se livre pas à des imitations alexandrines, elle s'attaque à des genres ambitieux. Titius par exemple ose se prendre à Pindare, ou ne cesse de pindariser que pour se lancer dans le tragique. — Mais l'épopée, vers laquelle Horace pousse ses amis, n'est-ce donc pas un de ces grands genres qui ne s'accommodent que du génie? — Assurément, et Horace lui-même, dans l'*Art Poétique*, montre la difficulté d'y réussir; pour sa part, maintes fois sollicité de chanter la gloire militaire d'Agrippa ou d'Octave [2], il s'est toujours prudemment dérobé, s'excusant sur la faiblesse de son inspiration (*vires deficiunt* [3]). Il est le premier à penser que les jeunes poètes de la cohorte n'ont pas davantage en eux la force nécessaire. Mais si leur œuvre doit être littérairement médiocre (il en prend son parti), elle sera du moins utile à l'Empire. Il est bon d'exciter ou d'entretenir l'enthousiasme pour la grandeur du prince, qui se confond avec celle de

1. v. 7-8. — 2 Carm. I, 6, 5 sqq.; II, 12, 1 sqq.; Sat. II, 1, 10 sqq. — 3. Sat. II, 1, 12-13.

Rome. Petite flatterie à l'adresse d'Auguste sans doute, mais en même temps pensée patriotique. On trouve ainsi, à certains moments, chez ce partisan de l'abstention politique, comme une exaltation du sentiment national.

Ainsi Horace aurait accepté à la rigueur, de ces audacieux, quelque tentative de poème épique. Mais le pindarisme de Titius ne lui dit rien qui vaille. On sait son opinion sur Pindare. Pindare est inimitable[1]; c'est le cygne qui d'une aile puissante s'élève et se perd dans la nue; c'est le torrent grossi par les eaux qui déborde sur ses rives. Il atteint à une surprenante grandeur, par des moyens tout personnels, qu'il serait vain de vouloir reproduire : liberté du mètre, ampleur d'une phrase immense, qui se déroule, sans qu'on puisse en prévoir la fin, et entraîne, lui imprimant sa forme, la strophe entière. Ajoutez que le concours de la musique, avec le redoublement d'émotion qu'elle procure, permet au poète un certain désordre dans les idées et un vague qui ne sauraient convenir aux Romains. Horace était donc dans le vrai, quand il refusait d'adapter Pindare à la muse latine; mais l'exemple de Titius prouve que tout le monde n'était pas aussi sage. Y avait-il autour d'Horace une petite école lyrique, à laquelle se rattachait Titius? Les disciples en ce cas allaient plus loin que le maître. Car autant celui-ci devait leur recommander de se chanter eux-mêmes, à la mode éolienne, autant on peut croire qu'il les détournait de transporter en Italie cet énorme appareil de l'ode dorienne et chorique. Aussi s'exprime-t-il sur leur compte avec une nuance d'ironie, ironie douce encore et discrète au sujet du premier, mais dont il est difficile de ne pas voir déjà les traces dans le passage suivant[2] :

1. Carm. IV, 2, 5 sqq., 25 sqq. — 2. Cf. cependant Orelli Mewes v. 10-14, p. 334, et P. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 466, n. 9.

... Titius Romana brevi venturus in ora,
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus et rivos ausus apertos[1]...

Dire de Titius que, dédaignant les réservoirs d'usage banal dans les villes et les conduites d'eau à la disposition du vulgaire, il est venu, sans que son front pâlit, puiser à la source cachée où buvait Pindare, ce n'est pas évidemment dire grand mal de lui, mais c'est tout de même en parler avec un sourire un peu moqueur. Et pareillement s'écrier, à propos des incursions du jeune homme dans le genre dramatique : « Titius célèbre en vers les fureurs de Melpomène, Titius écrit quelque tragédie bien terrible et bien ampoulée », *tragica desaevit et ampullatur in arte*[2], c'est donner à sa pensée, par le grossissement de l'expression, une intention plaisante.

M. Lejay, qui conteste l'ironie de ces vers, essaie de prendre *ampullatur* dans un sens sérieux[3]. Mais le peut-il ? Il a beau rapprocher *ampulla* de λήκυθος, le vase au fard et aux parfums, et appliquer le mot par figure aux phrases sonores, aux couplets lancés à pleine voix, aux développements qui sont brillants, sans être nécessairement emphatiques : Horace ne s'en est pas moins servi dans l'*Art Poétique* du mot *ampullas* avec une autre signification ; le vers 97 de l'épître aux Pisons : *proicit ampullas et sesquipedalia verba* ne laisse aucun doute à cet égard ; il s'agit bien là de l'enflure du style. A supposer — ce qui n'est pas sûr — que λήκυθος en grec n'ait jamais été pris qu'en bonne part[4], Horace ne peut-il avoir créé le sens défavorable de *ampullatur*, comme il semble avoir créé le verbe lui-

1. v. 9-11.

2. v. 14. — 3. Lejay, *ibid.*, p. 167, n. 2. — 4. Cf. Callimaque fr. 319 B. — Même la phrase souvent citée de Cicéron, *ad Attic.* I, 14, 3) : *nosti illas ληκύθους*, ne me paraît pas exempte d'ironie. Cicéron parle en souriant de ces grands lieux communs *de flamma, de ferro*, dont il émaille ses discours.

même? Pourquoi, dans un lécythe, n'aurait-il pas considéré surtout l'extérieur du vase et, du renflement de la panse (*vasa ventriosa*, dit le scoliaste de Cruquius), dégagé l'idée de chose ou langage boursouflé? Rien de plus vraisemblable pour l'*ampullatur* de l'épître 3, puisque rien n'est plus certain pour l'*ampullas* de l'*Art Poétique*.

Le ton devient plus ironique et la raillerie plus marquée, quand Horace passe de Titius à Celsus (probablement l'Albinovanus Celsus auquel est adressée la lettre 8). Titius a des visées trop hautes et son ambition risque de le perdre; encore imite-t-il librement les modèles dont il s'inspire. Celsus, c'est plus grave, copie ceux qu'il imite. Pour Celsus, un avertissement sérieux est nécessaire. Qu'il prenne garde de ressembler au choucas de la fable qui, dépouillé de sa parure d'emprunt par les oiseaux auxquels il avait volé leur plumage, demeura livré à la risée des spectateurs [1]. Qu'il se cherche des ressources personnelles et se crée des richesses qui soient à lui, rien qu'à lui (*privatas opes* [2]). N'entendez pas par là, selon l'opinion de L. Müller, qu'il ait à s'abstenir de piller les seuls auteurs latins, comme si la bibliothèque palatine, dont il est question au vers 17, ne contenait que des écrivains nationaux; la littérature grecque y était représentée aussi bien que la littérature latine [3]. Puis Apollon Palatin n'est mentionné ici que pour arrêter la pensée du lecteur sur une image précise, et parce que c'était une fondation, à la fois célèbre, et assez récente encore à l'époque de l'épître 3; suivant une habitude des poètes anciens, Horace, au lieu de parler des bibliothèques en général, désigne une bibliothèque particulière, mais

1. v. 18-20. — 2. v. 16.

3. Suet., *Aug.*, 29 : *addidit porticus cum bibliotheca latina graecaque*; et déjà, à propos du projet de bibliothèque formé antérieurement par César (*Caes.* 44) : *bibliothecas graecas latinasque quas maximas posset publicare, data Marco Varroni cura comparandarum ac digerendarum.*

sans attacher à cette désignation une valeur spéciale. Le passage signifie en réalité que Celsus doit regarder comme sacré tout écrivain quel qu'il soit, grec ou latin, et se garder d'y porter la main (*tangere vitet*[1]). Point de compilation d'aucune sorte ; l'originalité avant tout, c'est-à-dire qu'il faut, suivant la pure doctrine classique, puisque les idées appartiennent au domaine commun, que le style du moins porte l'empreinte personnelle et soit « de l'homme même ».

Horace fut-il écouté en la circonstance? La chose est douteuse. Ovide, pleurant la mort d'un Celsus, qui pourrait bien être le nôtre, célèbre la fidélité du défunt à l'amitié[2], mais il est muet sur ses tentatives poétiques; d'où l'on peut conclure que ces tentatives, si elles eurent lieu, restèrent médiocres et ne méritaient pas d'être rappelées.



Au tour de Florus maintenant. Après lui avoir demandé des nouvelles de ses compagnons, le poète s'informe de ce qu'il fait lui-même. Cette fois la louange est plus complète. Florus est évidemment un esprit distingué, un homme cultivé. Il a des talents variés : il est orateur et jurisconsulte, et il est aussi poète[3]; il pratique les arts anciens de l'aristocratie romaine et il sacrifie au goût du jour; c'est l'homme accompli, tel qu'on l'imaginait alors. Tous ces détails sont curieux pour qui veut étudier la société du temps. Sur ses occupations littéraires, en particulier, Florus mérite d'être félicité. Plus original que Celsus, moins présomptueux que Titius, il observe le grand précepte, qui est de se connaître et d'aborder une matière proportionnée à ses forces[4]. Quelle est, en effet, la seule

1. v. 16. — 2. Ovid., *Pont.*, I, 9. — 3. v. 23-25. — 4. A. P. 38 sqq.

poésie tolérable chez les gens du monde? la poésie légère, celle qui s'exerce sur de petits sujets, raconte des aventures personnelles, chante le vin et l'amour. Ainsi l'entend Florus. Il va, butinant comme l'abeille, se posant sur une fleur ou sur une autre, composant des vers gracieux, quelque pièce érotique (*amabile carmen*[1]). Ah! rien ne manquerait à Florus, s'il était philosophe! Comme il irait loin alors dans les voies divines de la sagesse[2]! Malheureusement Florus n'est pas philosophe. Très bien doué du côté de l'intelligence, il l'est moins bien du côté du cœur. C'est ce qu'indiquent suffisamment, malgré leur forme enveloppée, les réserves que contient l'épître sur son caractère. Il faut se le représenter comme un personnage inquiet, jouissant peu du présent, trop soucieux de son avenir, recherchant plus que de raison la fortune et les honneurs. Il est fort probable qu'il s'était introduit dans la cohorte de Tibère pour se pousser auprès d'un prince ; peut-être espérait-il s'enrichir en Orient, comme en Gaule autrefois l'avaient espéré beaucoup de ceux qui avaient suivi César ; tout au moins il comptait sur l'influence d'un aussi grand personnage pour arriver à une situation brillante. Le fait est qu'il sut devenir l'ami du beau-fils d'Auguste, et le rester; quelques années plus tard, dans l'épître II, 2, il est encore appelé *fidelis amice Neroni*[3].

Pour l'instant, Horace blâme doucement cette jeune ambition impatiente et ce désir de briller, si contraire à l'esprit philosophique. Il compare plaisamment les soucis que l'on se donne, en voulant parvenir, aux compresses d'eau froide dont les médecins se servent pour abaisser la température du corps[4] : les soucis rabaissent l'âme et l'empêchent de s'élever. Faut-il croire que le passage contient une allusion au traite-

1. v. 24. — 2. v. 27. — 3. Ep. II, 2, 1. — 4. v. 26.

ment hydrothérapique, dont Antonius Musa était le promoteur et qu'il avait essayé tour à tour la même année, avec un succès bien différent, sur Auguste et sur Marcellus, l'héritier de l'empire [1] ? Il ne semble pas; car l'allusion, de toutes façons, eût été déplacée. Si elle se rapportait à Auguste guéri par l'eau froide, le *frigida... fomenta relinquere* était une inconvenance : à Marcellus mort après le traitement, sinon du traitement lui-même, c'était une maladresse : on ne touche pas à des plaies encore si sensibles. En outre l'application de compresses devait être un procédé depuis longtemps en usage, et la nouveauté du traitement de Musa consistait surtout en bains froids (ψυχρολουσίαις, c'est le mot de Dion Cassius [2]). Horace a voulu désigner par là, simplement, tout ce qui retient et comprime l'élan vers la sagesse. Ces viles préoccupations d'intérêt, il peut les dire réfrigérantes, puisqu'en faisant perdre à l'âme sa générosité de sentiments, c'est comme si elles lui enlevaient sa chaleur. Il n'a employé une expression médicale que pour se conformer à l'habitude de ses maîtres, les Stoïciens, qui insistent sur les rapports de l'âme et du corps, et parce que c'est son habitude d'écrivain pittoresque de recourir à l'expression concrète.

Cette comparaison entre le physique et le moral le conduit à la philosophie, et il se met aussitôt à en parler, comme nous l'avons vu dans l'épître 2, avec une singulière vivacité d'accent. Toutes les fois du reste qu'il aborde ce sujet, lui, si calme d'ordinaire, se passionne et s'échauffe. Ici l'ardeur est contenue, mais on la sent frémissante [3]. La philosophie, c'est une sagesse venue du ciel, *caelestis sapientia* [4] ; c'est l'étude

1. Lejay, *ibid.*, p. 168, n. 1. L'hydrothérapie froide avait été à la mode, mais elle ne devait plus l'être, après le malheureux essai tenté sur Marcellus.

2. Dio LIII, 30. — 3. v. 27-29.

4. L. Müller interprète *sapientia* par le jugement droit, le goût sain

que tous pareillement, grands et petits, doivent entreprendre et entreprendre sans délai. C'est le seul moyen pour chacun de vivre cher à sa patrie, le seul moyen aussi de vivre en paix avec son âme [1]. La première idée est curieuse et même inattendue : la philosophie, chose d'intérêt social, d'utilité nationale! Mais Horace se borne à l'indiquer en passant; l'idée plus importante est celle qui lui succède. Il faut rappeler à Florus que la philosophie lui est, d'abord, d'un intérêt immédiat, personnel, et que c'est elle, et elle seule, qui lui rendra la tranquillité du cœur qu'il a perdue. Le *nobis vivere cari* termine le développement, ainsi qu'il convient.

Il sert aussi de transition avec le développement suivant. Car l'ambitieux Florus, s'il s'examine en toute sincérité, n'a pas lieu d'être jamais bien satisfait de lui-même; mais il a un motif actuel et particulier de mécontentement : il s'est brouillé avec un de ses compagnons de cohorte, Munatius, le fils sans doute de l'ancien gouverneur de la Transalpine, du Munatius Plancus auquel est dédiée l'ode I, 7. On est amené à penser, comme le suggère M. Lejay [2], que ce sont les intrigues et les rivalités de la petite cour de Tibère, qui ont excité les deux jeunes gens l'un contre l'autre. Si Munatius ressemblait à son père, qui fut successivement le flatteur de Cicéron et de César, d'Antoine et d'Octave, on ne sera pas surpris qu'il cherchât à entrer dans la faveur d'un prince en desservant ses camarades. Mais, comme dans les brouilles de ce genre il est assez ordinaire que les torts se répartissent des deux côtés, nous ne nous tromperons guère en supposant que Florus s'était

(cf. *sapere*). La pensée serait : connaître ses aptitudes et s'y livrer, ses talents vrais et les développer. Ce qui l'amène à modifier ainsi le vers suivant : *hoc opus* (*est*); *hoc studio* (= *studiose*) *parvi properemus et ampli*. J'avoue que cette interprétation des vers 27 et 28 me paraît bien bizarre.

1. *Sibi carus* s'oppose à *sibi iniquus*, mécontent de soi. — 2. Lejay, *ibid.*, p. 465.

livré, lui aussi, à certaines manœuvres, pour conduire sa fortune au mieux de ses intérêts, sans ménager les intérêts d'autrui; et la circonstance achève de nous éclairer sur son caractère.

On voit maintenant comment l'exhortation philosophique de tout à l'heure, qui semblait une exhortation générale, prend une couleur précise et se rattache étroitement au cas du destinataire de l'épître. On voit aussi combien Horace avait à faire, pour maintenir ou ramener la bonne intelligence parmi ces cœurs tourmentés d'ambition. Mais le plus intéressant de la lettre, c'est encore le ton sur lequel elle est écrite. Elle montre l'attitude que le poète sait garder dans un monde qui n'est pas le sien, et l'action qu'il a sur la jeunesse. Nulle part on ne saisit mieux sa manière de parler aux jeunes gens. Il a un mot pour chacun, et souvent un mot malin; il ne craint pas de se mêler de leurs petites affaires; il intervient dans leurs discussions, prend le rôle de conciliateur. Conseils littéraires, conseils moraux, il ne s'en refuse d'aucune sorte, mêlant l'ironie au sérieux; tantôt il se joue, tantôt il est grave et pressant, toujours parfaitement libre. Evidemment la qualité de ceux qu'il fréquente, dont quelques-uns sont de grands seigneurs, ne le gêne en aucune façon. Un Racine, un Boileau n'auraient pas été autant à leur aise.

Quant à son influence, d'où lui vient-elle? D'abord de ce qu'il est poète et que dans cette société éprise de poésie il séduit les jeunes, comme les autres, plus que d'autres, par l'éclat de son talent : il est leur maître, leur patron. Puis, sa situation privilégiée auprès de Mécène augmente son prestige auprès d'eux; l'amitié que lui témoigne le favori d'Auguste, non seulement leur permet d'être ses amis, mais les pousse à rechercher son amitié. Enfin ils sentent chez lui une affection sincère : son grand secret est d'aimer la jeunesse.

S'il lui fait la leçon, c'est d'un air aimable, souriant jusque dans la gravité; jamais le ton rogue et doctoral. Et d'autre part ses petites malices sont sans venin; il se hâte d'atténuer la piqûre par quelques mots de bonne humeur. Ainsi le dernier vers de notre épître est charmant de cordialité presque paternelle. Après avoir admonesté Florus et Munatius, il leur ouvre aussitôt les bras et leur annonce qu'il engraisse déjà la victime qui fêtera leur retour et leur réconciliation :

Pascitur in vestrum reditum votiva iuvenca.

Je ne veux pas quitter l'épître 3, sans la rapprocher de l'épître 8 écrite à un Albinovanus Celsus, qui est presque certainement le Celsus dont il était question dans la lettre à Florus[1]. Au vers 2 de l'épître 8, il est dit compagnon et secrétaire de Néron *comes et scriba Neronis*; au vers 14 Horace lui demande, s'il plaît au jeune prince et à sa cohorte. Comment ne serait-ce pas le personnage mentionné, avec Florus et Titius, parmi ceux qui formaient la suite de Tibère, lors de l'expédition d'Arménie? Horace dans l'épître 3 ne considérait en lui que l'apprenti-poète, imitateur maladroit et copiste servile, qu'il avait besoin d'exhorter, son verre ne fût-il pas grand, à boire dans son verre. C'est maintenant au familier d'un prince qu'il s'adresse, pour le prémunir contre le danger ordinaire des hautes situations. Celsus a de l'ambition, avec une tendance à l'orgueil. Qui sait même si la littérature, quand il a commencé de la cultiver, n'était pas déjà une façon pour lui de travailler à ses fins? Peut-être ne se mêlait-il de versifier, malgré ses aptitudes médiocres,

1. v. 15 sqq.

que pour flatter Tibère, qui se piquait de poésie et aimait les poètes. Cette petite cour (la brouille survenue entre Florus et Munatius le prouve suffisamment) avait ses luttes d'influence. On cherchait à se pousser, à plaire. Il faut croire que Celsus y avait réussi, puisqu'il était devenu secrétaire de Néron.

Remarquons en passant qu'il ne s'agit point ici de la fonction de secrétaire *ab epistulis* qui, jusqu'au temps d'Hadrien, fut donnée à des affranchis. A côté des rédacteurs de dépêches officielles, composant la chancellerie d'État, il y avait les secrétaires particuliers, intimes, et ceux-là étaient pris parmi les amis. C'est ainsi qu'Auguste demandait à Mécène de lui céder Horace, ayant besoin de quelqu'un qui l'aidât dans sa correspondance privée [1]. Celsus occupait un poste du même genre auprès de Tibère, et cet emploi qui le tirait, lui sans doute simple chevalier, de son obscurité relative, emploi de confiance qui l'initiait aux secrètes pensées du prince, était bien fait pour lui tourner la tête. La recommandation qui termine le billet, venait donc à sa place et à son heure : « Celsus, si tu veux être supporté, supporte bien ta fortune [2]. » On a imaginé que le secrétaire de Néron avait donné à Horace quelque marque spéciale d'impatience, d'humeur difficile et ombrageuse; que, par exemple, il avait mal accueilli les conseils littéraires de l'épître 3, communiqués par Florus au nom du poète [3]; qu'il en avait écrit à Horace sur un ton peu convenable, et que l'épître 8 était une réponse à la lettre de Celsus, afin de l'inviter à le prendre de moins haut. Ce n'est pas possible [4], car l'épître 8 a dû précéder l'épître 3. J'ajoute que le *Musa rogata refer* peut s'entendre aussi bien de la Muse *transmettant* à Celsus

1. Suet., p. 45 Reiff. *Ante ipse sufficiebam scribendis epistulis amicorum, nunc occupatissimus et infirmus Horatium nostrum a te cupio abducere. Veniet ergo... et nos in epistulis scribendis adiuvabit.*

2. v. 17. — 3. Ep. I. 3, 15 sqq. — 4 Voir l'appendice, p. 349 et 355.

les souhaits d'Horace, sur la demande d'Horace lui-même, que de la Muse *répondant* à Celsus, qui l'aurait sollicitée d'intervenir et de se plaindre auprès d'Horace[1].

A s'en tenir aux seuls renseignements de la lettre, toute conjecture étant écartée, nous trouvons ceci et rien d'autre : Horace, qui connaît le fond de Celsus, le met en garde *à l'avance* contre un de ses penchants habituels, que les circonstances pourraient développer en lui fâcheusement; la faveur actuelle dont il jouit risque d'être mauvaise conseillère. Dès lors la forme un peu tranchante du précepte final se comprend davantage. Un avertissement blesse moins qu'une réprimande. Le poète est plus à son aise pour élever la voix et parler net, s'il ne s'agit encore que de prévenir. Outre que, je l'ai déjà relevé ailleurs[2], il a commencé, dans toute la première partie de l'épître, par se malmener lui-même, par confesser la lenteur de ses progrès et s'accuser même de défaillances dans la voie de la perfection morale. La manière assez rude, dont il s'est traité, l'autorise à traiter les autres avec un certain sans-façon, surtout quand ces autres sont des jeunes gens, sur lesquels il a le triple avantage de l'âge, du talent et de l'expérience.

IV

ÉPITRE 17 A SCÆVA. — La société romaine fondée sur la clientèle. — Composition de l'épître : les deux parties. — Si l'on a raison de vivre chez les grands. — Supériorité de l'existence cachée. — Aristippe et Diogène. — Comment vivre chez les grands. — Valeur des conseils donnés à la fin : le vrai sens de la lettre.

Des épîtres précédentes nous emportons l'impression qu'Horace entretient avec ses disciples des rapports

1. Je comprends donc *a me rogata dic* et non : *a Celso rogata responde.*
2. Voir p. 102-104.

de cordiale franchise. L'affection n'exclut pas la sincérité, loin de là. On est souvent sincère, quand on veut du bien à quelqu'un, dans la proportion où on l'aime. Si toute la science de la vie consiste à se connaître soi-même et à connaître où il faut tendre, le rôle du maître est d'éclairer chacun sur ses défauts autant que sur ses qualités, et de lui montrer le but en lui indiquant les moyens de l'atteindre. Le but, c'est le bonheur; le moyen, la philosophie. Or les jeunes gens de l'entourage du poète, qu'ils s'appellent Lollius, Florus, Celsus, ou d'autres noms, ne sont ni des sages ni même des aspirants à la sagesse, et Horace trouve belle matière auprès d'eux à placer ses conseils. Il ont tous notamment un trait commun, l'ambition; ils recherchent les situations brillantes, ils courent après les honneurs et l'argent. Presque toujours Horace les dissuade avec une ardente conviction de se livrer à ces passions, qui nourrissent les soucis et détournent l'âme de l'étude de soi. Mais quelquefois pourtant il lui arrive de composer avec la faiblesse humaine. — Hé quoi! dira-t-on. Le voilà qui déserte le poste où il s'était placé, dont il avait assumé la garde? Ne mérite-t-il pas qu'on lui applique le blâme qu'il infligeait lui-même à l'homme passionné : *perdidit arma, locum virtutis deseruit*[1]? Si rarement qu'il jette ses armes, n'est-ce pas trop déjà que d'avoir seulement l'idée de le faire? D'où vient donc ce changement de conduite? — C'est qu'il écrit pour des Romains réalistes et pratiques et, comme il n'est pas l'homme du tout ou rien, qu'il n'espère pas de ses jeunes amis le désintéressement absolu, il s'efforce à contenir leurs désirs dans des limites raisonnables. S'il leur demandait toujours trop, il risquerait de n'en jamais rien obtenir. Il juge que c'est encore quelque chose que de leur apprendre à être ambitieux avec mesure.

1. Ep. I, 16, 67.

Les deux épîtres 17 et 18, qui roulent sur la manière de se comporter auprès des grands, sont justement de celles où l'auteur, avec son sens des choses de ce monde et son art des nuances, laissant de côté pour l'instant une philosophie trop rigoureuse, se contente d'une sagesse moyenne et accepte, pour en tirer le meilleur parti, la vie de clientèle. — L'ambitieux a été dans tous les temps et sera toujours en quête de relations utiles et d'amitiés puissantes; mais jamais peut-être la poursuite du protecteur influent ne s'est étalée comme dans l'ancienne Rome; même l'époque, qui a précédé notre Révolution, n'en donne pas une idée. A Rome, c'était une nécessité. La société étant fondée sur la clientèle, tout le monde avait besoin d'un patron; tout le monde venait saluer le grand seigneur ou seulement celui qui était au-dessus de soi, les uns pour avoir du pain, les autres pour avoir des places. L'Empire ne changea rien à cette habitude; il n'était, en effet, que la République continuée et, au début, il garda le même caractère aristocratique. Les personnages importants eurent, comme par le passé, leur cercle, où l'on se glissait, comme autrefois, pour se couvrir et s'aider de leur protection. Après tout, Horace n'avait guère le droit d'être sévère à ceux qui recherchaient de hautes fréquentations. Ne vivait il pas, n'avait-il pas surtout vécu, auprès de Mécène? Si nous ne lui en faisons pas un reproche, cela prouve qu'il est permis d'user des grands. Seulement il faut savoir en user, c'est-à-dire en user avec tact, comme l'enseignent les épîtres adressées à Scæva et à Lollius.



La composition de l'épître à Scæva cause une certaine surprise. Le sujet annoncé dès le début : *quo*

tandem pacto deceat maioribus uti[1] ne commence à être traité qu'au vers 43, après les deux tiers d'une pièce qui ne dépasse pas 62 vers. Auparavant, il n'a été question que de savoir s'il fallait vivre chez les grands. Ainsi nous sommes en présence de deux développements d'étendue très inégale, dont le plus long ne paraît pas l'essentiel; d'où résulte une disproportion évidente. L. Müller a aussitôt suggéré, pour rétablir l'équilibre, d'admettre une lacune avant la seconde partie[2]. C'est oublier que les procédés de la rhétorique courante n'ont rien à voir avec les habitudes d'Horace, et qu'une libre ou même une capricieuse composition n'est pas pour le gêner le moins du monde. De ce qu'il n'a d'abord annoncé qu'un thème, il ne s'ensuit pas que ce soit à ses yeux le thème principal, ou du moins le seul important. Avant de prendre la plume, il ne songeait peut-être qu'à enseigner à Scæva l'art de vivre chez les grands; mais dès qu'il s'est mis à écrire, une autre idée lui est venue à l'esprit : a-t-on raison de vivre chez eux? Et il n'est pas sûr que cette seconde idée, parce qu'elle s'est présentée postérieurement, demeure ensuite pour lui quelque chose d'accessoire. On s'aperçoit bientôt, au contraire, qu'elle l'intéresse plus directement que la précédente. Car, d'abord, elle est une occasion pour lui, l'ami de Mécène, de justifier sa conduite (la majeure partie de l'épître renferme ainsi, à l'état latent, une sorte d'apologie personnelle). Puis, elle est la question générale, qui enveloppe l'autre et la commande. Il est inutile de chercher comment on doit vivre chez les grands, tant qu'on n'a pas

1. Horkel (*Anal. Horat.*, p. 129-130) lit *tenuem* au lieu de *tandem*. Cette conjecture, approuvée par L. Müller, est à rejeter. Savons-nous au juste quelle était la condition de Scæva? Moins relevée sans doute que celle de Lollius. Mais cela suffit-il pour ne pas tenir compte de l'accord de tous les mss? *Tandem* est très bien expliqué par Lejay (*éd. petit in-16*, p. 519, n. 2) : il signifie : *en somme*, et fait allusion aux discussions antérieures qu'Horace et son ami ont dû avoir sur ce sujet délicat.

2. L. Müller, p. 135 et 140 (v. 43).

tranché le premier point, qui concerne l'opportunité même de ce genre de vie. Si Horace n'a pas prévenu son lecteur, il est possible que ce soit négligence; c'est peut-être aussi, parce qu'il « ne travaille pas sur un plan arrêté d'avance et que l'ensemble s'organise à mesure qu'il écrit[1] ». Nous assistons souvent ainsi à l'association de ses idées, dans l'instant même où son cerveau l'élabore.

Il commence sa lettre fort modestement. C'est assez sa façon d'entrer en matière; cela ne l'empêchera pas d'être très net dans la suite et de parler sans déguisement de la bassesse du métier de quémandeur. Mais au début il réduit son mérite; il n'a pas la prétention de donner des leçons; il déclare qu'il aurait même tout le premier besoin d'en recevoir : tel un aveugle qui montrerait aux autres le chemin[2]. — Ces précautions une fois prises, il aborde la question générale : que penser de ceux qui cultivent l'amitié des grands? et, pour qu'on ne s'y trompe pas, il nous livre aussitôt son véritable sentiment : se faire le client, même des plus hauts personnages, n'est pas le destin le plus digne d'être envié, et une existence cachée, dans le calme de la province ou la paix des champs, lui paraît infiniment préférable. « Si tu aimes le repos, dit-il à Scæva, et le sommeil jusqu'au jour (rester le matin dans son lit pour dormir ou rêver, on sait que c'était un des plaisirs du paresseux Horace[3]), si tu détestes la poussière, le bruit des voitures, le tintamarre des cabarets[4], va-t'en dans un trou, à Ferentinum[5]. Les

1. Cartault, *Étude sur les Satires*, p. 64. — 2. v. 1-4.

3. *Ad quartam iaceo* Sat. I, 6, 122. Avait-il changé ses habitudes depuis lors? Il dit dans notre épître *primam in horam*.

4. Je crois qu'il s'agit des inconvénients et du bruit de Rome, non point des ennuis qu'entraîne la nécessité de voyager avec le patron ni des mauvaises auberges de rencontre. De ceci il sera question plus loin (v. 52 sqq.).

5. Non pas le Ferentinum d'Etrurie, cité assez considérable sous l'Empire, mais le Ferentinum de la vallée du Trerus, une des plus vieilles

riches, grâce au ciel, ne sont pas les seuls qui détiennent le bonheur, et celui-là n'a pas eu à se plaindre de la vie, dont personne n'a su ni la naissance ni la mort[1]. » C'est la vieille maxime d'Épicure λάθε βιώσας. Ovide la redit plus tard dans une de ses élégies : *bene qui latuit, bene vixit*[2] ; Sénèque la paraphrase dans un des chœurs de sa tragédie de Thyeste[3] : « Recherche qui voudra la puissance et ces hauteurs périlleuses où résident les rois. Toute ma satisfaction à moi, c'est le repos. Puissé-je vivre en paix dans l'obscurité, et que mon existence ignorée des Romains[4] s'écoule dans le silence! » Mais tous deux n'avaient pas qualité, comme Horace, pour défendre la thèse du philosophe grec. Ovide ne la répétait que du bout des lèvres ; exilé à Tomi, chez les barbares du Pont-Euxin, il ne cessait en réalité de réclamer la ville aux sept collines et ses beaux théâtres et sa société élégante. Et quant à Sénèque, il s'était avisé trop tard des avantages de l'obscure pauvreté ; condamné par Néron à demeurer à la cour, au milieu de ces grandeurs qu'il avait prises en dégoût, condamné même à garder sa fortune que le tyran refusait d'accepter, sa seule ressource était de déplorer stérilement sa misère. Horace avait sur l'un la supériorité de vouloir sincèrement la retraite, sur l'autre celle de pouvoir accorder ses actes avec ses paroles. Il prêchait d'exemple ; c'était l'époque, où il vivait volontiers solitaire dans son petit domaine de Sabine.

L'auteur des épîtres 17 et 18 rejoint donc celui des

bourgades du Latium, dans le pays des Herniques. Horace y envoie Scæva, comme il l'enverrait à Gabies ou à Fidènes, bourgs aux trois quarts ruinés, ou à Ulubres parmi les grenouilles des marais Pontins (cf. Ep. I, 11, 7-8 et 30).

1. v. 6-10. — 2. Ovid., *Trist.*, III, 4, 25. — 3. Senec., *Thyest.*, 391 sqq. (Leo).

4. Sénèque se sert de l'expression *Quiritibus*, anachronisme qui lui a échappé, mais qui montre bien, que le personnage du chœur dans ses tragédies n'est le plus souvent que le porte-parole du poète et l'interprete de ses sentiments personnels.

épîtres à Fuscus ou à Bullatius [1]. Ses préférences vont toujours à l'existence indépendante de l'homme qui, maître de ses journées, travaille à son perfectionnement intérieur; et, puisque cette existence n'est possible qu'à la campagne, il continue à recommander de fuir Rome et ses agitations. Mais, je l'ai dit, ce sont conseils héroïques que tous ses amis n'étaient pas capables d'entendre, et lui-même n'avait pas reconnu dès le premier jour que là seulement était le bonheur. Alors mettant à part les meilleurs, ceux qui veulent vivre loin du monde ignorés et tranquilles, il tolère que de moins courageux, de moins sages, suivent une conduite différente et restent à Rome pour s'attacher à quelque patron influent. Ceux-ci n'ont pas la force de ne compter que sur eux-mêmes; ils comptent d'abord sur autrui. Ils veulent, disent-ils, servir leur famille, et se traiter aussi plus libéralement [2]; deux motifs acceptables après tout. « Ils s'approcheront, maigres gens, de la grasse table du riche [3]. » Soit. Il y aura encore pour eux un certain mérite à savoir bien s'y prendre. Flatter pour flatter, mieux vaut flatter comme Aristippe que flatter comme Diogène.

Horace, en effet, selon sa manière concrète et pittoresque, au lieu d'entamer une discussion plus ou moins aride, met aussitôt en scène deux personnages, les deux opposés, Aristippe et Diogène, le philosophe aux belles manières, ami des princes, de la vie large et luxueuse, et le cynique qui se plaît à heurter les usages, tout fier de sa grossièreté, l'un qui sort en manteau de pourpre, l'autre qui vit en haillons dans un tonneau. Et le dialogue s'engage, un de ces dialogues familiers au poète, aussi brusquement introduits que vivement menés, où les opinions s'entrechoquent comme des lames d'épée. « S'il savait se

1. Ep. I, 10; I, 11; cf. aussi I, 14. — 2. v. 11-12. — 3. v. 12.

contenter de légumes, Aristippe ne voudrait plus vivre avec les rois. — S'il savait vivre avec les rois, Diogène se dégoûterait de ses légumes [1]. » Allusion à une anecdote recueillie par Diogène Laërce [2] et qui courait probablement les écoles. Quand je dis que les deux personnages s'opposent, entendons-nous. Ils diffèrent l'un de l'autre moins par le but à atteindre que par les moyens dont ils cherchent à l'atteindre. La pensée d'Horace sur ce point est parfois assez mal interprétée [3]. On admet que Diogène, tandis qu'Aristippe représente la vie de clientèle, représenterait la vie indépendante. C'est une erreur. La vie libre, la vie cachée, c'est plus haut qu'il en a été question, avant le passage relatif aux deux philosophes, et ce n'est pas seulement Aristippe, c'est Aristippe et Diogène tout ensemble qui sont en opposition avec elle; l'un et l'autre font également figure de courtisans. Car Diogène est un courtisan, lui aussi, si étrange que cela paraisse, un flatteur à sa façon, flatteur de la populace [4], comme Aristippe l'est des rois. Bien qu'il prétende n'avoir besoin de personne, il mendie, ne serait-ce que de vils objets; il dépend donc de ce public qui l'oblige (*poscit vilia... dante minor* [5]). Il dépend surtout de l'attitude qu'il a une fois prise; il lui faut continuer à se donner en spectacle, parce qu'il a commencé, et c'est pour la foule, plus que pour lui, qu'il demeure cynique. Vivant au fond d'un tonneau, il n'en vit pas plus caché; il a soin de rouler sa maison sur le port ou sur l'agora. Il est, en somme, beaucoup moins libre qu'Aristippe, il est devenu le prisonnier de son rôle et l'esclave de ses excentricités. Aristippe aime les belles étoffes, mais il s'accommoderait d'un changement de condition; il est prêt à tout (*omnis*

1. v. 13-15. — 2. Diog. Laert. II, 8, 68. — 3. L. Müller, p. 135 et 136 (v. 13-15). — 4. v. 19. — 5. v. 21-22.

Aristippum decuit color et status et res[1]); il porterait au besoin le manteau troué et la besace, et les porterait même sans aucun embarras[2]. Diogène veut ses haillons et ne veut pas autre chose; il se laisserait mourir de froid plutôt que d'être vu avec un manteau en fine laine de Milet[3]. Il y a bien de la vanité dans son cas; mais il y a aussi la nécessité de soutenir son personnage. Diogène sans haillons, ce n'est plus Diogène.

La comparaison entre Aristippe et Diogène se termine ainsi tout à l'avantage du premier. Horace le dit nettement : *Aristippi potior sententia*[4]. A Aristippe il préférerait encore la retraite; mais la vie retirée, on l'a vu, a été exclue du débat; il n'y a plus à considérer maintenant que la vie qui se passe en public, sous le regard des citoyens. En ce cas, un sort au-dessus de tous est enviable, celui du chef de guerre, du triomphateur. Le héros, qui monte au Capitole après avoir vaincu ses ennemis, touche au ciel et s'approche de Jupiter[5] (Horace n'a pas besoin de nommer le héros, pour que chacun comprenne qu'il s'agit d'Auguste, honoré après Actium d'un triple triomphe). A défaut de cette destinée éclatante, et si l'on ne peut être au nombre des premiers de l'État, il est encore beau d'être l'ami de ceux qui sont les premiers[6]. La chose n'est point déjà si facile : *non cuivis homini contingit adire Corinthum*[7]. Non, plaire aux grands de la terre n'est pas donné à tout le monde, et l'on n'y arrive qu'avec peine; il y faut des vertus, de la « vertu » au sens romain du mot. Ne pas l'essayer, rester assis par crainte d'échouer, trahit une âme faible; c'est se montrer un homme, au contraire, que de tenter l'épreuve[8].

1. v. 23. — 2. v. 29. *non inconcinnus*. — 3. v. 30-32. — 4. v. 16. — 5. v. 33-34. Cf. Carm. III, 1, 7 (*Iovis clari Giganteo triumpho*. — 6. v. 35. — 7. v. 36. — 8. v. 37-42.



Horace est libre d'aborder maintenant la seconde partie de sa lettre : comment faut-il vivre chez les grands? Nous savons désormais qu'il est permis de vivre en leur compagnie, qu'il est même honorable de réussir auprès d'eux. Mais quels moyens employer pour leur plaire? Bien que cette question soit le point de départ et la raison d'être de l'épître, Horace ne lui fera point une réponse étendue. Faut-il croire qu'il songeait déjà à écrire l'épître suivante à Lollius (où il reprendra effectivement le même sujet), et qu'il voulait réserver pour celle-ci les explications qu'il pouvait donner dès celle-là? C'est assez peu vraisemblable. Je mettrais plutôt au compte d'une humeur capricieuse le fait qu'il a écourté sa lettre et son sermon. Il était parti pour un plus long développement ; en route, il a jugé que ce qu'il disait suffisait à son propos : il s'est arrêté. Remarquez d'ailleurs que, s'il ne dit pas à Scæva tout ce qu'on serait en droit d'attendre, il lui dit l'essentiel, et que, s'il n'aborde qu'un point, il touche le plus important. N'être pas trop quémandeur, garder dans ses demandes le tact et la discrétion, c'est ce qu'oublient le plus facilement ceux qui sollicitent, et c'est la première chose à leur rappeler. Car tout est là ; ce conseil bien compris embrasse tous les autres ; bien suivi, il permettra de se conduire, comme il faut, avec les grands. Horace enfin y insistait d'autant plus volontiers, qu'il y voyait un moyen de ramener le cas particulier de Scæva à son principe général : *est modus in rebus*, dont il était content de retrouver l'application dans les circonstances les plus diverses de la vie.

Comment donc solliciter avec mesure? Un certain nombre de préceptes l'indiquent, présentés, puisque mesure signifie limitation, sous une forme négative.

Par exemple : on ne parlera point de sa pauvreté ou de ses revenus insuffisants, ni de ses parents dans la gêne, ni de sa sœur sans dot[1]. Si le patron, le *rex*, pour employer l'expression des clients[2], vous emmène en voyage à Brindes ou à Sorrente, vous ne vous plaindrez point des inconvénients du trajet, des cahots de la route, du froid, de la pluie[3]. Vous n'imiterez pas non plus ceux qui gémissent sur leur valise brisée ou leur bourse perdue[4], espérant apitoyer le protecteur et se faire grassement dédommager. Le résultat risquerait de tourner contre vous. Ceux qui crient leur misère ressemblent, en effet, à une troupe de mendiants. Or, qu'un pauvre dans la rue demande bruyamment à manger, un autre accourt et dit : « à moi aussi »; il faut partager le morceau; on aurait eu plus d'avantages à ne pas attirer par ses cris tant de compétiteurs[5]. Quant à ceux qui inventent quelque mensonge pour extorquer de l'argent au patron, ils rappellent la courtisane qui pleure un bracelet qu'elle prétend lui avoir été volé, ou le pître de carrefour qui feint, en exécutant le saut périlleux, de se casser la jambe. Le jour où ils sont réellement malheureux, ils ne trouvent plus personne qui les secoure; de crainte d'être encore leur dupe, on laisse la courtisane avec ses larmes cette fois sincères et le saltimbanque avec sa jambe bel et bien cassée[6].

1. v. 46-47.

2. v. 43. Je lis *coram rege suo de paupertate tacentes* et non (comme Bentley, L. Müller, *coram rege sua de paupertate*, et je prends le mot *rex* au sens spécial qu'il a dans le langage de la clientèle, sens très fréquent chez Horace. L'allusion à Aristippe et à son existence auprès d'un *roi* est maintenant terminée. Il se peut que le thème du quémandeur et du *roi* eût été déjà traité dans les écoles grecques, et qu'au temps des Diadoques les exemples fussent tirés de ce qui se passait dans les cours des princes hellénistiques. Mais nous sommes au temps d'Horace, et Horace emprunte ses exemples à ce qui se passe de son temps, dans la société romaine, où *rex* désigne le riche patron. Même s'il a eu quelque arrière-pensée de jouer sur les deux sens du mot, le second sens, le sens romain, a certainement, a surtout été présent à son esprit. — 3. v. 52-53. — 4. v. 54. — 5. v. 48-51. — 6. v. 55-62.

Toute cette fin de l'épitre, très vive, très amusante, toute en comparaisons, en dialogues, en allusions à des fables connues, en tableaux pittoresques, ne laisse pas d'être déconcertante. Car enfin, jusque-là, si l'auteur plaçait au-dessus de la condition d'ami des grands la condition de philosophe, il ne semblait pas qu'il désapprouvât Aristippe de vivre, faute de mieux, auprès du roi de Sicile, ni par conséquent qu'il dût blâmer Scæva de rechercher la vie de clientèle. On n'en est plus bien sûr, la lecture de la lettre terminée. Horace aurait eu l'intention de dégoûter du métier, qu'il ne s'y serait pas pris beaucoup autrement. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il le relève fort peu. Il en parle sans périphrase, sans rien qui essaie de voiler la grossièreté du fond. Les comparaisons avec le mendiant, la courtisane ou le pître sont humiliantes. On objectera qu'elles ne visent que le bas quémandeur; mais où commence la basse sollicitation? Qu'est-ce qui est permis au juste, ou ne l'est point? Il n'est pas toujours facile de le savoir; c'est un pays aux frontières souvent indécises. Le mieux serait de s'abstenir de toute sollicitation : voilà surtout la conclusion qui se dégage de cette fin d'épitre. Objectera-t-on encore qu'Horace ne parle pas sérieusement, qu'il exagère pour faire rire? Je croirais plus volontiers qu'en recommandant la vie de clientèle, il subissait une nécessité des mœurs romaines; que, s'il avait accepté cette vie autrefois, il ne l'aimait plus guère à présent, et qu'il en était détourné et peut-être un peu dégoûté, au moment même où il se chargeait de la régler.

V

Épitre 18 a Lollius. — Même thème que dans l'épitre précédente; mais conseils différents, appropriés au caractère différent du destinataire. — Idée fondamentale de la pièce : nécessité pour le client de se modeler entièrement sur les goûts du patron. — Que la philosophie est utile à l'exercice du métier de courtisan. — Qu'elle est utile surtout pour apprendre à le quitter. — Horace et sa vie dans la retraite. — Sa prière aux dieux. — Son état d'esprit, quand il écrit les lettres 17 et 18. — Conclusion sur les deux épitres.

L'impression que laissait l'épître à Scæva est confirmée par l'épître suivante à Lollius, qui n'est que la reprise du même thème : comment doit-on se comporter vis-à-vis des grands personnages? Avec Scæva le sujet n'était pas épuisé. En outre Lollius occupe un rang social plus élevé; les conseils dont il a besoin doivent être d'autre sorte. Que la question d'argent ait tenu une grande place dans la lettre précédente, nous nous l'expliquons, le destinataire appartenant à la classe moyenne : il fallait l'avertir avant tout de ne pas se montrer trop avide. Lollius, lui, est le fils d'un consulaire [1]; il est riche, de la haute aristocratie. Ce n'est pas, du reste, un des traits les moins curieux de cette société romaine, qu'un aussi puissant seigneur soit obligé, tout comme un autre, de se mettre dans la clientèle, et par suite dans la dépendance, d'un protecteur plus puissant encore [2]. Il ne cherche pas évidemment à tirer du patron quelque profit matériel; il

1. Voir sur Lollius p. 205 et suiv.

2. On s'est demandé, naturellement, quel pouvait être ce puissant ami. Il est certain qu'il faut chercher très haut. Mais il faut aussi que le personnage en question ait été passionné pour la chasse. Le renseignement, donné par Horace (v. 40-52), est caractéristique. Or ceux auxquels on pourrait penser tout d'abord, Auguste, Tibère, Agrippa, ne semblent pas avoir eu une pareille passion; du moins nous ne savons rien de tel sur eux. Le nom du protecteur demeure impossible à déterminer.

veut un appui pour ses ambitions politiques. Mais saura-t-il jouer son rôle de client, comme il convient? Aura-t-il les qualités, ou plutôt les défauts nécessaires? Il semble avoir été assez peu maniable, d'humeur indépendante (*liberrimus*)[1]. Rien de plus mauvais pour le métier de courtisan. Qu'il se hâte de dépouiller cette indépendance au plus vite.

Si la discrétion devait être recommandée à Scæva, à Lollius c'est donc la souplesse qu'il importe de prêcher tout d'abord. Horace n'y manque point; ce sera non seulement son début, mais l'objet de la lettre entière. Celle-ci, malgré un désordre apparent, a une réelle unité. L'idée fondamentale apparaît bien nette à trois reprises différentes, quand l'auteur recommande successivement : 1° de ne pas vouloir lutter avec le patron, ni en lui tenant tête dans une discussion, ni en menant un train de vie égal au sien[2]; 2° de se plier à ses goûts particuliers et, s'il aime la chasse, de tout quitter pour devenir chasseur[3]; 3° plus généralement, de modeler son caractère sur le sien[4]. En d'autres termes, il s'agit en toute circonstance de n'avoir ni fierté ni raideur, et d'abdiquer entièrement sa personnalité. Sans doute ces recommandations ne sont guère flatteuses pour celui auquel elles s'adressent (quoiqu'il ne faille peut-être pas en juger là-dessus avec nos idées modernes); mais elles sont utiles. Horace le dit; on peut l'en croire; il a l'expérience des grands, ayant vécu dans leur commerce. C'est le résultat de quinze ou vingt ans d'observations qu'il consigne dans les épîtres 17 et 18.

Il avait usé de précautions dans ses conseils à Scæva; avec Lollius, au contraire, point de « longueries d'apprêts ». A-t-il voulu varier ses exordes? A-t-il voulu les approprier au caractère spécial de ses deux corres-

1. v. 1. — 2. v. 15-36. — 3. v. 39-66. — 4. v. 86-95.

pondants? Le franc Lollius ne devra point se choquer qu'on lui parle avec franchise. Toujours est-il que, dès le premier vers de l'épître, nous sommes dans le vif du sujet. Horace ne craint pas pour son jeune ami qu'il ressemble aux *scurrae*, vils amuseurs, parasites, bouffons du bas bout de la table, flatteurs obséquieux; mais sa liberté de manières risque fort de l'entraîner dans l'excès contraire. Si, pour éviter jusqu'aux apparences de l'adulation, il donne dans une rudesse sauvage, à la façon de ces philosophes qui croient se faire valoir par des dehors grossiers, des dents noires et des cheveux tondus ras [1], le défaut ne sera-t-il pas presque plus grave que le précédent (*vitium prope maius* [2])? A coup sûr, il rend insociable celui qui en est atteint, il éloigne de lui les sympathies, et, comme il est séduisant par un faux air de noblesse et qu'il satisfait l'orgueil, il en résulte qu'il est très dangereux. Lollius ne saurait trop chercher à s'en défendre; qu'il se rappelle qu'en cela, comme en tout, la vertu est un sage milieu entre les extrêmes : *virtus est medium vitiorum et utrinque reductum* [3]. Ira-t-on, par exemple, imiter ces enragés disputeurs, qui n'en veulent point démordre, et qui s'échauffent, sur quoi, grands dieux? tout simplement sur le point de savoir, si l'on doit dire laine au lieu de poil de chèvre, ou quel est, des deux gladiateurs Castor et Docilis, le plus versé dans son art, ou encore s'il vaut mieux, quand on se dirige vers Brindes, suivre la via Appia ou la via Minucia [4]. C'est pour de telles

1. v. 6-8. — D'ordinaire les philosophes stoïciens se laissaient pousser la barbe et les cheveux. Diogène recommandait à ses disciples de les couper (Diog. Laert., VI, 2, 31); mais alors les cyniques se les coupent de trop près, jusqu'à la peau. C'est une autre affectation : il fallait le point.

2. v. 5.

3. v. 9. — Cf. Arist., *Ethic. Nicom.*, II, 6, 11, ἔστιν ἡ ἀρετὴ... μεσότης δύο κακιῶν. Si la morale du juste milieu est bien conforme au tempérament d'Horace et s'il est vrai qu'Horace aurait pu la formuler tout seul, il n'en est pas moins vrai que la définition d'Aristote est présente à sa pensée, puisqu'il en traduit ici même une partie.

4. v. 15-20.

niaiseries qu'on se querelle, qu'on déclare préférer la mort à l'obligation de céder! Que voilà bien le plaisir de discuter et l'entêtement des gens qui ont toujours raison! Horace connaît à merveille certains défauts. Toute la scène est d'un comique excellent et d'un art savoureux.

Cet attachement excessif à des opinions sans importance serait ridicule et déplaisant en n'importe quelle compagnie; avec le riche protecteur il produira des effets désastreux. Le patron n'aime pas qu'on le contredise : si Lollius veut faire son chemin, qu'il se tienne pour averti. — Le patron n'aime pas davantage qu'on soit dépensier, qu'on se ruine au jeu ou en amours, qu'on apparaisse vêtu et parfumé comme un fat; ce sont privilèges qu'il entend se réserver. On pourrait croire d'abord qu'il a pour son client la sollicitude d'une mère, qu'il le veut plus sage et plus vertueux qu'il n'est lui-même; en réalité il désire seulement que le client garde les distances : « *Contendere noli... desine mecum certare.* Ne cherche pas à rivaliser avec moi, lui dit-il; la partie n'est point égale entre nous[1]. » Tout le monde n'a pas la permission d'être vicieux, car il faut pouvoir soutenir son vice; le droit au vice est une marque de supériorité. Et, à ce propos, est racontée une charmante histoire. Eutrapélus habillait magnifiquement ceux qu'il voulait perdre; ce faisant, il raisonnait ainsi : « Mon homme se croira riche; avec ses beaux habits il prendra de nouvelles pensées, nourrira de hautes espérances; il ne se lèvera plus, dormira tard, négligera pour ses maîtresses les devoirs envers le patron, fera des dettes, se ruinera; on le verra bientôt réduit à devenir gladiateur ou à s'employer chez un jardinier, dont il conduira les légumes au marché[2]. »

Si tous les patrons n'avaient pas la perfidie ingé-

1. v. 28, 30-31. — 2. v. 31-36.

nieuse et raffinée d'Eutrapélus, tous s'accordaient du moins à vouloir que le client demeurât à son rang. Donc, pour réussir, pas de vanité déplacée, pas de sotte fierté. Les autres conseils, jetés çà et là à travers l'épître, ne sont que des conseils accessoires, destinés, dit M. Lejay, à rompre la monotonie du thème fondamental; ainsi, savoir garder un secret [1], fuir les questionneurs, ne parler qu'à bon escient [2], ne pas recommander le premier venu qui peut être un indigne [3], réserver son crédit pour défendre ceux qui le méritent et les défendre alors avec force, l'incendie qui atteint la maison du voisin risquant de gagner la vôtre [4]. Ces conseils ne s'appliquent pas seulement à Lollius; ils conviennent à tout honnête homme. Et puis, supprimez-les; le caractère particulier de la pièce ne s'en trouve pas modifié. Le grand précepte qu'il faut retenir, deux fois encore exprimé et développé parce qu'en la circonstance à lui seul il est tout, c'est, je le répète, la nécessité de sacrifier ses goûts à ceux de son protecteur et de lui montrer toujours une humeur conforme à la sienne. — Lollius aime les vers, il en compose; son patron, au contraire, aime la chasse. Eh bien! quand celui-ci sortira dans les champs, emmenant sa meute et ses filets, que Lollius se garde bien de rester au logis, enfermé avec la muse; qu'il sorte, lui aussi, et gagne son repas en peinant aux côtés du patron. Ne sait-il pas la fable d'Amphion et de Zéthos? Amphion le musicien, pour ne pas se brouiller avec son frère le chasseur, dut céder au rude Zéthos et imposer silence à sa lyre [5]. Voilà l'exemple à suivre. La chose est d'autant plus facile à Lollius, qu'il pratique les exercices du corps; s'y montre adroit et se fait applaudir au Champ de Mars, qu'il a pris part de bonne heure, presque enfant, à la guerre des Cantabres, que chez lui enfin, dans sa maison

1. v. 37-38. — 2. v. 67-71. — 3. v. 76-79. — 4. v. 80-85. — 5. v. 40-48.

de campagne, il s'amuse avec son frère et de jeunes esclaves à représenter sur une pièce d'eau la bataille d'Actium [1]. Il n'a donc aucune raison pour se dispenser de partager les distractions de plein air que lui propose le haut personnage. S'il s'y refuse, ce sera mauvaise volonté, fâcheux esprit d'indépendance; il se rendra désagréable à celui-là même dont il désire l'amitié.

Il devra supporter d'autres exigences encore. Accompagner le patron à la chasse est un sacrifice qui coûte parfois, mais c'est le sacrifice d'un moment. Il est plus pénible de faire à sa nature une violence continue. Et cependant il le faut. Les gens tristes ne peuvent tolérer la gaîté du client, ni les gais sa tristesse, ni les bouillants sa placidité, ni les nonchalants son ardeur [2]. Si le patron aime les libations copieuses, n'allez pas repousser la coupe qu'il vous tend; faites-lui raison, dût la chaleur du vin troubler ensuite votre sommeil; chassez ces nuages de votre front; soyez bon vivant [3]. — Hé quoi! changer son tempérament? n'avoir plus de goûts propres? n'être plus soi, mais devenir un autre? Humiliants efforts, triste métier. — C'est le métier de courtisan. Résignez-vous ou quittez la partie. Et même, si, résigné à tout, vous continuez le jeu, ne vous attendez pas à gagner toujours. Il n'est déjà pas aisé d'acquérir la faveur des grands, il est plus difficile encore de la conserver. Les novices ne soupçonnent pas ces difficultés; il leur semble qu'il doit être doux de cultiver un puissant ami [4]; l'expérience ne tarde pas à leur apprendre qu'il faut en rabattre et que, loin de pouvoir compter sur une navigation paisible, ils ont toujours à craindre les sautes de vent et les bourrasques [5].

C'est alors qu'Horace fait intervenir la philosophie,

1. v. 59-64. — 2. v. 89-90. — 3. v. 92-95. — 4. v. 86-87. — 5. v. 87-88.

les entretiens avec les sages, la lecture de leurs écrits [1]; et cette intervention ne surprend pas, si l'on rétablit l'enchaînement logique des idées. Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'aperçoit en effet que le recours à la philosophie avait sa raison d'être. La philosophie sert à tout, même à se pousser et à se maintenir chez les grands Puisque rien n'est plus délicat que de vivre auprès d'eux et qu'on dépend d'un de leurs caprices, il est bon d'avoir pénétré le fond de la nature humaine, de connaître les autres et de se connaître soi-même. Sur ce terrain glissant, ou sur cette mer semée d'écueils, le plus fin psychologue sera aussi le plus habile à se tirer d'affaire; et s'il échoue malgré son habileté — car il faut tout prévoir, — c'est encore la philosophie qui le consolera de la chute ou du naufrage.

Tout cela est dans la pensée d'Horace, mais n'est pas exprimé; car, à ce moment, une autre considération s'est emparée de son esprit. Cette étude philosophique, qui commencera par aider le client à réussir auprès du patron, aura bientôt une autre conséquence, plus digne d'être retenue : elle finira par l'aider à se passer de lui. Que veut en réalité le client? Comme tout homme, il cherche son propre bonheur, qu'il place dans l'acquisition des honneurs ou de l'argent [2], et pour lequel il croit avoir besoin de la protection de quelque grand personnage. Eh bien! la philosophie aura vite fait de lui montrer qu'il se trompe et que la vraie manière d'atteindre le bonheur est de suivre, à l'écart du monde, un sentier ignoré du vulgaire : *secretum iter et fallentis semita vitae* [3]. Ainsi cette épître se termine, comme la précédente avait débuté, par l'éloge de la vie obscure. Si l'on réunit maintenant les deux pièces en un tout, on voit que le cercle est fermé et qu'Horace est revenu à son point de départ, qui est pour lui le point capital. Et l'on constate, non seulement que l'idée est

1. v. 96. — 2. v. 102 *honos, dulce lucellum.* — 3. v. 103.

la même dans les premiers vers de l'épître à Scæva ou dans les derniers de l'épître à Lollius, mais que le mot essentiel est le même : *fallere*, passer inaperçu[1]. Aucun autre ne résumait mieux sa pensée.

Comment enfin l'idée de bonheur caché n'aurait-elle pas conduit le poète à parler de lui-même et de sa paisible existence dans sa maison de Sabine? Il évoque rapidement les eaux fraîches de la Digentia, l'horizon familier, avec Mandela sur la hauteur voisine, où le vent d'hiver ride et gerce la peau[2]. Surtout il nous dit les sentiments qui remplissent son âme. Sa prière aux dieux est bien intéressante, à la fois par ce qu'elle renferme et par les limites qu'elle se fixe à elle-même[3]. « Puissé-je conserver le peu que je possède, et moins encore; vivre pour moi ce qui me reste de jours; être assuré pour une année de ma provision de livres et de mon petit revenu; ne pas demeurer suspendu à l'espoir d'un douteux avenir!... » Ici, brusquement, il s'arrête. Ne pas laisser flotter ses espérances, ne point compter sur l'avenir, c'est-à-dire éviter ce qui trouble, fuir le désir et la crainte, les deux maux suprêmes, chacun le peut, s'il le veut; cela ne relève plus de la prière. Se ravisant donc et marquant le point où l'homme cesse de dépendre des dieux, il poursuit : « Mais ne demandons à Jupiter que ce qu'il donne et retire à son gré, la vie et les biens matériels (*vitam*, *opes*[4]). Quant à l'équilibre de l'âme, je saurai me le donner à moi-même. » Les biens intérieurs, en effet, ne dépendent que de nous. C'est sur une aussi fière déclaration de confiance en soi, déclaration toute stoïcienne[5], que s'achève cette lettre, commencée sur les devoirs du client et les moyens de parvenir : nous sommes aux antipodes de la vie de courtisan.

1. Cf. Ep. I, 17, 10 : *nec vixit male, qui natus moriensque fefellit.* — 2. v. 104-105. — 3. v. 106 sqq. — 4. v. 112. — 5. Senec., *Ep.* 41, 1 : *bonam mentem, quam stultum est optare, cum possis a te impetrare.*



Je crois qu'après notre analyse des épîtres 17 et 18 la signification des deux pièces apparaît évidente. D'abord il ne faut pas les séparer; elle forment un ensemble; nous devons les considérer d'ensemble[1]. On a voulu établir entre elles des différences; il n'y en a pas d'autre que celle qui résulte de l'application particulière à Scæva ou à Lollius des préceptes qui leur étaient le plus utiles à chacun. Sujet, inspiration, sentiment, tout est semblable. Puis nous voyons ce qu'il convient de penser des préceptes eux-mêmes. Isolés de ce qui les explique et les corrige, ils sont assez déplaisants, je l'ai dit; ils laissent une impression de gêne. Il n'est pas nécessaire d'être un Alceste pour protester contre des exigences, qui rabaissent vraiment par trop la dignité humaine. Aussi, quand on ne se rend pas un compte exact des intentions de l'auteur, on en vient à se demander s'il est sérieux, ou s'il ne parle pas plutôt avec une de ces ironies dont il est coutumier. M. Lejay[2] rapproche la fin de l'épître à Scæva de la satire II, 5, où Tirésias était représenté enseignant à Ulysse l'art de capter les héritages. Que dans la satire l'ironie s'étale à plein, cela ne fait aucun doute; la majestueuse indifférence du devin pour les répugnantes besognes qu'il recommande, n'est de sa part qu'un amusement de haut goût. Mais en est-il de même dans les épîtres? Rappelons-nous qu'Horace a dit : *Principibus placuisse viris non ultima laus est*[3]. Au métier de courtisan il préfère la retraite avec la liberté; mais il consent à ce qu'on ne le suive pas dans la

1. Dans Porphyrion l'épître 18 est soudée à la précédente, et une scolie du Pseudo-Acron, au vers 1 de l'épitre 17, désigne Scæva comme s'appelant Lollius Scæva. Erreurs manifestes, mais qui attestent à quel point les ressemblances entre les deux pièces sont frappantes.

2. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 518. — 3. Ep. I, 17, 35.

retraite. Lucien aura beau jeu, plus tard, à écrire un opuscule contre ceux qui sont au service des grands; à cette époque les conditions de la société se seront profondément modifiées; l'enseignement public de l'éloquence et surtout les exhibitions de la sophistique permettront à un homme de talent d'arriver à la fortune, à la notoriété, aux honneurs, de vivre magnifiquement et de remplir un rôle officiel, d'être stratège, consul, ambassadeur de sa ville ou de sa province. A la fin de la République et au début de l'Empire, il fallait encore en passer par la vie de clientèle. Horace s'y résigne donc, comme à une chose souvent nécessaire. En outre il s'aperçoit que certains, qui se piquent de liberté, exagèrent leur fière attitude; et, comme il n'a aucune inclination pour les violents qui poussent trop loin les meilleures choses, ces partisans d'une farouche indépendance suffiraient à le rendre indulgent à ceux qui pratiquent la complaisance. Enfin il note finement qu'on est presque toujours le flatteur de quelqu'un, que Diogène dans son tonneau ne l'est pas moins qu'Aristippe à la cour de Denys, qu'il l'est seulement d'une façon plus grossière, et qu'entre les deux excès le second est encore préférable.

Voici, en somme, comment je me représenterais l'état d'esprit d'Horace écrivant les épîtres 17 et 18. Il s'est dit : « Mes jeunes amis me demandent s'il faut vivre dans la suite de riches et puissants protecteurs. D'abord, puis-je ne pas leur répondre? Ils font appel à mon expérience de la vie et des grands. Je suis devenu (malgré moi peut-être, mais il n'importe) je suis devenu leur maître, leur conseiller, leur directeur; je n'ai pas le droit de me dérober. Alors, que leur répondre? Je ne suis plus tenté par cette existence de client, qui est souvent une servitude plus ou moins dorée. Mais enfin je l'ai connue, moi aussi. Et tout de même elle peut se défendre : je dois ménager des intérêts légitimes. J'évi-

terai donc de décourager ouvertement Scæva et Lollius, et je me bornerai à leur montrer la profession sous un jour peu séduisant, leur laissant à conclure. D'ailleurs, pour être mieux compris, je me donnerai en exemple et j'aurai soin de ne parler que de ma vie solitaire à la campagne. Or c'est l'autre, celle que j'ai menée, que je mène encore parfois, à Rome, auprès de Mécène, qui aurait davantage trouvé sa place dans une lettre où il s'agit de courtiser un haut personnage. De celle-là je ne dirai rien [1], et ce silence prouvera clairement que je n'y pousse pas volontiers. Au contraire, l'éloge que je ferai, en terminant, de ma solitude champêtre, quoiqu'il semble aller à l'encontre de tout le reste, sera l'expression de ma véritable pensée et marquera où se portent mes préférences. »

Ainsi, sans brusquer personne, Horace arrive à ses fins; sans appuyer, il laisse suffisamment entendre son opinion. Il n'y a désaccord ni entre le début de l'épître à Scæva et ce qui suit, ni entre la conclusion de l'épître à Lollius et ce qui précède. Il faut aller chercher la clef de tout au commencement de l'une et à la fin de l'autre. Et il n'y a pas davantage désaccord entre l'Horace d'aujourd'hui et l'Horace d'hier. L'ami de la campagne, de la solitude, de la méditation ne chante

1. Il est à noter qu'il n'a jamais aimé beaucoup à en parler. Dans la Satire I, 6 (v. 110 sqq.) il décrit une de ses journées à Rome; on peut croire que c'est une de ses journées ordinaires. Or il s'arrange pour laisser de côté ses visites à Mécène; et cependant il devait lui en rendre, dès cette époque. Il n'est question que de sa vie de rêveur et de flâneur. C'est une journée un peu vide; il n'a pas tout dit ni voulu tout dire. — Plus tard (Sat. II, 6, 26 sqq., 40 sqq.; II, 7, 32 sqq.) il sera moins discret, afin de répondre aux importuns et aux envieux, et pour s'avertir aussi lui-même de prendre garde, de ne pas trop se laisser aller à cette vie facile qu'il trouve chez Mécène, et qui est un peu, en somme, une vie de parasite (*parasitica mensa*, Suet., p. 45 Reiff.). — Plus tard enfin, quand il veut se donner en exemple à des jeunes gens, il fait le silence sur son passé et ne se montre plus à eux que dans la nouvelle attitude qu'il a prise, celle d'un sage retiré à la campagne, déférent pour ses protecteurs, mais cherchant à se tenir à quelque distance et relevant surtout de lui-même.

pas ici la palinodie. S'il avait recommandé purement et simplement de vivre à la remorque des grands, c'est alors qu'eût éclaté la contradiction. Mais son sentiment est nuancé, il l'est toujours. On veut, en approchant les puissants, ajouter à son bien-être et à celui des siens : soit. Mais qu'on sache aussi qu'il est un sort plus heureux, se contenter pour soi de ce que l'on a, et chercher pour sa famille quelque autre moyen de la servir. Plaire aux premiers de ce monde, le résultat n'est point médiocre; vivre dans la retraite et manger son pain en liberté, le résultat est meilleur. Et, du moins, si l'on ne peut s'abstenir d'exercer le métier de courtisan, qu'on n'oublie pas de cultiver, en même temps que son patron, les sages d'autrefois; qu'on étudie la philosophie, qui permettra de se bien comporter avec les grands, qui permettra surtout de s'éloigner d'eux.

CHAPITRE IV

HORACE ET LES GRANDS

I

BRUTUS, AGRIPPA, AUGUSTE, MÉCÈNE

AVEC le caractère que nous lui connaissons, il semble qu'Horace aurait dû fuir l'amitié des puissants : c'est une gêne. A trois reprises dans les épîtres, il a célébré la joie de s'appartenir et d'être son maître [1]. *Mihi vivam quod superest aevi!* demande-t-il aux dieux d'un accent ému. Mais comment vivre pour soi, quand on vit avec de plus grands que soi? Les obligations, le mot lui même l'indique, sont des chaînes. Surtout à Rome *l'officiosa sedulitas*, réglée par une espèce de code, avait de terribles exigences. La *salutatio* du matin était une corvée, et Horace se félicitait, au temps de son obscurité, de n'avoir point à la subir [2]. Il n'ignorait pas non plus les mille autres manifestations de la petite tyrannie que le protecteur fait peser sur le protégé, puisqu'il en a tracé une peinture si exacte dans les épîtres 17 et 18. Et toutefois il a vécu auprès des grands et, en somme, jusque vers la quarantaine il a été heureux d'une pareille existence.

1. Ep. I, 10, 8, *vivo et regno, simul ista reliqui...*; 14, 1, *mihi me reddentis agelli*; 18, 107 *mihi vivam...*! — 2. Sat. I, 6, 101.

Il y a, dans l'âme, de ces mélanges de goûts et d'instincts contraires; ces contradictions, c'est l'essence même de la vie.

Et qu'on ne dise pas qu'il fut mis seulement par hasard en relations avec de si hauts personnages et qu'une fois lié avec eux il fut forcé, malgré lui, de rester leur ami. D'abord le hasard seul ne fait pas ces choses. Horace a voulu au moins la présentation à Mécène, qui fut le point de départ de tout le reste; il n'y a pas été contraint. Il a voulu pénétrer dans ce cercle de lettrés et de gens d'esprit, poètes, grammairiens et critiques, politiques et grands seigneurs, qui se groupaient autour du favori d'Octave. Virgile et Varius servirent d'intermédiaires: mais l'initiative pourrait bien être partie d'Horace lui-même: en tout cas, si la proposition lui vint de ses amis, il l'accepta avec empressement; il n'y eut ni chance, ni coup de surprise : *nulla etenim mihi te fors obtulit*, a-t-il écrit à Mécène [1]. De plus, le hasard ne se renouvelle pas sans cesse. Or, si l'on excepte les trois ou quatre années difficiles qu'il eut à traverser après la déroute de Philippes [2], et pendant lesquelles il fréquenta une société équivoque de musiciens et de danseurs, de bouffons et de parasites, bohême demi-grecque, demi-orientale, on peut remarquer qu'il a toujours été en rapports avec des personnages d'une condition supérieure à la sienne. Jusqu'à sa pleine maturité, ce fut son rôle, en quelque sorte, de vivre avec des gens haut placés : l'esprit, évidemment, rapprochait les distances. Fils d'un petit receveur des enchères dans les ventes à l'encan, il étudie à Rome à côté des fils de chevaliers et de séna-

1. Sat. I, 6, 54.

2 Philippes est du mois de novembre 42; l'introduction dans le cercle des amis de Mécène a lieu dans les derniers mois de 38 (cf. Cartault, *Satires d'Horace*, p. 21). C'est entre ces deux dates (fin de 42, fin de 38) que se place pour Horace la période d'épreuves ou, du moins, la période ingrate.

teurs. Fils d'affranchi, il tient un des premiers rangs parmi la jeune noblesse qui achève son instruction dans les écoles de philosophie d'Athènes. A Athènes il rencontre Brutus, dont il conquiert l'amitié et qui le nomme, à vingt-deux ans, tribun légionnaire, tout comme s'il descendait d'une illustre famille[1]. Dans la suite, les chefs de la poésie nouvelle, Virgile et Varius, l'introduisent auprès de Mécène. Par Mécène il connaît Octave, par Octave le personnel dirigeant de l'Empire; le voilà lancé dans le monde officiel. Il y a eu contraste presque perpétuel entre son origine et sa position sociale.

Comment était-il arrivé à cette situation? Par les procédés qu'il recommande à Lollius? En cherchant à régler son humeur sur celle de ses patrons, à s'abaisser devant eux, à ne rien penser ni rien dire qui ne dût leur être agréable? On s'aperçoit avec plaisir qu'il a usé de moyens tout différents, que dans ce long commerce avec les puissants, s'il a exclu la raideur, il ne leur a rien sacrifié d'essentiel, ni ses goûts profonds, ni ses sentiments véritables, ni, en définitive, sa liberté, et qu'au rebours de ce qui a lieu d'ordinaire, sa conduite et ses exemples ont mieux valu que ses leçons. Ce qu'il a mis en préceptes dans l'épître à Lollius, c'est seulement ce qu'il avait vu faire autour de lui, non ce qu'il avait personnellement pratiqué.

L'épître 7 adressée à Mécène, et que j'examinerai tout à l'heure, en est le témoignage le plus frappant. Mais d'autres preuves ne sont pas moins curieuses, en particulier la façon dont il a toujours parlé de Brutus, son premier protecteur, et du temps où il avait servi sous ses ordres. Il fallait quelque courage au début de l'Empire, quand le parti césarien était encore dans

1. Sat. I, 6, 48. — Cf. Suet., p. 44, Reiff. *excitus a M. Bruto imperatore*.

l'ivresse de la victoire, pour ne pas abandonner une mémoire détestée : Horace a eu ce courage. Il avait écrit autrefois, à l'origine de sa carrière, une satire[1] où il représentait Brutus, maître de l'Asie, dans ses fonctions de magistrat et comme dans ce rôle de justicier que l'histoire lui attribue. Brutus siège sur son tribunal; devant lui comparaissent un publicain et un négociant, les deux fléaux des provinces; l'un et l'autre sont aux prises dans une discussion d'intérêts et vident leur querelle sur leur champ de bataille ordinaire, en justice. Ils s'accablent réciproquement d'invectives, jusqu'à ce que le négociant, qui est grec[2], c'est-à-dire flatteur et fertile en bons mots, termine le différend par un calembour. Son adversaire portant le surnom de *Rex*, il supplie Brutus, lui qui sait si bien expédier les *rois*, d'étrangler ce *rex* pour en finir. La satire ne peut avoir été composée longtemps après l'événement; le bon mot, trop réchauffé, eût perdu toute saveur[3]. Mais pourquoi a-t-elle été conservée et publiée avec les autres? L'allusion finale au meurtre de César devait faire sourire désagréablement Auguste. Etait-ce donc que les vers méritaient de passer à la postérité? Ils sont médiocres; la pièce est laborieuse dans sa brièveté, lourde et sans réelle valeur littéraire; c'est une œuvre de débutant. Horace enfin n'avait pas

1. Sat. I, 7.

2. Plus exactement de sang mêlé *hybrida* (v. 2); mais il est dit aussi *graecus* (v. 32). Il est tout grec en effet par l'esprit, la faconde, le penchant aux éloges hyperboliques, un certain tour poétique dans la flatterie ou la raillerie; il s'oppose ainsi à Rupilius, le représentant de l'invective latine, de ce qu'Horace appelle le vinaigre italien (*italum acetum* v. 32).

3. Je la croirais pour ce motif composée sur le moment même, en Asie, au sortir de la séance où les deux adversaires avaient fort diverti les spectateurs. Mais elle dut être remaniée en 41 après le retour à Rome. Le mot *proscripti* du vers 1 n'a de sens qu'après la défaite de Philippes; les *lippi* et les *tonsores* du v. 3 font allusion aux oisifs de Rome et à leurs lieux de réunion, chez le pharmacien ou le barbier. Tout ce début est assez gauche et sent l'effort pour rendre un peu d'à-propos à un vieil ouvrage.

cet amour-propre d'auteur qui ne veut rien laisser perdre de ses productions de jeunesse [1]. Puisqu'il a inséré celle-ci dans son recueil, ce ne peut être, semble-t-il, que pour montrer qu'il gardait le souvenir de Brutus. Plus il s'engageait avec le régime nouveau, plus il tenait à ne pas renier son passé ; il s'efforçait d'établir aux yeux du public et de se prouver à lui-même qu'il lui restait une certaine indépendance. M. Cartault croit qu'il parle avec dédain, dans la satire I, 6, du grade de tribun militaire que son grand ami lui avait conféré à l'armée de Macédoine [2]. Le texte ne me paraît pas indiquer cette nuance. Horace reconnaît simplement que d'autres méritaient ce poste mieux que lui, et qu'en l'acceptant il a prêté le flanc aux attaques de ses ennemis personnels. Mais cela, c'est faire preuve de modestie, ce n'est pas faire fi de l'honneur. Et à l'époque des *Epîtres*, quand rien ne l'y obligeait, ne rappelait-il pas encore par une allusion délicate, dans le vers *me primis urbis belli placuisse domique* [3], l'affection que lui avait témoignée le vaincu de Philippes, l'adversaire d'Octave ? Il mettait à la rappeler une affectation généreuse, une sorte de coquetterie, la seule qu'il se soit jamais permise.

Cette manière de revendiquer l'amitié de Brutus va bien avec l'attitude réservée, où il s'est tenu vis-à-vis d'Auguste et de son entourage. Il n'adresse qu'une ode à Agrippa, général illustre, ministre et gendre de l'empereur [4], et peut-être parce qu'Agrippa s'est plaint de ne rien recevoir ; et quand il lui écrit, c'est pour le prévenir qu'il ne parlera pas de lui ; il

1. Ainsi il n'a rien voulu conserver de ses *graeci versiculi* (Sat. I, 10, 31-32), sans doute ses premiers essais poétiques.

2. Sat. I, 6, 47 sqq. — Cf. Cartault, *ouv. cit.*, p. 6.

3. L'allusion de ce vers à Brutus a été contestée (cf. Lejay, *éd. petit in 16*, p. 538, n. 5). Mais la place de *placuisse* entre *belli* et *domi* semble bien indiquer que les deux mots *belli domique* se rapportent au verbe et non à *primis urbis*.

4. Carm. I, 6.

le renvoie à Varius, l'aigle de la poésie épique, qui s'acquittera mieux de la tâche de célébrer un héros. « Je suis trop peu de chose, dit-il; *non conamur tenues grandia*; je ne suis bon qu'à chanter les festins, les amours, ou tout au plus les combats des jeunes filles [1]. » Il est très vrai qu'il n'a pas beaucoup d'aptitude à traiter les grands sujets; mais surtout il cherche à se dérober, pour ne point paraître un poète de cour; il se rabaisse, afin de rester libre.

Et avec Auguste? — Eh bien! c'est Auguste qui fait les avances; Horace se tient sur la défensive. Ce n'est pas Horace qui sollicite, il est sollicité. Auguste avait presque plus besoin des poètes que les poètes n'avaient besoin de lui; son pouvoir reposait sur l'opinion, et il n'ignorait pas combien est grande, pour former l'opinion, l'influence des écrivains. Il attire donc à lui tous les lettrés capables d'agir sur l'esprit public et de créer un courant favorable à l'Empire. Il tente notamment Horace; il essaie de l'avoir tout à lui et d'en faire son secrétaire. Horace refuse, alléguant sa santé. Auguste, sans lui savoir mauvais gré, lui écrit : « Mon ami Septimius t'apprendra l'estime que j'ai pour toi; l'occasion m'a été donnée de m'exprimer devant lui sur ton compte. Si tu as été fier envers moi jusqu'à mépriser mon amitié, sache que je ne te rends pas la pareille [2]. » Et encore : « Use de moi, comme si tu avais accepté de vivre dans ma maison [3]. » Songez que c'était le maître du monde qui écrivait ainsi à un fils d'esclave; à tout autre la tête aurait tourné. Horace n'est pas ébloui; il se préoccupe surtout de se garder contre tout empiètement, même amical. Certes il ne marchandera pas au prince les éloges; mais il aime mieux que ce ne soit pas sur commande. Et il aime mieux aussi que ce ne soit pas directement; il le louera

1. Carm. I, 6, 9 et 17 sqq. — 2. Suet., p. 45 Reiff. — 3. *Ibid.*

surtout par intermédiaire, en s'adressant à d'autres. N'est-il pas remarquable que, dans le recueil des *Odes*, il y ait si peu de pièces qui soient dédiées à Auguste? Il y en a moins encore dans le recueil des *Épîtres*. Une seule et rien de plus[1]. Car l'épître est comme la marque d'un commerce familier; une épître à Auguste semblerait indiquer qu'il existe une certaine intimité entre le prince et le poète. Il ne veut pas laisser croire à ce qui n'est pas en réalité. Il écrira à Mécène, qui n'est rien dans l'État, à de grands personnages dont il n'attend aucun service, enfin à des amis plus humbles; il n'a pas l'intention d'écrire à Auguste. Il faut, pour qu'il s'exécute, qu'il lui vienne une demande directe, pressante, après laquelle ç'eût été une grossièreté que de refuser encore. « Je suis fâché, lui disait l'empereur, de ce que dans les ouvrages de ce genre ce ne soit pas avec moi que tu causes de préférence. Crains-tu qu'il ne soit honteux pour toi, dans la postérité, de paraître avoir été mon ami[2]? » A lire ces lignes, lequel des deux, je vous prie, recherche et flatte l'autre? N'est-il pas clair qu'Horace aurait pu tirer plus de profits d'une amitié si offerte, et des profits de toute sorte? Profits pécuniaires; s'il accepta quelques cadeaux[3], il aurait pu en recevoir bien davantage, et nous n'aurions d'ailleurs à en être ni étonnés ni choqués, les gens de lettres ne trouvant pas alors à vivre de la littérature. Profits politiques; il aurait pu — non pas officiellement; le régime impérial, qui conservait des apparences aristocratiques, réservait les dignités aux grandes familles, — mais secrètement arriver à une situation importante, acquérir ce que Tacite appelle *interiorem potentiam*[4], l'influence intérieure et secrète, qui est souvent la réelle puissance, et que détenaient parfois des hommes d'un rang

1. Ep. II, I. — 2. Suet., p. 46 Reiff. — 3. La biographie attribuée à Suétone l'indique en termes assez vagues. — 4. Tac., *Hist.*, I, 2.

inférieur. Sous César, Oppius, son homme d'affaires, l'espagnol Balbus, son banquier, avaient joui d'une autorité considérable; sous Claude et sous Néron, les affranchis seront les vrais maîtres de l'empire. Mais Horace répugnait à jouer un rôle politique, plus encore qu'à jouer tout autre rôle.

Et alors, que reste-t-il des accusations contre Horace flatteur, Horace courtisan? Peu de chose, car la flatterie est intéressée, et il n'a pas chanté Auguste par intérêt. Il n'a jamais couru au-devant de sa faveur ni provoqué ses libéralités. S'il a quelquefois exagéré la louange, si par exemple les vers sur « l'astre des Jules » ou sur le prince glorifié comme un Jupiter terrestre sont de trop, c'est dans les *Odes* que ces passages se trouvent, et l'on sait que les éloges lyriques ne tirent pas à grande conséquence. Et puis, mettons l'excès au compte de l'enthousiasme. L'enthousiasme était assez naturel pour l'homme qui avait fait cesser vingt ans presque ininterrompus de guerres civiles et permis aux peuples de recommencer à travailler en paix. Horace n'a pas parlé de lui autrement que Rome entière; il a été l'écho de l'opinion. Peut-être s'est-il trompé en vantant, comme il l'a fait, le régime nouveau; du moins il s'est trompé avec tout le monde.

Ajoutons que, s'il a été heureux de célébrer en passant ou dans des pièces relativement courtes les Cantabres domptés, les Illyriens vaincus, les drapeaux de Crassus reconquis, le temple de Janus fermé, la réforme morale de l'Empire, s'il a même consenti à écrire le Chant séculaire, les odes du IVe livre et l'épître à Auguste, il n'a jamais accepté de composer un « poème » à la gloire du maître. Ce n'est pas que les sollicitations lui aient manqué. Dès la satire II, 1 on croit deviner à certaine allusion qu'une proposition lui avait été faite réellement [1]; dans l'ode II, 12 l'invi-

1. Sat. II, 1, 10 sqq.

tation est formelle, mais le refus ne l'est pas moins. Horace renvoie César à Mécène, comme il avait renvoyé Agrippa à Varius ; c'est Mécène, répond-il, qui a qualité pour payer dans la prose de ses histoires la dette de Rome envers son bienfaiteur[1]. Ainsi nous trouvons qu'il en a trop dit sur le prince, et l'on trouvait alors qu'il n'en disait pas assez. Du reste, quand même il en aurait dit davantage, ne faudrait-il pas mettre encore, en regard de ses paroles, sa conduite d'homme privé et lui savoir gré, bien qu'il fût rallié de cœur à l'empire, de s'être tenu à distance respectueuse de l'empereur, d'avoir enfin, tout en cédant sur certains points, marqué des limites qu'il n'a jamais franchies?

Ce que nous connaissons maintenant de ses rapports avec Auguste nous permet de prévoir la nature de ses relations avec Mécène. Il y aura de sa part reconnaissance très vive, affection profonde, mais en même temps souci jaloux de ne pas abdiquer sa dignité ni aliéner son indépendance. Des concessions à l'amitié, toutes les concessions qu'on voudra, tant qu'elles seront raisonnables; mais des bassesses, non pas. Pour que l'amitié dure, pour qu'il y ait même amitié véritable, il est nécessaire qu'il y ait estime réciproque. Horace a su se faire estimer, en sachant se faire respecter; son habileté a consisté à garder sa fierté. Puis le cœur se mit de la partie; l'estime, d'un côté et de l'autre, se changea en affection ; le grand seigneur et le poète finirent par s'aimer tendrement. Et quand le cœur s'en mêle, tout devient aisé. Le cœur, plus encore que l'esprit et le caractère, voilà ce qui permit à l'égalité de s'établir entre eux deux.

J'ai déjà parlé de l'affection de Mécène pour Horace[2]. Celle d'Horace pour Mécène n'était pas moins vive. Il suffit d'en citer deux témoignages. L'un est la première épode, écrite à la veille de la bataille d'Actium, quand

1. Carm. II, 12, 9 sqq. — 2. Voir p. 61-62.

on croyait que Mécène suivrait Octave dans son expédition contre Antoine. Horace s'effraie des dangers que son ami va courir; il le supplie de lui permettre de l'accompagner. « Près de toi, dit-il, je sentirai moins ces inquiétudes que redouble l'absence [1]. » Et, pour mieux traduire ce qu'il éprouve, il se compare avec une gaucherie presque touchante à une mère couvant ses petits encore sans plumes [2]; elle sait bien, la pauvrette, qu'elle est incapable de les protéger contre le serpent, si celui-ci les attaque; et cependant elle craint davantage, quand elle n'est pas auprès d'eux. L'autre témoignage est l'ode II, 17 adressée à Mécène malade. On n'ignore pas que Mécène était de fragile santé. Pendant les trois dernières années de sa vie, il eut une fièvre continuelle et ne dormit plus [3]. Sénèque le montre essayant, sans succès, d'appeler le sommeil par des symphonies de musiciens qui se faisaient doucement entendre [4]. Vingt ans avant cette époque, il était déjà précocement vieilli, et une fois même ses jours avaient été en très grand danger. Comme ce sceptique, si dédaigneux de ce qui suit la mort, avait une peur horrible de mourir, il gémissait sans trêve. Horace lui reproche affectueusement des plaintes qui le désespèrent et, pour le réconforter, puisqu'un malheur partagé devient plus supportable, il s'engage à ne pas lui survivre. « Si, par un coup prématuré de la fortune, m'était ravie, en toi, la moitié de moi-même, qu'attendrait l'autre encore, ayant perdu tout son prix? Que deviendrais-je, ne me survivant qu'à demi?... J'irai, quand il le faudra, oui j'irai sur tes traces, prêt à faire avec toi le dernier voyage [5]. » Le destin voulut qu'il tînt parole; moins de deux mois après que Mécène fut mort, il suivait son ami au tombeau et était enterré à côté de lui sur le mont Esquilin [6].

1. Epod. 1, 17. — 2. Epod. 1, 19 sqq. — 3. Plin., *N. H.*, 7, 172. — 4. Senec., *de Provid.*, 3, 10. — 5. Carm. II, 17, 5 sqq. — 6. Horace mou-

Les raisons dernières de l'affection sont mystérieuses; mais souvent les raisons apparentes expliquent déjà bien des choses. Ainsi l'on se rend un compte suffisant de ce qui pouvait plaire à Horace dans Mécène. Sénèque a laissé de celui-ci un portrait peu flatteur et injuste : il a vu seulement en lui un indolent, dont la douceur n'aurait été que de la mollesse[1], un voluptueux à la mise efféminée et à la robe traînante[2], un débauché, presque un fanfaron de vices[3]; car il avait besoin d'en faire l'antithèse de Régulus et de Caton. Mais au vrai c'était un homme d'esprit, un épicurien qui ne tenait au pouvoir que dans la mesure où le pouvoir n'est pas une gêne, qui adorait la poésie et avait horreur de poser, méprisait l'opinion populaire et se plaçait au-dessus des préjugés, que ce fût celui de la naissance ou celui de la sépulture, bref une grande intelligence (Sénèque est obligé de l'avouer[4]), qui aimait à cacher ses grandes qualités. Cette attitude a surpris et dérouté les contemporains. Mais Horace, à le fréquenter, à pénétrer dans son intimité, dut être ravi d'avoir si peu affaire à l'aristocrate et de trouver si souvent l'homme de ses préférences. Non que son attachement l'ait jamais aveuglé. Mécène, qui montrait tant de goût à choisir ses amis, en manquait totalement la plume à la main. Or si les écrivains de profession ont déjà de la peine à garder leur dignité, quand le protecteur des lettres se mêle d'être littérateur lui-même, combien n'en ont-ils pas davantage, quand

rut le 27 novembre de l'an 8 av. J.-C. Mécène avait dû mourir le 30 septembre précédent, si les calculs de Vahlen sont exacts : voir Hermès 33 (1898), p. 245. La restitution du texte de Suétone, qui y est proposée, est ingénieuse et très vraisemblable.

1. Senec., *Ep.* 114, 8 : *apparet mollem fuisse, non mitem.*

2. Senec., *Ep.* 114, 4 et 6 : *etiam cum absentis Caesaris partibus fungeretur, signum a discincto petebatur,... et comitatus hic fuit in publico, spadones duo, magis tamen viri quam ipse*; — *de Provid.* 3, 10 : *voluptatibus marcidus.*

3. Senec., *Ep.* 114, 4, *vitia sua latere noluit.*

4. Senec., *Ep.* 114, 4, *magni vir ingenii*; 92, 35 *habuit ingenium grande.*

il est par surcroît mauvais littérateur! Un courtisan avait une belle occasion de caresser le faible de Mécène. Horace s'est défendu de la saisir; il n'a jamais admiré de son ami ni les vers ni la prose. Il l'appelle *docte sermones utriusque linguae* [1], en quoi il se borne à constater ses connaissances; mais il évite avec soin de glisser quelque allusion à ses ouvrages. Une fois cependant il lui parle d'une histoire qu'il doit composer sur Auguste [2]; il ne lui en parle sans doute que parce qu'elle n'est pas encore faite. De ses autres écrits, pas un mot. Peut-on demander plus entre gens du monde? Et se taire, quand l'interlocuteur attend un compliment, n'est-ce pas encore une manière d'exprimer sa pensée?

C'est par ce tact, cet honnête savoir-vivre, cette affection sans vile complaisance, ce respect de soi jusque dans le désir de plaire, ce mélange de familiarité et de déférence, d'abandon et de retenue, qu'Horace, au milieu d'une société qui n'était pas la sienne, sut conquérir une place enviée, unique, et, ce qui est plus rare, l'ayant conquise, parvint à la garder. Il invitait sans façon Mécène à sa table et lui servait sans cérémonie son petit crû de la Sabine [3]. Il riait, il plaisantait avec lui. Mais si Mécène, dans un moment d'oubli ou de mauvaise humeur, venait à formuler quelque exigence un peu forte, il résistait, décidé à ne pas la souffrir, et prêt, plutôt que d'accepter une sorte d'esclavage, à reprendre entièrement sa liberté. C'est ce qu'on vit bien le jour où il écrivit l'épître 7, qui se trouve être ainsi une pièce capitale pour définir les relations des deux amis. Ce jour-là, leur amitié passa par une crise; mais, comme il arrive, l'épreuve ne l'ayant pas brisée lui fut salutaire; elle s'y trempa et en sortit fortifiée.

1. Carm. III, 8, 5. — 2. Carm. II, 12, 9-12. — 3. Carm. I, 20, 1.

II

Épître 7 a Mécène. — Grave question qui se pose pour le poète retiré à la campagne, celle de son indépendance. — Pourquoi Mécène rappelle Horace auprès de lui. — Pourquoi Horace refuse de revenir : nécessité de régler une bonne fois ses relations avec son ami. — Manière dont il refuse. Double mouvement de sa pensée et habileté de la composition. — Les circonstances atténuantes. — L'anecdote du Calabrais : quel en est le sens ? — La comparaison avec le *vir sapiens*. Comment comprendre les vers 22-25. — Le *cuncta resigno*, centre de l'épître. — Les trois récits qui suivent, et la morale qui s'en dégage. — Rapport des deux éléments, récits et réflexions, dont se compose la pièce. — L'épître envisagée comme œuvre d'art : l'histoire de Volteius Menas. — Impression que nous laisse cette lettre. — Impression qu'elle a laissée aux écrivains postérieurs de l'Empire. — Différence entre eux et Horace.

Cette épître est une des plus célèbres du recueil, une de celles qui ont été le plus lues, citées, étudiées. Relisons-la encore cependant ; la pensée d'Horace est à l'ordinaire si subtile et si souple, qu'il reste presque toujours, dans le détail, quelque chose à y découvrir. Elle avait à se faire, ici, d'autant plus souple que la position du poète était plus délicate. Il lui fallait parler franc, non seulement à un ami (ç'eût été chose facile : on se doit la vérité entre amis), mais à un bienfaiteur, envers lequel la reconnaissance imposait la réserve. Et d'autre part, il ne pouvait se renfermer dans un silence absolu ; ne rien dire risquait d'aggraver les choses. J'ai déjà noté, à propos de l'épître 1, certaines divergences d'idées ou de sentiments qui existaient entre Horace et Mécène [1], mais qui n'étaient pas toutefois de nature à altérer leurs rapports ; sur ces points-là les gens bien élevés finissent par s'entendre, chacun respectant les goûts et la façon de penser du voisin. A présent la question était plus sérieuse ; c'était pour

1. Voir p. 62-64.

Horace celle même de son indépendance, et il ne s'agissait de rien de moins que de savoir si les bienfaits ne sont pas des chaînes.

Dans la crainte de cet esclavage, sagement, dès le début, il avait borné les libéralités de son ami : il n'avait pas accepté tout ce qui lui était offert. Plusieurs fois il est revenu sur cette idée qu'il ne tenait qu'à lui que Mécène le comblât de ses faveurs [1]. Il s'est contenté du bien de la Sabine : *beatus unicis Sabinis* [2]. « Ce petit champ, ce bout de jardin avec la source d'eau vive et le bois tout auprès, c'est assez, disait-il, c'est même plus que je ne voulais [3]. » Qu'aurait en effet pensé le public, s'il s'était conduit d'autre sorte, lui qui n'avait cessé de recommander la modération dans les désirs et l'amour de la vie simple? En souffrant d'être riche, ne se serait-il pas mis en contradiction choquante avec lui-même? Et puis, et surtout, ne savait-il pas qu'il faut avoir peur des richesses qui nous viennent d'autrui? Souvent le cadeau coûte trop cher à celui qui le reçoit. Cette propriété même de Sabine, qui lui a causé jusqu'ici tant de joie, qui dépasse tous les rêves qu'il a formés dans sa jeunesse [4], il n'hésitera pas à la rendre, dès qu'il s'apercevra qu'elle compromet un bien plus important, qui est de rester son maître. Il a de longue date préparé Mécène à cette éventualité. Il lui a écrit jadis dans une ode : « Si la fortune m'est fidèle, tant mieux; mais si elle commence d'agiter ses ailes pour me fuir, je lui restitue aussitôt les présents qu'elle m'a faits, je m'enveloppe de ma vertu et j'épouse sans dot une honnête pauvreté [5]. » *Resigno quae dedit*, c'est déjà le *cuncta resigno* de notre épître.

Mécène, cependant, n'a pas compris l'avertissement et,

1. Cf. notamment Carm. III, 16, 38 : *nec, si plura velim, tu dare deneges*. — 2. Carm. II, 18, 14. — 3. Sat. II, 6, 1 sqq.; Epod. 1, 31. — 4. Sat. II, 6, 3 : *auctius atque Di melius fecere*. — 5. Carm. III, 29, 53 sqq.

quelques années plus tard, Horace ayant quitté Rome à la saison chaude pour aller se reposer à la campagne, il le réclame auprès de lui, sans tenir compte du plaisir que le poète avait à goûter l'ombre et la fraîcheur dans sa vallée de la Digentia. Peut-être ne mesurait-il pas la portée de son exigence. Il avait cet égoïsme inconscient des gens malades ou maladifs, qui trouvent très naturel qu'on se consacre à eux tout entier. En outre il avait toujours été taciturne; il avait besoin autour de lui d'une société joyeuse. Avec le progrès des ans et des infirmités, devenu de plus en plus un voluptueux triste, ce qui est la pire des misères, il pouvait de moins en moins se passer d'Horace, lequel avait bien perdu un peu de l'entrain de sa jeunesse, mais demeurait encore un assez gai compagnon pour distraire et amuser son protecteur. Peut-être enfin, à part lui, se croyait-il des droits sur quelqu'un qu'il avait obligé, et oubliait-il qu'il était l'ami, pour se rappeler seulement qu'il était le bienfaiteur. C'est justement ce qu'Horace ne veut pas; il entend être traité en ami, et non en protégé. Il a accepté le bien de la Sabine à de certaines conditions, que Mécène semblait avoir admises. S'il y a eu malentendu, que chacun reprenne ce qui lui appartient, l'un sa villa, l'autre son indépendance. Horace ne devient pas un ingrat, pour reconnaître qu'il s'est trompé, et, de son côté, Mécène doit se convaincre que le véritable bienfait est celui qui coûte un sacrifice au bienfaiteur.

L'occasion s'étant présentée de le lui faire savoir, le poète écrit l'épître 7, qui est un chef-d'œuvre d'habileté. Le difficile n'était pas d'enlever toute illusion à Mécène. Puisque Horace avait pris son parti de sauvegarder sa dignité, le ton ferme et résolu s'imposait; mais il fallait éviter qu'il ne fût trop ferme et résolu. Certaines gens ont l'infériorité impertinente, et il y a une insolence de la pauvreté, plus dangereuse en un sens que celle de la

richesse, et plus malaisée à guérir, parce que le principe dont elle procède est un sentiment honorable. Horace a vu l'écueil. Il s'arrange pour que Mécène ne puisse se méprendre sur l'intention, mais aussi pour qu'il ne puisse être froissé de l'expression. Rien de cassant. Souvenirs personnels ou tirés de l'antiquité, anecdotes, fables, récits, dans aucune autre épître ces procédés, que l'auteur pourtant affectionne, ne sont aussi fréquemment employés; il les multiplie ici, comme autant de moyens d'insinuer doucement ce qu'il veut faire entendre. Ce n'est pas que parfois la pensée ne s'exprime elle-même directement; mais aussitôt arrive la narration ou l'apologue qui, par le charme de la fiction ou le recul de la mise en scène, atténue, adoucit, corrige ce que la réflexion avait de peu aimable. Il y a là un art très savant, qui dose avec une parfaite exactitude la fermeté et la douceur, qui tantôt se hasarde et tantôt se retient, avance puis se reprend, caresse après avoir porté le coup et, au total, remporte l'avantage, sans avoir causé de blessure trop sérieuse. C'est ce double mouvement, ce va-et-vient, dont il nous faut noter avec soin les oscillations; c'est toute la trame de l'épître.



Donc, Horace était parti à la campagne vers la fin de juillet; il avait promis de n'y rester que cinq jours. Cinq jours, nombre indéterminé, comme nous dirions huit jours[1]; peu de temps en tout cas. Il reste absent tout le mois d'août. Bien plus, il ne reviendra pas de tout l'automne; bien plus encore, il ira passer l'hiver dans le midi de l'Italie; on ne le reverra qu'au printemps, avec la première hirondelle[2]; les cinq jours

1. Cf. Sat. I, 3, 16 *quinque diebus Nil erat in loculis*; II, 3, 289 *mater ait pueri menses iam quinque cubantis.*
2. v. 1-13.

seront devenus plus de cinq mois. Pourquoi cette longue absence, qu'il semble exagérer comme à plaisir? C'est une tentative hardie de rendre la situation plus nette. Si Mécène accepte l'épreuve avec ce qu'elle a de pénible, Horace est sauvé, et son indépendance assurée pour jamais. S'il n'accepte pas, Horace saura du moins à quoi s'en tenir; il agira en conséquence. Mais ainsi posée, l'alternative est brutale; elle l'est moins dans l'épître, où elle s'enveloppe de formes et se présente avec une excuse. L'excuse, c'est une raison de santé [1]; nulle ne pouvait être meilleure auprès d'un valétudinaire comme Mécène. Horace a besoin, en effet, de se ménager : *sibi parcet* [2]: il redoute le séjour de Rome à la fin de l'été: septembre y est le mois des fièvres, des décès, des cortèges funèbres, celui qui donne tant à faire aux noirs employés de Libitine [3]. Autrefois pour le fuir, il s'en allait à Préneste, à Tibur, à Baies ou à Tarente; depuis qu'il est propriétaire en Sabine, c'est dans sa petite maison des champs qu'il se met à l'abri de l'accablant « scirocco [4] ». L'hiver, d'autre part, peut être froid à Rome. Remarquez qu'il ne dit pas : il le sera. Il dit : *Quodsi bruma nives Albanis illinet agris* [5], et la phrase doit garder toute sa valeur conditionnelle; la neige ne tombait pas chaque année autour de la ville, sur les monts Albains. Délicatement, il ne ferme pas à Mécène tout espoir de le voir revenir. Mais dans le cas d'un hiver un peu rude, est-ce le moment pour lui d'affronter les frimas, quand les années l'ont rendu plus frileux, que sa poitrine est plus délicate, que son front dégarni l'avertit des atteintes de l'âge [6]? Ne sera-t-il pas mieux, pelotonné au chaud [7] sur quelque

1. v. 4 *aegrotare timenti*. — 2. v. 11.

3. v. 5-9. Sur cette crainte de l'automne à Rome, voir encore Sat. II, 6, 19 sqq.; Ep. I, 16, 15-16.

4. Sat. II, 6, 18 *plumbeus Auster*.

5. v. 16. Il ne faut donc pas donner à la conjonction *si* une valeur temporelle (*quand, lorsque*). — 6. v. 25-26.

7. v. 12. Trois sens possibles de *contractus* : 1° la simplicité opposée

plage abritée de la côte méridionale? Il attendra pour remonter vers le nord le retour des Zéphyrs, les vents tièdes par excellence[1]. Cette absence, du reste, Mécène est prié de l'autoriser, et permission lui est demandée : *dabis veniam..., si concedes*[2]. Enfin les expressions se font caressantes : *vates tuus..., dulcis amice*[3], c'est-à-dire : « Tu es pour moi le plus tendre des amis, et je suis, moi, ton poète, le poète des *Odes*, celui qui t'est cher et considère comme son plus beau titre de gloire les louanges dont tu l'honores[4] ». Tous les détails, tous les mots sont ainsi choisis en vue du but à atteindre : parler net, sans fâcher.

Alors, sans transition, Horace entame l'anecdote du Calabrais[5]. C'est le début d'une série; c'est le premier de ces récits qui vont jouer un si grand rôle dans la pièce et se succéder l'un à l'autre, à peine séparés par quelques vers de réflexion : manière vive, animée, pittoresque, qui donne à l'épître un charme particulier. La première anecdote est très probablement un souvenir personnel[6] et, sinon quelque aventure arrivée à Horace lui-même (quoiqu'il ne soit pas impossible), du moins une histoire qu'il a entendu raconter. Les origines d'Horace (il est né à Venouse, sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie[7]) et ses

au faste de Rome (cf. *contracta paupertas*, Ep. I, 5, 20; *habitare contractius*, Senec., *de Tranq. an.*, 9, 3). — 2° attitude du lecteur qui étudie attentivement (*contractus* opposé alors à *distractus*). — 3° attitude du frileux replié sur lui-même, ramassé comme en boule pour avoir plus chaud. C'est le sens à adopter, celui qui est pittoresque et fait image.

1. Georg. I, 44. — Le zéphyr, nommé proprement *Favonius* en latin; cf. Carm. I, 4, 1 : *Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni.*

2. v. 4-5 et 13.

3. v. 11-12. *Vates* n'a rien ici « d'une solennité plaisante » (Lejay, *éd. petit in-16*, p. 482, n. 2). C'est le mot qui désigne le poète lyrique; il prend dans le passage une gravité affectueuse : cf. Carm. II, 6, 24 *vatis amici.*

4 Carm. I, 1, 35 *quodsi me lyricis vatibus inseres, Sublimi feriam sidera vertice.* — 5. v. 14-21.

6. Pour les souvenirs personnels d'Horace, cf. dans la Sat. II, 3, 168 sqq. une histoire arrivée à Canusium, aux environs de Venouse.

7. Sat. II, 1, 34 *Lucanus an Apulus anceps.*

fréquents séjours à Tarente le maintenaient en contact avec la Calabre voisine et les habitants du pays. Mais le Calabrais est aussi l'échantillon de toute une espèce, le type de ces bonnes gens mal élevées, qui ne savent pas vous faire un cadeau, sans en ruiner la valeur par leur manque de tact, ne s'étant jamais doutés que « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. » Celui-ci croit traiter largement son hôte ; il lui offre des poires en abondance. « Prends-en tant que tu voudras, pour toi, pour tes enfants ; ne te gêne pas. » Cela semble de la générosité ; mais attendons. Si l'hôte refuse les poires, on les donnera à manger aux pourceaux, et dès le jour même, car elles ne peuvent attendre. Que dire d'un présent offert dans de telles conditions ? Mérite-t-il quelque reconnaissance ? Est-ce même un présent, ce superflu méprisé, qu'on vous abandonne sans effort ?

Si tel est le sens de l'anecdote, comment s'applique-t-elle à Mécène ? De la façon suivante. Ou Mécène ressemble au Calabrais et s'est contenté de prendre sur son superflu pour donner à Horace ; en ce cas, le cadeau de la Sabine ne lui aura pas coûté grand'chose, et il ne devra pas s'étonner qu'Horace ne se sente obligé que dans une faible mesure. Ou bien Mécène ne ressemble pas au Calabrais, et il a entendu attacher au don de la propriété, qui n'est rien, un bienfait qui a du prix en proportion de ce qu'il lui coûte, la permission pour Horace de vivre indépendant ; et alors il est l'homme sage, l'homme vraiment généreux, l'homme digne que l'obligé essaie de hausser son âme jusqu'à lui. Des deux alternatives Horace a eu soin de n'exprimer guère que la seconde, la flatteuse. La première, désagréable, ne sera pas posée directement ; il semble même l'écarter dès le début[1]. Mais le rusé sait

1. v. 14.

bien qu'au moment précis où il l'écarte, et parce qu'il l'écarte, il la signale encore; c'est une possibilité qui a effleuré au moins son esprit. Dire : « tu n'es pas comme le Calabrais », contient en soi un avertissement à ne pas être comme lui. La morale enfin sortira de l'anecdote elle-même et de la conclusion : *haec seges ingratos tulit et feret omnibus annis*[1]... Mais Horace se hâte de quitter un point délicat : à trop insister, il blesserait son ami; et selon ce double mouvement dont j'ai parlé, mouvement de détente après une pression plus ou moins forte, il passe à ce qui fera plaisir à Mécène, la comparaison avec l'homme de sens.

Elle a été d'ordinaire mal comprise, cette comparaison[2], sur la foi sans doute du scoliaste qui interprétait *quid distent aera lupinis*[3] par *quae sit differentia inter bonos et malos*. Après les explications qui précèdent, elle cesse d'être obscure. Distinguer l'argent véritable de l'argent de théâtre représenté par les lupins, c'est bien en effet ne point estimer « la fausse monnoie à l'égal de la bonne[4] »; mais cette monnaie ne désigne pas, comme on le croit, les gens de mérite opposés aux indignes; elle désigne les véritables bienfaits d'une part, et, de l'autre, les bienfaits apparents, ceux qui n'ont pas plus de valeur que l'*aurum comicum*. Le *vir sapiens* est justement celui qui fait la différence des uns et des autres, des vrais et des faux. Ainsi, la première des qualités du bienfaiteur étant de savoir distinguer entre les individus, pour n'obliger que ceux qui le méritent, il possède aussi la seconde : savoir distinguer entre les bienfaits, pour n'accorder que ceux qui en valent la peine. Ces conditions sont toutes deux indiquées par Horace : (*vir sapiens*) *dignis ait esse paratus*, c'est la première; *non tamen ignorat quid distent aera lupinis*, c'est la seconde[5]. Maintenant,

1. v. 21. — 2. v. 22-24. — 3. v. 23. — 4. Molière, *Tartufe* I, 5, 338.
5. Toute autre interprétation ne tient pas compte ou du sens de *dignis*

Mécène les a-t-il remplies? A coup sûr, il ne tient qu'à lui de le vouloir et, en assurant au poète dans sa retraite l'entière liberté, de transformer ce qui ne serait qu'un médiocre présent en ce qui deviendra, dans toute la force du terme, un *bienfait*.

Voilà pour le bienfaiteur. Et l'obligé? D'abord il doit mériter le bienfait. Horace juge, en conscience, avoir eu quelque titre à la libéralité de Mécène. Si discrètement qu'il veuille le marquer, il ne peut s'empêcher de rappeler que dans ce commerce d'amitié il n'a pas toujours reçu, il a aussi donné, il a mis de son fonds; il a apporté sa gaîté, sa jeunesse, son esprit, les grâces de sa parole et de son sourire (*dulce loqui..., ridere decorum*[1]), ce qui est bien quelque chose et ne se rencontre pas toujours dans les cercles les plus élégants; il a chanté Cinara, l'amour, les festins[2]; il a distrait et charmé son ami. Cependant il ne se tient pas quitte; il sait qu'il doit encore de la reconnaissance. Et c'est avec joie qu'il en accepte l'obligation, car il n'est pas de ceux qui la trouvent un fardeau trop lourd à porter. Il ne craint même pas de se montrer jamais incapable de l'effort et inférieur à la tâche. Que Mécène essaie; que par ses actes il augmente encore ses bienfaits, il verra que la reconnaissance du poète sera toujours à la hauteur du service rendu. Avec affection et avec fierté Horace en prend l'engagement : *dignum praestabo me etiam pro laude merentis*[3].

Ce vers a été retranché par quelques éditeurs, sous prétexte que la métrique n'en est pas irréprochable, que la construction *dignum pro laude* est singulière, enfin que le futur *praestabo* n'a pas de sens, parce qu'il s'ensuivrait qu'Horace ne s'est pas encore montré digne des bienfaits de Mécène. Mais, 1° l'élision du

ou de la valeur de *tamen*. C'est ce que M. Lejay a très bien vu (*ouv. cit.*, p. 183, n. 2).

1. v. 27. — 2. v. 28. — 3. v. 24.

monosyllabe après la césure se retrouve dans une autre lettre, l'épître II, 1, v. 111, où il faudrait donc aussi corriger le texte (L. Müller, d'ailleurs, n'hésite pas à le faire); 2° on ne doit pas construire *dignum pro*, ce qui serait étrange, je le reconnais; *pro laude merentis* se rattache au verbe *praestabo*, ou, si l'on veut, à l'expression tout entière *dignum praestabo me*, mais non à *dignum* seul : c'est en proportion des services rendus que le poète se montrera digne; digne de quoi? de son bienfaiteur, mot facile à suppléer; 3° quant au temps du verbe *praestabo*, L. Müller n'en peut plus saisir la nuance exacte, après s'être mépris sur l'ensemble du passage [1]. Cette nuance est très intéressante pourtant : Mécène a un effort à faire, *lequel n'est pas encore fait*, pour compléter sa bonne action; et tout l'objet de la lettre est, précisément, de lui demander cet effort. A un présent étendu, agrandi, répondra aussitôt de la part d'Horace un surcroît de reconnaissance. Or tout cela est dans le devenir; le futur *praestabo* est donc nécessaire.

Il y a plus; c'est tout le vers lui-même qui paraît nécessaire, parce qu'il exprime une idée indispensable, qui n'a pas encore été exprimée, celle de reconnaissance. Comment Horace aurait-il négligé d'en parler? Alléguera-t-on que l'on connaît sa délicatesse, qu'avec lui la reconnaissance se sous-entend de soi-même et que « cela va sans dire »? « Cela va encore mieux, quand on le dit », selon la réponse connue. Et Horace avait ici, pour le dire, deux raisons spéciales. Mécène lui avait fait savoir — par lettre ou par intermédiaire — qu'il n'était pas content de cette longue absence; peut-être se plaignait-il en termes un peu vifs; peut-être même avait-il laissé échapper le mot d'ingratitude. S'il ne l'avait pas prononcé, Horace le devinait sur ses lèvres. Il lui fallait se disculper du reproche ou le prévenir,

1. L. Müller, p. 68.

de toutes façons montrer comment il entendait pratiquer ses devoirs de reconnaissance. En outre, dans la situation particulièrement difficile où il se trouve, puisqu'il veut sauver sa liberté sans manquer aux égards envers son protecteur, ira-t-il se priver de l'argument le plus capable d'apaiser une affection en émoi? Ne doit-il pas, au contraire, bien marquer cette idée que, s'il demande à Mécène un réel sacrifice, Mécène recevra beaucoup aussi en échange? Le vers, qu'on prétend supprimer, sert de manière très heureuse les intentions de l'auteur.

Mais si Mécène ne consent pas au sacrifice demandé? S'il persiste à rappeler Horace auprès de lui? Alors la résolution d'Horace est bien prise; il rendra tout ce qu'il avait accepté : *amicus Maecenas, sed magis amica libertas*; il retournera sans se plaindre à son humble condition. *Cuncta resigno*[1] : cette fois le grand mot est lâché; c'est pour ce mot que la lettre entière est écrite. Il est le centre; ce qui précède, le prépare; ce qui suit, l'atténue, en le reprenant pour le commenter. Si l'on conçoit la pièce comme divisée en trois parties — dans la première on a vu qu'Horace, annonçant qu'il ne reviendrait pas, reculait la date du retour, afin de mieux sonder le terrain; dans la seconde il espérait que Mécène se résignerait à l'absence, ne voulant pas s'en tenir à une demi-générosité, — la troisième, que nous allons aborder, en même temps que la plus longue, est aussi la plus importante; car le moment est venu des franches explications, et il ne servirait à rien de les retarder davantage.



Franches, ces explications le seront, mais selon la manière habituelle d'Horace, sans violence, entou-

1. v. 34.

rées de ménagements dans la forme, et parées de toutes les grâces d'un esprit ingénieux. S'il y manque, malgré tout, par endroits la suprême déférence, la faute en est à la situation, non à l'auteur; il y a de certaines choses qu'on ne peut dire que d'une certaine façon, et grâces et ménagements s'arrêtent devant la nécessité d'être clair. Du moins est-il évident que le poète a fait effort pour être ferme sans rudesse, pour cacher même le plus souvent la fermeté sous le voile léger et charmant de la fable ou du conte. Sur les 70 vers que contient cette troisième partie, 11 seulement expriment une intention directe, 59 prennent la voie détournée. La disproportion est énorme; elle est habile. En réduisant la part des réflexions personnelles, qui ne pouvaient guère être aimables, et en les employant surtout à encadrer les récits dont elles servent à préciser le sens et la portée, Horace se tirait de la plus grosse difficulté de son sujet.

Ces récits sont connus de tout le monde; je m'en occuperai peu, mon objet n'étant pas de les étudier en eux-mêmes, mais de suivre à travers la composition de la pièce les démarches de la pensée du poète. Ils sont au nombre de trois. C'est d'abord la fable du petit renard [1], qui s'est glissé par une fente étroite dans un vase à blé rempli de grains; il s'y engraisse et, devenu trop rebondi, ne peut plus en sortir; il lui faudra se mettre à la diète pour retrouver, avec sa maigreur, la liberté. C'est ensuite un souvenir de l'Odyssée [2] : Télémaque refusant les chevaux que lui offre Ménélas, parce que ce présent de luxe, bon pour de gras pays, ne con-

1. v. 29-33. J'avoue que je ne suis pas choqué comme certains critiques allemands (voir la longue note de L. Müller) par la présence de ce renard dans un récipient à blé. C'est une invraisemblance. Mais les fabulistes en sont-ils à une invraisemblance près? Horace n'attachait sans doute pas grande importance au choix de l'animal. Tous les mss. donnent *volpecula*. La correction *nitedula* est inutile.
2. v. 40-43.

vient pas à la rocheuse Ithaque. C'est enfin l'anecdote relative à Volteius Menas, le crieur public gai, insouciant, heureux, qui a délaissé sa profession, tenté par la richesse, et en a perdu bientôt la joie de vivre [1]. Remarquons que ces trois récits s'appliquent à Horace, représenté successivement sous les apparences du petit renard, de Télémaque et de Volteius, tandis que plus haut c'était Mécène qui était figuré par le personnage du Calabrais [2]. Remarquons encore que, si le sens général est le même dans les trois, la conclusion particulière à tirer de chacun d'eux est parfois un peu différente. La fable veut prouver que, pour être libre, il faut être pauvre. Avec Télémaque, il sera entendu qu'un train de vie modeste convient à l'homme modeste ; mais la liberté n'est plus en question. La conséquence de l'aventure de Volteius est qu'on ne saurait impunément sortir de sa condition. Ceci se rapproche de la réponse du fils d'Ulysse à Ménélas ; la morale, dans le récit, est exposée avec plus de force et illustrée par un exemple qui la rend plus vivante ; mais au fond elle aboutit au même enseignement : être content de son sort. Et cette morale, nous la connaissons ; c'est la propre morale d'Horace. *Contentum esse sua sorte, in propria pelle quiescere, auream mediocritatem diligere, nil admirari* [3], toutes ces formules, variantes d'une même pensée, sont l'essence de la philosophie des *Satires*, des *Odes*, des *Épîtres* ; il n'a pas prêché autre chose, dès l'âge d'homme.

Voilà donc Horace amené par les circonstances de la vie à mettre en pratique ses maximes tant de fois répétées aux amis jeunes et vieux qui l'entourent, et à montrer que ses beaux discours lui partaient, non pas seulement de la bouche, mais du cœur. Il attend l'épreuve ; il ne craint pas d'être jugé sur ses actes, qu'il lui sera facile d'accorder avec ses principes ; car

1. v. 46-95. — 2. v. 14 sqq. — 3. Sat. I, 1, 1-3 ; 6, 22 ; Carm. II, 10, 5-6 ; Ep. I, 6, 1.

il a toujours été sincère et, s'il a célébré la modération, c'est qu'il était capable de se l'imposer d'abord à lui-même. Il n'est pas de ces voluptueux qui, rassasiés de bonne chère, gorgés de mets délicats, trouvent que les pauvres gens ont bien de la chance de manger peu et de dormir tranquilles[1] : propos de table ridicules, presque odieux. Mais il dit vrai, lui, quand il affirme qu'il n'échangerait pas sa liberté pour tous les trésors des Arabes[2]. Mécène peut s'en assurer; qu'il réclame ses biens : *inspice, si possum donata reponere laetus*[3]. Horace les rendra aussitôt, et sans regret; la pauvreté lui convient mieux que la richesse : *parvum parva decent*[4]. — Il est donc riche? — Tout est relatif. Il se considère comme riche avec la propriété de Sabine; *tu me fecisti locupletem*, a-t-il écrit au début[5]. Alors, constatant que, né petit, il n'est pas resté petit, il se demande s'il n'a pas eu tort et si, malgré la discrétion qu'il a mise à accepter les cadeaux de Mécène, il n'en a pas encore trop accepté. Mais, d'autre part, aura-t-il le courage de se reprocher le bonheur dont il a joui dans sa modeste villa? Il faut avoir présents à l'esprit ces sentiments divers pour interpréter exactement le passage : *mihi iam non regia Roma, Sed vacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum*[6]. A Rome la magnifique, la royale, qu'il n'aime plus, Horace oppose Tibur et Tarente, qui seuls lui plairont désormais : Tibur, notons-le bien, et non pas sa propriété de Sabine; ce n'est pas la même chose. Il n'y a aucune allusion à sa villa dans les vers en question; de celle-ci

1. v. 35.
2. v. 35-36. Il faut faire attention que *satur altilium* tombe sur les deux propositions et se rattache aux deux verbes, à *non muto* aussi bien qu'à *laudo*. « Ce n'est pas (entendez : ce n'est pas *seulement*) quand je suis repu d'oiseaux engraissés que je loue... et que je refuse d'échanger... » Les deux *nec* ne sont donc pas en corrélation, malgré les apparences. Le premier forme avec *satur altilium* un groupe négatif qui commande l'ensemble de toute la phrase.
3. v. 39. — 4. v. 44. — 5. v. 15. — 6. v. 44-45.

il ne parle pas, et ne peut parler; le moment serait mal choisi. Il vient de dire à Mécène qu'il lui rendra tous ses biens, donc la villa avec le reste. Avouer qu'il s'y plaît, ce serait sembler y tenir et, sinon vouloir la garder, au moins hésiter à la rendre; laisser entendre qu'il ne s'y plaît pas, ce serait manquer à la vérité; le mieux est de la passer sous silence. Mais que désigne-t-il par Tarente et Tibur? Vraisemblablement deux petites installations, ou qui lui appartiennent en propre ici et là, ou dont il est seulement locataire. Les deux hypothèses sont possibles. Suétone mentionne une maison d'Horace à Tibur, qu'on montrait encore de son temps auprès du bosquet de Tiburnus [1]; et le mot *hospes* du vers 14 de l'épître paraît indiquer que le poète louait aussi à l'occasion un logement chez l'habitant. En tout cas, à Tibur et à Tarente qu'il soit chez lui ou chez un hôte, le certain, c'est qu'il n'y est que modestement, petitement : *parvo beatus*. Puisqu'il se déclare prêt à vivre dans la médiocrité en restituant à Mécène les biens qui l'ont fait riche, il s'ensuit que, ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux endroits, il ne lui reste d'habitation comparable, même de loin, à sa maison de Sabine, qu'il n'aura plus.

Je ne me dissimule pas ce que ces commentaires font perdre à l'épître d'Horace. Ils ont surtout l'inconvénient de renverser la proportion des deux éléments dont se compose la pièce, récits et réflexions. C'est un peu une trahison. Je suis obligé de développer les réflexions, pour expliquer la pensée; mais en les développant, je leur donne trop d'importance; tout cela est moins appuyé, moins lourd, moins considérable dans l'épître; la part de récits l'emporte. Chaque fois que la réflexion en se prolongeant risquerait de forcer la note, le récit intervient, non seulement pour

1. Suet., p. 17 Reiffersch. *domusque eius ostenditur circa Tiburni luculum.*

apporter l'agrément nécessaire, mais pour rétablir le ton, où Horace veut se maintenir, d'assurance tranquille et de fermeté sans fanfaronnade. Le rapport entre les deux éléments est donc une condition essentielle de l'effet à produire sur Mécène, et c'est ce que notre commentaire se trouve avoir altéré. J'ajoute aussitôt qu'il ne pouvait guère en être autrement, et que nous avions à nous occuper surtout de la partie la plus difficile de l'interprétation. Les récits n'offrent aucune difficulté spéciale. Très importants au point de vue de l'impression générale et dernière, ils n'ont pas besoin d'être expliqués; ils se comprennent d'eux-mêmes. Il suffit d'avertir le lecteur qu'il devra les remettre dans l'ensemble de l'épître à la place qui leur revient.



Une étude complète ne pourrait se dispenser d'examiner la valeur de la pièce comme œuvre d'art; elle aurait à insister tout particulièrement sur l'histoire de Volteius Menas[1]; avec la fable des deux rats de la satire II, 6, Horace n'a rien conté de plus agréable. La vérité de l'observation, le pittoresque des détails, la finesse de l'analyse morale, la vivacité du dialogue, la grâce enjouée et alerte du style, tout concourt à faire de ce récit un modèle du genre : à lui seul il eût rendu l'épître populaire. Il faudrait donc montrer combien le personnage de Volteius a de relief et le suivre, depuis la boutique du barbier où il est aperçu un jour, flânant vers deux heures de l'après-midi après s'être fait raser, et se nettoyant tranquillement les ongles en homme exempt de préoccupations, jusqu'à sa campagne, où le malheureux devenu propriétaire se tue de travail et se ronge de soucis pour n'aboutir qu'à la ruine. Ce

1. v. 46-95.

sont là les deux termes, point de départ et point d'arrivée ; mais il y a tout l'intervalle, la méfiance de Volteius quand Philippe lui propose de changer d'existence, son attitude chez le riche où il bavarde à tort et à travers, excité par le repas et grisé par sa nouvelle situation, son enthousiasme naïf d'ignorant étonné des moindres choses de l'agriculture, toute la transformation du citadin en campagnard (*ex nitido rusticus*[1]), qui est décrite de main de maître et mériterait d'appeler l'attention.

Il y aurait aussi à tirer du conte des renseignements intéressants sur les mœurs populaires. Si l'on voulait faire revivre grâce à Horace quelques conditions de la société du temps, la figure de Volteius et sa profession de crieur public en fourniraient l'occasion. On marquerait l'importance des ventes à l'encan dans la vie romaine, où elles avaient fini par être un moyen d'échange habituel, employé dans les cas les plus divers (et de là, pour le dire en passant, tant d'expressions du langage empruntées à l'*auctio*). Même les gens en vue ne dédaignaient pas de fréquenter les *atria auctionaria* ou les autres emplacements de ventes, comme chez nous les amateurs du monde le plus distingué vont aux enchères à succès de la salle Drouot. Il se nouait ainsi des relations entre les assistants et ceux qui tenaient l'office de commissaires-priseurs. Ces *praecones* étaient de petites gens quand ils commençaient leur métier, souvent des affranchis; mais ils pouvaient, en faisant fortune, devenir des personnages. Ils avaient généralement la réputation d'hommes d'esprit. Pour amuser le public et l'exciter à surenchérir, ne leur fallait-il pas de la verve, de la bonne humeur, des inventions plaisantes et sans cesse renouvelées ? A l'époque de Lucilius, deux d'entre eux

1. v. 83.

étaient célèbres, l'un, Gallonius, par le luxe de sa table (la locution *quaestum et sumptum Galloni sequi* avait passé en proverbe [1]), l'autre, Granius, par ses saillies mordantes. Granius était lié avec le grand orateur L. Licinius Crassus et les principaux citoyens de Rome, qui le recherchaient comme convive ou même allaient dîner chez lui [2]. J'ai dit plus haut [3] que les repas étaient devenus une affaire très importante dans la société aristocratique de Rome; mais ces réunions de table, d'où les femmes à l'ordinaire étaient exclues et qui ne comprenaient guère que des hommes occupés de politique, auraient risqué d'être bien graves et sévères, si l'on n'y avait admis certaines gens chargés de les égayer : c'était, en particulier, le rôle des parasites, qui payaient leur dîner en bons mots; cela pouvait être le rôle de beaucoup d'autres encore, qu'on allait prendre jusque parmi les gens du commun, pourvu qu'ils fussent amusants. C'est ainsi que Philippe, un homme d'État fatigué et qui veut rire, a l'idée de faire venir chez lui Volteius Menas : *dic ad cenam veniat* [4]. « Un crieur public, pense-t-il, ce doit être un joyeux compère ».... Mais tout cela demanderait à être développé; je me borne à l'indiquer et je reviens à mon sujet.

La maxime qui termine l'histoire de Volteius, est la conclusion de l'épître tout entière. « Quand on a reconnu que dans un échange la chose cédée vaut mieux que la chose obtenue, il faut quitter au plus vite ce qu'on a pris et reprendre ce que l'on a quitté. Se mesurer à son aune, voilà le vrai (*verum est* [5]). » Et le vrai en morale, c'est le bien.

Mécène, cette fois, comprit et n'insista plus; il laissa Horace disposer de lui-même, à son gré. La liberté de langage du poète a surpris certains commentateurs.

1. Cic., *pro Quinct.*, 30, 94. — 2. Cic., *Brut.*, 43-160. — 3. Voir p. 91-93. — 4. v. 60-61. — 5. v. 96-98.

Le scoliaste de Cruquius trouve qu'elle va trop loin (*durius aequo loquitur*). Wieland suppose, pour l'expliquer, que Mécène avait dû écrire une lettre assez dure. Nous n'en savons rien, et la supposition est inutile; il suffit qu'Horace ait voulu couper court à toute menace d'exigence nouvelle. Ce qui me frappe surtout, c'est le calme et presque la sérénité que garde le poète; il a le ton résolu, mais aucun mouvement d'humeur; nulle trace de cet orgueil maussade d'un Rousseau; quelque chose d'allègre, au contraire, et qui sonne clair. Il est content d'avoir pris son parti; c'est l'indépendance définitivement conquise, avec ou sans le bien de la Sabine; s'il doit lui sacrifier certaines commodités de l'existence, qu'importe? Il se sent de force à être heureux dans la médiocrité; il le dit bravement et simplement, et il le fera comme il le dit, sans croire pour cela qu'il se conduit en héros.

Cette façon de traiter presque d'égal avec les grands seigneurs a causé l'admiration la plus vive aux poètes des âges suivants. Elle ne s'est guère retrouvée. Mais aussi faisaient-ils rien pour qu'elle se retrouvât, ces flatteurs sans dignité? Je reconnais que les temps étaient plus favorables à Horace et lui permettaient davantage la franchise; on était plus voisin de l'époque républicaine; l'étiquette de cour n'avait pas encore toute sa rigueur; dans la suite, les princes furent moins abordables et les hauts personnages eurent plus de morgue. Tout de même, si les littérateurs avaient montré moins de bassesse, peut-être leur eût-on témoigné plus d'égards. Quoi qu'il en soit, et sans nous perdre dans des hypothèses, nous nous contenterons d'observer qu'ils ne lisaient pas l'épître à Mécène comme elle doit être lue. Ils enviaient le sort du poète, parce que Mécène avait toléré son langage et, bien loin de se fâcher, lui avait gardé toute son affection; ils rêvaient pour eux le bonheur d'une pareille familiarité;

mais avoir laissé dire, n'avoir pas voulu qu'un nuage, résultat d'un caprice, compromît plus longtemps l'intimité des relations antérieures, cela, c'est à l'honneur de Mécène tout seul. Au lieu de s'attacher au succès de l'épître, qui est chose secondaire en somme, ils auraient dû considérer surtout ce qui fait l'intérêt de la pièce et sa valeur morale : l'acte de volonté, l'effort courageux d'Horace pour se dégager une bonne fois d'une situation demeurée jusque-là, malgré tout, un peu subalterne.

Horace est parti de la situation de protégé, j'allais dire : presque de parasite, si le mot n'était bien gros. Mais pourquoi ne pas le dire, ce mot, puisque les contemporains ont pu y penser parfois et qu'un jour même il a été prononcé ? Certaines apparences au moins étaient contre Horace, que les méchants exploitaient. Car enfin il faut voir les choses telles qu'elles furent. Il y eut une période où Horace se montrait le commensal assidu de Mécène ; loin de sa table, il vivait encore de ses libéralités ; il acceptait de tenir de lui l'existence large qu'il menait. C'est à cette époque qu'Auguste écrivait à son favori, le priant de lui céder le poète comme secrétaire particulier : *veniet ergo ab ista parasitica mensa ad hanc regiam*[1]. Et Horace lui-même a eu le sentiment que sa conduite autorisait une pareille interprétation ; inquiet, il se la faisait reprocher, dès la période des *Satires*, par son esclave Davus[2]. Mais au temps des *Épîtres*, il s'est ressaisi ; il ne se laissera plus prendre au piège, il résistera à la tentation d'une vie facile chez les autres, et l'épître 7 est précisément l'occasion attendue de régler pour toujours, et dignement, la question de ses rapports avec Mécène. Les écrivains de l'Empire, qui se lamentaient en comparant leur fortune à la sienne, avaient raison

1. Suet., p. 45 Reiff. — 2. Sat. II, 7, 40 sqq.

de penser qu'il avait eu de la chance à naître en son siècle: mais ils oubliaient que la plus grande différence entre eux et lui résidait dans le caractère des hommes et que, pour une amitié comme celle qui leur faisait envie, s'il faut qu'il y ait des Mécène, il faut encore plus qu'il y ait des Horace, c'est-à-dire des âmes capables à un moment de s'élever au-dessus d'elles-mêmes, et qui ne soient pas « des âmes pétries de boue[1]. »

III

Épitre 5 a Torquatus. — Un dernier mot sur cette épître. — Reproche d'économie adressé à Torquatus. — Jusqu'où va la liberté d'Horace avec les grands.

Épitre 9 a Tibère. — Caractère de Tibère. — Rapports d'Horace et de Tibère. — Horace et Septimius. — L'art d'écrire une lettre de recommandation.

Avant de passer à l'épître 9, je dois m'arrêter encore un instant sur l'épître 5 à Torquatus, qui soulevait déjà, on se le rappelle, la question des rapports d'Horace avec les grands. Qu'Horace ait invité sans façon Torquatus à dîner, c'est ce qui ne nous étonnera point, puisqu'il agissait de même avec Mécène. Mais il y a plus; il fait la leçon à celui qu'il invite ; il lui reproche ses préoccupations intéressées, son extrême économie, son goût d'entasser au lieu de jouir[2]. Comme Torquatus était un personnage en renom, un orateur célèbre, la liberté a paru par trop forte, et Orelli se refuse à l'admettre[3]; il estime que dans ce passage nous sommes en présence d'un développement général et non d'un précepte qui a son application particulière. Cependant il faut que le développement puisse se justifier; or il serait inexplicable, s'il ne visait en une certaine mesure

1. La Bruyère, *Des biens de fortune*. — 2. Ep. I, 5, 8 et 12-14. — 3. Orelli-Baiter I, p. 579.

le destinataire de l'épître. En outre, on s'aperçoit qu'il contient au moins un détail très précis : il est question des héritiers pour lesquels on a tort de garder sa fortune[1]. Le même détail se retrouvant, je l'ai montré, dans l'ode IV, 7 adressée au même Torquatus[2], la leçon paraît bien être, dans les deux cas, une leçon personnelle. Et ce ne serait point si contraire à l'*urbanitas* qu'Orelli le prétend; le reproche d'économie, même excessive, n'était pas de ceux qui déplaisaient beaucoup aux Romains. Enfin, à supposer que la vérité fût un peu dure à entendre, nous savons maintenant, par la lettre précédente à Mécène, qu'Horace osait au besoin dire nettement sa pensée, même à de plus grands que Torquatus. C'est le caractère des *Epîtres* du premier livre que l'aisance et la franchise dont l'auteur use avec ceux qui l'entourent, quelle que soit leur condition ou leur rang.

A Tibère lui-même Horace ne craint pas de recommander le chevalier Septimius. Cette fois, il se fait moins libre, et plus discret; des précautions sont nécessaires. Tibère n'était pas encore l'héritier de l'Empire, mais c'était un membre de la famille impériale, le beau-fils d'Auguste; et puis c'était Tibère, un prince ombrageux, méfiant, de qui l'on pouvait dire plus justement que d'Octave : *cui male si palpere, recalcitrat undique tutus*, « il se cabre, si la main le flatte à contretemps[3] ». On a noté son orgueil. « Il y avait en lui, dit Gaston Boissier, l'humeur insolente et farouche des *Appii Claudii*, ses aïeux, ce que Cicéron appelait l'*appietas*[4]. » On a noté sa dissimulation : non seulement il cachait sa pensée, mais il annonçait volontiers le contraire de ce qu'il voulait faire; il recevait bien ses ennemis, accueillait mal ses amis; plus tard, quand il

1. v. 13. — 2. Carm. IV, 7, 19-20. Voir plus haut notre page 96. — 3. Sat. II, 1, 20. — 4. Boissier, *Tacite*, p. 188.

fut au pouvoir, il employa la délation comme un instrument de règne, pour ne pas avoir l'air de frapper lui-même ceux dont il tenait à se débarrasser. On a moins souvent noté son indécision; il flottait entre divers partis; il était impossible de conclure avec certitude de sa conduite de la veille à sa conduite du lendemain. Il détestait la flatterie, et il avait peur de la franchise[1]. Il sortait du sénat, écœuré de tant de bassesse et de servilité[2], disant que dans une cité libre il fallait que la langue et les pensées fussent libres[3]; puis il punissait de mort Cremutius Cordus, pour avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains[4]. Il lui arrivait de paraître indifférent aux méchants bruits répandus sur son compte[5], et en effet il excusait un Cotta qui s'était moqué de lui[6]; mais il ordonnait d'étrangler Paconianus pour quelques vers[7]. Il récompensait les délateurs, quitte à les châtier ensuite. Tantôt il exigeait, tantôt il défendait qu'on appliquât la loi de majesté. Après la mort de Séjan frappé par son ordre, il grâcia M. Terentius qui osait s'honorer devant tout le sénat d'avoir été l'ami du condamné[8]. Ces actions, et d'autres semblables, aussi incohérentes, faisaient parfois douter qu'il eût son bon sens[9]. Il était à tout le moins étrange, énigmatique et déconcertant. Et les citoyens vécurent dans l'inquiétude de cette question toujours posée, jamais résolue : que veut le prince? Il ne le savait pas bien lui-même. Une de ses lettres au sénat est caractéristique de son état d'esprit : « Que je meure, Pères conscrits, si je sais ce que je dois ou ne dois pas vous écrire[10]. »

1. Tac., *Ann.* II, 87 : *angusta et lubrica oratio sub principe, qui libertatem metuebat, adulationem oderat.* Cf. aussi Suet., *Tib.*, 27.

2. Tac., *Ann.*, III, 65 : *quotiens curia egrederetur, graecis verbis in hunc modum eloqui solitum : « o homines ad servitutem paratos! »*

3. Suet., *Tib.*, 28. — 4. Suet., *Tib.*, 61. — 5. Suet., *Tib.*, 28. — 6. Tac., *Ann.*, VI, 5. — 7. Tac., *Ann.*, VI, 39; cf. III, 49-51. — 8. Tac., *Ann.*, VI, 8-9. — 9. Dio LVII, 23. — 10. Suet., *Tib.*, 67.

Il est vrai, la peinture s'applique surtout à Tibère empereur, parce que c'est l'empereur surtout que ses historiens nous font connaître, et il est certain aussi que les traits s'accusèrent avec les années; mais s'ils n'avaient été marqués en lui dès sa jeunesse, au moins à l'état de tendances, auraient-ils si fortement apparu dans l'exercice du pouvoir? Les circonstances peuvent développer ce qui est en germe au fond de la nature; encore faut-il que le germe existe; et ce que nous entrevoyons des débuts du prince confirme cette loi de la vie. Fier et soupçonneux, hautain et concentré, taciturne, indécis pour lui-même, défiant à l'égard des autres, peu aimable, peu aimé, tout ce qu'il sera plus tard, quelque atténuation qu'on y apporte pour le présent, il l'est déjà plus ou moins aux environs de l'an 20, date de notre épître, au moment où il prépare son expédition d'Arménie. Et c'est à ce personnage au caractère obscur et compliqué qu'Horace avait à écrire. Quoique ses rapports avec lui fussent aussi bons qu'ils pouvaient l'être, il n'avait pour lui aucune réelle inclination. On le vit bien, quand il dut quelques années plus tard, lui adresser une ode à la demande d'Auguste. Il s'agissait alors de célébrer la campagne des Alpes et du Haut-Danube de l'an 15. Dans une pièce antérieure le poète avait fait sa part au frère cadet Drusus [1], mais il n'avait rien dit de l'aîné. Or, c'était justice qu'on rappelât aussi les exploits de Tibère, qui s'était bien conduit et avait remporté une brillante victoire sur les bords du lac de Constance. Horace se décide donc à le louer [2], mais il y met peu d'entrain; on sent que le cœur n'y est pas. Soit qu'il fût ennuyé de revenir sur un événement qu'il avait déjà chanté, soit plutôt que l'homme ne l'inspirât guère, l'éloge n'occupe pas, semble-t-il, la place

1. Carm. IV, 4. — 2. Carm. IV, 14.

qu'il aurait dû. Le nom de Tibère arrive assez tard dans le développement et d'une manière incidente. Il est d'abord question d'Auguste, puis de Drusus, d'Auguste encore dans la dernière partie; et c'est l'empereur, en fin de compte, non son beau-fils, qui domine l'ode entière. Tout cela, évidemment, est voulu; n'ayant pu laisser Tibère tout à fait de côté, Horace s'est arrangé pour le reléguer au second plan.

Pour en revenir à la campagne d'Arménie, nous avons vu ailleurs[1] que le chef de l'expédition était accompagné d'une troupe de jeunes Romains distingués qui formaient sa cohorte et comptaient bien, par ces relations quotidiennes, servir leurs intérêts pécuniaires et leur fortune politique. C'est même, on peut le croire, cet espoir d'avantages ultérieurs qui les engageait dans le commerce d'un homme pour lequel, autrement, ils auraient eu moins d'attrait. La même intention dut guider le chevalier Septimius, quand il sollicita, lui aussi, d'être attaché à la suite de Tibère. L. Müller suppose qu'il pouvait avoir simplement l'envie de courir le monde. S'il est le Septimius auquel Horace avait écrit la charmante ode[2] : *Septimi, Gades aditure mecum et Cantabrum... et Barbaras Syrtes*[3], on constate en effet qu'il ne craignait pas les voyages. Cela ne veut pas dire qu'il les entreprenait par goût désintéressé et pour le seul plaisir de voyager. Ce n'était pas l'habitude des Romains, et il est plus probable qu'il avait, comme les autres, quelque arrière-pensée d'ambition ou le dessein secret de s'enrichir.

Quoi qu'il en soit, désireux d'aller en Orient et d'y aller avec Tibère, il avait prié Horace de s'entremettre en sa faveur. On s'explique qu'Horace n'ait pas mis à lui répondre beaucoup d'empressement, qu'il ait même cherché à se dérober[4]. Mais, l'autre insistant, il ne

1. Voir l'épître I, 3, p. 231. — 2. Selon le témoignage de Porphyrion. — 3. Carm. II, 6, 1 sqq. — 4. v. 7.

crut pas possible de lui refuser jusqu'au bout son office, et il se résolut à cette tâche, quelque délicate qu'elle fût. Il s'en tira à merveille. Sa lettre est un chef-d'œuvre de finesse, de tact, d'habileté, de bonne grâce. Il évite de se compromettre, et pourtant Septimius ne peut se plaindre qu'il en ait dit trop peu. Il semble prendre chaudement intérêt à la cause qu'il plaide, et cependant Tibère ne peut trouver qu'il en ait trop dit. Comme toujours, il trouve la note juste, la mesure. Il a un mot pour ménager les susceptibilités orgueilleuses de Tibère, un autre pour rassurer ses méfiances, un autre encore pour vaincre ses hésitations. La *gens Claudia* n'est pas de ces familles qui s'accommodent d'accueillir n'importe qui. Aussi bien, Septimius n'est-il pas le premier venu; il est chevalier de bonne naissance, fils d'un *splendidus eques*, parfaitement digne des honorables choix dont les Claudes s'entourent[1]. Horace se garde bien d'énumérer tous ses mérites particuliers; ce serait une maladresse, comme le remarque M. Lejay[2]. Il se borne à mentionner deux qualités, les plus générales : *fortem crede bonumque* « Septimius est un homme de cœur et un homme de bien[3] ». Mais les épithètes *fortis* et *bonus* ont, par elles-mêmes, beaucoup de sens et, comme elles sont placées à la fin de l'épître, le lecteur reste sous l'impression qu'elles ont fait naître, et achève en pensée ce que le texte a insinué sans le dire.

Une lettre de recommandation vaut surtout par l'art d'habiller les choses; ce sont les broderies qui importent. Il faut donc noter l'ironie du début à l'adresse de Septimius, trop enclin à s'exagérer une influence dont il croit avoir besoin, la prudente et adroite façon dont Horace en revanche parle de son propre crédit[4], le soin qu'il met à ne pas porter ombrage au soupçon-

1. v. 4. — 2. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 491, n. 5. — 3. v. 13. — 4. v. 1-6.

neux Tibère, à éviter même l'apparence de vouloir lui forcer la main ; puis la plaisante peinture de l'embarras où l'a jeté Septimius [1], la certitude qu'il a, quoi qu'il fasse, de mal faire, de manquer soit à la discrétion soit à l'amitié ; la triste nécessité enfin où il est, entre deux maux de choisir le moindre [2] et de se résigner, en sollicitant, à devenir un abominable effronté, pour ne pas paraître, en refusant de solliciter, un égoïste plus abominable encore.

Mais tout cela ne peut s'analyser. Une traduction même ne saurait donner de la pièce une idée suffisante. C'est au texte qu'il faut se reporter, pour en sentir l'agrément, la légèreté, l'aisance, l'esprit. Dans ce genre de lettres les nuances sont tout. Horace, si habile au jeu délicat des nuances, était né, comme Voltaire, pour écrire des lettres de recommandation.

1. v. 7-12. — 2. v. 10.

CHAPITRE V

HORACE ET SES OUVRAGES

Il me reste à examiner trois épîtres, très différentes des épîtres antérieures. Celles-ci avaient entre elles des points de contact. Qu'est-ce qu'Horace, devenu sur le tard professeur de morale, recommandait à ses jeunes disciples, sinon cette étude de la sagesse à laquelle il venait de se vouer pour son compte avec la belle ardeur d'un néophyte? Et qu'est-ce qui lui permettait de garder auprès des grands seigneurs sa liberté de sentiments et même de langage, sinon la ferme confiance qu'après avoir perdu leur faveur il saurait encore être heureux, ayant appris à modérer ses désirs et à se contenter de peu, s'il devait avoir peu? Qu'il s'agît donc de ses rapports avec lui-même, avec la jeunesse, avec les grands, la philosophie servait de trait d'union et de lien entre toutes ces œuvres diverses. Celles que j'ai réservées pour la fin sont relatives à la publication ou à la défense de ses ouvrages; ce sont des épîtres littéraires; il n'y a plus trace en elles de préoccupation philosophique.

I

Épitre 13 a Vinnius. — A quelle occasion a-t-elle été écrite? — Par qui est-elle portée? — La question de la lettre fictive. — Comment s'expliquent tous les détails de l'épître.

L'épître 13 n'a pas en elle-même beaucoup d'importance; c'est un simple badinage. Son principal intérêt

est de poser, comme l'épître 14, la question de la lettre fictive. Le destinataire, Vinius ou Vinnius[1], n'est-il qu'un destinataire apparent, ou même un personnage imaginaire? Et le cadre n'est-il qu'une invention ingénieuse, dont l'auteur aurait très bien pu se passer?

L'occasion de cette lettre est l'envoi qu'Horace fait à Auguste de quelques-unes de ses œuvres[2]. Quelles œuvres? Évidemment les trois premiers livres des *Odes*. Quoi qu'on ait dit[3], il ne peut guère y avoir de doute sur ce point. Le mot *carmina*, employé au vers 17 et qui s'applique exactement à la poésie lyrique, ne conviendrait ni aux satires si voisines de la prose, prose rythmée (*sermo merus* ou peu s'en faut), ni même aux épîtres, appelées elles aussi *sermones*[4]; nous ne pouvons supposer chez Horace un tel abus de langage. — Il y a d'autres preuves. L'expression du vers 13 *fasciculus librorum* indique qu'il ne s'agit point de pièces isolées et que plusieurs d'entre elles sont réunies en un « livre » : et ceci écarte l'hypothèse qu'il puisse être question d'épîtres antérieurement composées, aucune épître n'étant assez considérable pour constituer à elle seule cette division littéraire qu'on nomme *liber*[5]. D'autre part le pluriel *libri* indique que plusieurs livres sont réunis en un « recueil », *fasciculus*[6] : et ceci écarte l'hypothèse qu'Horace fasse allusion à ses satires, puisque les deux livres de satires ont paru presque certainement en deux recueils distincts[7]. — Enfin comme le premier recueil satirique a été publié

1. *Vinnius* dans les meilleurs mss et dans Porphyrion; *Vinius* dans les inscriptions. — 2. v. 2 : *Augusto reddes signata volumina*. — 3. Orelli-Mewes I, p. 408. — 4. Ep. II, 1, 250; Suet., p. 46 Reiff.

5. Il n'en est pas de même de *libellus*, qui peut avoir les deux sens : réunion de plusieurs pièces (cf. v. 4), mais aussi pièce isolée (cf. Sat. I, 4, 71). Dans la Sat. I, 10 v. 92, *libello* se prête aussi bien à l'une qu'à l'autre acception.

6. Ces *libri* sont les *volumina* du vers 2. Les rouleaux, liés par une sangle ou *fascia*, forment le *fasciculus librorum*.

7. Cartault, *Satires d'Horace*, p. 44-47.

en l'an 35, ou au plus tard en 34, et le second avant les trois triomphes célébrés par Octave en août 29 [1]; comme d'ailleurs, sur les 20 épîtres qui composent le premier livre, 19 ne semblent pas remonter au delà de l'an 23, il faudrait donc que la 13e, si elle annonçait l'envoi de *Satires*, fût (par une exception non pas impossible à la rigueur, mais singulièrement étrange) plus ancienne de six ou sept ans que tout le reste de ses pareilles. Car de croire qu'elle accompagnerait l'envoi d'œuvres depuis longtemps déjà publiées, c'est ce qui ne peut être admis un seul instant. Horace aurait-il alors, avec tant de soin, cacheté celles-ci de son sceau [2]? Et aurait-il adressé au prince un ouvrage qui ne fût pas dans son entière nouveauté?

Ce sont bien les trois premiers livres des *Odes* qu'il fait parvenir à Auguste. Comment? Par un intermédiaire. Il confie le paquet de poésies à un certain Vinnius et lui donne, au moment du départ, ses derniers avis, pour qu'elles arrivent sans encombre à destination. S'il n'a pu les remettre lui-même en main propre, on a le droit d'en conclure qu'il était à ce moment éloigné d'Auguste. On a donc supposé qu'il se trouvait dans sa villa de la Sabine, tandis qu'Auguste était à Rome, au Palatin [3]. La supposition semble juste pour le poète, mais non pour l'empereur. Quelque ironie qu'il y ait dans l'exagération des fatigues que le voyage imposera au porteur, le vers *viribus uteris per clivos, flumina, lamas* [4] serait un peu ridicule, s'il ne s'était agi que d'aller des environs de Tibur à Rome, c'est-à-dire de faire moins de 40 kilomètres par une route dont la majeure partie est en plaine. Inversement, d'autres critiques ont pris le vers trop à la lettre, sans tenir compte de l'hyperbole plaisante;

1. Cartault, *ouv. cit.*, p. 53 et 54. — 2. v. 2 : *signata volumina.* — 3. Orelli-Mewes I, p. 111, note des vers 16-17. — Lejay, *ouv. cit.*, p. 502 (introd.). — 4. v. 10.

pour justifier la mention des montagnes et des fleuves [1] et le déploiement d'énergie que l'auteur annonce comme devant être nécessaire, ils ont voulu faire passer les Alpes à Vinnius et l'expédier en Espagne, à la rencontre d'Auguste qui achevait de guerroyer contre les Cantabres [2]. Mais comme l'ode III, 14 parle du retour d'Auguste en Italie [3], la publication du recueil des *Odes* et, par suite, l'envoi d'Horace ne peuvent être antérieurs à ce retour. Le plus vraisemblable, c'est que l'empereur séjournait alors dans l'Italie méridionale. Sa santé laissait fort à désirer; il venait de passer par une terrible crise de foie, à laquelle il avait échappé contre toute attente. N'est-il pas naturel qu'il fût allé en Campanie, dans un pays qu'il aimait, chercher un climat doux pour achever de se rétablir? C'est déjà dans la même région, auprès de la petite ville d'Atella, que six ans plus tôt, au retour de la campagne d'Actium et de l'expédition d'Asie, il était venu se reposer et soigner sa gorge malade; là déjà, coïncidence curieuse, qu'il avait eu la primeur d'un autre ouvrage, les *Géorgiques* récemment terminées, et que Virgile était venu lui lire [4]. Horace a très bien pu profiter de l'occasion d'une convalescence, où le prince était de loisir, pour lui adresser le recueil de ses œuvres lyriques. Ou plutôt, Mécène a très bien pu lui conseiller cet envoi. Il n'y aurait là rien que de conforme au rôle que celui-ci a voulu jouer, d'intermédiaire entre les écrivains et Auguste, intermédiaire

1. A côté des montagnes et des fleuves, il est fait aussi mention dans le vers 10 de *lamae* « fondrières » ou plus exactement « flaques d'eau » (Pseudo-Acr. : *Lama est aqua in via stans ex pluvia; dicit lamas lacunas maiores continentes aquam caelestem*). A lui seul le choix de ce terme familier, peut-être populaire, qui rabaisse spirituellement l'emphase du vers, après les grands mots *clivos* et *flumina*, et replace les choses au point, ne permet pas que l'on songe à une traversée des Alpes.

2. Mommsen, *Hermès*, XV, p. 105, note 1. — 3. Carm. III, 14, 3 : *Caesar Hispana repetit Penates Victor ab ora.* — 4. Suet., p. 61 Reiffersch.

discret, mais doucement obstiné, qui attirait à lui les lettrés pour les donner à l'empereur. Dans cette extraordinaire séance de lecture que je rappelais un peu plus haut, et qui dura dit Suétone, quatre jours de suite, n'est-ce pas lui précisément qui avait assisté Virgile, relayant le poète quand il était fatigué[1]? J'ai montré au chapitre précédent qu'Horace par lui-même se tenait volontiers à distance du prince. Il aurait eu quelques hésitations avant de se décider à offrir ses poésies à Auguste, qu'il ne faudrait pas en être autrement surpris. En ce cas, Mécène était là pour les vaincre.

Mais s'il se hasarde, c'est avec prudence. On reconnaît ici l'homme qui ne veut pas faire l'important. Quand il annonce ses ouvrages, il refuse de mener grand bruit autour d'eux. Toutes ses recommandations à Vinnius se résument en une seule : « Sois discret » ; et il paraphrase à l'avance le mot de Talleyrand : « Pas de zèle ».

Ne studio nostri pecces odiumque libellis
Sedulus importes opera vehemente minister[2].

Que Vinnius choisisse son moment pour aborder César; qu'il s'informe si le prince est en bonne santé, de bonne humeur. Même alors, qu'il ne remette les rouleaux qu'autant qu'on les lui demandera. Qu'il n'aille pas répétant partout avant l'audience qu'il porte des poésies admirables. S'il ne se sent pas capable de bien remplir son message, qu'il jette le paquet en route plutôt que de commettre une maladresse[3].

C'est sans doute cette crainte manifeste d'être indis-

1. Suet., *ibid.* C'est pour cette lecture que Virgile composa le préambule du 3e livre des *Géorgiques*, morceau ajouté après coup, mais de grande importance : placé entre les *Géorgiques* finies et l'*Enéide* qui commence, il résume le passé et annonce l'avenir.
2. v. 4-5. — 3. v. 7-9.

cret qui a donné à penser que le cadre de l'épître était de pure invention et Vinnius lui-même, un personnage imaginaire[1]. On s'est dit qu'une lettre fictive à un certain Vinnius était pour Horace une manière de s'adresser à Auguste avec un surcroît de précaution. S'il y avait quelque importunité dans la démarche, la faute en retombait sur l'intermédiaire supposé, et d'ailleurs l'agrément de la fiction était de nature à faire pardonner une excessive hardiesse. Je répondrai que rien dans l'épître, absolument rien, n'autorise à croire que Vinnius ait été inventé de toutes pièces pour les besoins de la circonstance. Faute de preuve du contraire, nous devons admettre qu'il a existé. Aussi ne va-t-on pas d'habitude jusqu'à nier son existence. Mais alors on veut voir en lui, sinon un *servus tabellarius* (ce qui est impossible en effet, puisque ayant les *tria nomina* il est de naissance libre et citoyen), du moins un homme du commun, semblable au Volteius Menas de l'épître 7, ou plutôt encore quelque paysan sans éducation, quelque rustre de la Sabine, exposé à faire toutes les sottises. Les raisons sur lesquelles on s'appuie se devinent aisément. Comme Vinnius a le surnom d'Asina, Horace le compare à un âne qui, ayant reçu sur le dos une charge qui le blesse, heurte brutalement de son bât à droite et à gauche, ou trébuche en chemin et risque de briser tout ce qu'il porte. Or la comparaison se comprend mal, semble-t-il, si elle s'applique à une personne de quelque culture. De plus, Horace donne à Vinnius toute sorte de conseils sur la façon dont il devra se conduire, et avant d'être arrivé auprès du prince, et une fois admis en sa présence; il lui parle comme à un homme qui a besoin de leçons, qui ignore le bon ton et les usages. En réalité, il lui aura donné ces conseils de vive voix; mais il

1. Plessis, *Poésie latine*, p. 316. — Lejay, *ouv. cit.*, p. 501 et 502.

veut avoir l'air de les lui donner par écrit et il lui adresse une lettre, que ce brave campagnard est sans doute incapable même de lire.

J'avoue que je ne suis pas convaincu par tous ces arguments. D'abord est-il bien sûr que Vinnius n'a pu prendre connaissance de la lettre? Admettons qu'il manquât d'usages et de manières; s'ensuit-il qu'il ne dût point savoir lire? Les gens complètement illettrés n'étaient peut-être pas beaucoup plus nombreux alors en Italie, surtout dans le voisinage d'une grande ville comme Rome, qu'ils ne le sont aujourd'hui même dans certains pays d'Europe, en Russie par exemple: et pourtant l'on ne prétendra pas qu'aucun paysan russe ne puisse recevoir une lettre et la lire. Que notre épître ait été écrite surtout pour Auguste, c'est trop clair; mais cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas été écrite aussi pour Vinnius, tout paysan qu'on le suppose.

Je vais plus loin, et il ne m'apparaît point démontré que Vinnius ait été nécessairement un vulgaire paysan. Le surnom d'Asina ne prouve rien [1], pas plus que la façon dont Horace plaisante à ce sujet. Combien de surnoms romains ont commencé par être des sobriquets! Mais ils n'avaient rien d'offensant, parce qu'à moins d'une circonstance spéciale on ne songeait plus à leur signification première. Macrobe nous dit qu'*Asina* et *Scrofa* étaient des surnoms appartenant aux meilleures familles : *viris non mediocribus cognomenta sunt* [2]. Et il ajoute (le renseignement, il est vrai, est donné par lui seul) qu'*Asina* était un surnom de la *gens Cornelia*. En tous cas un surnom analogue, *Bestia*, était

1. Il s'agit bien d'un surnom hérité, et non d'un sobriquet d'occasion dont le père de Vinnius aurait été affublé. P. Lejay (*ouv. cit.*, p. 502, n. 8) est obligé, pour défendre son opinion, de faire de *cognomen* un simple équivalent de *signum*. Il vaut mieux laisser au mot son sens précis. — Sur la question, assez obscure, des noms que portait Vinnius, cf. L. Müller, *éd. de Vienne*, p. 103.

2. Macrob., *Saturn.* I, 6, 28 et 29.

porté par l'illustre famille des *Calpurnii*. Et, je le répète, ce qui était raillerie au début, avait cessé de l'être. Il fallait, pour rappeler l'intention moqueuse, une raison particulière, comme celle qu'Horace peut avoir dans l'épître 13, où, en veine de badinage, il s'amuse à jouer sur les mots. Si ce badinage ne paraît pas des plus fins, c'est que l'urbanité romaine, même chez les gens d'esprit, ne ressemblait guère à ce que nous entendons aujourd'hui par ce nom. Horace lui-même en fournit d'autres exemples; les satires I, 5 et I, 8, le montrent ne s'effarouchant point du tout, que dis-je? se déclarant enchanté[1] de facéties qui veulent être drôles et qui sont simplement grossières. Auguste, de son côté, sous prétexte de rire (*inter alios iocos*), donnait à Horace certaines appellations qu'on lira dans Suétone et auxquelles je me contente de renvoyer le lecteur[2]. D'autres fois il le plaisantait sur la rotondité de son ventre, sans plus le ménager qu'Horace ne ménageait Vinnius Asina[3]. On pouvait donc avoir la main un peu lourde, même entre amis, sans que personne s'en étonnât ou y trouvât à redire.

Mais si Vinnius est un ami, les conseils de bonne tenue, de savoir-vivre ne s'expliquent plus guère. — Pourquoi non? Horace continue de s'amuser, afin d'amuser aussi Auguste; il s'efforce visiblement dans cette épître de mettre en belle humeur le prince convalescent, pour lui faire mieux accueillir l'envoi de ses poésies. Il exagère, pour rire, l'incivilité de son ami, comme il a exagéré les fatigues du voyage. Et puis, sous l'exagération, il y a peut-être tout de même une part de vérité. J'inclinerais à croire que Vinnius est quelque voisin de campagne, l'un de ces bons propriétaires des environs, qu'Horace aimait tant à recevoir à sa table et avec lesquels il passait, dit-il, des soirées

1. Sat. I, 5, 70 : *prorsus iucunde cenam producimus illam*. — 2. Suet., p. 45-46 Reiff. — 3. Suet., p. 47 Reiff.

divines [1]. Ces cultivateurs à demi bourgeois, débris de la classe moyenne, ne sont pas sans instruction ; ils lisent, ils réfléchissent, puis qu'Horace s'entretient avec eux des principaux problèmes de la philosophie pratique ; mais on comprend qu'ils n'aient pas l'habitude du grand monde, l'art de se présenter avec la distinction et l'aisance d'un citadin ; ils demeurent un peu empruntés. En revanche gens de cœur, serviables, désireux d'obliger, pleins de zèle, d'un zèle même intempestif et maladroit ; ils ont le défaut de leur qualité ; leur obligeance ignore la mesure. C'est contre ce défaut qu'Horace veut mettre en garde l'ami trop empressé (*sedulus minister* [2]). Ainsi s'expliquent tous les détails de la lettre, sans qu'on ait besoin de recourir à l'hypothèse d'une lettre fictive.

Nous sommes ramenés à une réflexion que j'ai déjà exposée. Le mérite des épîtres d'Horace, c'est qu'elles sont des épîtres. Elles peuvent concerner d'autres que le destinataire : mais il ne faut pas commencer par exclure le destinataire lui-même. Et c'est parce qu'elles le concernent lui aussi, qu'elles sont vivantes. Le plus souvent nous ne savons rien, ou si peu que rien, du personnage auquel elles s'adressent ; et cependant de la pièce presque toujours ressort une figure, qu'il est aisé de reconstituer dans ses traits essentiels ; nous n'avons pas affaire à un vague correspondant, à peine distinct de ses semblables, mais à une individualité qui nous intéresse d'autant plus que nous pouvons la préciser davantage. C'est ce genre d'intérêt que présente, il me semble, l'épître 13.

1. Sat. II, 6, 65 sqq. — 2. v. 5.

II

Épitre 19 a Mécène. — Objet et plan de l'épître. — Horace et les imitateurs. — Il revendique pour lui l'originalité. — Horace et les coteries de grammairiens. — Les lectures publiques, l'enseignement des écoles, la question des anciens et des modernes. — Position d'Horace dans le monde des lettres.

Cette lettre est comme une suite de la précédente. Les trois premiers livres des *Odes*, dont Horace annonçait l'envoi à Auguste, viennent d'être publiés. Auguste, en homme de goût, leur a fait bon accueil, les admirant même, au dire de Suétone, comme des œuvres assurées de vivre : *mansura perpetuo* [1]. Mais tout le monde n'a pas été de son avis, d'abord les petits écrivains envieux, les poètes médiocres qu'irrite toute production du génie ou seulement du talent et qui essaient aussitôt de rabaisser ce qui les dépasse, puis une autre catégorie d'ennemis qu'Horace semble prendre spécialement à partie dans sa lettre, les grammairiens, c'est-à-dire les critiques. Son épître sera donc avant tout une épître littéraire, la seule même du premier livre qui le soit à proprement parler, étant la seule où il expose quelques-unes de ses idées sur l'art d'écrire. Mais comme il ne s'en tient pas volontiers à la théorie pure et qu'il a ici en particulier à se défendre contre des attaques, l'épître sera en outre conçue sur un ton d'ironie satirique et d'apologie personnelle, qui permet de la rapprocher des satires 4 et 10 du livre I et 1 du livre II.

La composition en est très nette, plus nette à coup sûr que celle de beaucoup d'autres épîtres. Elle se divise en trois parties qui s'enchaînent : 1° Horace se

1. Suet., p. 46 Reiff.

moque des imitateurs ; 2° il revendique hautement pour son œuvre l'originalité ; 3° si malgré ce mérite il n'est pas populaire, c'est qu'il dédaigne la réclame et ne descend point à solliciter les suffrages des grammairiens-critiques. Dans l'exécution, bien entendu, cet ennemi de la rigueur didactique n'accuse pas les divisions autant que je viens de le faire. Le début même n'annonce pas ce qui sera la matière de sa lettre. C'est assez son usage ; il arrive au sujet comme dans une conversation, peu à peu ; l'idée essentielle est amenée par une anecdote, une réflexion générale, un développement en apparence étranger. Ainsi, il parle d'abord de Cratinus, d'Homère, d'Ennius, des vieux poètes buveurs qui ont interdit la poésie aux gens sobres [1], et de tous ceux qui croient à leur exemple que, pour paraître inspirée, il faut que leur Muse sente le vin dès le lever du jour [2]. Tout cela ne laisse pas deviner où il veut en venir. Son objet principal, on le saura par la suite, est de répondre à des accusations. Or l'accusé se fait ici accusateur ; attaqué, c'est lui qui attaque. Non qu'il cherche à donner le change ; mais il n'a pu contenir sa colère. Il a beau avoir renoncé au genre de la satire ; l'ardeur satirique est toujours en lui, prête à se réveil-

1. v. 1-11. Faut-il lire au v. 10 *hoc simul edixi* ou *hoc simul edixit* ? Les mss ne permettent pas de trancher la question. Le sens paraît s'accommoder mieux de la leçon *edixit* (sujet : Ennius) que de la leçon *edixi*, même en prenant l'ordonnance comme un arrêt burlesque rendu par Horace. Parler de soi après Homère et Ennius serait une faute de goût. Horace au contraire peut faire intervenir sa personne aux v. 17-18, après Timagène, et quand il a dit : *decipit exemplar vitiis imitabile*. — Se rappeler d'ailleurs la déclaration d'Ennius : *nunquam poetor nisi (sim) podager*. — Il n'y a rien à tirer de l'allusion au *puteal* de Libo, la date où Scribonius Libo fut chargé par le sénat de rechercher les lieux frappés de la foudre étant tout à fait incertaine.

2. Pourquoi Horace, pouvant choisir entre plusieurs types d'imitateurs, s'est-il arrêté de préférence au groupe des écrivains, disciples de Bacchus, qui demandent leur inspiration à la bouteille ? Y a-t-il eu de sa part une intention spéciale ? M. Lejay le croit (*ouv. cit.*, p. 531). « En raillant les poètes bohèmes qui traînent dans les tavernes », Horace aurait voulu se séparer définitivement, et avec un certain éclat, d'un milieu qu'il avait plus ou moins fréquenté au temps de ses débuts.

ler. Les questions littéraires, notamment, ont le don d'émouvoir sa bile. On lui reproche de ne pas être original, de copier Archiloque et Alcée; il riposte en prenant hardiment l'offensive. De là ce développement sur les imitateurs, jeté en tête; il lui fallait d'abord charger l'adversaire.

L'accusation était très sensible au poète. S'il est une qualité à laquelle il tienne, c'est l'originalité; il déteste ceux qui imitent. Il remarque avec raison qu'ils ne prennent du modèle que ses défauts, car les défauts seuls sont imitables. Que font les singes de Caton? Ils se contentent de reproduire les singularités du grand homme. Il est plus facile de lui emprunter son air farouche, de se promener comme lui nu-pieds et sans tunique, que d'atteindre à sa haute vertu [1]. Le rhéteur Timagène a un esprit mordant et une éloquence déchaînée; Iarbitas, pour l'égaler en véhémence, ne déclame plus, il vocifère; le résultat? il se rompt un vaisseau dans la gorge [2]. Horace, le sanguin, viendrait à pâlir, que les gens qui se traînent derrière lui, boiraient du cumin, afin d'être plus pâles encore [3]. Telle est leur sottise à eux tous, qu'ils attendent le mot d'ordre et ne savent même pas le répéter comme il faut; ils exagèrent, troupeau d'esclaves et d'esclaves maladroits, imitateurs forcenés et stupides [4].

Bien différent est l'auteur des *Épodes* et des *Odes;* loin de suivre ses devanciers latins, il s'est toute sa vie efforcé de se distinguer d'eux. A distance il nous paraît un classique, un défenseur des traditions, quelque chose comme l'aîné d'un Boileau; on l'oppose aux novateurs; mais il a été un novateur lui-même.

1. v. 12-14. — Cf. Plut., *Cat. min.* 6, πολλάκις δ'ἀνυπόδητος καὶ ἀχίτων εἰς τὸ δημόσιον προῄει.
2. v. 15-16. — Sur le surnom d'Iarbitas et le personnage lui-même, cf. L. Müller, p. 162.
3. v. 17-18. — 4. v. 19-20.

De quel accent il s'écrie dans l'épître 19 : « Celui qui met en soi sa confiance, celui-là est le chef et vole en tête de l'essaim[1] »! On ne peut se déclarer avec plus de décision pour ceux qui osent et, fièrement, il réclame pour lui l'honneur d'avoir osé. Il a porté ses pas sur un sol libre de tout occupant ; son pied n'y a point foulé de traces étrangères[2]; il chante ce que Rome n'a pas encore entendu. Et les expressions redoublent, se multiplient pour attester cette priorité : *ego primus, non alio dictum prius ore, immemorata ferens*[3]. Il retrouve le ton et le transport de Lucrèce se glorifiant d'avoir révélé aux Romains la vérité philosophique[4]. Et c'est lui, Horace, qui a pleine conscience des nouveautés qu'il apporte, qu'on vient accuser précisément de n'être que l'écho des Grecs. Le reproche aurait de quoi irriter, s'il n'était ridicule. C'est confondre, volontairement ou non, la forme et le fond des choses. Oui, Horace reproduit les combinaisons métriques d'Archiloque, il reproduit la strophe lyrique d'Alcée, comme d'ailleurs Alcée lui-même et Sappho avaient, jusqu'à un certain point, réglé les pas de leur Muse sur ceux du poète de Paros[5]. Mais dans ce moule emprunté il a versé ses sentiments, ses idées, une matière toute personnelle et romaine, et par là il a le droit de se prétendre original. C'est même ainsi, selon lui, que doit procéder tout poète : se servir de la métrique des Grecs pour exprimer ce qui est de soi et de son temps. Cette conception d'art annonce déjà la formule d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Voilà donc un premier point établi : il n'est pas un imitateur. En voici maintenant un second : il n'appar-

1. v. 22-23. — 2. v. 21-22. — 3. v. 23, 32, 33. — 4. Lucret., IV, 1 sqq.
5. v. 23-31. — Sur le passage difficile *Temperat Archilochi musam pede mascula Sappho, Temperat Alcaeus* (v. 28-29), voir les explications de Muller, p. 165 et de Lejay, p. 533, n. 12.

tient à aucune coterie. Et de ceci il ne se vante guère moins que de cela. Ceux qui l'attaquent, non seulement sont de petits auteurs qui copient le génie des autres; mais leur impuissante médiocrité, incapable, même en copiant, de s'élever par elle seule, compte avant tout, pour « parvenir », sur la camaraderie et les complaisances intéressées. Ils se soutiennent entre eux, s'accablent d'éloges réciproques; puis par leurs basses intrigues auprès des grammairiens, ils ont mis dans leur parti ces critiques de profession, juges quasi-officiels, distributeurs de rangs et de gloire, qui indiquent à l'opinion ceux qu'elle doit admirer. La poursuite du succès littéraire ne diffère pas en effet de la poursuite des magistratures; de part et d'autre c'est la chasse aux suffrages, le recours aux sollicitations, aux manœuvres secrètes, à la cabale, à la corruption s'il le faut. Horace connaît trois bons moyens de se rendre populaire : les dîners et les cadeaux, les séances de lectures publiques, les flatteries aux grammairiens; mais il se refuse à employer aucun des trois. Acheter d'un repas ou de quelque vieil habit l'approbation menteuse d'un pauvre diable, lui paraît misérable[1]. S'attirer des applaudissements de commande, dans une salle composée de clients, lui répugne; ou, si l'auditoire est sérieux et sincère, l'occuper d'œuvres de faible importance et sembler attacher du prix à des bagatelles, est une impertinence dont il rougit[2]. Quant à faire sa cour aux grammairiens, c'est la dernière chose dont il s'aviserait; les grammairiens sont ses ennemis personnels[3].

Qu'Horace ne voulût pas sacrifier à la mode nouvellement instituée des lectures publiques, un passage de la satire I, 4 le donnait déjà suffisamment à entendre[4]. Il y raillait les poètes improvisateurs et vaniteux, qui

1. v. 37-38. — 2. v. 41-42. — 3. v. 39-40. — 4. Sat. I, 4, 71-76.

se hâtent de porter leur livre chez le libraire, avides de voir leur nom s'étaler sur quelque pilier avec de belles inscriptions pour allécher le lecteur, ou qui, impatients de se faire plus vite encore connaître, vont partout déclamant leurs vers, au forum, sous les portiques, jusque dans les bains. Lui, au contraire, écrit peu, parce qu'il cherche à bien écrire; il ne publie pas ce qu'il a composé, ou le publie tard; il ne lit ses vers à personne, sinon à quelques amis, et encore après bien des instances. Tout lieu, tout auditoire ne lui convient point; le *non ubivis coramve quibuslibet* de la satire[1] prépare le *displicet iste locus* de l'épître 19[2]. Comment ces séances de lecture imaginées par Asinius Pollion, dans une vaste salle disposée comme un théâtre, avec un orchestre, des gradins et des galeries, devant un nombreux public convoqué par des billets à domicile ou par voie d'affiche, auraient-elles pu lui plaire? C'était pour lui l'occasion ou jamais de fuir des exhibitions tapageuses et de mauvais goût. Aussi s'excusait-il ironiquement : *spissis indigna theatris Scripta pudet recitare*[3]; mais sa conduite étonnait les habitués des lectures, leur paraissait inexplicable; on ne pouvait croire qu'il était sincère. « Tu te moques, lui disait-on : *rides* »; et on lui supposait quelque arrière-pensée; « tu veux garder ce que tu écris pour l'oreille de Jupiter[4] ». Il se rendait compte simplement que les lettres n'avaient rien à gagner à des succès faciles, dont le seul résultat était d'encourager la médiocrité. Quand on songe que l'institution a joui dès le début d'une vogue incroyable, qu'elle s'est étendue de proche en proche à tous les genres, des petits vers à la

1. Sat. I, 4, 74. — 2. v. 47. — 3. v. 41-42.

4. v. 43-44. — Jupiter, c'est-à-dire Auguste. L. Müller a tort (p. 169) de prétendre que le mot désigne Mécène. Il reste vrai cependant que Mécène, bien qu'il ne soit pas nommé, ne peut être complètement absent de la pensée de l'auteur. Cf. Sat. II, 6, 52 *deos quoniam propius contingis*; l'expression au pluriel est plus juste.

grande poésie, de la poésie à la prose, de l'histoire à l'épopée, de la tragédie à l'éloquence, au point qu'il est à peine exagéré de dire que la littérature entière de l'Empire est une littérature de lectures publiques ; quand on songe en outre à l'influence fâcheuse qu'elle a exercée, puisque, si l'on reproche avec raison à cette littérature la recherche de l'effet, du trait, de tout ce qui frappe et qui brille, la préoccupation du détail aux dépens de l'ensemble, le soin donné au « morceau », le manque de composition véritable, tous ces défauts, pour une bonne moitié, viennent de là, l'autre moitié étant imputable à l'éducation chez le rhéteur : il faut savoir gré à Horace d'avoir vu juste et signalé le danger et, par son exemple comme par ses conseils, essayé de résister au courant.

Mais s'il est hostile à tous ces enragés liseurs de leurs propres vers, il ne l'est pas moins, il l'est peut-être davantage aux grammairiens. Son hostilité contre eux datait de loin, du temps où son maître Orbilius lui faisait admirer à coups de baguette Livius Andronicus [1]. Cette antipathie instinctive du jeune âge devint avec le temps une haine réfléchie fondée sur de solides raisons. D'abord il leur reproche de se former en coteries, en tribus, dit-il plaisamment [2]; et l'esprit de coterie leur enlève toute indépendance de jugement. Quand ils sont seuls, chez eux, il leur arrive bien de se laisser aller à leur sentiment et de louer intérieurement les œuvres d'Horace; mais à peine ont-ils franchi le seuil de leur porte, que les voilà repris par les jalousies de corps, les préventions de parti, les intérêts de secte [3]; ils ne songent plus qu'à dénigrer et à rabaisser l'audacieux, coupable de ne pas se plier à leur routine. Si Horace est d'un groupe, lui aussi, ce groupe précisément n'a rien d'une

1. Ep. II, 1, 69-71. — 2. v. 40. — 3. v. 35-36.

coterie, et c'est ce qu'il en aime : chacun y garde sa liberté. On voit, réunis autour de Mécène, des hommes politiques venus de tous les partis ; les écrivains qui forment son cercle représentent, de leur côté, les opinions littéraires les plus variées. Il y a les purs Alexandrins comme Gallus, comme Mécène lui-même ; il y a les éclectiques comme Virgile, que la vivacité de ses impressions livre tout entier au dernier poète qu'il vient de lire, à Théocrite, à Lucrèce, à Homère ; il y a les classiques comme Horace, dont le goût plus ferme remonte d'emblée aux grands modèles, Archiloque, Alcée ou Sappho. Point de tendances communes ; point de doctrine officielle. Nul n'impose ses idées ni ne donne de rangs.

Car c'est là encore ce qui indispose Horace, cette manie de juger qu'ont les grammairiens, ce besoin d'assigner des places, d'édicter qui doit être le premier ou le second ou le troisième. Leur profession, il est vrai, les engage dans cette voie. L'enseignement de la grammaire a pour centre la lecture et l'explication des poètes, et l'explication d'une œuvre aboutit à un jugement d'ensemble sur l'auteur de cette œuvre (*iudicium*). Il faut indiquer la valeur de chaque poète et trouver, pour le caractériser, la formule définitive. De là à le comparer à d'autres, à rapprocher les formules, à classer, à donner des rangs, il n'y a qu'un pas. Le grammairien se prononce sur le mérite des anciens, puis sur celui des modernes. De l'école, ses jugements passent dans le public et forment l'opinion du monde ; peu à peu il devient le critique autorisé. A l'origine, c'étaient les poètes eux-mêmes qui avaient rempli les fonctions de critiques. Le vieux Livius Andronicus était surtout un professeur et sa traduction de l'*Odyssée*, un livre de classe ; en travaillant pour le théâtre, il songeait à créer la langue autant qu'à créer des pièces. Au début du VIIe siècle encore, Accius dans ses *Didascalica* et

ses *Pragmatica* traitait certainement des questions de grammaire et de critique; Lucilius enfin dans ses poésies mêlées (*saturae*) faisait de la satire littéraire. C'est vers le milieu de ce siècle que poètes et critiques se séparent; il y a dorénavant ceux qui produisent et ceux qui jugent les productions des autres. Elevé à la dignité de personnage distinct, le critique se crut un « personnage » tout court; dans sa chaire, dans des traités spéciaux, il distribua la récompense ou le blâme, il rendit des arrêts. Volcacius Sedigitus dresse un canon des poètes comiques latins; il en retient dix, qu'il range par ordre de mérite, Cæcilius à la première place, Plaute à la deuxième, Térence à la sixième, etc...; or, en tête de sa liste, il met la déclaration suivante : « Celui qui n'est pas de mon avis, est un sot »[1]. On voit qu'il est catégorique. Rien ne devait plus déplaire à Horace. Le nom même que les grammairiens se donnaient, *critici*, juges des œuvres d'art, censeurs littéraires, le blessait comme trop prétentieux. Mais surtout, ils l'exaspéraient par la manière dont ils exerçaient leur fonction, avec leur superbe assurance, leur ton tranchant et doctoral, et, pour tout dire, leur pédantisme.

Ajoutez que ces régents lui paraissaient régenter de travers; et nous touchons ici à un point dont il n'est pas question dans l'épître 19, mais que je dois indiquer rapidement, parce qu'il achève de faire comprendre les raisons qu'avait Horace de leur en vouloir. Les grammairiens étaient partisans obstinés des anciens. C'est un peu toujours ce qui leur arrive.

1. Gell. XV, 24.

Multos incertos certare hanc rem vidimus,
Palmam poetae comico cui deferant.
Eum meo iudicio errorem dissolvam tibi,
Ut, contra si quis sentiat, nihil sentiat.

Les écoles vont rarement de l'avant; elles retardent plutôt: elles placent leurs admirations dans le passé, qui est consacré par le temps. A Rome, chez un peuple aussi naturellement conservateur et respectueux des traditions des ancêtres, elles devaient retarder plus qu'ailleurs; Horace au contraire, qui ne s'embarrassait pas des traditions, se faisait résolument le défenseur des modernes. Ces deux tendances opposées ne pouvaient manquer de se heurter, d'autant qu'à la lutte d'idées se mêlaient des querelles de personnes. Les grammairiens ne se contentaient pas d'exalter les vieux écrivains: ils dénigraient Horace et la nouvelle école. Et cependant, à la date où nous sommes, celle-ci avait déjà produit presque toutes ses grandes œuvres; Varius avec son *Thyeste*, Virgile avec les *Géorgiques* terminées et l'*Enéide* commencée, Horace avec ses *Odes*, Tibulle et Properce avec leurs élégies, jetaient de l'éclat sur le siècle; c'était une floraison de tous les genres, dont quelques-uns arrivaient à leur apogée. Mais des esprits prévenus ne voulaient pas en convenir. Pour eux il n'y avait toujours rien au-dessus de Nævius ou d'Ennius, de Pacuvius, de Plaute ou de leurs pareils; la jeunesse des écoles devait les apprendre par cœur et n'en point apprendre d'autres: *hos ediscit... Roma potens* [1]. Horace, qui avait le sentiment de la grandeur littéraire de son époque, était révolté de ce parti pris comme d'une injustice. Et il devenait injuste à son tour en refusant aux anciens tout mérite. Sa sévérité pour Plaute nous surprend et nous choque, de même qu'au début de sa carrière celle qu'il avait montrée pour Lucilius; mais elle s'explique pour les mêmes motifs : il les attaque tous deux à l'excès, parce qu'on les admirait outre mesure, et qu'on les admirait contre lui. Il y avait quelque chose d'irritant dans cette opposition conti-

1. Ep. II, 1, 60.

nuelle et systématique qu'on lui faisait au nom des vieux poètes; ce furent les vieux poètes qui pâtirent de sa mauvaise humeur; il frappa sans ménagement, sans regarder où portaient les coups.

Il est donc allé trop loin dans sa lutte contre les anciens; il a vu avec acuité leurs défauts, il n'a pas été assez sensible à tout ce qu'ils ont de vif, d'énergique, de libre, de spontané. En revanche, on ne saurait lui reprocher d'avoir malmené l'école qui les imitait. Les imitateurs ont toujours tort, quand leur imitation, au lieu d'être un point de départ pour créer du nouveau, se borne à reproduire; en particulier, revenir aux origines de la littérature, à l'âge des tâtonnements, est une entreprise mort-née; il faut accepter son temps et les progrès qu'il a faits; il n'y a pas de restaurations en littérature. Et les imitateurs ont plus grand tort encore, quand leur imitation de l'ancien, au lieu d'être une erreur de doctrine, n'est qu'un nom spécieux et un prétexte commode, derrière lequel ils abritent leur médiocrité et leur paresse. C'était le cas des adversaires d'Horace. Admirer l'antiquité signifiait pour eux avoir le droit d'être négligés, de travailler vite, de ne pas se donner de peine, de manquer d'art, de poli, d'élégance, en un mot de toutes les qualités qu'Horace estimait nécessaires à l'écrivain qui se respecte.

Voilà pourtant ceux qui trouvaient grâce devant les grammairiens. Les uns et les autres, critiques et poètes de second ordre, vivant dans le passé et vivant du passé, prôneurs exclusifs et intéressés des anciens, liguaient leurs jalousies contre l'ennemi commun, l'écrivain de talent, celui qui tente d'innover et d'être original, qui est tourné vers l'avenir. Il était donc permis à Horace de les confondre dans les attaques de sa 19e épître; et de là l'unité de la pièce : c'est à un même esprit qu'il s'en prend, et à une même coterie. — Mais cette coterie est nombreuse, elle est puissante,

elle tient l'opinion, fait les réputations; en dehors d'elle, pas de salut, pas de célébrité possible; Horace n'arrivera pas jusqu'au grand public. — Que lui importe? Il n'ambitionne pas la popularité; il déteste même, nous le savons assez, le bruit et la foule[1]. La gloire pour lui n'est pas la faveur qu'on trouve auprès des sots; elle consiste dans la satisfaction intérieure d'abord, puis dans le suffrage de quelques amis. Il l'avait déjà dit à la fin de la satire I, 10[2]. Il le redit dans l'épître 19, parce que la situation est analogue. Les lecteurs qu'il désire avoir sont les honnêtes gens (*ingenui*[3]) et les nobles écrivains[4] qu'il a énumérés dans la satire, auxquels il ajoute cette fois Auguste lui-même, juge délicat des œuvres d'art et appréciateur bienveillant des *Odes*. Peu de lecteurs donc, mais des lecteurs de choix. Il a pour lui l'élite, les vrais connaisseurs, les premiers de l'Etat; cela lui suffit, il est content. Plus tard ne verrons-nous pas de même Molière préférer le jugement de la cour à « tout le savoir enrouillé des pédants[5] »? La querelle d'Horace avec les grammairiens n'est qu'un acte de l'éternelle querelle des gens de goût avec « les beaux-esprits de profession », des auteurs qui apportent une esthétique nouvelle avec les Lysidas et les Trissotins qui veulent leur barrer la route au nom d'Aristote.

Horace finira par arriver à la gloire incontestée, et ses ennemis devront un jour désarmer. L'ode IV, 3 à Melpomène respire cette tranquille assurance que

1. Carm. II, 16, 39-40; III, 1, 1. — 2. Sat. I, 10, 73 sqq. — 3. v. 34.

4. v. 39 : *nobilium scriptorum auditor et ultor*. Le sens de ce vers a été contesté. Mais 1° *nobiles* ne peut guère être pris ici au sens ironique. — 2° *scriptores* serait mal employé pour désigner les grammairiens du vers suivant. Aussi entre *nobiles scriptores* et *grammaticas tribus* L. Müller (p. 169) suppose-t-il une lacune d'un vers. La supposition est inutile, si *nobiles scriptores* est pris dans son sens direct de grands, nobles écrivains, opposés à la *ventosa plebs* des méchants poètes du v. 37.

5. *Critique de l'Ecole des Femmes.*

donne la victoire conquise. Quand il l'écrit, il est définitivement en possession de l'admiration publique; il plaît, il est montré du doigt par les passants comme le maître de la lyre latine[1]. Mais il lui faudra attendre une dizaine d'années encore le moment du triomphe. Au temps de l'épître 19, la bataille est loin d'être terminée; il est toujours discuté; le pédantisme et l'envie le poursuivent. Il se dérobe d'ailleurs à la fin de sa lettre, n'aimant pas les disputes, laissant le temps et son œuvre travailler pour lui.

III

Épitre 20 a son livre. — Lettre fictive : le livre assimilé à un jeune homme qui va courir les aventures. — Quel est ce jeune homme? Equivoque de toute la première partie. — Histoire d'un livre à l'époque d'Auguste. — Les renseignements de la seconde partie : la personne physique et morale, l'âge du poète. C'est la signature de l'auteur sur son œuvre.

La 20e épître, la dernière du recueil, est une lettre fictive, mais la seule qui le soit véritablement. Ainsi que le remarque Porphyrion, la fin d'un ouvrage jouit d'une plus grande liberté que ce qui précède, et l'auteur ne s'y astreint pas toujours aux règles qu'il a suivies ailleurs. Ici[2], le livre, sur le point d'être publié, est présenté comme ayant hâte de quitter l'armoire où il est enfermé sous la clef et de descendre au Forum. Il regarde obstinément vers la statue de Vertumne et l'arc de Janus, c'est-à-dire vers le quartier des libraires. Il voudrait se voir déjà en belle toilette, les tranches bien polies par la pierre ponce, étalé sur les rayons des Sosies, attirant les acheteurs. La fiction consiste donc à s'adresser au livre lui-même et à l'assi-

1. Carm. IV, 3, 22-23 : *monstror digito praetereuntium, Romanae fidicen lyrae.* — 2. v. 1-5.

miler à un jeune homme qui, malgré les conseils donnés, s'en va courir le monde et les aventures.

Quel est ce jeune homme? Tout d'abord on songe à un fils de famille, impatient de secouer le joug paternel. Mais quelques atteintes qu'eût reçues au cours des âges la *patria potestas*, était-elle, même à l'époque d'Auguste, à ce point affaiblie, qu'un père dût subir la désobéissance de son fils, sans pouvoir lui imposer un reste d'autorité? Puis, regardé de près, le texte paraît avoir un sens plus caché et désigner d'autres rapports que ceux de père à fils. Quoique le sujet soit délicat, il faut cependant l'aborder. Beaucoup d'expressions de la lettre sont à double entente. Il n'est même pas exagéré de prétendre que toute la première partie [1] roule sur une équivoque que l'auteur se plaît à entretenir. Autant que d'un livre avide d'être lu et de passer de mains en mains, il semble bien qu'il s'agisse de quelque beau garçon, d'un de ces *pueri delicati* ou mignons, si nombreux à Rome par suite de la corruption des mœurs, et tout prêts à trafiquer de leurs charmes. La confusion est perpétuelle entre l'un et l'autre : il serait singulier qu'elle ne fût pas voulue par Horace et qu'il y eût là pur hasard ou simple imagination de commentateur qui raffine et subtilise. Notons au contraire, si les *puerorum amores* sont en question, qu'on s'explique aisément ce qui se comprenait mal dans l'hypothèse d'un fils de famille, à savoir l'incartade du jeune homme. Certain de son empire sur celui auquel il a inspiré de la passion, il n'en veut faire qu'à sa tête, partir puisque c'est son caprice, voir du nouveau, se lancer dans l'inconnu ; et le malheureux qui l'aime, mécontent de cette ingratitude, mais faible comme tous les gens épris, le blâme de son équipée, sans avoir la force de le retenir. Il se contente, avec

1. v. 1-18.

une ironie qui n'est peut-être qu'un moyen de voiler son émotion, de lui signaler tous les dangers qui l'attendent.

Dès le début, au vers 2 : *scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus*, on s'aperçoit que ce n'est pas forcer l'interprétation que d'y chercher un double sens. Le verbe *prostes* trahit manifestement l'intention de jouer sur les mots, puisqu'en même temps que l'idée de livre mis en vente, il ne peut manquer d'éveiller aussi celle d'une personne qui se prostitue; l'ironie de *scilicet* n'en est d'ailleurs que plus amère, si le jeune désobéissant ne tâche de s'échapper que pour courir à son vice. Une fois mis sur la piste, l'esprit saisit facilement les autres allusions et constate que tous les termes ont été choisis à dessein. Vertumne et Janus au vers 1 désignent le quartier des libraires; mais ce quartier est, plus généralement, celui où tout se vend, l'amour comme le reste [1]. Le livre fait toilette [2], de même que le *puer delicatus* est joliment attifé par le *leno* pour séduire les amateurs. *Pudicus* au vers 3 entraîne l'idée de son contraire; l'impudique a en horreur les clefs et les verrous derrière quoi le tient enfermé l'amant défiant et jaloux, comme le livre, dans le coffret ou l'armoire scellée, gémit de n'avoir point sa liberté. Il ne lui suffit pas d'être montré à quelques personnes [3]; il lui faut le grand jour, les lieux publics (*communia*) [4], qui sont aussi les mauvais lieux, les maisons de débauche. Et Horace de se plaindre : « Ce n'est pas dans ces principes que je t'avais élevé (*non ita nutritus*) [5] »; et de lui donner les conseils de son expérience : « Prends garde, tu ne plairas pas toujours; tu seras aimé (*carus eris* [6]) dans le premier feu de la passion et tant que tu conserveras toi-même les grâces de l'âge, ta beauté,

1. Porphyrion : *in quibus cum ceteris rebus etiam libri venales erant.* — 2. v. 2 : *Sosiorum pumice mundus.* — 3. v. 4. — 4. v. 4. — Cf. Senec. *Controv.* I, 2, 5. — 5. v. 5. — 6. v. 10.

ta jeunesse (*donec te deserat aetas*[1]). Mais l'amant se fatiguera; à l'amour succédera le refroidissement, puis le dégoût (*plenus languet amator*[2]). Tes charmes aussi viendront à se flétrir (*sordescere*[3]), ce qui ne tardera guère avec l'existence souillée que tu mèneras (*contrectatus*[4]...). Négligé alors ou rejeté, incapable de soutenir la concurrence de plus jeunes, tu seras obligé de tenter la fortune en province et d'aller y chercher ce que tu ne trouveras plus ici. Peut-être te reverra-t-on à Rome, mais vieux, sans ressources, réduit à accepter les plus humbles métiers. Et le beau garçon d'autrefois, devenu maître d'école bégayant, enseignera, pour vivre, l'alphabet aux enfants des faubourgs[5]. »

Telle est la double signification de tout le passage. Pourquoi Horace l'a-t-il poursuivie avec tant d'insistance? Évidemment il y a du jeu dans cette affaire, et l'assimilation lui a paru plaisante. Mais il y a aussi une raison plus sérieuse. Il estime que tirer un ouvrage du petit cercle d'amis éclairés et de juges délicats où il devrait être maintenu, pour l'exposer à la curiosité de la foule, est une sorte de profanation, et que le livre lui-même en vente chez le libraire, où il s'offre au premier venu qui le paye et se laisse brutalement toucher et manier, est comme un être vil qui se prostitue. C'est une façon de nous dire qu'il ne publie ses vers qu'à regret. Nous connaissions déjà par la satire I, 4 ses sentiments sur ce point[6]. Dans l'épître 20 il a perdu de son intransigeance d'alors. Autrefois, c'était même à ses amis qu'il ne lisait ses œuvres que contraint et forcé; maintenant il ne veut pas d'autre auditoire qu'un auditoire d'amis, mais il accepte volontiers celui-là (*paucis ostendi*[7]). Autrefois, il souhaitait que jamais on ne vît ses écrits étalés dans une boutique de libraire, entre les mains sales de la foule et de Tigellius Her-

1. v. 10. — 2. v. 8. — 3. v. 11. — 4. v. 11. — 5. v. 17-18. — 6. Sat. I, 4, 71-74. — 7. v. 4.

mogène[1]; maintenant il ne publie son ouvrage qu'à contre-cœur, je l'ai dit; mais enfin il le publie; toute l'épître actuelle n'a même pas d'autre but que d'annoncer cette publication. Seulement il ne serait plus Horace, s'il l'annonçait avec ostentation et sous une forme bruyante. Sa manière à lui est discrète, presque timide. En l'annonçant, il s'excuse.

Débarrassée des allusions, la première partie de la lettre nous présente l'histoire d'un livre à l'époque d'Auguste, et nous en raconte la destinée : *habent sua fata libelli.* Dans la fleur de sa nouveauté, le livre plaît, a la vogue; mais la vogue passe. Fané, vieilli, il n'a plus le même attrait; on se détourne de lui. Désormais le sort qui l'attend, quel qu'il doive être, sera malheureux. Ou bien il sera relégué au grenier et deviendra dans un coin la proie silencieuse des mites[2]. Ou bien les libraires de Rome l'expédieront en Afrique, en Espagne, à leurs correspondants de province, auxquels ils envoyaient ainsi par ballots les ouvrages qui n'avaient plus de débit dans la capitale[3]. Ou encore, dans quelque école des quartiers pauvres, il servira de livre élémentaire, avec lequel les enfants apprendront à lire[4]. Il y aurait une quatrième façon pour lui de terminer sa carrière, la pire de toutes, s'en aller chez l'épicier, roulé en cornets, envelopper le poivre et l'encens;

1. Sat. I, 4, 71. On a le droit pourtant de se demander avec M. Lejay (*éd. in-8*, p. 100-101), si Horace y est tout à fait « sincère dans son dédain de la publicité ». Quand il s'étonne qu'on l'accuse de médisance parce qu'il garde ses malices pour lui et quelques amis, il « fait le bon apôtre ». Il sait très bien que ses satires, d'une manière ou d'une autre, sont divulguées et connues. Mais il est peut-être vrai qu'il ne songe pas encore à une publication en règle et complète.

2. v. 12. — 3. v. 13.

4. v. 17-18. On rapproche souvent de ce passage les vers où Juvénal montre les œuvres d'Horace lui-même se noircissant aux lampes fumeuses des écoliers (Sat. VII, 226 *cum totus decolor esset Flaccus...*). Mais le rapprochement n'est pas juste. L'école dont parle Juvénal est celle du *grammaticus*, où Horace, comme Virgile d'ailleurs, sert à former la jeunesse, ce qui est tout à l'honneur des deux poètes devenus vraiment des auteurs classiques. L'école, dont parle l'épître 20, est l'école primaire, où il est humiliant de servir à épeler l'alphabet.

mais Horace, qui envisage cette mésaventure dans une autre épître [1], l'a passée ici sous silence; par tendresse pour l'indocile enfant qu'il aime malgré ses fredaines, il n'ose pas prévoir qu'il aura jamais une fin aussi lamentable.

Vient alors la seconde partie de l'épître [2]. Le livre qui, dans la première, a été bien et dûment averti de son propre sort, est chargé dans celle-ci de renseigner le lecteur sur la personne du poète. Puis qu'Horace, triomphant de ses répugnances, a consenti à livrer son recueil au public, que le public le connaisse au moins tel qu'il est. Ces détails sur son origine, sur ses travaux et ses succès antérieurs, ses relations, sa nature physique et morale, sur son âge enfin, forment une conclusion, non pas indispensable, mais utile à l'ensemble de ces vingt pièces familières; ils sont comme la signature de l'auteur à la fin de son œuvre.

De quelle façon se relient-ils à ce qui précède? Meineke, L. Müller ont inutilement supposé une lacune entre les deux parties. Voici l'explication de M. Lejay [3], aussi simple que naturelle, et très suffisante pour qui songe à l'extrême liberté de composition qu'attestent tant de *Satires* et d'*Épîtres* : « Après avoir suivi son livre dans le cours du temps, de la jeunesse à la vieillesse, Horace revient à la période où il compte être lu [le vers 19 qui ouvre la seconde partie, se rattache ainsi au vers 10 de la première : *carus eris Romae, donec te deserat aetas*]. Dans cette période, il y aura une heure où le livre trouvera le plus d'accueil, c'est le moment où la chaleur du jour tombe. Alors, il est agréable de se distraire à une lecture qui n'est ni trop grave ni trop frivole. Les commentateurs veulent que ce soit le temps d'après la *cena* (la dixième heure, selon Martial [4]), ou le loisir que

1. Ep. II, 1, 269. — 2. v. 19-28. — 3. Lejay, *éd. petit in-16*, p. 538, n. 2.
4. Mart. IV, 8, 7 : *Hora libellorum decima est, Eupheme, meorum*. Cf. aussi X, 19, 18.

laisse la cessation des affaires et qui permet de s'arrêter à la devanture des Sosies. C'est en savoir trop long. Si Horace n'est pas plus précis, c'est que sa pensée n'avait pas d'objet plus net que le soleil déclinant à l'horizon et la page du livre éclairée de ses rayons obliques. »

Profitant donc des heures tièdes qui, pour une raison ou une autre, lui feront un plus grand nombre de lecteurs, le livre, au nom du poète, dira à ce public réuni [1] ce qu'a été, ce qu'est encore le poète lui-même. Il ne cachera rien du passé ni du présent, soit en mal soit en bien. La touche sera légère, mais le tableau ressemblant. Il ne craindra pas d'appuyer un peu sur l'humble origine, presque servile, et sur la pauvreté de jadis. Le procédé est constant chez Horace. Pour n'avoir pas à rougir de sa naissance, il l'avoue hautement et se glorifie de son père affranchi ; de même que, pour éviter qu'on lui reproche ses rapports avec Brutus, il a l'habileté courageuse de s'en parer comme d'un honneur [2]. Au reste, il tire du procédé plus d'un avantage. Non seulement il empêche par là ses ennemis d'avoir barre sur lui, mais en abaissant ses débuts il grandit son rôle personnel : « Ce que tu retires à ma naissance, dit-il à son livre, tu l'ajoutes à mon mérite [3]. » Avoir pris de si bas un tel essor et conquis sa place dans les plus hautes compagnies, avoir su, à soi seul, gagner l'amitié des premiers de l'État, et cela malgré les préjugés très violents contre l'esclavage, il y avait de quoi vraiment être fier. Si Horace exprime cette fierté avec discrétion, sans vouloir s'étendre, il n'en est pas moins convaincu qu'il a le droit de l'exprimer et que nul n'y trouvera à redire. Pour compléter le portrait, voici quelques détails physiques : petite taille,

1. Ou supposé réuni. Même si les lecteurs sont dispersés chacun chez eux, Horace les voit rassemblés en imagination ; de là *plures aures* (v. 19).

2. Voir p. 271-273. — 3. v. 22.

tête grisonnante, tempérament frileux [1]. Et voici quelques détails moraux : nature chaude, irritable, prompte à se mettre en colère, prompte à s'apaiser. Une date enfin, l'âge du poète : il a eu quarante-quatre ans sous le consulat de Lollius et de Lepidus.

Cette date, est-elle celle même de l'épître et, par suite, celle de la publication du recueil tout entier? C'est une autre question, que nous examinerons dans l'appendice. Remarquons simplement qu'Horace ne pouvait mieux clore son recueil que par cet épilogue, où se retrouvent ses qualités de finesse spirituelle et d'aisance gracieuse. Après s'être adressé jusqu'alors à des correspondants particuliers, il s'adresse cette fois, comme il convenait, au public lui-même. Il se présente à lui sans vanterie, mais sans fausse honte, et semble attendre avec tranquillité son jugement. Remarquons aussi qu'en imaginant, pour parler au public, l'ingénieux détour de parler à son livre, il a créé une manière. Ovide, Martial, Boileau s'en souviendront et l'imiteront l'un après l'autre [2] : hommage discret, dont il se fût contenté.

1. v. 24 : *solibus aptum*, s'attachant au soleil (*aptus*, participe de l'inusité *apere*), à qui le soleil est nécessaire. C'est encore le meilleur sens. — *Solibus ustum*, correction de W. Herbst adoptée par L. Müller, serait une allusion au teint coloré du poète.

2. Ovid., *Trist*, I, 1 ; Martial, I, 3 ; II, 1 ; III, 2 ; IV, 89 ; Boileau, *Epître* 10.

CONCLUSION

Si l'on excepte les trois épîtres relatives aux ouvrages du poète et qui, littérairement, sont d'un intérêt secondaire, toutes les autres contiennent un enseignement pratique sur l'art de se conduire soit avec les grands, soit avec soi-même. Il semble d'abord, la majorité des hommes n'ayant pas l'occasion de vivre avec les grands, que le premier point ne puisse avoir qu'une portée restreinte. Et il est bien vrai qu'Horace s'adresse surtout à une élite, aux fils de famille, aux jeunes ambitieux d'alors qui ne reculaient pas, pour « arriver », devant les bassesses profitables. Mais dès qu'il s'agit d'ambitieux, la leçon s'applique à toutes les époques et s'étend plus loin qu'on ne pense. Chacun, ou presque chacun, sans vivre avec de très grands personnages, peut être amené à vivre avec de plus grands que soi. Chacun, dans la carrière plus ou moins brillante qu'il poursuit, peut être tenté par des ambitions plus ou moins hautes, avoir des convoitises et des appétits plus ou moins exigeants. Que nous aurions donc intérêt à méditer le précepte : *est modus in rebus*, et qu'il nous serait profitable, aussi, d'avoir devant les yeux la conduite même du poète ! car Horace ne s'est pas borné à nous donner un conseil de mesure, il l'a suivi pour son compte, et il a montré par ses actes comment, dans les circonstances difficiles de la vie,

on parvient à sortir d'embarras, sans rien sacrifier de sa dignité. Il a été souvent traité de courtisan : je me suis expliqué à ce sujet[1]. C'était n'avoir pas lu la septième épître; elle fait le plus grand honneur à son caractère, puisqu'il s'en dégage nettement cette conclusion, qu'il y a deux choses, surtout, que nous devons savoir jalousement défendre, si elles sont menacées : notre fierté et notre indépendance.

Quant à l'art de vivre avec soi, il est dominé par le même principe, dont la conduite avec les grands n'était qu'une application particulière. Il se résume d'un seul mot, la modération. C'est toujours le *est modus in rebus*. La formule *nil admirari*, sous son apparence plus philosophique, ne signifie pas autre chose. Ne s'étonner de rien, cela veut dire, en effet, ne s'attacher trop fortement à rien, ne se laisser aller ni à désirer ni à craindre, savoir se posséder, garder l'équilibre, éviter les excès. Horace n'avait encore que vingt-quatre ou vingt-cinq ans, que déjà il recommandait aux autres et mettait personnellement en pratique cette prudence et cette possession de soi. Belles vertus, qu'on ne trouve guère à cet âge, l'avouerai-je? qu'il n'est pas souhaitable de trouver seules à un âge, auquel ne messied pas un peu d'entrain et de fougue. C'est pourquoi elles conviennent mieux à la période des *Épîtres* qu'à celle des *Satires*. Mais Horace n'avait pas attendu d'avoir cessé d'être jeune, pour être parfaitement raisonnable et modéré. Sa morale apparaît dès le premier jour ce qu'elle sera jusqu'au dernier : *sibi constat*. Preuve évidente qu'elle sortait du fond même de son tempérament et que, sans l'aide d'Aristote, il l'eût encore atteinte. Plus tard, ce qui était chez lui un goût naturel se transforma en règle réfléchie; l'instinct devint un principe conscient. Et cette fois

1. Voir p. 156 et 274-277.

je reconnais que les philosophes y furent pour quelque chose. Ils lui fournirent la formule elle-même, τὸ μηδὲν θαυμάζειν, qui remonte à Démocrite ou même à Pythagore, et Aristote le confirma dans son opinion sur la nécessité de tenir le juste milieu. Il n'en reste pas moins qu'aucun moraliste ne s'est identifié comme lui avec sa morale et qu'il a été, par excellence, l'homme de la modération.

Que vaut cette morale? On lui adresse des reproches; on la juge médiocre, terne, vulgaire, sans idéal. Elle fait, dit-on, une vie tranquille et moyenne; elle ne fait pas une vie noble, grande et belle. — Cependant, qu'est-ce que ce précepte de se contenter de son sort, d'accepter sa condition et, pour cela, de se détacher des choses, sinon (je ne parle plus du stoïcisme[1]) le précepte même de Port-Royal : ne mettre son âme à rien? Et je sais bien que Port-Royal, quand il exhorte le chrétien à se détacher des choses, veut l'attacher davantage à Dieu et aux autres hommes en Dieu, et espère ainsi lui gagner le salut éternel; qu'Horace au contraire ne blâme l'attachement aux choses que comme un obstacle au bonheur individuel, égoïste, et cherche seulement le moyen d'être heureux ici-bas. Je sais aussi qu'Horace, quand il prie les dieux dans sa maison de campagne, leur demande ce qui est nécessaire à son existence matérielle, mais refuse de les implorer en ce qui concerne les biens de l'âme (car ces biens intérieurs, il se croit assuré de les acquérir sans le secours d'en haut), et que rien n'est donc plus éloigné de son esprit que la « grâce » selon Port-Royal. Toutefois, par moments, sa morale fait penser à une autre, plus élevée qu'elle-même, et c'est déjà un mérite.

Est-il même vrai qu'elle soit sans noblesse? Le

1. Voir p. 105-108.

mépris de l'argent, des honneurs, du pouvoir, des vaines agitations et des vains désirs, de tout ce qui éblouit l'esprit et trouble le cœur des hommes, n'est point d'une âme basse. Et peut-on dire aussi qu'elle soit sans vigueur? Que d'efforts n'exige pas la lutte contre notre nature, toujours portée à recevoir des choses une impression trop vive! Que d'efforts pour arriver à se posséder soi-même! Elle fait donc encore appel à l'énergie et n'est point seulement un pâle soleil d'hiver sans chaleur. Assurément elle ne conduira pas jusqu'à l'enthousiasme; le *nil admirari* s'y oppose; et il faut de l'enthousiasme pour certaines entreprises. Mais, au total, ces entreprises sont rares. Dans les autres, qui sont le grand nombre, l'homme ardent et exalté jugera mal, agira mal; il risquera d'être un fléau pour la société, qu'il sauverait en temps de crise. Horace prépare l'homme de tous les jours, non celui des occasions exceptionnelles.

En somme, sa morale n'est peut-être pas de tous les âges, elle n'est certainement pas de toutes les circonstances. Mais elle convient aux gens mûrs, à la moyenne de l'humanité, au train courant de la vie; cela suffit pour qu'elle ait son importance. Nous comprenons en outre qu'elle soit populaire; elle présente la médiocrité de fortune, qui est le sort de la plupart des hommes, comme devant être la loi de l'existence bonne et saine. Dès lors, il n'y a plus à se désespérer de l'humble condition où l'on est si souvent réduit, puisqu'on trouve en elle un motif de se résigner gaiement à ce que l'on a; elle relève une situation que la nécessité vous impose, et l'embellit jusqu'à en faire une sorte d'idéal. Et enfin, Horace nous offre l'exemple de sa propre vie. Ayant mis lui-même dans cette médiocrité toutes ses espérances et tous ses rêves, et, après l'avoir obtenue, ayant su s'y borner, sans vouloir ressembler à tant d'autres dont l'ambition grandit à

mesure que le succès leur vient, il a rencontré le bonheur. un bonheur complet : l'exemple est encourageant.

J'ajouterai qu'un des grands charmes du recueil tient justement à ce que l'on se sent en présence d'un homme heureux. Ce sentiment vous pénètre. Il peut y avoir des lectures plus fortifiantes, celles où se peint l'existence d'un homme aux prises avec la fortune contraire et obstiné à la vaincre; il n'y en a pas de plus agréable ni de plus reposante. Cette fin de la vie d'Horace, soit à Rome, au milieu d'amitiés délicates et parmi des jeunes gens qui lui sont attachés, soit surtout à la campagne, dans une retraite où il apprend à vieillir en acceptant les inconvénients de l'âge et en modérant de plus en plus ses passions, c'est vraiment la fin d'un sage; c'est un beau soir tranquille, dont la paix descend lentement, doucement, dans l'âme du lecteur.

APPENDICE CHRONOLOGIQUE [1]

J'ai dit ailleurs [2] combien il était difficile d'établir une chronologie des *Épîtres*, et j'ai dit aussi pourquoi j'avais ajourné jusqu'à la fin de l'étude générale le moment de tenter l'étude chronologique particulière. C'est que nous possédons, arrivés au terme, certaines indications qui nous manquaient au début. Nous connaissons à présent les états par lesquels ont passé l'âme et l'esprit d'Horace dans cette période décisive de sa vie; nous avons recueilli ses confidences, suivi la marche de sa pensée et de ses sentiments. A défaut de détails plus précis, les progrès de cette évolution nous fourniront encore d'utiles renseignements, pour classer les pièces entre elles ou les groupes de pièces entre eux, et déterminer si telle pièce ou tel groupe est antérieur ou postérieur à tel autre : seul résultat que, dans bien des cas, on puisse légitimement espérer. Or ces indications intérieures ont été trop souvent laissées de côté; on ne s'est guère attaché qu'aux témoignages du dehors et aux données de l'histoire. Pourtant, dans une recherche aussi obscure, doit-on négliger aucune chance de faire un peu plus de lumière?

1. Les travaux relatifs à la chronologie des *Épitres* sont extrêmement nombreux, tous les éditeurs ou commentateurs du poète se sont, naturellement, occupés plus ou moins de la question. Voir dans Martin Schanz, *Geschichte der römisch. Litter.*[2], IIer Teil, Ire Hälfte, p. 151 (*Handbuch herausgegeben von* Iwan von Müller, t. VIII) l'indication des plus récentes études spéciales.
2. Voir p. 32-33.

I

Épitre 1. — L'épître 1 est précisément une de celles où, en l'absence de tout indice chronologique, la connaissance intime des sentiments du poète va beaucoup nous servir. Les critiques la considèrent d'habitude comme une des plus récentes, sinon la plus récente, du recueil (Franke, Kiessling, Orelli-Mewes, Gaebel, Müller). Elle aurait été composée avec la 20e, lors de la publication, la dernière ou l'avant-dernière, et composée expressément pour servir de prologue à l'ensemble, de même que la 20e lui sert d'épilogue. Je ne suis pas de cet avis. Qu'elle fasse office de prologue, personne ne le conteste; elle a bien les caractères d'un préambule. Elle n'annonce pas évidemment tout ce qui formera la matière des épîtres; mais elle sert d'introduction à ce qui en sera la partie la plus importante : les efforts d'Horace pour se consacrer à la philosophie et passer de l'épicurisme léger des *Odes* à l'étude austère de la sagesse; l'indication d'un changement aussi complet dans sa vie et dans son œuvre avait sa place marquée en tête du recueil. Mais cela veut-il dire que la pièce n'a pu être écrite qu'après toutes les autres? J'en tirerai pour ma part une conclusion opposée. Je me figure malaisément Horace obligé de se remettre, au moment de la publication, dans l'état d'esprit où il était quatre ou cinq ans plus tôt, pour peindre les débuts d'une conversion, qui est achevée quand il l'annonce; et il est bien plus naturel d'admettre qu'à Mécène, son ami, son confident, il communique sa grave résolution dans l'instant même où il l'a prise.

L'erreur vient de ce qu'on s'imagine que la dédicace a seulement pour but d'ouvrir le recueil des *Épîtres*, comme celui des *Satires* ou des *Épodes* ou des *Odes*, par une pièce adressée à Mécène, alors qu'en réalité la pièce s'adresserait au public. En d'autres termes, on ne tient pas compte des circonstances très particulières qui ont accompagné la composition de la lettre, qui font que c'est pour Mécène qu'elle est écrite, pour lui d'abord et avant tous, et qu'Horace serait donc ridicule, s'il lui présentait comme neuf ce qui est vieux de plusieurs années. Car à l'époque de l'épître 1, il se

donne comme n'ayant pas dépassé la première étape de sa conversion ; il est encore un néophyte, inquiet, faible, inconstant. L'épître ne peut être postérieure à celles où se marque un progrès décisif dans son évolution morale, et je ne dis pas seulement à l'épître 16 où il atteint presque les hauteurs de la sagesse stoïcienne, mais même à l'épître 14 où il se déclare déjà guéri de son instabilité et en possession de la *constantia*. Je vais plus loin : elle me paraît, à cause de son contenu, une des plus anciennes du recueil (non la plus ancienne cependant ; voir plus bas p. 363). Il en découle cette conséquence que, à l'encontre de l'opinion de Franke, de Kiessling et d'autres, elle n'a pas été conçue à l'origine dans le dessein de servir de prologue. C'est seulement sur le point de publier son ouvrage, qu'Horace l'aura choisie pour la mettre en tête : elle était effectivement une des premières par la date ; elle était dédiée à Mécène ; enfin et surtout, elle était celle qui par sa matière convenait le mieux à cette place.

Épitre 2. — A l'inverse, l'épître 2 me semble relativement récente. Horace s'y fait professeur de morale, presque directeur de conscience. Ce rôle déplaisait à sa nature ; il n'a dû y venir qu'assez tard, quand il se fut affermi lui-même dans la sagesse. Il fallait qu'il eût reconnu pour son compte les immenses avantages de l'étude philosophique, avant de songer à en prêcher la nécessité à ses jeunes amis et de les exhorter à se convertir à leur tour. L'épître 2 est donc postérieure, non seulement à l'épître 1 (cela va de soi), mais aussi à une pièce comme l'épître 8, qui trahit encore de la part du nouveau philosophe des incertitudes, des défaillances, un insuffisant empire sur son âme.

M. Lejay cependant la reporte très haut, jusqu'à l'année 26 ; elle serait alors de beaucoup la plus ancienne de toutes, ce qui est manifestement impossible. S'il en juge ainsi, ne serait-ce pas pour avoir attaché trop d'importance au terme *puer*, par lequel Horace désigne le jeune Lollius (v. 68) ? Son raisonnement, dont il ne donne que la conclusion, peut se restituer de la façon suivante : La *pueritia* cesse, à Rome, avec la prise de la toge virile, autour de la dix-septième année ; Lollius n'a donc pas plus de seize ou dix-sept ans, quand Horace lui écrit. A quelle date corres-

pond cet âge? Dans l'épître 18, qui lui est encore adressée selon toute vraisemblance, il est dit (v. 55) avoir pris part, étant *puer*, à la guerre des Cantabres sous le commandement d'Auguste. Or Auguste ne dirigea en personne la guerre d'Espagne que dans les années 26 et 25. Comme Lollius a dû partir pour l'expédition à la fin de sa *pueritia*, et que c'est avant de faire ses premières armes qu'il s'exerçait chez le rhéteur aux déclamations dont nous parle l'épître 2, il s'ensuit que cette épître 2 se place au plus tard en l'année 26. — Mais faut-il prendre à la lettre et dans son sens légal le mot *puer*? C'est plus que douteux. Les Romains l'employaient souvent avec une assez grande imprécision. Dans les *Odes* (I, 9, 16; IV, 1, 15) il désigne l'âge tendre de l'amour, qui peut être tout de même la vingtième année. Voici des exemples plus décisifs : Octave, âgé de dix-neuf ans, est appelé *puer* par Cicéron (*ad Fam.* 12, 25 ; 10, 28; *ad Attic.* 16, 15). Horace, de son côté, applique l'expression à Tibère qui avait vingt-huit ans et à Drusus qui en avait vingt-quatre (*pueros Nerones*, Carm. IV, 4, 28) et, par le vieux jurisconsulte Trébatius, se la fait appliquer à lui-même, bien qu'il ait quelque trente-cinq ans (Sat. II, 1, 60). Remarquez que dans les trois cas il s'agit de rapports entre personnes très différentes par l'âge et la situation, Cicéron et Octave, Auguste et ses beaux-fils, Trébatius et Horace, et que le mot *puer* devient ainsi, avec une nuance légèrement protectrice, un terme d'affection d'un plus âgé à un plus jeune (de même que le mot *pater* marque la déférence et le respect d'un plus jeune pour un plus âgé). Or tel est bien aussi le cas de l'épître 2. Horace, qui a sur Lollius la double supériorité de l'âge et de l'expérience, lui adresse, en même temps que des remontrances, des exhortations quasi paternelles et se permet de le traiter un peu en enfant. De là les vers : *nunc adbibe puro Pectore verba puer, nunc te melioribus offer* (v. 67-68). *Puer* (=*dum puer es*) est synonyme de *adulescens*. Lollius est *puer*, en opposition avec Horace et avec les *meliores*, c.-à.-d. les philosophes, les sages, les gens mûrs au moins et grisonnants [1]. Il n'y a donc rien à tirer de l'expres-

1. *Melioribus* du v. 68 est un masculin, non un neutre; cf. Ep. I, 1, 48 *meliori credere non vis ?*

sion, pour ce qui est de fixer l'âge exact du destinataire.

Mais alors quand se placent et la campagne de Lollius contre les Cantabres et ses déclamations chez le rhéteur? Il se peut très bien que le terme *puer* de l'épître 18 n'ait pas davantage une signification rigoureuse, et que Lollius ait eu plus de dix-sept ans au moment de son départ pour l'Espagne, ce qui aurait été plus conforme à la règle. Ou encore, si Auguste, très ami du père, a emmené le fils par faveur dans sa cohorte, rien n'empêche de supposer que ce soit à son retour que celui-ci ait continué, si la campagne était venue l'interrompre, ou commencé, s'il ne l'avait pas encore abordé, son apprentissage de l'éloquence. Il est certain que le ton de l'épître et la nature des enseignements donnés par Horace sont beaucoup plus en rapport avec l'âge d'un jeune homme qu'avec celui d'un enfant. Le poète s'adresse à quelqu'un qui va entrer dans la vie et sera bientôt son maître. Pour cette raison l'époque de la lettre ne doit pas être reportée trop haut. Comme c'est le résultat auquel nous étions déjà arrivés, en nous plaçant au point de vue, non pas du destinataire, mais d'Horace lui-même, j'en conclurai que l'épître 2 est évidemment antérieure à l'épître 18, où Lollius, sorti des mains du rhéteur, fait choix d'un patron et recherche une carrière, mais qu'il faut néanmoins l'en rapprocher et la situer dans une année voisine.

Épitre 3. — La date est donnée par les allusions à la campagne de Tibère en l'an 20, quand Auguste envoya son beau-fils installer Tigrane sur le trône d'Arménie. L'expédition prit la voie de terre, passa par la Macédoine et la Thrace et franchit l'Hellespont, pour entrer en Asie. Comme l'épître mentionne justement la Macédoine et la Thrace et parle en outre de l'Hèbre enchaîné par les glaces (v. 3), elle est donc écrite au début de la campagne et pendant l'hiver, c'est-à-dire en janvier-mars de l'an 20 ou, au plus tôt, en décembre de l'an 21.

Épitre 4. — L'épître est antérieure à l'année 19, date de la mort de Tibulle (cf. Cartault, *Tibulle*, p. 3-4). De combien de temps? M. Cartault, s'occupant des circonstances de la vie de Tibulle qui ont pu décider Horace à écrire au jeune poète, donne comme date vraisemblable de la composition de l'épître les années 24-23. En me fondant sur l'analyse de

la lettre elle-même et l'étude des sentiments qu'y exprime l'auteur, j'arrive à une date analogue. Car si la « saillie assez brutale » du dernier vers *Epicuri de grege porcum* s'explique par les raisons spéciales que j'ai indiquées dans mon texte, il n'en est pas moins vrai que, plus avancé dans sa conversion philosophique, à l'époque des épîtres 6 et 16, même pour rire et plaisanter, il ne se la fût sans doute pas permise. — J'ajoute qu'il essaie d'arracher son ami chagrin à la solitude des champs et des bois, et de le ramener à la ville. Quand il eut lui-même conçu pour la campagne l'affection grandissante et presque exclusive que manifestent les épîtres 10, 14 et 16, croit-on qu'il aurait encore recommandé, comme moyen de guérison, le retour à Rome et l'agitation de la vie mondaine ? Il y a là une disposition d'esprit qui ne paraît guère convenir qu'au premier temps des *Épîtres*. Ceux qui tirent argument de la tristesse de Tibulle pour y voir un indice que la lettre est de la dernière année de sa vie (Kiessling[2], p. 36), ne se rendent pas compte de la véritable nature du poète qui a dû *toujours* être un mélancolique (cf. plus haut p. 86-88). — Enfin le vers 1 fait allusion aux *Satires* et à la façon impartiale dont Tibulle les juge. Le second livre des *Satires* ayant paru en 29 (cf. Cartault, *Satires d'Horace*, p. 54), si l'épître 4 est des derniers temps de la vie de Tibulle, on ne comprend pas bien pourquoi Horace serait revenu sur une œuvre publiée depuis huit ou neuf ans et sur les jugements qu'elle a provoqués, alors que dans l'intervalle les *Odes* ont vu le jour et qu'il était plus naturel de les mentionner. — Je place donc l'épître 4 aux environs de l'épître 1. Si elle a précédé l'annonce de la conversion, c'est de peu : elle parle déjà des méditations nécessaires au sage et à l'homme de bien (v. 5). Si elle l'a suivie, c'est de peu également : l'annonce de la conversion n'a pas entraîné du premier coup la conversion définitive; l'auteur s'amuse à remuer les souvenirs encore récents de son passé épicurien.

Épitre 5. — La lettre fournit les renseignements suivants : le vin que boira Torquatus, au dîner où il est invité, a été mis dans les *cadi*, amphores cachetées qui servaient de tonneaux, sous le second consulat de Taurus; le repas est donné à propos de l'anniversaire de César, la veille au

soir (*supremo sole*) et se prolongera pendant une nuit d'été. — De quel César est-il question? Du dictateur? Il était né le 12 juillet (*a. d. IV Id. Iul.*), et l'expression *aestiva nox* conviendrait bien à un anniversaire fêté en cette saison. Mais 1° Horace, quand il dit *Caesar* tout court, désigne toujours Octave ou Auguste et non Jules César, sauf Carm. I, 2, 44 et Sat. I, 9, 18, où la confusion n'est pas possible, (= 31 fois sur 33). — 2° La fête anniversaire du dictateur fut instituée par décret des triumvirs le 1er janvier 42 (Dio, XLVII, 18) : mais il ne semble pas qu'on ait continué à la célébrer après la bataille d'Actium. — 3° Attendre le coucher du soleil au mois de juillet, pour se mettre à table, eût été tout à fait singulier (la *cena* commençait, selon notre manière de compter, à quatre ou cinq heures de l'après-midi au plus tard). — C'est donc de l'anniversaire d'Auguste qu'il s'agit. Celui-ci tombait le 23 septembre (*a. d. IX Kal. Octobr.*) et se célébrait régulièrement depuis l'année 30 (Dio, LI, 19 et LIV, 34). On a prétendu alors que les mots *aestiva nox* ne pouvaient pas s'appliquer à la fin de septembre. Mais Horace ne vise pas à la précision scientifique; il lui suffit que Septembre soit encore très chaud à Rome (et il l'est, d'une chaleur parfois même insupportable), pour que l'épithète *aestiva* lui paraisse justifiée (c'est l'impression que lui laisse cette saison, toutes les fois qu'il en parle : cf. Ep. I, 7, 5; 16, 16, et Sat. II, 6, 18-19). Voir aussi dans Virgile, *Georg.* I, 312, à propos de l'automne : *ubi iam breviorque dies et mollior aestas.*

Ainsi le jour est à peu près certainement établi : la lettre a été écrite le 22 septembre. L'année est plus incertaine. Le second consulat de Taurus étant de l'an 26, l'épître est postérieure à cette date. Comme d'autre part les vins d'Italie ne sont pas buvables tout de suite, celui qu'Horace offre à Torquatus doit avoir attendu quelques années dans les amphores. Combien d'années? C'est ici qu'est la difficulté. On admet généralement qu'il faut compter cinq ou six ans d'intervalle entre la mise en fût des vins italiens et le moment de les boire. On se fonde sur le témoignage de Galien (Athénée I, p. 26), qui déclare qu'aucun d'eux ne peut être bu (ἐπιτήδειον πίνεσθαι) avant la cinquième année. L'épître serait donc de l'an 21 ou de l'an 20. On précise davantage; l'anniversaire

d'Auguste ayant été brillamment fêté, l'an 20, avec des courses et des chars (Dio, LIV, 8), c'est en fin de compte à cette dernière date qu'on rapporte la lettre. — Mais 1° les informations de Galien sont suspectes; il prétend que le vin de la Sabine est imbuvable, s'il n'a pas au moins sept ans (Athén. I, p. 27); et cependant Horace lui-même donne comme très agréable un vin de quatre ans, voire de deux (*quadrimum merum* Carm. I, 9, 7; *bimum merum* Carm. I, 19, 15). — 2° On dira que dans l'épître il s'agit d'un anniversaire, pour lequel on se met en frais; mais dans les deux odes il s'agit et d'encourager Thaliarque à jouir de la vie, et d'offrir un sacrifice à Vénus pour obtenir l'amour de la belle Glycère; ce sont aussi des occasions de bien faire les choses. — 3° On n'a pas assez remarqué que le grand luxe du repas d'Horace sera la propreté de la table et du service (v. 7 et 22-24), comme le grand charme en sera les conversations longuement échangées au cours de la nuit tiède. Quant au vin et aux mets, bien que ce soit la veille de la fête de César, ils seront simples, très simples, médiocres même, et Torquatus est prié, s'il a mieux chez lui (ce qui n'est pas douteux), de le faire venir : *si melius quid habes, arcesse* v. 6. Mettons qu'il y ait une exagération plaisante dans cette affectation de simplicité : il reste que le vin offert laisse à désirer. Comme d'ailleurs, sans être lui-même d'un grand crû, il sort d'un terroir proche de la région des vins renommés (Sinuesse touchait à l'*ager Falernus*), il faut donc qu'il n'ait pas eu le temps de prendre toute sa qualité et de « se faire », c'est-à-dire qu'il soit servi sur la table encore jeune, à une date qui ne soit pas bien éloignée du second consulat de Taurus. — 4° Horace ne dit pas que l'anniversaire sera célébré avec un éclat exceptionnel, et sa lettre peut avoir été aussi bien écrite à la veille d'un anniversaire ordinaire. Ce qui importe, ce n'est pas que la fête du lendemain soit brillante; c'est que le lendemain il y ait fête, que les tribunaux soient fermés, que Torquatus l'avocat puisse dormir toute la grasse matinée et, en attendant, consente à sacrifier la nuit, qui vient, au plaisir de boire et de causer avec son ami.

Pour toutes ces raisons, il n'est nullement sûr qu'on doive placer l'épître aussi bas qu'on le fait d'habitude. D'autre

part. étant donné son contenu et les traces d'épicurisme qui s'y trouvent encore, je la croirais volontiers, comme l'épitre 4, assez voisine des débuts de la conversion.

Épitre 6. — En revanche l'épitre 6 ne peut appartenir au temps où Horace fait encore son apprentissage de la sagesse. Ses sentiments se sont transformés en idées et ses idées condensées en doctrine. Il a maintenant un système : *nil admirari* ; il s'appuie sur une théorie philosophique. Tout cela suppose d'assez longues réflexions, un délai pour les mûrir. Cependant nous remarquerons qu'il n'impose pas son opinion, qu'il laisse, au moins en apparence, chacun libre d'agir à sa guise. Quelle que soit l'ironie de la seconde partie de l'épitre, il garde des ménagements pour le destinataire et une crainte de paraitre dogmatique et prêcheur, qu'il n'aura plus au même degré dans la suite.

La lettre elle-même ne nous fournit pas le renseignement précis que nous voudrions. L'allusion du vers 26 au portique d'Agrippa, la seule que nous trouvions, nous apprend seulement que l'épitre est postérieure à 25, date de l'érection du portique ; mais de combien postérieure, c'est ce qu'il nous faudrait savoir. En l'absence d'autre indication historique, nous ne nous tromperons pas beaucoup, si nous plaçons la pièce à mi-chemin entre l'épitre 1, qui marque l'entrée du poète dans les voies nouvelles, et l'épitre 16, qui est le couronnement de ses efforts. Nous la rattacherons à un groupe distinct de celui des lettres 1, 4, 5, mais antérieur au groupe des lettres 2, 3, 10, 16, où Horace apporte décidément quelque chose de plus : une ardeur et une passion étonnantes pour recommander, à quiconque veut bien vivre (*recte vivere*, v. 29), l'application de ses principes.

Épitre 7. — Aucune donnée positive ne permet de dater cette épitre. Nous pouvons simplement affirmer qu'elle est écrite au mois de septembre (v. 2 sqq.) : l'année elle-même nous échappe. On a essayé de mettre la lettre en rapport avec l'épitre 15, à cause des vers 10-11 : *Quodsi bruma nives Albanis illinet agris, Ad mare descendet vates tuus*. L'épitre 15 parle en effet d'un projet de voyage en hiver, sur la côte de Salerne ou de Vélie, pour raisons de santé : c'était en l'année 23. Mais il ne peut s'agir dans les deux cas du même voyage. Horace ne dit point dans l'épitre 7 qu'il est

malade, comme au temps de l'épître 15 ; il dit seulement qu'il craint de l'être (*aegrotare timenti* opposé à *aegro*, v. 4). D'ailleurs cette crainte qu'il exprime est surtout une manière de se dérober aux instances de Mécène. Enfin, en dehors de la région de Pæstum, il y avait bien d'autres lieux, dans l'Italie méridionale, où il pouvait se rendre ; il y avait Tarente notamment, la molle Tarente, qu'il visitait souvent, qu'il a célébrée toujours et dans notre épître 7 elle-même (v. 45). C'est peut-être bien là, après avoir essayé pour une fois — une fois n'est pas coutume — de Salerne ou de Vélie, qu'il a l'intention de retourner, quand il écrit à Mécène.

La seule chose à retenir des vers 10 et 11, c'est qu'il ne faisait pas encore de difficulté à cette époque, pour s'éloigner de sa campagne, au moins l'hiver. Or la remarque est importante, car bientôt il n'en sera plus ainsi ; un moment viendra où il ne pourra plus la quitter qu'à regret ; à l'époque de l'épître 10 (v. 15), il semble qu'il songe à y passer, ou qu'il y passe effectivement, même les hivers. Nous voilà donc en droit de situer notre épître 7 avant toutes celles où il se prend pour sa villa d'une affection croissante, c'est-à-dire avant les lettres 10, 14 et 16, desquelles résulte qu'il fait dans la Sabine des séjours de plus en plus prolongés.

Épitre 8. — L'épître nous fournit les indications suivantes : 1° Elle a été écrite en été (v. 5 *aestus* et v. 6 *non quia longinquis armentum aegrotet in agris*, allusion à la transhumance ou habitude de mener les troupeaux dans les pâturages des montagnes pendant la saison des chaleurs). M. Lejay recule l'époque de la composition jusqu'à l'automne, sans doute à cause de *vites* du v. 5 ; mais les dégâts causés aux vignes par la grêle se produisent surtout dans les mois orageux (juin, juillet, août). — 2° Albinovanus Celsus est dit secrétaire particulier de Néron ; il fait partie de sa *cohors* (v. 2). Nous sommes vers le temps de l'expédition de Tibère en Arménie, aux environs de l'année 20. S'agit-il de l'année 20 elle-même, et l'expédition est-elle commencée ? On l'admet généralement, et comme l'épître 3 à Julius Florus est de l'hiver 21-20, l'épître 8, qui date des mois d'été, lui serait postérieure et appartiendrait en définitive à l'été de l'an 20, quand Tibère avait déjà gagné l'Asie. On précise encore. En se fondant sur le verbe

refer (v. 2), on suppose qu'elle serait une réponse à une lettre de Celsus, mécontent de certains conseils qu'Horace lui avait fait donner par Florus dans l'épître 3 (v. 15 sqq.).

Je suis d'une opinion différente. Rien ne prouve que l'épître 8 soit une réplique d'Horace à Celsus ; le verbe *refer* n'a pas nécessairement le sens qu'on lui attribue (voir l'interprétation du mot p. 243-244). Rien ne prouve non plus que l'épître soit nécessairement de l'an 20. En somme, que nous apprend cette lettre? Qu'Horace écrit à Celsus pour lui donner de ses nouvelles et lui en demander des siennes. Ils sont donc éloignés l'un de l'autre ; mais pourquoi Celsus serait-il en Asie? Il suffit qu'il soit à Rome et Horace dans la Sabine. Le vers 12, où il est question de Tibur, semble indiquer précisément que c'est de sa maison de campagne que le poète écrit à son ami : ce qui d'ailleurs, en soi et même sans l'allusion du vers 12, serait vraisemblable, puisque nous sommes aux mois chauds de l'année et que la pièce mentionne quelques-unes des préoccupations du propriétaire rural. L'épître nous dit encore que Celsus est déjà choisi comme compagnon et même comme secrétaire du prince (v. 2), qu'il est aussi en rapports avec les autres jeunes gens de la *cohors* (v. 13-14). Mais nous ne savons pas combien de temps ont duré les préparatifs de l'expédition, ni de combien la formation de l'état-major a précédé le départ des troupes. Pour une campagne aussi lointaine, il est clair que les préparatifs ont dû être assez longs ; on n'a pu se mettre en route du jour au lendemain. Enfin on a l'impression, par les derniers vers de la lettre, que la nomination de Celsus est récente. Celsus est encore enivré de cette marque de faveur, comme quelqu'un qui n'a pas eu le temps de s'y habituer. Le conseil de savoir supporter sa fortune et de ne pas se rendre odieux à son entourage, vient à l'heure convenable, au début, au moment des premières bouffées de l'orgueil. Bref, il n'est pas impossible que l'épître soit de l'été de l'an 21.

Et dès lors que la chose n'est pas impossible, elle doit être acceptée ; car dans la partie de la lettre où il parle de lui-même (v. 3), Horace se dépeint mécontent, triste, d'humeur instable, et l'on a peine à s'expliquer ce malaise moral, si la lettre est tout à fait contemporaine des épî-

tres 10, 14, 16, qui témoignent au contraire une si grande possession de soi et même une si belle sérénité. Puisque le poète s'y reconnaît encore plus mobile que les vents *ventosus* (v. 12), on peut affirmer que l'épître 8 est antérieure notamment à la pièce 14, où il se déclare guéri de l'inconstance (*me constare mihi scis*, v. 16). En somme, tout ce qui l'éloignera du groupe que j'ai cité (ép. 10, 14, 16), ne fera que donner plus de vraisemblance à l'évolution des sentiments d'Horace et disposer ses divers états d'âme dans une suite plus naturelle.

Épitre 9.— Cette lettre de recommandation se rapporte, comme la précédente, à l'époque où Tibère, préparant son expédition d'Arménie, constituait sa *cohors*. Horace demande au jeune prince d'y admettre Septimius : *scribe tui gregis hunc* (v. 13). Nous placerons donc la pièce dans l'été ou l'automne de l'an 21.

Épitre 10. — Kiessling[2] (p. 76) la croit de la même année que l'épître 7 : à tort, semble-t-il. Car dans l'épître 7 Horace annonce son intention de quitter sa campagne à la première chute des neiges et de descendre au bord de la mer (v. 10-11). Au vers 15 de l'épître 10, il vante la tiédeur des hivers que l'on peut passer, sinon dans la Sabine, du moins dans sa villa bien abritée. Ses dispositions ont changé ; la date ne peut être la même. Qu'est-il arrivé ? Après être allé souvent passer la mauvaise saison à Salerne, à Tarente ou dans quelque autre port du midi, Horace s'est aperçu qu'on pouvait rester chez soi l'hiver et y vivre très agréablement. C'est une découverte d'homme plus âgé, qui aime davantage ses aises et craint de se déplacer, qui aime aussi davantage la campagne. Toute l'épître 10 trahit cet amour de la nature, école de vérité et de liberté. Dans la série des lettres que nous classons les unes par rapport aux autres, elle doit, selon toute vraisemblance, prendre rang assez bas.

Épitre 11. — J'ai indiqué, dans l'étude particulière consacrée à l'épître 11, comment il fallait, à mon avis, interpréter cette pièce. Si l'on y voit, comme on fait d'ordinaire, la trace des efforts d'Horace pour trouver son équilibre moral, il faudra évidemment la rattacher à la crise de l'été de l'an 21 que nous a révélée l'épître 8 (mais non l'épître 7, quoi que prétendent Kiessling[2], p. 58 et 84 et M. Lejay, *éd.*

petit in-16, p. 481). Si au contraire, comme je crois, Horace est alors en possession de la tranquillité intérieure, c'est dans le groupe des lettres, d'où se dégage une semblable impression de calme et de paix, qu'elle se placera tout naturellement. Il faut la rapprocher des lettres 10, 14 et 16.

Épitre 12. — La date semble d'abord bien déterminée par les renseignements des vers 26 et 27, qui mentionnent la campagne de Tibère en Arménie et la soumission de Phraate, le roi des Parthes. C'est en l'an 20 que ces deux événements eurent lieu. Les vers 28-29 prouvent, d'autre part, qu'Horace écrit à Iccius au commencement de l'été, à l'époque des moissons. Mais il est dit que pour cette chronologie des *Épitres* nous n'atteindrons presque jamais à la certitude : un dernier renseignement vient soulever une difficulté. Il est question, en effet, au vers 26 de la défaite des Cantabres par Agrippa. Or d'après Dion (LIV, 11) la guerre d'Espagne ne fut vraiment terminée qu'en 19. Non qu'il soit impossible, contrairement à l'opinion de L. Müller, de croire une épitre du 1er livre postérieure à l'an 20, et nous le verrons plus bas. Mais comment admettre que l'enthousiasme avec lequel Horace applaudit aux succès d'Auguste et de Tibère en Orient, se manifeste un an après que ces succès ont été remportés? La lettre est écrite, on le sent, sous le coup des événements. Et d'ailleurs, si les nouvelles sont anciennes, il n'y a plus de raison pour annoncer à Iccius ce que celui-ci peut déjà savoir. Faut-il donc supposer que Dion Cassius s'est trompé? ou peut-être qu'Horace, désireux d'apprendre à l'intendant d'Agrippa ce qui l'intéresse le plus, les exploits de son maître, ait, sur la foi des premiers avantages, escompté un peu prématurément la soumission définitive des Cantabres, qui devait encore se faire attendre? Quoi qu'il en soit, une obscurité subsiste.

Épitre 13. — Le point de départ de la discussion doit être le sens à donner aux mots *signata volumina* du vers 2. Je renvoie le lecteur à l'étude de la pièce, où j'ai traité la question (p. 310-311). Les *signata volumina* ne peuvent pas désigner autre chose que les trois premiers livres d'*Odes* sur le point de paraître, et dont Horace a réservé la primeur à Auguste. Tout revient à savoir quand ces trois premiers livres ont été publiés. Il est possible de le dire avec assez de

précision. L'ode III, 14 annonçant le retour d'Auguste vainqueur des Cantabres, la publication est postérieure à cette date, c'est-à-dire à la fin de l'an 24. L'ode I, 12 célébrant Marcellus le neveu d'Auguste et l'espoir de l'empire, la publication est antérieure à la mort du jeune homme, qui survint dans la seconde moitié de l'an 23. C'est donc dans la première moitié de 23, très probablement, que le recueil a vu le jour et que l'envoi en fut fait à Auguste. Le prince se trouvait alors, non à Rome, mais en Campanie où, pour se remettre de la grave maladie qui avait failli l'emporter, il était allé passer la fin de l'hiver et le printemps (voir p.312). Il était rentré à Rome pour le milieu de juin, puisque à ce moment il abdiqua le consulat sur le mont Albain et se substitua L. Sestius, ancien ami de Brutus (Dio, LIII, 32). Et ceci encore nous prouve que le voyage de Vinnius Asella, le porteur de l'épître 13, ne peut se placer plus tard que nous ne l'avons dit.

Épitre 14. — Puisque nous ne savons pas en quelle année au juste est mort Q. Ælius Lamia dont la perte est déplorée ici (v. 7), nous devons nous borner à rapprocher l'épître 14 de celles qui lui ressemblent par l'inspiration générale. Dès lors il est tout naturel de la ranger à côté de l'épître 10, pour l'amour passionné des champs dont elle porte témoignage, et de l'épître 16, pour l'apaisement, le calme, le contentement de soi qu'elle manifeste à un si haut degré. Elle se classe ainsi parmi les dernières.

Épitre 15. — Si, comme le veut L. Müller, les derniers vers 42-46 font allusion à un fait précis, une aubaine réellement survenue à Horace sous la forme d'un cadeau de l'empereur qui voulait remercier le poète de l'envoi de ses trois livres d'*Odes*, la question de la date est tranchée du même coup. L'épître 15 est en rapport avec l'épître 13 ; elle lui a succédé de peu ; elle est, par conséquent, de l'hiver ou du printemps de l'an 23. Mais, sans recourir à ce qui n'est qu'une hypothèse, on peut arriver à la même conclusion. Il est question (v. 3 sqq.) d'Antonius Musa et de la vogue obtenue par son traitement hydrothérapique, à la suite de la guérison d'Auguste. Or cette vogue ne dura qu'une saison : Musa ne put sauver Marcellus, qui mourut quelques mois plus tard (Dio, LIII, 30). Selon la remarque de M. Lejay (p. 508),

la lettre doit avoir précédé la mort de Marcellus, « qui aurait rendu inconvenantes les plaisanteries des vers 3 et suivants ». Nous sommes donc ramenés aux six premiers mois de 23, au début même de l'année, puisque Horace fait des projets pour l'hiver. Non seulement l'épître est antérieure à l'épître 7 (j'ai indiqué p. 353 que le voyage projeté n'a rien à voir avec celui qu'annonce l'épître à Mécène), mais elle est encore une des plus anciennes du recueil. Et c'est bien ce que confirme l'aspect extérieur de la pièce, la forme elle-même, qui semble, avec ses longues parenthèses, une imitation de la manière de Lucilius.

Épitre 16. — Une fois de plus nous manquons de tout appui extérieur pour la détermination de la date. C'est du contenu seul de la pièce, des idées et des sentiments exprimés que nous pouvons espérer tirer quelque secours. Mais il se trouve que sentiments et idées parlent assez haut, assez clair, pour nous permettre de considérer cette pièce, abstraction faite de la 20e qui n'est qu'un épilogue, comme étant très probablement la dernière en date des épîtres du premier livre. Jamais Horace n'est allé plus loin dans les voies de la sagesse, jamais il n'a proclamé une morale plus élevée. Le dialogue entre Bacchus et Penthée est d'une grandeur toute stoïcienne, et la lettre entière donne l'impression d'être un terme : l'aboutissement des efforts du poète dans cette recherche de la perfection intérieure, à laquelle il tendait depuis l'épître 1. — La saison de l'année est sans doute le mois de septembre (v. 16).

Épitres 17 et 18. — Il faut les rapprocher l'une de l'autre ; l'inspiration est commune, le sujet est le même, les préceptes généraux sont semblables. Cette similitude a même fait croire parfois que les deux lettres adressées, l'une à Scæva, l'autre à Lollius, n'en formaient qu'une ; et des scolies donnent Scæva comme s'appelant Lollius Scæva. A tort, bien entendu ; mais l'erreur est significative. Or l'épître 18 est datée par le vers 56, qui mentionne la remise à Auguste des étendards enlevés jadis à Crassus et à Antoine par les Parthes. Cette restitution eut lieu en l'an 20, avant le 12 mai, jour où furent déposées provisoirement les enseignes dans le sanctuaire de Mars Vengeur élevé à cette occasion sur le Capitole (Mommsen CIL. I, p. 393).

L'épître 17 doit donc être rapportée à une époque voisine.

Épitre 19. — On range souvent cette lettre parmi les dernières (Franke, Kiessling, Orelli-Mewes). C'est tout le contraire qui me paraît la vérité, et je la range sans hésiter parmi les plus anciennes. L'œuvre lyrique d'Horace, à ce moment, est très discutée; il a, parmi les tenants de la vieille littérature et dans les cercles de grammairiens, des adversaires résolus. C'est la publication des trois livres d'*Odes* qui a soulevé ces attaques; et à ce propos, des *Odes* on est remonté aux *Épodes*. Imitateur des poètes Lesbiens ou d'Archiloque, on lui reproche de n'être toujours qu'un imitateur. Il relève l'accusation et dans l'épître 19 la renvoie à ceux qui la lui lancent. Mais a-t-il attendu plusieurs années pour se défendre? Ce n'est ni dans l'ordre naturel des choses ni dans le caractère d'Horace, dont le sang est vif et la tête chaude. C'est au moment même qu'il a dû répondre. — Et il répond par une épître qui est encore une satire. Elle rappelle la Satire I, 10. La situation est analogue. Fort des protecteurs sur lesquels il s'appuie, Horace ne ménage point les sarcasmes à ses ennemis. Il ne pratique pas encore le détachement philosophique du sage qui ne s'étonne de rien : le *nil admirari* ne viendra qu'un peu plus tard, et aussi le ton apaisé, l'ironie souriante, qui est le ton du genre épistolaire. Forme et fond, tout indique que l'épître 19 devrait figurer en tête du recueil.

Mais alors pourquoi Horace lui-même l'a-t-il placée à la fin? Parce qu'il s'y adresse à Mécène et que, ne pouvant la mettre la première (elle n'a pas, comme l'épître 1, les caractères d'un prologue), il a préféré qu'elle fût la dernière (l'épître 20, à vrai dire, ne compte pas ; elle est à part). De la sorte, le livre s'ouvrait et se fermait par une pièce adressée à Mécène. Le poète avait déjà rendu à son ami pareil hommage dans le recueil des *Odes*. Peut-être tenait-il d'autant plus à le lui rendre dans celui-ci, qu'un nuage avait failli s'étendre un jour sur leur amitié (épître 7, après la composition de l'épître 19), et qu'il voulait montrer, au moment de la publication, que le nuage était entièrement dissipé [1].

Épitre 20. — Cette épître étant l'épilogue, quelque chose

1. Remarquer aussi qu'il y a deux épîtres à Mécène, deux épîtres à Lollius, et que Mécène et Lollius sont les seuls correspondants auxquels

comme la *subscriptio* ou la signature de l'auteur au bas de son œuvre, tout porte à croire qu'elle a été composée la dernière. Quand cela? Kiessling admet, avec bien d'autres, que la date est donnée par les trois vers de la fin (26-28) : *Forte meum si quis te percontabitur aevum, Me quater undenos sciat implevisse Decembres, Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.* C'est une erreur. Que dit Horace dans le passage? Simplement ceci : qu'il a eu quarante-quatre ans révolus le 8 décembre 21, année du consulat de Lollius et de Lepidus. Il donne son âge, et rien que son âge. Aller au delà, c'est tirer des vers en question plus qu'ils ne contiennent. Notez, dit très bien M. Lejay (*éd. petit in-16*, p. 539, n. 2), que « ce qui intéresse le lecteur contemporain, auquel songe Horace dans toute cette fin de lettre, ce n'est pas la date précise de l'épître, mais l'âge du poète. Quand on lit un livre, on veut savoir si l'auteur est plus vieux ou plus jeune que soi. Il est rare qu'on s'intéresse à la date exacte d'un morceau, surtout pour un ouvrage récemment paru. » — Mais, objecte-t-on, par le fait qu'Horace donne son âge, il donne la date de l'épître. — Ce n'est nullement certain. Ne peut-on marquer son âge par rapport à un événement antérieur, quand cet événement a eu de l'importance? N'avons-nous pas entendu, longtemps après la guerre franco-allemande, n'entendons-nous pas encore bien des gens prendre cette guerre comme terme de comparaison et dire : « J'avais tant d'années en 1870 »? Or les débuts du consulat de Lollius et de Lepidus s'étaient passés au milieu des troubles. Lollius avait d'abord été seul consul, Auguste ayant refusé l'autre siège qui lui était réservé. Lepidus et Silanus s'étaient disputé la seconde place, avec une âpreté qui avait fini par provoquer une émeute dans Rome. L'empereur, alors occupé à visiter la Sicile, comprenant que le peuple n'était plus capable en aucune façon de se diriger lui-même, avait chargé Agrippa de gouverner la ville en son absence (Dio, LIV, 6). Toute cette agitation avait laissé un souvenir précis aux contemporains; on n'était plus habitué à voir les magistrats entrer

soit adressé plus d'une lettre. Or les quatre épîtres sont ainsi disposées : ép. 1 à Mécène, ép. 2 à Lollius; puis, en ordre renversé : ép. 18 à Lollius, ép. 19 à Mécène. Est-ce l'effet du hasard ou quelque chose de voulu?

aussi péniblement en fonctions. Qu'Horace donc ait dit : « J'ai terminé mes quarante-quatre ans avec l'année de Lollius et de Lepidus », cela ne signifie pas nécessairement qu'au moment où il écrivait ces vers, il n'était que dans sa quarante-cinquième année ; et il pouvait tout aussi bien les écrire un an ou deux plus tard, parce qu'il se reportait à une date mémorable que connaissaient tous ses lecteurs. La seule conclusion à tirer du passage, c'est que l'épître est postérieure au 8 décembre 21 ; mais rien ne prouve qu'elle soit antérieure à la fin de l'an 20, ou même à l'année 19. — J'ajoute que, recourant à une périphrase pour fixer son âge, Horace a naturellement recouru à la plus commode. Or non seulement Lollius et Lepidus, par les circonstances de leur élection, avaient fait plus de bruit que les autres, mais leur nom se prêtait à être mis en vers, tandis que celui d'*Appüleius*, le consul qui vint après eux, ne pouvait entrer dans un hexamètre.

Pour ma part, j'incline à retarder jusqu'à l'année 19 la publication du premier livre des *Épitres*. Cela permet de retarder jusqu'à cette date la composition de certaines épîtres, la 10e, la 14e et surtout la 16e, dont la sérénité est difficilement explicable, si on la rapproche par trop de l'épître 8, qui trahit tant de malaise encore et d'inquiétude. Il faut laisser à la crise le temps de se résoudre. Comme d'autre part l'épître 8 ne saurait remonter plus haut que l'été de l'an 21, ce sont donc les trois autres qu'il faut faire descendre, si on le peut ; et je viens de montrer qu'on le pouvait. — En outre, le *Chant séculaire* étant de l'an 17 et les œuvres qu'Horace devait encore écrire (IVe livre des *Odes*, IIe livre des *Épitres*) se plaçant toutes ou presque toutes après le *Chant séculaire*, si le premier livre des *Épîtres* était antérieur au 8 décembre de l'an 20, il se trouverait un intervalle d'environ trois ans (20-17), pendant lequel le poète n'aurait rien, ou à peu près rien, produit. Malgré la paresse dont il s'accuse (Sat. II, 3, 1 sqq. ; cf. Cartault, *ouv. cit.*, p. 44, n. 1), le fait serait bien étonnant. Il y a donc intérêt à combler l'intervalle, dans la mesure du possible ; et c'est une nouvelle raison pour abaisser la date de la publication du recueil [1].

1. L'erreur de Ribbeck, qui suppose deux éditions du Ier livre des Epîtres (*Episteln*, p. 84 et suiv.), vient justement de ce qu'il a mal

II

D'après ce qui précède, et à travers les incertitudes qui demeurent, voici les points les plus assurés, il me semble, de cet essai chronologique :

1° En publiant ses *Épitres*, Horace ne s'est pas astreint à respecter l'ordre de composition (l'épitre 3, par exemple, est sûrement postérieure à l'épitre 15) ; mais il ne l'a pas non plus systématiquement bouleversé. Quand il l'a troublé, pourquoi l'a-t-il fait? La raison apparait dans certains cas, comme celui de l'épitre 19 ; elle échappe le plus souvent.

2° L'année qui s'écoule entre la seconde moitié de l'an 21 et la seconde moitié de l'an 20, c'est-à-dire la période où se placent les préparatifs de la campagne et la campagne elle-même de Tibère en Arménie, a été pour Horace une période de production littéraire particulièrement grande. On se l'explique. Beaucoup de ses jeunes amis font partie de la *cohors* du prince ; le petit groupe est dispersé, ou va l'être. Le poète a donc l'occasion de leur écrire, de leur adresser des nouvelles et quelques conseils ; la correspondance est tout naturellement très active.

3° Je répartirai les épitres du premier livre entre les groupes suivants : *a*) épitres 13, 15, 19 (fin de l'an 24 ou an 23) ; — *b*) épitres 1, 4, 5 (de 23 ou de 22) ; — *c*) épitres 6, 7 (de 22 ou de 21) ; — *d*) épitres 8, 9, 2, 3, 12, 17, 18 (de l'été de 21 à l'été ou à l'automne de l'an 20) ; — *e*) épitres 10, 11, 14, 16, 20 (de la fin de l'an 20 à l'automne de l'an 19).

Je ne crois pas qu'il soit possible de préciser davantage.

interprété la fin de l'épitre 20. Il lui a paru, d'après les vers 26-28, qu'un recueil avait nécessairement été publié sous le consulat de Lollius et de Lepidus ; et, comme certaines épitres (3, 12, 18, sinon 8 et 9) sont postérieures à ce consulat, il en a conclu qu'un second recueil, plus complet que le premier, devait avoir été publié plus tard. En réalité, il n'y a eu aucune publication sous le consulat de Lollius et de Lepidus.

TABLE DES MATIÈRES[1]

1. Voir page 368 la table des *Épîtres* dans l'ordre des éditions classiques.

TABLE DES *ÉPITRES* DU PREMIER LIVRE

DANS L'ORDRE DES ÉDITIONS CLASSIQUES.

1552-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-14.

1516-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-14.





